This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

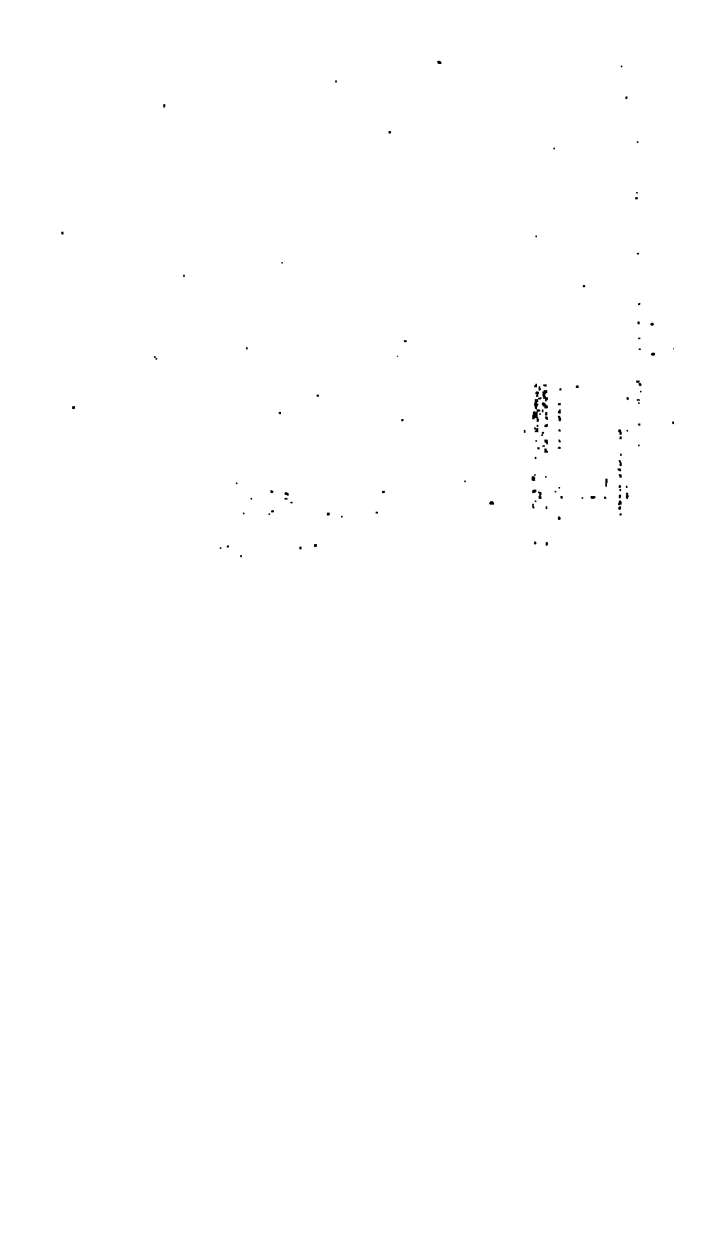
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

292. c. 16

I BYDE
MY
TIME
The Right Honorable Hugh Earle
of Loudoun Lord Machline &c.



LA VIE DU Sr.
ROZELLI.

L'INFORTUNÉ NAPOLITAIN

OU

LES AVANTURES

DU SEIGNEUR

ROZELLI.

QUI CONTIENNENT L'HISTOIRE

De ſa Naiſſance, de ſon eſclavage, de ſon état Monaſtique, de ſa priſon dans l'inquiſition, & des différentes figures qu'il a faites tant en Italie, qu'en France & en Hollande, enrichie d'un grand nombre de tailles douces.

TOME PREMIER.

Seconde Edition.

A PARIS,
Chez CLAUDE RAPIN, Ruë *Saint Jaques*,

M. D. CC. VIII.

AVERTISSEMENT.

LEs Lectures qui n'ont eu rien d'extraordinaire dans leur vie, prendront d'abord les mémoires du Seigneur Rozelli, pour des contes fabuleux ; Mais l'Hiſtoire nous fournit aſſez d'exemples de ces hommes que la fortune adverſe a rendus fameux.

Ces

Ces Memoires-ci n'ont donc rien de plus extraordinaire que ces exemples : Ils vous repréſentent un homme né avec cette ſorte d'eſprit & de génie tout propre à être le joüet de la fortune. Ceux qui ont connu le Seigneur Rozelli, en France, en Italie & en Hollande, peuvent être temoins de la verité de ces mémoires. Et certainement, je ne puis com-

comprendre, comment cet Auteur les auroit pû publier, ſi l'amour de la verité n'avoit pas été plus fort en lui, que le déſir d'écrire l'hiſtoire d'un particulier. Je crois bien qu'elle n'intereſſera pas autrement les gens, que par la compaſſion que tant de malheurs feront naître dans leurs cœurs. L'Auteur a réſervé pour un autre Ouvrage, les événemens publics, & hiſto-

hiſtoriques, dont il a été témoin, ou dans leſquels il a eu quelque part. On le donnera au Public, après lui avoir fait connoître la naiſſance, l'eſprit, le génie & les principales circonſtances de la vie de l'Auteur, ſous le nom de l'Infortuné Napolitain, qui renferme déja une idée de ce qui eſt contenu dans ce livre.

L'IN-

L'INFORTUNÉ NAPOLITIN OU LES AVANTURES DU SEIGNEUR ROZELLI.

De ma Naiſſance.

CE n'eſt pas le deſir que j'ai de paſſer pour Auteur, qui m'a fait entreprendre d'écrire les principaux évenemens de ma vie. Ceux qui m'ont connu en Italie, ſous le nom de Colli, & en France, & en Hollande, ſous le nom de

Roſſelli, ou de Lucius Azor me rendront peut-être cette juſtice de me croire capable d'une plus noble & plus ſérieuſe occupation que d'écrire des mémoires ; ces ſortes d'ouvrages n'ont jamais été du goût d'un homme qui a fait profeſſion toute ſa vie, des ſciences les plus ſublimes ; & je puis aſſurer que j'ai toûjours tenu pour une maxime très-conſtante, qu'il ne faut jamais divertir la poſterité aux dépens des fautes que l'on a commiſes ; par ce que la vanité qu'on tire de ces ſortes d'ouvrages, eſt ridicule, & peu digne d'un homme ſenſé, & que le public à qui l'on abandonne ſans honte, le catalogue de ſes bonnes, & de ſes mauvaiſes actions, juge de celles des autres ſelon ſon caprice, ou ſelon ſon goût : & regarde tous ces écrivains de mémoires, comme des impoſteurs, qui envelopent mille perſonnes d'honneur, & de probité dans leurs deſordres, & en juge même ſouvent, comme des malheureux que le chagrin de la diſgrace a armé de mille traits de ſatires, & de médiſance contre ceux dont ils croyent n'avoir pas ſujet d'être contents.

Ces conſidérations m'ont toûjours donné un très-grand éloignement pour ces ſortes d'ouvrages, & j'aurois perſéveré dans

dans la forte réſolution où j'étois, de me cacher toute ma vie au public, ſi une perſonne qui à ſû les principaux événemens de ma vie, ne m'avoit aſſuré qu'elle alloit travailler à me faire connoître, ſi je refuſois de le faire moi-même. L'aprehenſion que j'ai eüe qu'on ne déguiſât la verité, & qu'en depeignant mes malheurs, on n'en alterât la cauſe, ou qu'on n'en changeât les circonſtances, m'a fait prendre le parti de mettre la main à la plume, pour me confeſſer publiquement à toute la terre afin d'aprendre aux hommes par les terribles accidens dont ma vie eſt toute remplie, combien il leur eſt important d'être diſcrets, & prudens dans quelque état que la providence les apelle.

Je tire mon origine d'une des plus nobles Familles de Naples, la maiſon de mon Pére a donné pluſieurs Cardinaux à l'Egliſe, & deux grands Maîtres à la Religion de malthe; ma naiſſance eſt un miſtére, ou l'amour a eu toute la part. Ma Mére étoit une belle Grecque, qui fut faite eſclave avec une Sultane, Mére de Muſtapha, autrefois favorite d'Ibrahim, laquelle dans un pélerinage qu'elle fit à Lamecque, fut priſe par les galéres de Malthe, où mon Pére ſervoit alors en qualité

de Lieutenant. Il fut des premiers qui abordérent le Vaisseau qui portoit cette illustre Pélerinne ; le zéle dont ces Religieux sont animés pour la foi de l'Evangile, ne leur permettant pas de garder aucune mesure d'humanité : le bord des infidéles fut d'abord rempli de Mores, & d'Esclaves. Les cris que les Femmes poussoient dans la Chambre du Capitaine, y attirérent les Chevaliers les plus généreux, & les plus civils. Leur ardeur Martiale ne s'adoucit qu'à l'aspect des plus charmantes beautés de la terre ; & après avoir donné les ordres nécessaires dans le Navire, & avoir fait passer dans la Capitane, la Sultane, les filles de sa Suite & quelques Eunuques pour la servir, on remorqua la prise jusqu'à Malthe, où on arriva d'eux jours après. Voila ce que j'ai pû apprendre de cette histoire, qui donne naissance en quelque façon à la mienne : car le Chevalier mon Pére, le plus galant, & le plus accompli des Chevaliers, s'étant attaché à une jeune Grecque qui étoit blessée à la main, l'avoit trouvée si belle, & si tendre dans ses plaintes, qu'il l'aima éperdûment, & lui rendit des soins pendant tout le voïage, qui firent connoître à tout le mon-

monde, qu'il n'étoit déja plus le maître de ſon cœur.

Je ne prétens point ici raconter les particularités de cette intrigue : elle fit aſſez de *bruit* dans les Roïaumes de Naples, & de Sicile, où ce Chevalier étoit alors très-eſtimé, & dont la politeſſe, & le goût ſervoient de régle & d'exemple à toute la jeuneſſe de ſon tems. Le fameux Marini, un des plus agréables Poëtes de ſon Siécle l'a chanté en mille endroits de ſes poëſies les plus tendres & les plus galantes ; & il n'y avoit point de Dames à la Cour du Vice-Roi, qui n'eût formé quelque deſſein de s'attacher à un homme auſſi accompli que l'étoit ce Chevalier.

L'Eſclave Zébine, qu'il avoit envoïée à la Comteſſe P..... ſon ancienne amie, l'occupoit trop, pour faire attention à mille avances que le beau ſéxe lui fit en pluſieurs rencontres. Il ſemble que je ne devrois pas m'amuſer à faire ici le récit d'une vie qui a eu des avantures ſi tragiques : j'ai cru néanmoins que je ne pourrois me diſpenſer de donner quelque légére idée des avantures de mon Pére, pour introduire plus facilement dans la connoiſſance de mes événemens, ceux qui liront ces memoires ; & comme je ſuis le fruit

de cet amour, il est nécessaire de vous en dire les particularités, qui ont une si étroite rélation avec ma vie.

Zébine fut aimée de la Comtesse P.... elle joignoit à une beauté très-réguliére, un Esprit fin & brillant, & presque trop de jugement pour son âge. Elle n'avoit jamais pû être pénétrée de sentimens favorables pour nôtre Religion ; on tenta inutilement toutes sortes de voies pour la faire Chrêtienne : elle dit qu'elle sentoit une passion qui s'y opposoit fortement, & qu'il auroit été plus aisé de la convertir dans Constantinople, que dans Naples, où l'on parloit tout autrement qu'on ne croïoit.

Ces sentimens lui rendirent suspects tous les divertissemens que sa Maitresse pouvoit prendre, & les ordres furent donnés dans le Palais, de ne rien faire qui pût scandaliser Zébine, espérant toûjours la gagner par le bon exemple. Le Chevalier à qui on racontoit un jour ces intentions, pria la Comtesse de ne la presser point sur cet article ; il parut même un peu déconcerté, en se trouvant avec elle dans sa Chambre, Zébine y parut aussi toute interdite, & moins tranquile qu'à son ordinaire ; & le Chevalier, dont la Comtesse

teſſe avoit remarqué le trouble, ſortit avec peine d'une petite guerre qu'elle lui fit ſur ce ſujet.

La Comteſſe P.... étoit d'une des plus anciennes Maiſons de Naples : les affaires de ſa Famille l'avoient contrainte d'épouſer le Comte P..., très-riche, très-bien allié, intime ami du Chevalier C..., mais âgé de plus de 70. ans : âge très-dangereux pour un Vieillard qui prend une jeune perſonne comme étoit la Comteſſe, qui n'avoit que 20. ans, & qui avoit déja ſenti des impreſſions de tendreſſe, en faveur du Chevalier C . . pour lequel elle avoit toûjours le même amour, nonobſtant ſon mariage. Ils ſe trouvoient également contens l'un de l'autre, ſans que le bon homme s'aperçût jamais qu'il étoit la dupe de ſa femme & de ſon ami.

Leur intrigue avoit toûjours été ſi bien conduite, qu'elle n'étoit jamais venuë à la connoiſſance de perſonne : rien ne l'avoit troublée juſqu'à Zébine ; & ces deux amans avoient goûté tous les plaiſirs les plus doux de l'amour, ſans que la jalouſie, ni la diſcorde ſe fuſſent encore mêlées d'interrompre leur félicité ; mais enfin il eſt ordonné que perſonne ne ſera conſtamment heureux. La Comteſſe qui aimoit

véritablement le Chevalier, s'aperçût de ſon changement, bien plûtôt que le Chevalier ne connût la jalouſie de la Comteſſe, elle affecta même de faire venir ſouvent l'Eſclave dans ſon apartement en préſence du Chevalier, pour remarquer les mouvemens de ſon viſage, & la contenance de cette belle Grecque, ajoûtant à ſa malice l'épreuve dangereuſe de les laiſſer tous deux ſeuls, d'écouter leurs diſcours, ou être témoin de leur deſordre. Enfin elle en connut aſſez pour ne douter plus de l'inconſtance de ſon amant; & voici ce qu'elle fit pour s'en éclaircir, à n'en pouvoir pas douter.

Un jour que le Vice-Roi donnoit une fête aux Dames, la Comteſſe feignit d'être malade, & s'étant fait mettre au lit par ſes Femmes, elle ordonna qu'on la laiſſât ſeule, & qu'on dît au Palais qu'elle étoit allée à la fête. Zébine & le Chevalier ne ſurent rien de ſa feinte, & croiant que la Comteſſe étoit bien loin, ces deux Amans qui n'avoient pû trouver que des momens dérobés, pour s'entretenir de leur paſſion, crurent qu'ils ne devoient pas laiſſer échaper une occaſion ſi belle. Je n'écris pas un Roman, ni ne me pique pas d'exprimer ce que l'amour fit dire de

tendre

tendre & de paſſionné aux deux perſonnes du monde les plus ſpirituelles, & les plus amoureuſes ; ce que j'en ai ſu par la perſonne à qui l'on confia mon enfance, & qui étoit pleinement dans leurs interêts ; ce que j'ai ſû, dis-je, de cette entrevuë, eſt que j'en fus le terme, & que Zébine depuis ce tems-là n'eut plus aucune occaſion de ſe trouver ſeule avec le Chevalier. La Comteſſe avoit été preſque témoin de leur union, elle prit le parti de ne s'en plaindre point à ſon Amant infidele, le connoiſſant violent, & capable de tout entreprendre, elle affecta même une bienveillance pour ſon Eſclave qui l'obligeoit à ne s'en ſéparer jamais ; Zébine ſavoit toutes ſes affaires, excepté celles de ſon cœur, & le Chevalier étoit toûjours bien avec la Comteſſe, ſans pouvoir néanmoins entretenir un ſeul moment ſon Amante.

La Comteſſe qui vouloit ſe venger de ces deux amans, & qui ſentoit augmenter la fureur de ſa jalouſie, par les tiédeurs continuelles qu'elle avoit remarquée en lui, méditoit le cruel deſſein de les perdre l'un & l'autre : elle ne vouloit ménager que ſon honneur, à laquelle un trop grand éclat eut pû donner quelque atteinte. Les Italiennes

ſont prudentes, & très-dangereuſes dans le deſſein de leur vengeance, & elles ſavent garder le reſſentiment même au delà du tombeau. Vous en jugeréz parce qui arriva au Chevalier.

La Comteſſe étoit tombée dans une eſpéce de mélancolie, qui la rendoit méconnoiſſable. Son Epoux qui l'aimoit véritablement, appella envain tout ce qui pouvoit la divertir, & la tirer de cette langueur; ni les boufonneries des Charlatans, dont on ſe ſert ordinairement en Italie; ni les remédes de tout ce que la faculté a de plus rare, ne purent jamais lui rendre ſa joie, & ſon en bon point, on la voioit périr à vûe d'œil; l'allarme étoit dans le Palais, & il n'y a pas de Saints dans le Paradis à qui l'on ne demandât la vie, & la ſanté d'une ſi aimable perſonne. Le moment de quitter le monde, étoit venu, elle ſentoit diminuer ſes forces, & commençoit à connoitre, un peu tard, qu'elle s'étoit trop abandonnée à ſa paſſion, ou qu'elle s'étoit trop contrainte à la cacher. Elle reçût dans ces derniers momens de ſa vie des proteſtations les plus tendres, & les plus obligeantes que ſon Epoux, qui l'aimoit juſqu'à, la fureur vint lui faire; il lui permit de tout oſer pour conſerver

ſa

ſa vie, il lui offrit cent fois la ſienne pour la délivrer de ce peril, ſi par ce moïen ſes jours euſſent pû être prolongés. La Comteſſe écouta toutes ces éxagérations, mais plus pénétrée de la cauſe de ſon malheur, que de la douleur de ſon mari. Elle ne ſouhaitoit plus que d'enrretenir un moment le Chevalier avant d'expirer : c'eſt pourquoi feignant de vouloir repoſer, elle pria qu'on la laiſſât ſeule avec Zébine, à qui elle donna ordre de le faire avertir de l'extrêmité où elle étoit réduite.

Le Chevalier qui n'avoit pas éfacé de ſon cœur les ſentimens tendres & reconnoiſſans qu'il avoit conçus pour la Comteſſe, à laquelle il avoit de véritables obligations, courut tout tranſporté à ſon apartement. L'état pitoïable où il la trouva, lui fit dire mille folies, en préſence même de Zébine, qui n'étoit pas alors en état de faire des réflexions. La Comteſſe l'écouta long-tems ſans lui répondre, & elle ne lui dit autre choſe, en le regardant d'un œil languiſſant, ſi non Chevalier, il n'eſt plus tems, je meurs, & vous étes cauſe de ma mort. Dans ce moment on vint dire à Madame, que le Comte lui amenoit un de ſes parens avec le Cardinal qui étoit Archevêque de Naples; elle pria Zébine

bine d'aller au devant de la compagnie, afin de ménager ſon honneur par l'évaſion du Chevalier; d'abord que Zébine fut ſortie de la Chambre, la Comteſſe pria avec une eſpéce de trouble, le Chevalier de ſe cacher dans un grand coffre, qui étoit à la ruëlle de ſon lit: Le Chevalier obëit, & après que la compagnie fut ſortie, elle dit à Zébine de lui donner la clef du coffre. Zébine n'avoit pas été preſente lorſque le Chevalier ſe cacha, elle crut ne le voïant plus paroître, que la Comteſſe l'avoit fait ſortir par un eſcalier dérobé qu'il y avoit dans ſon cabinet; ce qui aida à la confirmer dans cette penſée, c'eſt que la Comteſſe lui recommanda avec une eſpéce de confiance, de prendre ſoin de la vie du Chevalier, l'aſſurant qu'elle mourroit contente, ſi elle pouvoit ſe promettre de ſon amitié, de conſoler un homme qui ne ſurvivroit peut-être pas à ſa perte. La belle Eſclave fondoit en larmes, & ne répondoit que par un triſte ſilence, que toute autre qu'une rivale eût pris pour un ſigne de la plus forte douleur. Mais la Comteſſe étoit trop éclairée, elle avoit une parfaite connoiſſance des amours de ces deux Amans; & ce qui eût pû la conſoler dans une autre conjoncture, ne ſervit

vit qu'à l'afoiblir d'avantage ; ſon mal empira dans le moment, elle pâma, & les cris de ſes filles attirérent toute la maiſon dans ſon apartement ; le Comte y courut dans un extrême deſordre, il dit & il fit des choſes qui attirérent la compaſſion de tous les aſſiſtans ; il embraſſa mille fois ſa femme qu'il croioit morte : mais un moment après, étant revenuë de ce long évanoüiſſement, elle pria ſon Epoux de faire ſortir ceux qui étoient dans ſa Chambre, & ſe trouvant ſeule avec lui, elle lui parla de la ſorte.

L'heure eſt venuë qu'il faut nous ſéparer, Monſieur, & celui qui m'avoit renduë heureuſe en m'uniſſant avec vous, veut que je vous quitte, & que je vous aille attendre dans l'éternité. Je ſens que je ne ſuis pas éloignée de ce moment terrible ; & après vous avoir recommandé nôtre fille, je vous prie de vous ſouvenir quelquefois d'une Epouſe qui faiſoit ſon bonheur de vous aimer, & de vous plaire ; accordez moi une ſeule grace, & faites que je meure contente, en ne me refuſant pas ce que je veux vous demander.

Le Comte penetré juſque dans l'ame, aſſura la Comteſſe qu'elle pouvoit demander hardiment, que ſa volonté ſeroit pour

lui une choſe ſacrée, & qu'on éxécuteroit à la lettre tout ce qu'elle lui ordonneroit. Je meurs contente, & une proteſtation ſi généreuſe adoucit en quelque maniére la peine que j'ai de me ſéparer d'un ſi cher Epoux. J'ai mis, lui dit-elle d'une voix baſſe qu'à peine elle pouvoit proférer, j'ai mis dans ce grand coffre qui eſt à la ruëlle de mon lit, certaines nipes que je ſouhaiterois qu'on ne vît point, je vous prie Monſieur, qu'auſſitôt que je ſerai morte vous faſſiéz cloüer mon cercuëil ſur ce coffre ſans l'ouvrir, & qu'on le mette auec moi dans le tombeau qu'on m'aura deſtiné. Je ſai, ajouta-t-elle, que tout autre Epoux me promettroit inutilement cette grace; je craindrois beaucoup de la curioſité, qui eſt ſi naturelle à tous les hommes; mais vôtre probité m'eſt connuë, & j'ai depuis dixans éprouvé la bonté, & la droiture de vôtre cœur. Un moment après, l'infortunée Comteſſe entra dans l'agonie, & elle expira entre les bras de Zébine ſur les deux heures de la nuit. Je ne décrirai que foiblement la douleur dont tout le monde fut pénétré dans le Palais, elle fut la plus ſenſible & la plus grande qu'on eût jamais vuë. La pompe funébre fut un ſpectacle qui ſurprit tous

ceux

ceux qui ſe trouvérent preſens; & on jugea de la tendreſſe du Comte, par la dépenſe immenſe qu'il fit pour honorer la mémoire de ſa chére Epouſe. Le dépôt fut porté aux grands fréres, qui ſont les Cordeliers à la grand manche, où les P.... ont leur Sépulture; tout ce qu'il y eut de gens de diſtinction dans la ville, aſſiſtérent à ce convoi, & jamais on ne vit le Clergé, tant Régulier que ſéculier, ſi nombreux, & ſi pénétré de douleur & de triſteſſe. Enfin le corps fut mis en dépôt dans l'Egliſe à dix heures du ſoir du lendemain, & l'on ne devoit l'enfermer dans le tombeau qu'après un pompeux ſervice, où tout ce qu'il y avoit de gens de conſidération dans la Ville, devoit aſſiſter. Telle eſt la coutume des Italiens, de n'inhumer jamais les morts que le matin après la célébration des Saints Miſtéres.

Zébine, qui étoit revenuë du trouble où cette mort l'avoit jettée, ne penſa plus qu'à recevoir des nouvelles du Chevalier, qu'elle ne voïoit point paroître. L'état où elle ſe trouvoit dans une groſſeſſe avancée, la deſeſpéroit, & elle ſongeoit à prendre de juſtes meſures pour ſortir de la maiſon du Comte, de crainte de tomber dans ſa diſgrace, ſi ſon crime venoit à

être

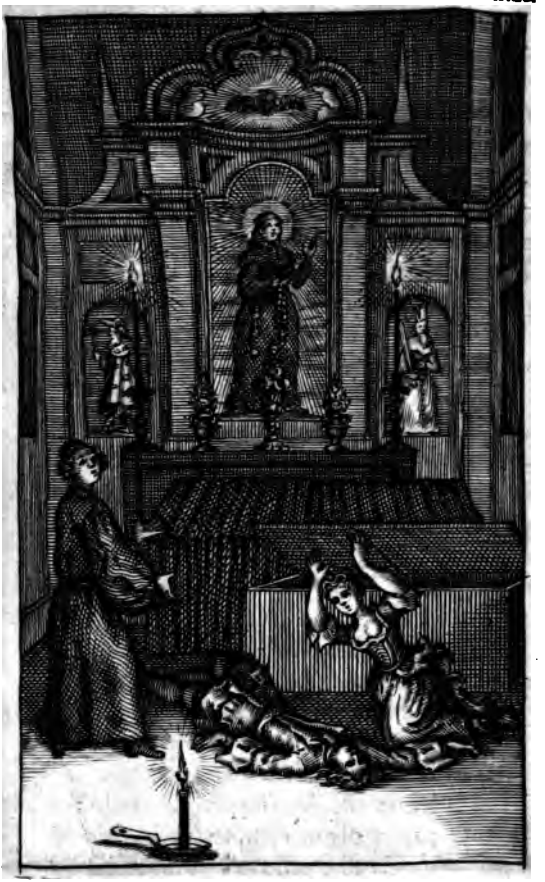
être découvert. Elle envoïa par tout pour ſavoir des nouvelles de ſon Amant, perſonne ne lui en pût rien aprendre. Son cœur allarmé la fit entrer dans une eſpéce de méfiance ; & comme l'eſprit d'une amante a bien plus de pénétration qu'un eſprit indifferent & tranquile, Zébine faiſant réflexion aux démarches de ſa Maitreſſe, au ſujet de ſa mélancolie & aux derniéres actions de ſa vie, s'imagina que ſon Amant étoit perdu.

Elle ſe fortifia dans cette penſée quand elle ne vit plus ce grand coffre dont ſa Maitreſſe lui avoit demandé la clef, & crut que la Comteſſe par un eſprit de vengeance, ou par un excès d'amour, l'avoit fait enſevelir avec elle. La nuit étoit déja fort avancée, & ne ſachant à qui ſe confier, elle ſortit du Palais toute ſeule, traverſa la Ville, fut au couvent où étoit le dépôt, & après avoir appellé le Portier, elle le pria de la faire parler au Sacriſtain pour une affaire preſſante, & où il n'y avoit point de tems à perdre. A peine le Sacriſtain parut, que Zébine couverte d'une mante qui la cachoit entiérement, & qui eſt en uſage parmi les femmes de ce païs : mon Pere, dit elle, je viens vous faire le confident du

plus

plus grand ſecret du monde, il faut de la diſcretion, & de la promptitude, ménéz-moi dans vôtre Egliſe, & faites que nous y ſoïons ſeuls ; l'affaire que je vous dois communiquer, ne demande aucun témoin, le tems preſſe, & tous les momens que nous perdons, abrégent les jours de l'homme du monde le plus parfait, & le plus aimable. Le Sacriſtain ſurpris de ce langage, ne ſavoit que deviner, & ſe laiſſant entrainer aux empreſſemens de cette fille, la fit gliſſer dans le Convent ſans que perſonne s'en aperçût, & l'aïant menée dans l'Egliſe, il fut extrêmement ſurpris quand il la vit courir au cercuëil de la Comteſſe P..., & là apeller le Chevalier C... L'étonnement du Pére redoubla lorſqu'il entendit ſortir du fonds de ce cercuëil une voix foible, & qui à peine ſe pouvoit faire entendre ; il craignit que ce ne fût l'âme de la Comteſſe qui ſe plaignît du trouble qu'on venoit cauſer à ſes cendres ; ſortons d'ici, dit-il, la crainte ſur ſon viſage, le Ciel puniroit nôtre temerité, laiſſons les morts, & ne penſons qu'à nous retirer. Ah ! mon Pére, s'écria cette Amante infortunée, je mourrai mille fois plûtôt que d'abandonner mon entrepriſe : Le Chevalier

valier C.. eſt enfermé dans ce coffre, ſa mourante voix me fait trembler pour ſa vie ; aidez-moi mon Pére, & ne retardons pas un moment de le rapeller au jour, vos peines ſeront très-bien récompenſées, & perſonne ne ſaura jamais rien de ce qui ſe paſſe entre nous. Le Sacriſtain, touché tant par les larmes de cette belle perſonne, que par l'eſpoir de la récompenſe qu'on lui faiſoit eſpérer, courut chercher les outils néceſſaires pour ouvrir ce coffre ; il en vint à bout, & Zébine ne vit pas plûtôt ſon amant dans cet affreux état, que ne pouvant plus ſe ſoutenir, elle tomba évanoüie ; cependant comme la force & la vigilance lui étoient extrêmement néceſſaires, elle revint bientôt de ſon évanoüiſſement, & voulant ſecourir le Chevalier qu'on avoit tiré du coffre, & qu'on avoit étendu ſur la terre pour lui donner de la reſpiration, elle s'abandonna à un deſeſpoir extrême quand elle vit qu'il étoit expiré, le trop grand air l'avoit ſurpris ; & ce fut en vain qu'on emploïa toute ſorte de remédes pour lui redonner la vie, il étoit mort, & le ſeul parti que ces perſonnes afligées purent prendre, ce fut de renfermer de nouveau ce cadavre dans le même



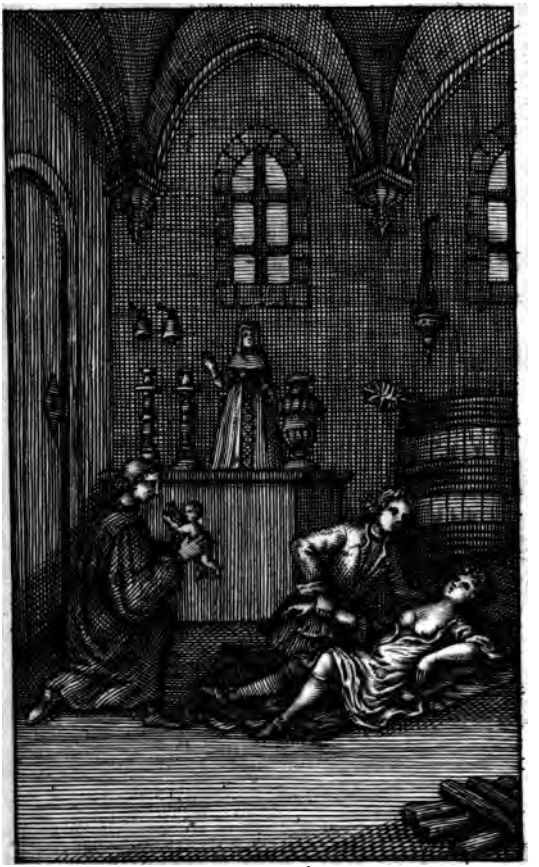
même coffre d'où on l'avoit tiré, & de prier Dieu pour ſon ame.

Zébine fut ſaiſie d'une douleur ſi vive & ſi pénétrante, qu'elle pria le Sacriſtain de ne l'abandonner pas; menez-moi, dit-elle, dans quelque endroit écarté de vôtre maiſon, le jour s'aproche, & ſi l'on me voïoit ſortir d'ici, cela pourroit vous faire de la peine; il vous ſera plus aiſé ce ſoir de me renvoïer qu'à l'heure qu'il eſt, auſſi j'ai beſoin de vous entretenir de ce qui me regarde; j'ai tant de confiance en vous, que je me promets du ſecours & de la conſolation de vos bons conſeils, & vous ſerez peut-être bien-aiſe de ne m'avoir pas refuſé cette grace.

Qu'une aimable perſonne eſt touchante quand elle parle, & quel cœur barbare peut refuſer quelque ſecours à une belle affligée, qui prie avec mille graces & mille attraits? Le bon Pére n'y réſiſta point, il acorda tout ce qu'on lui demanda, & malgré le péril extrême où il s'expoſoit ſi l'on venoit à découvrir qu'il eût reçu une fille dans le Monaſtere. Sa compaſſion qui s'étoit peut-être déja convertie en tendreſſe, lui fit fermer l'oreille à la voix de ſon devoir; il conduiſit Zébine dans un endroit écarté deſtiné à mettre de vieilles décorations

tions pour les Autels, & où on tenoit le bois & le vin pour la Sacriſtie. Elle ne fut pas plûtôt aſſiſe, que donnant un libre cours à ſa douleur, la voix lui manqua, & après avoir répandu un torrent de larmes entrecoupées de mille ſanglots, ſe ſentant preſſée par les douleurs de l'acouchement, elle dit au Pére d'une voix mêlée de confuſion & de trouble : je meurs mon cher Pére, & je connois bien que je ne puis plus ſurvivre à la perte que j'ai faite; le Chevalier C.. n'eſt plus, qu'eſt-ce que je puis faire dans le monde, le malheureux enfant qui va ſortir de mon ſein, aprendra un jour de vous qu'il tenoit la vie du plus accompli de tous les hommes, & que ſa mére quoique d'une Religion oppoſée aux Chrêtiens, n'avoit rien de bas que ſes malheurs & ſon eſclavage; s'il vit, inſtruiſez-le quelquefois de mes peines, afin qu'il ne vive pas ſans ſavoir combien il m'a coûté.

Repreſentez-vous ici le deſordre & la confuſion dans laquelle ſe trouva le pauvre Moine, il ſe vit obligé de faire le métier de ſage femme, & ſeul ſans ſecours & ſans expérience, entre une femme agoniſante, & un petit enfant qui pleure, & qui crie en voïant le jour.



Il penſa lui-même mourir de douleur & de confuſion dans une conjoncture ſi affligeante. Les hommes ont l'eſprit beaucoup plus fort que les femmes : ils ſavent bien-tôt prendre leur parti & ce Pére voïant qu'il ne falloit pas s'abandonner à la crainte, ni ſe laiſſer aller à contretems à des reflexions inutiles, courut au plus vîte à la boutique d'un Chirurgien ſon beaufrére qui demeuroit à quelques pas du Couvent, & le pria de venir inceſſamment le délivrer du plus grand peril où il fût jamais expoſé. La diligence de l'un & de l'autre fut extrême, la malheureuſe Zébine avoit perdu tant de ſang quand ils arrivérent, qu'elle ne parloit déja plus, & le petit enfant couché ſur la Mante de ſon infortunée mére, n'avoit preſque plus de voix pour ſe faire entendre, le froid l'aïant ſaiſi & lui aïant oté l'uſage des pleurs ; rien ne fut plus promt que le ſecours que l'on donna à ces deux malheureuſes créatures ; & aïant fait revenir le petit enfant, par le moien du feu & de quelques liqueurs, il n'eut pas plûtôt ouvert les yeux, qu'il porta ſes deux petites mains au cou du Sacriſtain qui l'échaufoit toûjours ſur ſes genoux : on le nomma Colli, c'eſt-à-dire,

ca-

careſſant & tendre ; voici où commence preſentement mon hiſtoire.

Premiére Parti de ma Vie.

JE ſuis ce Colli infortuné, dont la conception a fait périr mon Pére, & qui en venant au monde ai déchiré le ſein de ma malheureuſe mére. Le Ciel qui m'avoit deſtiné aux plus grands malheurs, les avoit comme ébauchés dans le commencement de ma vie ; auſſi j'écris ces memoires plein de trouble, & pénétré de tant de douleurs, que je prie le Lecteur de me pardonner les fautes qu'il pourra trouver dans ce livre ; d'ailleurs comme je les donne en François, & que ne poſſedant pas cette langue comme celle de mon Païs, je ſuis obligé de me ſervir de la plume d'un Traducteur. Il ſe trouvera ſouvent des endroits plus foibles les uns que les autres, parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'une Traduction ſoit faite avec le même Eſprit que l'Original, ſur tout entre deux langues ſi peu conformes dans leur maniére d'exprimer les faits, & de les décrire. Ce que je puis aſſurer, c'eſt qu'on trouvera dans le narré de cette hiſtoire, un fonds de vérité que je n'ai pas voulu alterer

terer en aucun endroit ; & ſans conſidérer ni les jugemens des hommes , ni craindre les Puiſſances Eccleſiaſtiques ou ſéculiéres qui ſe trouvent mêlées dans mes avantures. Je me propoſe en écrivant de la ſorte, deux choſes , la premiere , d'inſtruire les hommes par mon propre exemple , à ne ſe fier jamais aux promeſſes des Grands de la Terre , & la ſeconde , de ſatisfaire en quelque maniére une petite paſſion de vengeance contre certaines gens , dont l'on ne peut dire la vérité que dans ces lieux où l'homme eſt véritablement libre , aïant éprouvé dans les autres endroits du monde où j'ai voiagé , que tous les hommes y ſont eſclaves ou de la flaterie , ou de leur Religion. Le Lecteur me pardonnera cette petite diſgreſſion , je n'ai pû m'en diſpenſer , & je l'ai crüe neceſſaire pour le faire entrer dans mon eſprit , & dans l'intelligence de mes affaires.

Le Chirurgien qui m'avoit ſecouru en venant au monde , après m'avoir envelopé dans quelques langes que le Pére lui avoit donnés , tâcha de rappeller ma mére à la lumiére ; mais ce fut avec ſi peu de ſuccès, qu'après avoir mis en œuvre tout ce que ſon art lui pouvoit aprendre dans ces ſortes d'occaſions , il dit au Pére qu'il falloit ca-

cacher ce cadavre, & qu'il y auroit du danger pour tous deux de révéler un pareil accident. Après s'être bien conseillés, ils résolurent de faire une fosse dans le même endroit où il y avoit un monceau de sarmens, & y aiant inhumé cette infortunée femme, ils recouvrirent la fosse avec les mêmes sarmens, n'etoierent la place, & prirent toutes les précautions, pour que l'affaire ne fût jamais connüe de personne.

Le Chirurgien me tira du Couvent, & m'emporta sous son manteau sans aucune fâcheuse rencontre; il étoit près de neuf heures, & le convoi que l'on devoit faire pour la Comtesse arrivoit en ce tems-là à l'Eglise, l'attention où tout le monde étoit de le voir passer, fit qu'on ne prit pas garde au Chirurgien qui m'emportoit chés lui. J'y fus reçu de sa femme avec quelque espéce de chagrin, parce qu'elle soupçonna, à ce qu'elle avoüa du depuis, que ce ne fût une faute de son époux; & elle ne revint de sa mauvaise humeur, qu'après qu'il l'eut asseurée que c'étoit un enfant de condition, que son frére le Cordelier lui avoit mis entre les mains, de la part du Prince de cette Ville; que c'étoit un secret de conseience pour son frére:

frére : & pour eux un ſecret de diſcretion : qui la prioit bien fort d'avoir ſoin de moi, de me nourrir elle-même & de m'aimer comme ſon propre enfant. Sa femme crut aiſément ce que ſon Epoux lui dit là-deſſus. Elle étoit nourriſſe d'une fille dont elle étoit accouchée depuis trois mois. Elle me trouva ſi doux ; & contre l'ordinaire de tous les autres petits enfans, ſi peu ſujet à pleurer, qu'elle vint à m'aimer, juſqu'à négliger ſa propre fille ; nous avions les mêmes langes, nous étions tenus auſſi proprement l'un que l'autre ; & elle ne mettoit aucune différence entre ſa fille & moi, que ſa tendreſſe, qui paroiſſoit ſans comparaiſon plus forte à mon égard. Le Pére Cordelier ne paſſoit pas un jour de la vie ſans me venir voir ; il pleuroit en m'embraſſant, & il me ſouvient qu'un jour étant âgé de quatre ou cinq ans, qu'il me careſſoit à ſon ordinaire, & que je lui voiois répandre quelques larmes, lui aiant démandé ſi je lui avois fait quelque mal ; il me répondit, en me ſerrant entre ſes bras plus fort qu'à l'ordinaire, vous m'avéz fait plus de peur que de mal, mais j'en ſuis remis, & je vous aime beaucoup. Que pouvois-je comprendre à cette miſtérieuſe réponſe ? Je me mis à pleurer

& dis à ma mére, car c'eſt ainſi que j'appellois mon aimable nourriſſe, je lui dis qu'elle m'avoit fait bien laid, puiſque mon Oncle m'avoit dit que je lui avois fait peur.

La bonne femme ſe mit à rire; & comme elle étoit inſtruite du ſecret de ma naiſſance, elle me dit que mon oncle m'aimoit beaucoup, & qu'il falloit que je l'aimaſſe de même, & que je lui obeïſſe comme un enfant à ſon Pere; que je ſçaurois un jour les obligations que je lui avois, & qu'il n'étoit pas tems qu'elle m'entretînt des choſes qui paſſoient la portée de mon âge. Quoique j'écoutaſſe toutes ces choſes ſans aucune reflexion, parce que je n'en étois pas capable, je n'ai pû m'empêcher depuis de faire attention aux paroles de cette bonne Dame, ſur tout lorſqu'elle me diſoit, en me voiant badiner avec ſa petite fille, que je croiois ma ſeur, qu'elle vouloit me la donner pour femme, & qu'elle nous verroit un jour tous deux mariés. En effet ſi la petite Roſalie, (c'eſt ainſi que s'appelloit la fille du Chirurgien que je croiois mon Pére) eût été heureuſe, & que ſes parens n'euſſent pas été expoſés aux derniers malheurs, je n'euſſe pas été expoſé aux plus grands chagrins,

grins, & j'euſſe infailliblement épouſé cette fille, que j'aimois uniquement dès ma plus tendre enfance.

Je ne puis m'empêcher de décrire ici les effets ſurprenans d'une paſſion qui ſe fait ſentir à toute ſorte d'âge; l'expérience que j'en fis dès ma cinquiéme année ne me permet pas de douter qu'on ne puiſſe être tendre preſque dès le berceau, & que l'être plus tard c'eſt un défaut de la connoiſſance qu'on a, ou qu'on doit avoir de l'objet aimé. Je ſçavois à peine appeller Roſalie, que je l'aimois mieux que je ne la ſçavois nommer. On me voioit une certaine complaiſance pour elle qui lui donnoit le premier rang dans tous les petits divertiſſemens que nous prenions enſemble; j'étois inconſolable lorſque ſa mére la grondoit; & un jour que pour m'avoir fait tomber on lui avoit donné le foüet, j'en fus ſi pénétré de douleur, qu'il fut impoſſible à *Signora Maria* (c'étoit le nom de ma chére nourriſſe) de me faire rien prendre ni de me pouvoir faire dormir de toute la nuit. La fiévre me prit le lendemain, & continua trois ou quatre jours avec tant de violence, que l'on commençoit à deſeſpérer de ma vie. Les Medecins les plus éclairés furent appellés pour

conſulter touchant les remedes dont on devoit ſe ſervir pour me tirer d'affaire. On conclud à une purgation un peu violente pour mettre les eſprits en mouvement. Etant tombé dans une eſpéce d'aſſoupiſſement qui préſageoit ma perte, la peine qu'on eut à me faire avaler cette Medecine, penſa faire avorter les bonnes intentions de mes bienfaiteurs ; la tendreſſe de *Signora Maria* la fit aviſer de me faire preſenter le remede par Roſalie, on le lui mit entre les mains, & on lui dicta les paroles pour me prier de le prendre ; ſa voix me fit revenir de ma létargie, & ſans réſiſter un ſeul moment, j'obeïs, & j'avalai ce qu'elle me preſenta.

Cette particularité ſurprit toutes les perſonnes qui étoient preſentes ; & on ne ſçavoit que croire d'un prodige ſi peu commun ; cependant ma ſanté fut rétablie en très-peu de tems, parce que Roſalie ne m'abandonnoit jamais. Elle avoit beaucoup de feu, & diſoit des choſes ſi jolies, & de ſi bonne grace, que je ne me pouvois ſéparer un moment de cette aimable fille. Un jour que nous étions à la campagne, ou l'on m'avoit envoié pour prendre l'air après ma convaleſcence, nous nous promenions mon aimable ſœur & moi,

moi, dans une allée d'un bois, où nous allions ſouvent joüer à mille petits jeux innocens. En marchant ſur l'herbe, un ſerpent que Roſalie foula par mégarde, s'enfortilla autour de ſon pied, & le preſſa d'une ſi étrange maniére, que cette pauvre fille pâma, & me laiſſa dans une fraïeur à me faire mourir moi-même. Sans conſiderer le peril où je m'engageois, je me jettai ſur cet animal, & en le débaraſſant du pied de Roſalie, avec toute la peine imaginable, je m'expoſai d'en être étoufé; car le monſtre ſe ſentant tirer avec force, & voiant qu'on lui otoit ſa proie, ſauta a mon cou, & s'enfortilla ſi fort a l'entour, que ſans le Jardinier qui nous avoit entendu crier au commencement de cette funeſte avanture, & qui étoit accouru du fonds du jardin où il travailloit; ſans ce Païſan, dis-je, qui vint ſi à propos me ſecourir, j'étois mort ſans aucune reſſource. Il tua la bête, & nous emporta ma ſeur & moi à la maiſon, où ma mére qui ſe trouvoit pour lors toute ſeule, penſa tomber à la renverſe, quand elle nous vit dans ce pitoïable état.

Le pied de Roſalie étoit enflé, & mon cou étoit tout livide, & gros deux fois plus qu'à l'ordinaire, mes yeux étoient

preſque hors de ma tête ; & ſans de la Thériaque, & d'autres contrepoiſons, dont nos maiſons de campagne ſont toûjours fournies, à cauſe de ces ſortes d'accidens qui ſont ſi fréquens dans nôtre païs ſans le prompt ſecours qu'un nous donna & à l'un & à l'autre, le venin nous eût ſuffoqués infailliblement.

Cet accident donna à nôtre chére mére beaucoup plus de circonſpection pour ma perſonne, qu'elle n'en avoit eu juſqu'a ce jour ; elle ne me perdoit plus de veüe, & je trouvai ſon attachement pour moi ſi importun, & ſi incommode, que je commençois à devenir mélancolique & réveur, par ce que je ne pouvois pas badiner avec Roſalie. Pourra-t-on croire qu'à ſix ans j'aye pû ſentir un amour ſi fort pour cette petite fille, qu'il m'étoit impoſſible de m'occuper à rien pour mon éducation ; ce qui paroiſſoit un jeu d'enfant qui divertiſſoit fort nos parens : leur donna quelque ſujet d'alarme. On ne me faiſoit prendre les livres qu'avec une répugnance extraordinaire, & ce ne fût qu'en me faiſant dire par Roſalie même qu'elle m'aimeroit bien davantage ſi j'étois ſçavant afin que je lui ſçuſſe écrire des billets doux. Ce ne fut que dans la veüe de plaire à ma petite

Maî-

Maîtreſſe qu'on me vit attaché à lire & à écrire, mais avec tant de fureur, que je ſollicitois mon Maitre à m'aprendre vîte, pour me rendre capable d'être bien-aimé.

On n'épargnoit rien pour me donner une bonne éducation, le *Signor Carlocio* étoit fort riche, il n'avoit qu'une fille, & me deſtinoit l'heritier de tous ſes biens, en me la faiſant épouſer. Pour ce ſujet aiant remarqué en moi un riche naturel, & une aptitude admirable pour les ſciences, il s'étoit fait un projet d'élevation, où il m'eût infailliblement porté, ſi j'euſſe été aſſez heureux pour y parvenir. Le Maître qu'il avoit choiſi pour avoir ſoin de mon enfance, étoit un jeune Abbé Romain, fort ſçavant dans les Lettres humaines, mais grand ignorant dans l'art d'aprendre à régler les mœurs; il me donna ſi ſouvent occaſion de le mépriſer par ſes emportemens, que le lui aïant un jour témoigné, il vouloit m'en punir: mais je lui dis qu'il me devoit donner une autre leçon que celle de la colere & de la vengeance, & qu'on m'avoit donné un méchant modéle à imiter. Il crut que ce raiſonnement m'avoit été ſuggéré: il vécût avec moi d'une autre maniere, & s'é ant aperçû que j'étois d'un naturel doux

& tendre, & qu'il ne me falloit faire agir que par la douceur ; il eût réüſſi avec gloire, & avec ſuccès, s'il ne lui fût arrivé une affaire qui lui coûta ſa liberté.

Je ne puis n'empêcher de dire ici mon ſentiment ſur ces ſortes de pédans, que les parens donnent à leurs enfans ; ils ſe ſervent la plûpart de gens ſans mérite, leſquels boufis d'une vaine ſcience, & tout heriſſés de phraſes ou de quolibets ridicules, croïent être les plus habiles gens du monde, pour former l'eſprit & le cœur d'un jeune homme, qui cependant bien loin de jetter dans l'ame d'un jeune diſciple les ſemences de la vertu, ou d'en éloigner les paſſions, ſont ſouvent les premiers qui préparent leur cœurs indifferents, à toute ſorte de vices, & à mille funeſtes malheurs. L'avarice ou l'indolence des péres & méres, eſt la ſource du peu de ſuccès qu'on voit dans l'éducation de la jeuneſſe. Cette façon d'agir eſt de pluſieurs ſiécles. Juvenal qui vivoit dans l'ancienne Rome, ſe recrioit ſouvent de ce qu'on donnoit dix Sexterſes à Criſpin Cuiſinier, & que Quintilien n'en avoit que cinq.

Le Précepteur qu'on m'avoit donné s'appelloit

pelloit *Labbate Betubino*, qui étoit bien plus propre à être homme de guerre que homme de lettre ; il étoit vain & fier à ne pouvoir jamais céder à perſonne, entreprennant juſqu'à la témérité, & ſi imprudent dans ſes entrepriſes, qu'il mérita d'être condamné aux galéres pour avoir été mêlé dans une conjuration qui devoit éclater contre le Vice Roi ; voici comme la choſe ſe paſſa, ainſi que je l'ai apris du depuis.

Le Duc de... ſortoit de ſon Ambaſſade de Rome, où il avoit mangé tout ſon bien, & étoit entré dans Naples avec une ſi bonne diſpoſition de s'enrichir qu'il augmenta d'abord les impôts du Roïaume, de la moitié. Quoique le malheureux peuple ſoit accoutumé depuis plus d'un ſiécle à porter un joug dur & peſant, les exactions cruelles & les injuſtices que l'on commettoit de toute part, commencerent à le faire crier, & à former dans les cabarets, qui ſont en grand nombre dans cette ville, de petits partis qui parloient avec liberté du Gouvernement preſent. Ce bruit ſourd dura quelques mois. Il ſe trouva un homme de la lie du peuple, comme fut autrefois *Maſanjello* : qui oſa ſe faire chef de parti, & conçut le deſſein extravagant

de ſe faire Roi. Le peuple qui aime la nouveauté, & qui n'eſt pas ſi bien ſenſé que l'âne du bon Eſope, donna tête baiſſée dans les promeſſes de ces revoltés. On a crû que la France avoit encore favoriſé ſecretement lahardie entrepriſe de ces rebelles, comme elle fit du tems du Duc de Guiſe. En un mot, on vit pendant plus de trois ou quatre mois toute la Ville en deſordre, & les habitans partagés en diverſes factions. Le Chef des Rebelles fut pris avec quelques complices, & la mort infame qu'on leur fit endurer, aſſoupit pour quelque tems les Mécontens, qui n'abandonnérent pas cependant le deſſein de s'afranchir du joug des Eſpagnols.

Le Vice-Roi étoit rentré dans la Ville après que tout y parut calme ; nous aprochions des Fêtes de Pâques. C'eſt la coutume dans ce païs de faire une proceſſion le Jeudi Saint, où la Nobleſſe la plus diſtinguée eſt emploïée à porter les differens Miſtéres de la Paſſion : chaque Noble qui porte un de ces Miſtéres, & ſe fait accompagner par le plus de monde qu'il peut trouver. Chacun des conviés eſt obligé de trouver un ſac de penitent, noir, & une torche de cire blanche. A chaque Miſtére il y a une douzaine de diſciplines avec leſquelles ils

ils ſe dechirent les épaules à coups de foüet ; leurs habits ſont blancs tout couverts de ſang qui coule de leurs épaules. Une Muſique ſoutenuë de pluſieurs inſtrumens lugubres, accompagne cette Proceſſion qui eſt ſouvent compoſée de trois ou quatre mille hommes, y compris les Soldats des Garniſons, qu'on emploïe à porter des flambeaux. Le rendés-vous eſt aux Cordeliers, d'où l'on va au Dome dans le plus bel ordre qu'on puiſſe jamais d'écrire. Toute la Ville eſt éclairée ce ſoir d'un nombre infini de bougies, & les Dames qui n'ont pas accoutumé de paroître aux fenêtres ſans jalouſies, s'y font voir à découvert, & ſuperbement parées. On veut même qu'elles attendent ce jour là pour recevoir des témoignages publics de l'amour de leurs Amants, & que ces diſciplinés, diſtingués par des rubans de couleur qu'il attachent à leurs diſciplines, ont coutûme de s'arrêter ſous un balcon où ſera quelqu'une de leurs Maitreſſes, & de ſe donner là cent coups devant elles, pour leur marquer la violence de leur paſſion. Cette cruelle fête, qui a été introduite dans nôtre Ville, par les Eſpagnols, n'a pas toûjours été du goût des honnêtes gens, ce n'étoit que le peuple qui s'attachoit extrêmement à l'apparence qui fourniſſoit des ſujets diſcipli-

nables : mais depuis ce tems-là le goût des honnêtes gens s'eſt corrompu, & on a vû la Nobleſſe, s'en mêler, & tirer vanité d'une ſi étrange cérémonie.

Le Viceroi, qui vouloit en bon Eſpagnol donner des marques au peuple de la plus grande Catholicité, voulut porter le Crucifix, qui étoit le dernier des Saints Miſtéres douloureux. Sa ſuite devoit être nombreuſe, & preſque trop galante, pour un tems deſtiné à la penitence & à la mortification. Les trois chateaux avoient fourni preſque tous leurs Soldats pour porter les torches. Le parti des rebelles qui n'étoit pas entiérement éteint, choiſit cette occaſion pour faire main baſſe ſur tous les Officiers, & ſur tous les Soldats déſarmés, & par ce moïen s'emparer des Citadelles, & ſe rendre Maîtres de la Ville. L'affaire alloit être executée avec un ſuccès merveilleux, ſans un petit Frére Cordelier, qui la révéla par une eſpéce de miracle; voici comment.

C'eſt une coûtume dans toute l'Italie de demander à Pâques des œufs bénits aux perſonnes de ſa connoiſſance. Les Moines en veulent auſſi goûter comme les autres gens du Monde. Le Matin du Jeudi Saint un petit Frére étoit entré dans la maiſon d'un des

des conjurés ſon ami, où il alloit ſouvent, & où il étoit le très-bien venu; il demanda à ſon ordinaire *Lovo benedetto* à la femme du logis, qui le lui donna. En ſortant il rencontra le mari, qui lui aïant demandé ſi on lui avoit donné des œufs de Pâques, il répondit qu'oui. Ma femme, ajoûta le maitre d'un ton froid & crud, vous a donné des œufs: avant que la nuit ſoit paſſée, je vous donnerai de grillades. *La patrona a dato à voſtra paternità l'novo ui daro braiole nanzi finiſca la note.* Le petit Frére ne fit pas beaucoup d'attention ſur ces paroles; mais étant rentré dans ſon convent, & aïant trouvé le Pére Gardien, dans le cloître, il l'informa de ſa quête, & lui fit part en même tems de la réponſe qu'un tel homme venoit de lui faire. Le ſupérieur, homme d'eſprit, & beaucoup plus pénétrant que ſon frére Lai, fit quelque réflexion là-deſſus, & il y révoit en ſe promenant dans ſon Cloître, quand on vint lui dire que le Vice-Roi étoit dans l'Egliſe, & qu'il demandoit à ſe confeſſer. Ceux de ma nation ſont naturellement très-ſoupçonneux, ils ſont perpetuellement ſur leur garde au ſujet des Eſpagnols; & ils en ont éprouvé ſi ſouvent des trahi-

fons & des fourberies : qu'ils ſont à leur égard dans une continuelle méfiance. Ce ſupérieur craignit que ce petit frére ne fût un apas pour le faire tomber dans le piége, & en s'aprochant du Vice-Roi qui l'attendoit pour ſe confeſſer, il lui dit d'un ton mêlé de fraïeur & de crainte, ſon Excellence me pardonnera ſi je n'entends pas aujourd'hui ſa confeſſion, un cas d'une extrême importance, & qui regarde vôtre perſonne, & menace peut-être tout l'état, me rend l'eſprit inquiet, & ne me permet pas d'être tranquile : Frére tel vient de m'avertir d'une telle affaire ; l'air & le ton dont cet homme a parlé, preſagent quelque mauvais deſſein, que vôtre Excellence s'aſſure de ce Bourgeois, l'affaire eſt d'une extrême conſequence : & dans une occaſion ſi preſſante, le retardement ſeroit dangereux.

Le petit Frére fut oüi, & ſur ſa dépoſition les gardes du Vice-Roi furent ſe ſaiſir du Bourgeois, qui ne fut pas plûtôt arrêté & préſenté à la gêne, qu'il déclara la conjuration, & nomma une grande partie, des complices. Mon Précepteur ſe trouva envelopé dans le nombre, & il eût été mis en piéces comme pluſieurs autres, ſans la ſollicitation du *Signor Carlocio*, le-

lequel par le moïen de ſes amis, & particulierement du Comte P... dont il étoit depuis peu devenu Chirurgien, obtint que le malheureux *Betubino* ſeroit condamné aux Galéres perpetuelles. Je l'y ai vû quelques tems après. Un jour j'allai voir un Turc qui faiſoit des tours de gibeciére, où le Diable avoit aſſurément bonne part. Un des plus ſurprenaus que je vis, ce fut qu'après avoir jetté une piaſtre dans la Mer, celui qui la lui avoit donnée aiant pris la précaution de la marquer, & d'y attacher un ruban: Ce Turc commanda à une petite figure de bois, d'aller chercher cet argent pour ſouper, lui ordonnant de ne pas revenir, ſans cette même monoïe; il jetta la figure dans le fonds de l'eau attachée avec un filet, & retira la même figure qui avoit la piaſtre entre ſes mains, ce tour qui ſurpaſſoit la connoiſſance de tous les joüeurs de gobelets qui ſont dans la Ville de Naples, où on eſt adroit en ces ſortes de jeux, ce tour dis-je, fit qu'on denonça le Turc à l'inquiſition d'où on ne la plus vû ſortir; & comme j'allois un jour à la Galére avec quelqu'uns de mes amis pour voir s'il étoit élargi, je fus connu de mon Précepteur, qui m'appellant par mon nom, ſe fit connoître

tre auſſi, & m'aprit le déplorable état dans lequel il étoit réduit. J'avois alors dix ou douze ans, & j'étois beaucoup plus capable d'impreſſion à cet âge, que quand il me quitta. Son malheur fut la meilleure leçon qu'il m'ait jamais donnée. Je conçus alors tant d'horreur pour le monde, & j'eus une envie ſi extraordinaire de le quitter pour être à l'abri des funeſtes accidens qu'on y rencontre, que je m'en déclarai à un Cordelier que je trouvai ; il me preſenta au Gardien, il ne voulut pas en ce moment me prendre au mot ; il me dit ſeulement qu'il falloit demander cette grace au Seigneur, & que la vocation n'étoit pas l'ouvrage d'un moment, mais la réflexion de pluſieurs années ; qu'il m'ordonnoit de bien étudier & d'être bien dévot, afin que Dieu m'éclairât, & me fît connoître le parti que je devois prendre. Le coup fut rompu, & le deſſein de me faire moine, ceſſa avec la même facilité que je l'avois formé.

C'étoit toûjours le tems de mon enfance, après que la conjuration fut apaiſée, & que tout étoit calme dans la Ville, on n'avoit pas voulu prendre de Précepteur dans la maiſon. Un habile Eccleſiaſtique intime ami de mon Oncle, venoit tous les

jours

jours deux fois pour me faire étudier. Dans moins d'un an j'entendis la langue latine avec tant de facilité, que j'expliquois les Auteurs les plus difficiles, à l'âge de douze ans. Ce bon Prêtre pieux & habile ſecondoit avec zéle l'excellent naturel qu'il voioit en moi; il m'exerçoit à parler, & me faiſoit aprendre des petits diſcours que je déclamois en public, pour me donner la hardieſſe qui eſt néceſſaire à un Orateur. Toute la Ville couroit en foule dans l'Egliſe des Cordeliers, où je faiſois ordinairement mes declamations, à cauſe que j'en demeurois proche, & que mon Oncle étoit très-conſideré dans cette Maiſon. On me mettoit un petit habit de l'ordre, & en me faiſant monter en Chaire, je débitois une piéce d'éloquence que je n'entendois pas, mais que je faiſois ſi bien entendre par la netteté de ma parole, & la beauté de ma voix, que tous les principaux Seigneurs de la Ville m'envoioient leurs carroſſes pour aller prêcher dans leurs Palais en preſence des Dames.

Ce fut un jour de la Trinité, où une de mes prédications donna lieu de découvrir tout ce qui s'étoit paſſé au ſujet du Chevalier C.. dans le Palais des P...; après

avoir établi l'exiſtence de Dieu, je voulus apprendre aux aſſiſtans la maniére de l'adorer, & de le craindre. Ce bon Eccleſiaſtique qui avoit compoſé cette piéce, avoit donné un tour ſi fin, & tiré des conſequens ſi morales ſur ce ſujet, qu'on étoit perſuadé, & touché dans le même tems de ce que je diſois. L'admiration où tout le monde paroiſſoit qu'un enfant de mon âge pût faire des impreſſions ſur le cœur, faiſoit crier à tout moment, au miracle. La Princeſſe C.. Mere du Chevalier C.. ſe trouvoit dans cette Aſſemblée, & comme elle aimoit extrêmement ſon fils, dont on n'avoit appris aucune nouvelle depuis douze ou treize ans, & qu'elle conſervoit toûjours une idée profonde de ce cher enfant, elle s'attacha à me conſiderer, & aïant remarqué dans mon air & dans les traits de mon viſage, une parfaite reſſemblance avec lui, elle ne put s'empêcher de s'attendrir, & de me demander après mon action, comment je m'appellois, qui étoit mon Pére, & ſi j'étois de Naples, ou dans quel endroit d'Italie j'étois né? Je la ſatisfis auſſi-tôt ſur toutes ſes demandes. Mon âge qui étoit le tems précis de l'évaſion du Ch.. ſon Fils, joint à l'extrême reſſemblance que j'avois

avec

avec lui augmentérent ſa curioſité, & ſes ſoupçons. Elle dit au vieux Comte P..., qu'elle ſouhaiteroit bien connoître mes parens, & lui demanda s'il ne les connoiſſoit pas lui-même. Le Comte lui marqua de l'empreſſement à l'obliger; il pria la Comteſſe de reſter chéz lui, en attendant qu'il manderoit, ſon Chirurgien pour l'éclaircir de mon origine. *Signor Carlocio* étoit dans ſa maiſon de campagne de Puzuolo, ſa femme la *Signora Maria* eut ordre de venir elle-même au Palais; aiant été introduite dans l'apartement du Comte, on lui demanda d'un ton fier, à qui étoit le petit Colli, & depuis quel tems elle le nourriſſoit. Cette bonne femme fit pluſieurs réponſes ambigües, elle ſe coupa dans ce qu'elle dit, ſe diſant tantôt ma mére, & me diſant tantôt un petit avanturier qu'on avoit commis à ſes ſoins. Les ſoupçons de la Princeſſe augmenterent, elle pria le Comte de faire arrêter cette femme & ſon mari, afin que par eux on pût aprendre des nouvelles du Chevalier ſon fils.

Le mari ne fût pas plûtôt de retour de ſa maiſon des champs, qu'il ſe vit arrêté par les *Sbires*, ce ſont les Archers du grand Prevoſt, il fut conduit dans les priſons de la Ville, & après la premiére interroga-

rogation qui lui fut faite, on l'accuſa d'avoir poignardé le Ch.. & d'avoir tenu la main à l'évaſion de Zébine Eſclave de la Comteſſe P.... Ce coup de foudre penſa le renverſer; & n'étant pas préparé à une réponſe poſitive, il parut ſi troublé & ſi hors de lui-même qu'on le preſſa de dire la verité, ou de ſe reſoudre à être mis à la gêne, & de là aux tourmens les plus inſuportables. Il demanda du tems pour penſer à la réponſe qu'il devoit faire; & après qu'on lui eût accordé deux heures pour ſe remettre de la crainte dans laquelle il étoit tombé, il pria le Commiſſaire de faire appeller les parties devant leſquelles il déclara le Miſtére.

Madame, dit-il, en s'adreſſant à la Princeſſe C.., vous cherchéz inutilement vôtre fils, il eſt mort, & il eſt enterré dans le même endroit où repoſe la Comteſſe P...: Et vous, Monſieur, qui voulez ſavoir des nouvelles de Zébine, je ne puis vous en aprendre que de ſa mort. Elle a été enſevelie le même jour que la Comteſſe vôtre Epouſe; & ce jour funeſte à tant de perſonnes, & que le Soleil ne devoit jamais éclairer de ſes raïons, a vû commettre une action que la poſte-

rité

rité ne croira peut-être jamais ; nous ne ſommes ma femme & moi, aucunement coupables de tant de maux, le hazard & la charité nous ont engagés dans ces malheurs ; & le petit Colli que vous avez vû dans vôtre Palais, & qui fait l'admiration de toute la Ville, eſt le malheureux ſujet du crime dont on m'accuſe ! Colli, ce bel enfant, qui n'eſt, à ce qu'il ſemble, fait que pour être aimé, & que pour s'attirer l'admiration de tous ceux qui l'entendent, Colli eſt fils du Chevalier C.. & de Zébine ! Voila tout ce que je puis vous dire touchant cette affaire, ma femme n'en ſait pas davantage, & le Pére *Angelo d'Inapoli* Cordelier, pourra mieux que moi vous éclaircir ſur ce ſujet.

Le Pérere *Angelo*, qui eſt ce Cordelier que j'appellois mon Oncle devoit aſſiſter à un Chapitre Provincial des religieux de ſon ordre qui s'aſſembloit dans la Province de la Baſilique ; à qui un de ſes amis lui avoit mandé l'accident qui étoit ſurvenu au *Signor Carlocio*, & à ſa femme. Ce bon Pére ne ſachant quel parti prendre, & comment ſe comporter dans une affaire ſi délicate où il s'agiſſoit de la vie & de l'honneur de pluſieurs perſonnes avoit pris con-

conſeil d'un de ſes bons amis, qui lui avoit donné des lettres pour le Vicerοi. Il venoit à Naples bien aſſuré de la protection de ſon Excellence, lorſqu'il fut attaqué par un parti de Bandis, qui après l'avoir volé le tuérent & ſon Compagnon auſſi & les enterrérent ſous un arbre. Comme on ne voïoit point arriver ce Pére à qui le Provincial avoit mandé de faire diligence, & de venir au plûtôt auprès de lui pour des affaires de conſequence; on crut que la crainte de quelque ſupplice lui avoit fait prendre une autre voie; on dépêcha des Courriers par tous les chemins de l'Europe; mais ce fut inutilement qu'on ſe donna tant de peines, & qu'on fit tant de dépenſes. Ainſi *Signor Carlocio* & ſa femme ſe virent privés d'un homme qui pouvoit ſeul les diſculper, & leur rendre le repos qu'ils avoient perdu depuis un mois ou deux, qu'ils étoient detenus dans la Conciergerie. Quelque précaution qu'on eût aporté à rendre la choſe ſecrete, elle fut ſûe incontinent de tout le monde. La renommée, cette indiſcrete, l'édit en autant de façons differentes, qu'elle a de differentes bouches. La juſtice ſe tranſporta dans l'Egliſe des Cordeliers, où après avoir fait l'ouverture du tombeau,

&

& en avoir tiré ce grand coffre, où on trouva dedans les triſtes Reliques du Chevalier C.. qui n'étoit plus connu que par ſa croix, & par une bague où ſon nom & celui de Zébine étoient entrelaſſés par un chifre fort ingenieux. A ce ſpectacle on ne ſût comment aſſeoir un jugement équitable; on ſoupçonna le Comte P... de l'avoir fait tuer par jalouſie, par ce qu'il frequentoit la Comteſſe ſa femme, pendant ſa vie. Le Vice-Roi n'étoit pas des amis de P.., à cauſe que pluſieurs de ſes parents s'étoient rangés du parti des Rebelles, & ſuivant les Maximes des Eſpagnols, qui vont à diſſiper tout ce qui peut nuire à la grandeur de leur Monarchie, il voulut que le Comte fût arrêté dans le Chateau Saint Elme, juſqu'à ce que ſon innocence fût pleinement connuë. Les ordres furent executés avec promtitude, & on ne vît jamais tant de perſonnes innocentes expoſées à perir malheureuſement.

Dans le tems que tout le monde ſouffroit à mon occaſion, la Princeſſe C.. avoit conçu une ſi forte tendreſſe pour moi, qu'elle m'avoit fait mener à Rome à deſſein de m'y faire élever avec diſtinction. Elle me mit pour ce ſujet, dans

dans le ſéminaire Romain. C'eſt un des lieux de l'Europe où la jeuneſſe eſt la mieux élevée ; & la plûpart des Princes d'Allemagne, & preſque tous les Cardinaux & les Prélats de l'Egliſe Romaine, ont ſuccès dans ce fameux Collége le lait de la pieté Chrêtienne, & les connoiſſances des belles lettres ; c'eſt de cet endroit d'où ſont ſortis un nombre de Papes, qui dès leur enfance y avoient été renfermés ; les Peres de la Compagnie de Jeſus en ſont les directeurs ; & on n'a jamais vû parmi un ſi grand nombre de Penſionnaires, un ſi bel ordre dans les mœurs & dans la maniére d'enſeigner. J'étois âgé de quatorze ans lorſque j'entrai dans cette penſion. Les perſonnes à qui j'appartenois étoient d'une conſideration trop grande pour que leur recommandation ne me fût extrêmement favorable. Le connétable C.. qui avoit été intime ami de mon Pére, & à qui la Princeſſe m'avoit particuliérement recommandé, fut celui dont je reçus plus de témoignage de bienveillance ; il avoit un de ſes enfans dans le même Collége, auquel il recommanda d'être de mes bons amis. Ce jeune Prince eut d'abord toutes les diſpoſitions à me vouloir du bien,

&

& à me le marquer par mille petits ſervices obligeans. Comme j'étois plus verſé dans mes études que lui, il me faiſoit l'honneur de ſe confier à moi, & de me permettre de lui dire mon ſentiment touchant ſon devoir; il étoit ſi modeſte, & avoit une ſi grande envie de ſavoir, que dans toutes nos converſations il me faiſoit pluſieurs queſtions que je ne pouvois lui réſoudre a mon âge; nôtre Prefect prit garde à nôtre curioſité, il s'attacha à nous avec une ardeur qui excita d'abord l'envie de tout le Collége contre nous; il prenoit ſoin de nous aplanir toutes les difficultés de la logique, où nous étudions alors. On s'étonnera de ce que je me vante qu'a un âge ſi tendre j'aie eu des connoiſſances qui demandent beaucoup de jugement: mais le lecteur doit être perſuadé que je n'exagére rien dans cette hiſtoire, & qu'à l'âge de dix neuf ans j'avois ſoûtenu des Théſes de toute la Théologie. Ce fut dans cette occaſion, où je donnai une ſi grande preuve de ma mémoire, que je repondis à tous les paſſages qu'on pût me demander touchant la Sainte Ecriture. La plûpart des aſſiſtans s'imaginérent que cela ne ſe pou-

voit faire ſans un ſecours extraordinaire; & ſa Sainteté à qui la choſe avoit été raportée: voulut me faire venir devant elle, où après m'avoir lûe une demi page du 1. Livre des Rois, je la lui répetai mot pour mot ſans héſiter, comme ſi je l'euſſe étudiée auparavant; elle eut la bonté de me donner des marques de ſon eſtime, accompagnées de préſens proportionnés à mon âge, elle voulut que je fuſſe habillé de violet, & elle me fit preſent d'une ſoutane de la même couleur, qui fut la prémiére que je portai; elle m'exhorta de me conſacrer à Dieu, en me diſant que l'Egliſe étoit une bonne Mére, qui avoit des treſors & des Couronnes pour ſes enfans qui l'honorent par leurs ſoins & par leurs ſervices; ajoûtant enfin à toutes ſes bontés qu'il voudroit vivre aſſez long-tems pour voir quel uſage je ferois des précieux talens que Dieu m'avoit donnés, afin de pouvoir me dire comme ce Pére de Famille de l'Evangile, *Euge ſerve bone & fidelis.*

Vous jugez bien qu'après avoir reçu tant d'honneur je ne pouvois pas être fort humble; la vanité dont je me remplis alors, redoubla l'envie & la jalouſie de

de quelques ennemis de ma gloire, qui ne pouvoient plus me ſouffrir dans le College : j'y demeurai pourtant cinq ans ſans perdre l'amitié des Principaux; Et quoique le jeune Prince Alexandre C.. & moi leurs fiſſions mille piéces, & que nous n'épargnaſſions pas même nos Maîtres, on ne laiſſoit pas de nous aimer beaucoup, par ce que nous ſavions toûjours nous conſerver le cœur de nos amis.

Je ne puis m'empêcher de vous raconter ici un tour que je fis; c'eſt une coûtume dans pluſieurs communautés de Rome de bâtir des oratoires, voici ce que c'eſt; après les divertiſſemens du Carnaval, qui a été emploïé en maſcarades, & en comedies un peu gaillardes, on prend un ſujet de l'Ecriture Sainte qu'on met en Muſique, & trois jours de chaque ſemaine du caréme on aſſemble tous les penſionnaires & tous les confréres enrôlles dans quelque confrérie; & après avoir fait chanter par les plus belles voix de Rome, l'hiſtoire de Joſué ou de David, on ſert à tous les Aſſiſtans une diſcipline dont les plus zelés ſe frottent les épaules à la faveur des tenebres, dans la même ſal où

on avoit eu auparavant le concert demuſique, après en avoir bouché les jours, & ſavoir renduë obſcure. Le ſupérieur n'a pas plûtôt fait le ſigne, qu'un chacun ſans attendre la lumiére ſort pour aller à ſes affaires, & en ſortant prend de l'eau benité, & fait une grande croix qui lui tient depuis le front juſqu'au bout du menton. Nous ſommes dans nôtre Païs grands Obſervateurs des plus petites bagatelles, & ce ſont les ſeules choſes que nous ne negligeons pas. Un de ces ſoirs que le Préfect nous avoit donné du chagrin, je reſolus de m'en venger, & pour ce ſujet m'étant muni d'une éponge, dans le tems qu'on prenoit la diſcipline au bruit des coups de foüets & des voix diſcordantes de ceux qui chantoient le Miſéréré, je m'étois placé près de l'eau benitier, d'où aïant leché toute l'eau par le moïen de mon éponge, j'y vuidai a la place une phiole d'eau, qui une heure après noirciſſoit la partie qui en étoit mouillée; tous les Penſionaires du ſéminaire & tous les Péres de la communauté s'en barbouillerent, je m'enbarbouïllai de même, & ce fut en faiſant colation que les croix qu'on s'étoit faites commencérent peu

à peu a paroître ſur le viſage d'un chacun de nous; jamais on n'a vû des gens plus conſternés que nous le parûmes tous. Ce prodige pretendu mit l'allarme dans tout le ſeminaire, les Péres n'en furent pas exempts, & depuis le premier juſques au dernier nous reſſemblions à des carêmes prenans; on ne ſavoit que croire d'une telle Avanture, & ce ne fut qu'après pluſieurs priéres, & pluſieurs Exorciſmes qu'on fit ſur chacun de nous, qu'on s'aperçut que le Diable n'avoit aucune part à la comedie, & que cette eau qui avoit ainſi barbouïllé nos viſages, étoit une diſtilation de vitriol avec certaines drogues qu'un Chimiſte Napolitain, qui demeuroit vis-à-vis du ſeminaire m'avoit données pour me divertir de mes Compagnons; ce n'étoit que pour me vanger du Préfect, qui m'avoit donné du chagrin, que j'envelopai dans ma vengeance toute la Communauté. Il eſt vrai que la choſe fut ſi ſecrete, qu'on ne ſût jamais qui en étoit l'auteur. On emploïa les priéres & les menaces pour pénétrer dans ce Miſtére, je ne fus jamais accuſé, mais je fus ſoupçonné; cependant nous reſtames barbouïllés trois

ou quatre jours durant, ſans oſer ſortir de la maiſon.

Ce n'eſt pas la la ſeule piéce que je joüai à mes condiſciples : il n'y avoit pas de jour qu'il ne ſe paſſât quelque choſe de nouveau, & qui ne donnât occaſion de me mortifier, ou de ſe plaindre de moi. On en écrivit un jour à la Princeſſe C.. & on lui manda qu'on ſeroit contraint de ne mettre dehors, ſi je continuois à mettre le ſéminaire en trouble par mes tours de lutin ; j'en fus averti par le connêtable, qui me menaça ; je lui proteſtai que je n'avois aucune part à l'affaire de l'eau-benite, & que les petites piéces que j'avois pû faire, ne s'étoient jamais étenduës que ſur mes compagnons. Je promis de vivre plus réſervé à l'avenir ; & après lui avoir demandé la grace de me reconcilier avec Madame la Princeſſe, je connus que je ne l'avois pas prié en vain, puiſque huit jours après on augmenta le revenu de la petite penſion qu'on me donnoit pour mes menus plaiſirs.

Cependant je ne laiſſois paſſer aucune occaſion de m'inſtruire : rien ne m'étoit difficile, les Sciences les plus profondes.

fondes me paroiſſoient aiſées, & jamais je ne me fis répéter deux fois la même difficulté ſans la concevoir : ce qui faiſoit que mes Maîtres ſuportoient mes autres imperfections, croïant être eux-mêmes, la cauſe principale du progrès que je faiſois dans les études, & c'étoit pour s'en faire honneur qu'ils m'avoient préſenté au Pape ; mais qui les auroit conſulté ſur la part qu'ils prenoient à ma gloire, ou à leur triomphe, ils auroient été bien embaraſſés de répondre juſte, & ſans déguiſement.

Enfin après avoir reſté ſix ans à Rome, & m'être aſſez avancé dans la connoiſſance des belles lettres, on me manda de Naples que la Princeſſe C.. étoit morte, & que P... qui avoit toûjours été enfermé dans le Chateau S. Elme, en étoit ſorti par un eſpéce de prodige que le Ciel fit en faveur de ſon innocence. Quoique je fuſſe encore jeune, j'avois déja acquis beaucoup de connoiſſance ; par le moïen des études je faiſois des reflexions ſerieuſes & j'avois des preſſentiments des malheurs qui me menaçoient. La Princeſſe étoit morte ſubitement, & n'avoit pas eu le loiſir de me laiſſer rien de fixe

pour vivre en homme de condition. Le *Signor Carlocio*, & ſa femme étoient auſſi morts, de langueur & de miſére dans la priſon, où ils étoient depuis leur détention; ma chére ſeur Roſalie avoit été miſe dans un conſervatoire, (c'eſt un Monaſtere des filles délaiſſées, le bien de ſes parens aïant été confiſqué & diſſipé en fraix de Juſtice.) Les Peres de la ſocieté qui avoient remarqué beaucoup de défauts dans ma conduite, eſtimerent peu mon eſprit, & me voiant comme abandonné, & ſans que perſonne prit ſoin de moi, ils me dirent que je devois penſer à retourner à Naples, & qu'il étoit abſolûment néceſſaire que j'en fiſſe le voïage, pour vaquer a mes affaires, & ſur tout pour me chercher un Protecteur qui prit ſoin de moi.

Innocent X. venoit d'expirer, le Prince C.. avoit retiré ſon fils du Collége, & je n'avois pas été aſſez heureux de pouvoir le rencontrer chez lui; enfin j'étois ſans aucun apui, & à la veille de ne ſavoir où donner de la tête; je me ſerois abandonné au dernier deſeſpoir, ſi Dieu qui ne me veut pas perdre, & dont la providence à conduit tous mes pas, n'avoit pris ſoin de me faire trou-

ver

ver un bienfaiteur, qui me ſecourut dans mon extrême beſoin.

Un jour que j'étois allé pour tâcher de parler au Prince C.. après qu'on m'eût dit comme à l'ordinaire qu'il n'y étoit pas, j'entrai dans l'Egliſe des Saints Apôtres qui eſt contigüe au Palais, & là après avoir prié Dieu je me mis à dormir : j'oubliois de vous dire que j'étois déja ſorti du ſéminaire, j'avois très-peu d'argent, & les hardes d'un Ecolier ne ſont pas d'une valeur à le méner bien loin, outre cela les Juifs à qui l'on s'adreſſe pour ſe défaire des vieilles nipes, ſont des Scélerats, qui profitant de la miſere d'un malheureux, mépriſent tout ce qu'on leur preſente, & ſe font prier pour nous voler. Etant réduit à la mandicité, accablé de chagrin & de miſére, ne ſachant que faire dans un état ſi déplorable, je me laiſſai aller au ſomeil. Il étoit environ deux heures, j'étois entré dans un confeſſional, où je ne pouvois être aperçu de perſonne, j'y fis un rêve terrible, & qui m'éfraïa de telle ſorte, que je mis l'allarme au chœur, où les Fréres étoient en méditation après complies.

Ce rêve n'eſt jamais ſorti de mon eſ-

prit, & il me fit une trop grande impreſſion pour que je l'en puiſſe effacer de ma vie. Je crus être à Naples devant l'Egliſe des Péres conventuels, où mon Pére & ma Mére ſont enterrés, & que là en badinant, comme j'avois accoutumé de faire avec ma ſeur Roſalie, le Pére Angelo, ce cher Oncle qui m'avoit fait tant de biens, s'étoit apparu a moi tout en ſanglanté, & le viſage couvert de pouſſiére, & que d'un air triſte & abattu, il m'avoit dit de le ſuivre; j'eus d'abord de la peine à lui obeïr; mais m'aïant menacé avec un air terrible, j'entrai avec lui dans le cloître, & dis adieu à Roſalie d'un air tendre & languiſſant; je ne fus pas plûtôt entré, qu'il me ſembla que ce Pére me conduiſoit du côté de la Sacriſtie, & après m'avoir fait paſſer dans un apartement écarté, ou il m'ordonna d'ôter du bois & de la ſaleté, qu'il y avoit dans un coin; je ne lui eus pas plûtôt obeï, qu'il me ſembla voir ſortir du fonds de la terre une femme d'une taille Majeſtueuſe, qui me regardant d'un air de fierté & de tendreſſe, dit en ſoûpirant que j'étois bien à plaindre, & que ma deſtinée lui faiſoit pitié, je me prepa-

rois

rois à parler, & a demander à cette belle Dame par quel malheur le Ciel étoit ſi irrité contre moi, lorſqu'elle me dit d'un langage ſi obſcur & ſi barbare, qu'il me fût impoſſible de le comprendre, & me faiſant ſigne de regarder vers la porte, je vis entrer un homme de bonne mine, avec une Dame encore aſſez jeune, mais ſi pâle & ſi défigurée, que la mort n'étoit pas plus horrible à voir. Ce ſpectre me regarda fixément, & m'aiant touché dans la main, il écrivit je ne ſai quel caractére qui ne paroiſſoit pas, mais que j'ai ſenti pendant plus de dix ans, & qu'un fameux Cabaliſte m'a expliqué à Veniſe, ſur les dimenſions de la douleur que je ſentois. Le *Signor Carlocio* & ſa femme entrerent encore dans cette triſte aſſemblée, leſquels après m'avoir longtems embraſſé, me dirent de fuïr ma Patrie ſi je ne voulois y encourir la même diſgrace que mes malheureux parens, que ce Chevalier que je voïois là étoit mon Pére, fils de la Princeſſe C.. ma bienfaitrice, & que cette femme qui m'avoit parlé un langage fort obſcur, m'avoit donné le jour, en perdant elle-même la vie, & que tous ces

malheurs étoient arrivés par ce monſtre qui avoit accompagné mon Pére ; En entrant dans la chambre, comme je n'avois jamais rien ſû de mon origine, je voulois m'éclaircir un peu plus ſur ce ſujet, & voulant embraſſer le *Signor Carlocio*, je le preſſai de ne me pas abandonner, & de me méner avec lui. Pour lors il ſe fit un ſi grand bruit dans la chambre, que je crus que tout le Couvent alloit fondre ſur moi ; la peur que me cauſa cette rumeur, me fit éveiller, & me fit pouſſer un ſi grand cris, que les Moines qui (comme j'ai déja dit) étoient au Chœur en méditation, vinrent à moi, & me voiant tout épouvanté, ils crurent que j'étois poſſédé du malin eſprit, par les geſtes & les grimaces que la crainte me fit faire. Dans cet inſtant on me queſtionna long-tems pour ſavoir qui j'étois, & ce que j'étois venu faire dans cette Egliſe ; on ne put jamais rien tirer de moi que des larmes, & des ſoupirs ſi grands, que le Pére Gardien du Couvent, qui étoit homme de bien, & d'un mérite très-diſtingué, ordonna qu'on me portât dans une chambre, & qu'on me mit au lit.

Ses ordres furent éxecutés avec promptitude ;

titude ; je me laiſſai emporter, & je conſentis qu'on me deshabillât ſans proférer une ſeule parole ; j'étois ſi étonné, & mon imagination ſi affoiblie par le jeune & l'impreſſion de mon rêve, me donnoit un air ſi innocent, qu'on crût que je l'étois effectivement. Quand je fus un peu remis de mon trouble, & que j'eus recouvré ma premiére tranquilité, je commençai à fondre en larmes, & je priai un Réligieux qui ne m'avoit pas abandonné, de me faire parler au ſuperieur : Ce que l'on fit auſſi-tôt, & immediatement après je vis entrer ce vénérable Pére, avec un viſage riant, qui portoit la joie & la conſolation avec lui.

Ah mon Rd. Pere (lui dis-je) que je ſuis à plaindre, & que dirés-vous de moi de la liberté que je prens de vous faire venir ici, vous croïés ſans doute que c'eſt une continuation de mon mal, mais ſi vôtre Révérence ſe veut donner la peine de m'entendre, elle connoîtra que je ne ſuis pas hors du bon ſens, & que je ſuis digne de quelque compaſſion, je vous la demande, mon Rd. Pére, au nom de Dieu ne me la refuſez pas non plus que vôtre conſeil ; c'eſt ſans doute la Providence qui m'a

une assez grande contrainte. La necessité cruelle qui fait faire tant de fausses démarches, fut celle qui me poussa à prendre un froc pour lequel je n'étois point destiné, aussi n'ai-je trouvé en le portant que mille malheurs, comme la suite de ces mémoires le fera voir.

Je passai un mois dans le Couvent des Saints Apôtres à Rome avec une pleine joïe, & avec toute la satisfaction qui convenoit alors à mon état ; je fus habillé fort proprement aux dépens du supérieur, & ma table étoit assés bien servie, j'avois toûjours un Moine avec moi pour me tenir compagnie, quand mon illustre bienfacteur se trouvoit occupé ailleurs ; ce Moine étoit un jeune Ecolier Messinois, qui devoit soûtenir des théses au Chapitre Général sous le Pére *Laurea* qui fut fait depuis Cardinal par Innocent XI. & les Théses étoient dediées au Roi d'Espagne, suivant la coûtume de toute la Nation qui dédie ses actions à son Souverain. Ce jeune Pére s'étoit tellement fatigué l'esprit à étudier, qu'il tomba malade la veille du Chapitre, & pas un Cordelier n'avoit osé soûtenir à sa place. *Laurea* à qui ce Pére avoit souvent vanté ma mémoire

re & mon érudition, ne ſachant ou donner de la tête, s'aviſa de m'en faire la propoſition; je m'en défendis, parce que j'avois interêt de n'être point connu à Rome, ſachant bien que tous les Seigneurs Napolitains, & tous les Princes Romains du parti d'Eſpagne aſſiſteroient à cette action; je dis même à ce Profeſſeur, que le ſupérieur ne me permettroit jamais de prendre l'habit de l'Ordre pour le quiter le lendemain: Et qu'il me propoſoit inutilement une choſe qui pouvoit lui faire tort, & m'expoſer à me faire connoître dans un tems auquel j'avois mille raiſons de me cacher. Mais toutes les difficultés que j'alleguois pour ne pas accepter la propoſition, ne ſervirent qu'à augmenter la neceſſité où je fus d'y conſentir, car le ſupérieur vint lui-même m'en prier, m'aſſurant que perſonne ne me connoiſſoit, & qu'il avoit trop d'interêt à ne vanter ni mon nom ni ma naiſſance. Je n'avois pas alors aſſez de jugement pour prévoir tout ce qui devoit m'arriver de cette maſcarade, j'eus ſeulement deux jours pour me préparer, & pour apprendre un aſſez long diſ-

diſcours en latin qu'il me falut faire à l'aſſemblée.

Le jour aſſigné je parus ſur les bancs habillé en Moine ; mon âge qui n'étoit que de vint ans ſurprit tout le monde qui s'étonna me voïant faire le ſigne de la croix ; leur étonnement redoubla en m'entendant répondre, & répéter ſillabe par ſillabe tous les argumens qu'on me propoſa. Enfin le ſuccès de cette action ſurpaſſa leur attente ; je parlai trois heures ſans héſiter, & ſans donner la peine au Profeſſeur de répondre un ſeul mot. Le Connétable C... qui préſidoit à cet action, demanda au ſupérieur qui j'étois, & s'il y avoit longtems que j'avois pris l'habit ; il ne put ſavoir autre choſe ſinon que j'étois novice depuis l'âge de dix ans, & qu'on m'avoit fait venir de Calâbre comme un prodige, pour donner de l'admiration à toute la Ville de Rome. Pluſieurs Cardinaux, & d'autres Seigneurs qui m'avoient vû ſoûtenir des Théſes au ſéminaire Romain, crurent me reconnoître, & dirent aux Moines qu'ils ſavoient qui j'étois, & qu'ils étoient heureux d'avoir reçu un ſi illuſtre ſujet dans leur Corps. Les Theſes finies, je fus obligé

gé de me preſenter devant le connétable, pour le remercier de l'honneur qu'il avoit fait à l'ordre; il m'examina longtems, & il me dit qu'il vouloit que j'allaſſe le voir à ſon Palais. Je le remerciai fort profondément de l'honneur qu'il me faiſoit en particulier, & je l'aſſurai que le lendemain j'aurois l'honneur d'aller recevoir ſes ordres.

J'étois fort embaraſſé de la promeſſe que j'avois faite à ce Seigneur, étant bien perſuadé qu'il me reconnoîtroit s'il me parloit dans ſon Cabinet; je m'imaginai même que j'étois déja reconnu; c'eſt pourquoi pour me vanger du chagrin qu'il m'avoit fait en me faiſant refuſer ſa porte après ma ſortie du ſeminaire: je priai le ſupérieur, de trouver quelque moïen pour me faire éviter cette viſite. Pour cet effet il me fit partir le lendemain pour Naples, avec des lettres adreſſées à un de ſes amis, auquel il me recommanda comme ſon propre frere, & il me fit accompagner juſqu'à Neptune, où je m'embarquai. J'arrivai à Naples après un jour & demi de navigation, & je fus deſcendre à la maiſon du *Signor Marqueſi Lambini*, qui étoit cet ami à qui

qui s'adreſſoient mes lettres, mais je ne le trouvai point chez lui.

Le Prince C... ne me voïant point le lendemain comme je lui avois promis, ſe ſentit piqué de mon procédé; il querella le Gardien, & l'aſſura qu'il trouveroit le moïen de ſe venger de moi, & de lui; le Gardien ne donna que de mauvaiſe raiſons pour ſe deffendre, & les ennemis de *Laurea* prirent de là ſujet d'accuſer ce Profeſſeur de s'être ſervi dun Démon familier, pour ſe faire honneur d'un diſciple ſi illuſtre, car les Italiens ajoutent aiſément foi aux démons. Ses amis au contraire diſoient en ſe mocquant d'eux, que c'étoit ſon bon Ange qui avoit pris la forme d'un jeune Frere, pour ſupléer au défaut du Pére *Carlo de Meſſine*, & conſerver la réputation du Pere *Laurea*. Dans le tems que toutes ces ſcênes ſe joüoient au Couvent, le Pape qui étoit Alexandre VII. fut informé diverſement de cette hiſtoire: les uns la lui racontoient comme elle étoit, & les autres la lui dirent avec des circonſtances ſi malignes, qu'il y eût même un Moine qui aſſura à ſa Sainteté avoir vû pendant qu'on ſoûtenoit thêſe un petit démon dans mon Ca-

Capuchon. Le Pape manda le ſupérieur des Saints Apôtres, qui vint au Palais avec *Laurea*; & après les avoir queſtionné tous deux ſur ce ſujet, il ſe laiſſa perſuader qu'il étoit vrai : & il voulut me voir c'eſt pourquoi il ordonnat au Gardien de me faire revenir; mais cela lui paſſa de l'eſprit, étant occupé des affaires de ſa famille qu'il faiſoit venir dans Rome, quoiqu'il eût juré de ne l'y recevoir jamais. Cette hiſtoire eſt fort particuliére, & la ſubtilité dont il ſe ſervit merite d'être racontée.

Alexandre VII. étoit Siennois de la Famille de *Chigi*, qui s'eſt renduë illuſtre dans la ſuite, tant par ſon autorité dans Rome, que par ſes biens; il avoit été fait Cardinal par Urbain VIII. & ſa modeſtie jointe à ſon Habilité dans les affaires, contribua beaucoup à l'élever au Souverain Pontificat. Le conclave jetta les yeux ſur lui, par un eſprit de Réforme; le Régne d'Innocent X. avoit donné lieu à toute l'Europe, de faire beaucoup de plaintes. *Donna Olimpia* ſa tante par le pouvoir qu'elle avoit ſur ſon eſprit, lui avoit fait commettre mille fautes; la ſordide avarice de cette Princeſſe avoit rendu toutes les charges de

de l'Egliſe mépriſables aux gens de bien, qui ne pouvoient y parvenir que par la ſimonie. Le deſir inſatiable d'amaſſer des richeſſes lui avoit fait tout entreprendre, & elle étoit venuë a bout de tous ſes deſſeins. Le Pape qu'on ſe propoſa de créer n'avoit perſonne à élever, puiſqu'il diſoit, qu'à peine ſavoit il ſon nom. Etant élû, pour donner une marque de ſa vertu, il jura qu'il ne recevroit jamais aucun de ſes parens dans Rome, s'il s'en trouvoit quelqu'un; mais les plus apparens de ceux qui portoient ſon nom, dans Siene ne tarderent guére à le viſiter, & à l'aſſurer de leurs très-humbles obeïſſances; il tint le ſerment qu'il avoit fait, & ne voulut recevoir perſonne, ni reconnoître qui que ce fut de ces Seigneurs. Un Frére inconnu à toute la terre étant pauvre, & demeurant ſur un petit bien qu'il avoit à la campagne, lui fit dire qu'il vivoit encore, & le fit ſouvenir de l'avoir aſſiſté dans ſes beſoins. Le Pape auroit bien voulu ne s'en pas ſouvenir, mais la nature fut plus forte en lui que ſon devoir; & il fit dire à ſon Frére qu'il voudroit bien le voir, & le faire regner avec lui dans Rome, mais qu'un ſerment

ment qu'il avoit fait avec un peu trop de legéreté lui faiſoit de la peine ; & qu'il eût la bonté de prendre patience, ou de trouver quelque expedient pour mettre ſa conſience en repos.

Dom Mario, qui étoit ce Frére, conſulta pluſieurs Caſuiſtes, & il s'en trouva enfin qui déchargérent le Pape de *ſon ſerment*, pourvu qu'il reçût ſon frére à la Campagne. Cet échange qu'on donnoit au Saint Eſprit, ſatisfit le bon homme, fit rire les ennemis de l'Egliſe, & mortifia les véritables gens de bien. *Dom Mario* fut receu à *Caſtelgandelfo* avec tous les témoignages d'une amitié fraternelle ; ſa famille entra dans Rome, & le Nepotiſme devint ſi inſolent & ſi maître de l'Eſprit du Pape, qu'il fit des choſes inoüies ; toute la terre a ſû ſon entrepriſe contre la France, le Traité de Piſe en eſt un monument éternel. Il me ſouvient qu'au commencement du Régne de *Dom Mario* les Romains firent paroître un tableau, où l'on voïoit le Pape à genoux devant un Crucifix, du côté duquel il ſortoit des piſtoles au lieu du ſang : Alexandre VII. Les recevoit avec la Thiare, & ſa famille qui étoit au deſſous rem-

rempliſſoit des grands ſacs de celles qui tomboient, les autres Cardinaux s'empreſſoient de renverſer les parens, en preſentant les uns leurs Chapeaux, & les autres leurs calottes & diſoient ces paroles du ſimbole, qui ſervoient d'ame à la Paſquinade. *Crucifixus etiam pro nobis.* Le Crucifix eſt auſſi pour nous. Il n'eſt point de chagrin que l'on pût faire à la famille de *Chigi*, qu'on ne lui fit; mais c'étoit parler à des inſenſibles qui alloient à leur but, & qui rioient de toutes les folies des Romains en les dépoüillant. Un jour que *Dom Mario* faiſoit bâtir le ſuperbe Palais qui eſt au Cours, il n'y eut pas plûtôt fait attacher les armes du Pape, qui portoient des montagnes & un chêne verd, que Paſquin remarquant qu'on en avoit effacé le chêne, s'écria que le cochon n'avoit plus beſoin de gland, & qu'étant gras il mourroit bientôt, *il porco è graſſo perqueſto alaſciato la quercia a di morir preſto.* Ces inſolentes maniéres de parler cauſérent un véritable chagrin au Pape, il fit faire des enquêtes pour en découvrir l'auteur, & promit de récompenſer ceux qui pourroient lui en donner quelque connoiſſance. Le lendemain

demain matin il trouva ſur la table de ſon Cabinet, l'hiſtoire de Sixte V. avec le traitement cruel, qu'il fit faire à un faiſeur de Paſquinade, qui eut l'imprudence & la temérité de lui avoüer ſa faute, & comprenant par là que perſonne ne viendroit s'expoſer au même traitement, il déſiſta de la pourſuite de ces bagatelles, & témoigna à *Dom Mario* quelque chagrin de l'avoir rendu odieux au Peuple Romain.

Je me ſuis un peu étendu ſur ces petites choſes, quoi qu'elles ne ſoient pas abſolûment de mon ſujet; cependant cette digreſſion ne doit pas vous paroître inutile, puiſqu'elle vous fait voir combien il eſt dangereux de déplaire à ceux de ma nation, qui n'oublient rien pour en tirer raiſon; & il n'y a point de voïe dont ils ne ſe ſervent, pour ſatisfaire a la paſſion de vengeance.

Le connétable C.. qui n'avoit pas oublié ſon reſſentiment contre moi, le voulut faire Reſſentir au ſupérieur, & il ſe ſervit pour cela de la malice d'un Frére, qui pour ſe venger lui vint dire en confidence une intrigue du ſupérieur avec une Religieuſe. Sans l'apui du Prince P... & du Cardinal B.. le pauvre Pére

eût été condamné aux galéres ; c'eſt le ſort des Moines d'Italie, ils ſont ſujets à la rame pour peu qu'ils s'écartent de leur devoir. Ce pére ne pouvant plus vivre aux Saints Apôtres, s'exila lui-même dans un Couvent de Naples ; je l'y vis un jour, trainant une vie aſſez triſte & aſſez miſérable, le ſupérieur auquel il étoit ſoumis, étoit tout dévoüé à la maiſon des C.. & il faiſoit ſa cour auprès de ce Seigneur, aux dépens de ce bon Religieux. Cependant j'étois à Naples dans un aſſez mauvais équipage, & j'avois pris une route à périr miſérablement, ſans la continuelle protection de la providence. Le Marquis L.. à qui le ſupérieur des Saints Apôtres m'avoit recommandé, ne s'étoit pas trouvé dans la Ville ; il étoit dans une de ſes terres du côté de Palerme. Quand il fut de retour, je ne pus jamais avoir audience de ce Seigneur, ſoit qu'il ne voulut pas ſe charger de moi, ou que l'affaire de ſon ami aïant fait du bruit dans l'Italie, il l'eut abandonné quand il le vit malheureux ; de quelque maniére enfin que la choſe fût, je me vis réduit à la derniére néceſſité, & je fus contraint d'aller de couvent en couvent demander

der la *Mineſtre*, depeur de mourir de faim. Combien de fois ne peſtai-je pas contre l'inutilité des ſciences ; j'aurois voulu avoir appris quelque métier pour me mettre à l'abri de la plus affreuſe miſére ; j'avois honte de demander l'aumône ; mes habits & mon linge étoient en très mauvais état, le chagrin & l'abſtinence m'avoient donné un air de triſteſſe, accompagné d'une pâleur qui ne faiſoit pitié qu'à moi ſeul ; car pluſieurs fois m'étant voulu mêler dans la foule qu'on voit aux Egliſes les jours des fêtes particuliéres : on me traitoit de *Birbo*, qui veut dire Queux & fripon, ou l'on évitoit d'être trop près de moi, à cauſe du ſoupçon que je donnois dans l'état pitoïable où je paroiſſois. Je me retirois le ſoir chez une bonne femme qui me donnoit le couvert ; ſa maiſon, qui étoit un lieu de débauche, étoit ouverte, à tous ceux qui lui aportoient de l'argent ; mais comme j'étois pauvre & preſque nud, jamais aucune Courtiſane ne voulut me regarder ſeulement en face ; & un jour que je voulois rire avec une fille de la Matrone, j'en fus ſi maltraité, que je ne pus m'empêcher de lui don-

ner un soufflét, & de sortir de cet infame lieu, à dessein de n'y rentrer de ma vie.

Je courus toute l'après dinée par la Ville, sans savoir ce que je devois devenir; la nuit s'avançoit, & il étoit tems de penser à un gîte; la saison dans laquelle nous étions alors, ne me paroissoit pas propre pour coucher dans la ruë; outre que l'on court risque dans Naples d'être dépoüille, ou d'être assassinné par les *Mariales* qui rodent toute la nuit. Comme je me tourmentois beaucoup, & que je doublois le pas, pour tâcher d'aller au Couvent des grands fréres, à dessein de prier le Portier de me laisser coucher dans le cloître: en passant devant le Palais du Comte P... je me sentis arrêter par deux femmes couvertes d'une Mante, l'une me nomma par mon nom, & me demanda si elle ne s'étoit point mépriſe, & si c'étoit moi qui m'appellois *Colli*; quand j'eusse été tout autre, j'aurois pris en ce moment le nom qu'on auroit voulu; à peine l'eus-je avoüé, que la vieille me tirant dans la cour du Palais, me livra aux caresses & aux emportemens d'une jéune fille que je ne connoissois point, par ce qu'il étoit trod tard, mais qui se

fit

fit bientôt connoître en m'apellant ſon cher frére, elle me demanda ſi j'avois oublié la miſérable Roſalie ; à ce nom il me prit une eſpéce de foibleſſe, & après m'être un peu remis, la vieille me prenant par la main, me mena chez elle dans une petite ruë derriére le Couvent où j'avois deſſein d'aller coucher. je ne fus pas plûtôt arrivé dans la chambre, que n'aïant rien mangé de tout le jour, je priai la maîtreſſe de me faire prendre quelque choſe : elle me fit avaler de l'eau de vie, & après m'être un peu remis de ma foibleſſe, j'entendis les expreſſions tendres & douloureuſes de mon aimable Roſalie : je voudrois bien m'épargner ici un ſouvenir qui me tuë toutes les fois qu'il revient dans mon eſprit ; il y avoit déja quelques années que Roſalie & moi, n'avions point reçu de nouvelles l'un de l'autre, & nous n'avions jamais ceſſé de nous aimer, de la plus tendre amitié qu'on ſauroit concevoir. Ses premieres paroles furent de me demander ſi je l'aimois toûjours, & ſi je croïois qu'elle n'avoit jamais ceſſé de penſer à moi ; elle me dit qu'après la diſgrace de ſa famille, elle avoit été miſe dans un conſervatoi-

re, juſqu'à l'âge de 13. ans, qu'aïant trouvé le moïen de s'échaper avec une de ſes compagnes, elle s'étoit attachée à cette bonne vieille, autrefois bonne amie de ſa mere, & chez qui elle étoit allée quelques fois pendant que ſes parens vivoient, que cette bonne femme qui n'avoit point d'enfans, & qui étoit veuve, vivoit des aumônes ſecrettes que lui faiſoient les Maiſons de qualité; qu'elle lui avoit ſouvent parlé de moi, & de toutes les affaires de ſa famille, auſſi bien que du ſecret de ma naiſſance, & du ſort funeſte de mes malheureux parens. Toute cette converſation fut accompagnée de tant de larmes, que je ne pouvois trop admirer le naturel tendre de cette aimable perſonne; enfin étant un peu revenu à moi je l'aſſurai de m'attacher uniquement à ſa deſtinée, ſi elle avoit la bonté de me vouloir ſouffrir. A ces paroles elle rougit, & redoubla ſes larmes, elle me dit que c'avoit été le deſſein de nos parens de nous unir un jour enſemble; mais mon cher Colli, ajouta-t-elle avec une voix qui marquoit ſa confuſion, il n'eſt plus tems, & la malheureuſe Roſalie n'eſt plus digne de vous! la,

la neceſſité m'a expoſée au dernier de tous les malheurs, & je n'ai ſuccombé à ma diſgrace qu'après avoir ſouffert tout ce que la miſére a de plus affligeant! je ſuis conduite chaque ſoir par cette femme chez quelques perſonnes de qualité où je paſſe juſqu'à minuit, & d'où je reviens enſuite dans ma petite maiſon avec une piéce d'argent qui nous ſert à vivre ma Compagne & moi : Jugez ſi en cet état je puis conſentir à l'offre que vous me faites; elle me dit enſuite qu'elle alloit ce ſoir quand je l'avois rencontrée chéz P... qui ne la connoiſſoit pas pour la fille de ſon Chirurgien, qu'il n'y avoit que peu de mois que ce Comte étoit de retour d'une de ſes terres, où il étoit allé après être ſorti du Chateau S. Elme; que tout vieux qu'il étoit il aimoit les femmes avec un emportement extrême, & qu'il l'avoit veüe pluſieurs fois à la même heure que celle-là : qu'au reſte elle ne ſavoit comment elle pourroit ſe garantir de ſes reproches, lui aïant manqué de parole; mais qu'il falloit que la *Signora Lucia* (c'étoit le nom de ſa Compagne, allât au plus vîte lui faire accroire qu'elle étoit

tombée malade en allant chez lui, & le prier d'avoir la bonté de l'excuſer.

Cependant je reſtai ſeul dans la chambre de cette fille, ne pouvant trop admirer l'étrange biſarerie du ſort. Vous & moi ſommes bien à plaindre ma chére ſeur, lui dis-je d'une voix baſſe, & mes yeux tous mouïllés de larmes! qu'avons nous fait au Ciel, qu'il nous eſt ſi contraire! & ſous qu'elle funeſte conſtellation ſuis-je né pour cauſer tant de troubles à tous ceux qui ont eu quelque relation avec moi! ouï ma chere Roſalie, je n'ai que trop ſû qui vous étiez & qui je ſuis. Les obligations que j'ai à vos parens ſont ſans nombre ils ſe ſont perdus pour me conſerver la vie, & vous ont expoſée à l'état déplorable où vous êtes reduite, en me ſecourant contre les perſécutions du deſtin; que je ſuis malheureux de ne pouvoir vous affranchir du triſte & malheureux état dans lequel vous vivez! mais je ſuis moi-même trop miſérable, & j'ai beſoin qu'on m'aſſiſte & qu'on me donne les moïens de ſubſiſter! La vieille vint quelque tems après & nous aïant trouvés tous deux fort triſtes elle me fit monter à un grenier, où auprès m'avoir fait

fait accommoder un lit le plus proprement qu'elle pût, je fus me coucher & là je paſſai la nuit aſſez tranquillement.

Je reſtai dans cette maiſon quinze ou vingt jours, le ſoir je venois m'y retirer, & pendant le jour j'allois chercher à manger la *Mineſtre* à la porte d'un Monaſtére, où on la donne aux pauvres. J'en mangeois quelquefois cinq ou ſix dans une matinée, tantôt graſſes tantôt à l'huile, ſelon les differens Ordres qui me la donnoient. Enfin ne ſachant que devenir & n'aïant pas le cœur de prendre parti dans les troupes qu'on levoit pour la Sicile, je priai ma ſeur de tâcher de me mettre page dans quelque maiſon de qualité; le repos que j'avois pris depuis trois mois dans cette Ville, m'avoit redonné aſſez d'embonpoint: je ne manquois que d'un habit un peu propre pour être preſenté. *La Signora Lucia* ſe chargea d'en emprunter un du Fils d'un Bourgeois de ſa connoiſſance. Elle me preſenta enſuite au Comte P... diſant que j'étois ſon fils arrivé depuis peu de tems de Veniſe. Ce Comte qui étoit un vieux bon homme aſſez obligeant, ne me reconnoiſſant point, parce que j'étois ſorti trop jeune

de Naples, me promit de me placer chez ſa fille, mariée avec le Marquis T.. Il avoit eu cette fille de la Comteſſe ſon Epouſe qui avoit fait périr mon pére : & elle avoit douze ans quand ſa mére mourut.

Le bien qu'il dit de moi à la Marquiſe T.. lui donna envie de me voir ; j'y fus conduit par ſon *Majordâme* & je fus préſenté à la belle mére de la Marquiſe, qui me trouvant trop grand pour ſa Bru, qui paroiſſoit auſſi jeune que moi, me retint auprès d'elle & envoïa faire compliment au Comte, lui promettant d'avoir ſoin de moi, comme lui étant donné de ſa main. Roſalie à qui je dis le ſoir ce qui m'étoit arrivé, ne parut pas contente de cet échange : elle connoiſſoit la vieille Marquiſe, & elle m'aſſura qu'elle avoit fait périr cent pages dans ſa vie, auxquels elle avoit fait pluſieurs avances, ajoûtant qu'il étoit dangereux à un jeune homme d'y répondre ; mais ce qui eût fait trembler un homme bien ſenſé, me fit tirer un bon augure de ma bonne fortune : je crus que je ne manquerois jamais de rien ſi je pouvois plaire à une Dame de cette importance, & je me flatois d'a-

d'avoir assez de mérite pour inspirer à la Dame des sentimens pour moi, differens de ceux qu'elle avoit eu pour d'autres. Le lendemain matin à dix heures je fus chés P... qui me mit dans son carrosse & me mena chez sa belle sœur; elle me reçut avec des demonstrations d'une bien veillance particuliére: elle m'interrogea sur les maniéres des Dames Venitiennes, & me demanda si je n'avois pas servi en ce païs-la. La *Signora Lucia* dont je me disois fils, & qui étoit de Venise, m'avoit recordé ma leçon, & m'avoit appris dans une heure, tout ce que je pouvois répondre pour tromper les personnes les plus curieuses: je satisfis donc parfaitement bien la vieille Marquise, qui me destina d'abord à la servir dans sa chambre, & me recommanda pour ce sujet à une vieille Gouvernante à qui elle donna ordre de me tenir propre & de ne me laisser manquer de rien.

Beatrice (c'étoit le nom de cette Gouvernante), avoit servi autrefois la Comtesse P..., & avoit été intime amie de la malheureuse Zébine, elle seule avoit eu connoissance des amours du Chevalier, & de la Comtesse; & de-

puis la mort de ſa Maitreſſe, elle avoit prié le Comte de permettre qu'elle ſortît de ſa maiſon, où elle mouroit de triſteſſe & d'ennui. Le Comte l'avoit donnée à ſa fille, & la vieille Marquiſe, qui l'avoit trouvée ſage & prudente, l'avoit miſe dans ſes intérêts, & dans le ſecret de toutes ſes intrigues. C'étoit celle qui avoit ſoin des Pages & des filles de ſervice qui étoient dans le Palais.

La forte Recommendation de la vieille Marquiſe lui fit faire attention ſur moi, & me trouvant d'un air vif & à faire plaiſir, elle conçut je ne ſai qu'elle tendreſſe, qui dans la ſuite me ſauva la vie & l'honneur. Un jour que j'étois à badiner avec elle, & que je l'appellois ma chére Maman, elle me conſidera attentivement, & en me ſerrant la main elle me dit que peut-être lui diſois-je vrai, qu'elle avoit eu un bel enfant dans ſon bel âge, qui avoit beaucoup de mon air, que ſi elle ne l'avoit vû mourir entre ſes bras, elle ne pourroit s'empêcher de me prendre pour lui; mais qu'elle ne ſe trompoit point en m'aſſurant que j'avois l'air & les maniéres de deux perſonnes qu'elle avoit aimées

mées uniquement, & ſi je n'étois pas fils du Chevalier C... & de la Comteſſe P... je pourrois bien me faire paſſer pour tel. Le diſcours de cette Gouvernante me fit pâtir, & j'eus toutes les peines du monde à lui déguiſer le ſujet de ma ſurpriſe. Je l'aſſurai que je n'avois jamais été à Naples, & que ma mére la *Signora Lucia* qui étoit fort connüe du Comte P... étoit accouchée de moi à Veniſe, & m'avoit laiſſé à une de ſes ſeurs juſqu'à preſent; que m'aïant écrit qu'elle avoit beſoin de mon ſecours, j'étois venu pour la ſervir & lui aider à gagner ſa vie.

Béatrice reçut cela pour argent comptant & ne me preſſa pas davantage ſur cette matiére. Le ſoir étant venu, je couchai près de la chambre de la vieïlle Marquiſe, dans un petit Cabinet où je ne fus pas plûtôt ſeule, que je m'abandonai à toutes les réflexions qu'un jeune homme peut faire ſur l'état préſent de ſes affaires. Je ne m'endormis qu'avec peine, aïant l'Eſprit occupé de ce que la Gouvernante m'avoit dit; mille ſonges affreux me réveïllerent, faiſant des ſoupirs & des plaintes. La vieïlle Marquiſe qui pouvoit

entendre de ſon lit juſqu'à mon ſouſle, m'avoit entendu répéter ſouvent ces paroles ? *O ſtelle o ſorte anco tu non finiſſi*, ô Ciel, o Fortune, o Deſtin ? Ne veux tu pas ceſſer de me perſecuter ? Le jour fut à peine venu que la Marquiſe me fit entrer dans ſa chambre, & me demanda ſi j'avois bien repoſé ; je lui répondis que je m'étois trouvé un peu incommodé ; mais que cela s'étoit paſſé, & que je me portois fort bien. Elle me demanda ſi j'aurois beaucoup d'attachement a ſon ſervice, & ſi je ſerois ſage & diſcret dans les petites affaires qu'elle me confieroit ; je l'aſſurai que ſa volonté ſeroit la régle de ma vie, qu'elle n'avoit qu'à diſpoſer de moi, & que c'étoit tout ce que j'avois, puiſqu'il n'avoit pas plû à la fortune de m'en donner davantage. C'eſt trop, me dit-elle d'un air prude, je ne veux que vôtre zéle & un peu d'affection. Allez dire à Beatrice, qu'elle paſſe dans ma chambre & vous attendrés mes ordres dans vôtre lit, vous n'avez pas dormi cette nuit & j'ai mes raiſons pour ménager vôtre ſanté. J'obéis ſans repliquer, car j'étois averti qu'il ne falloit jamais être d'avis contraire à ceux

de

de cette impérieuſe Maitreſſe ; je me jettai ſur mon lit ſans me deshabiller, & demie heure après je vis entrer Béatrice avec un bouillon en me diſant *Franciſchino*, c'étoit le nom que j'avois pris en entrant dans cette maiſon: traite-t-on les Pages à Veniſe comme à Naples ? Voici une faveur de Madame: elle vous ordonne de l'accepter & de vous conſerver, car elle aime que ſon Domeſtique joüiſſe d'une parfaite ſanté, & que ceux qui aprochent de plus près de ſa perſonne, ſoient toûjours frais & avec de l'embonpoint. Je fus d'abord au fait de ſes paroles équivoques, prévenu déja par Roſalie, & je ne fus pas ſi étonné de ce compliment que de le voir ſitôt fait, à un Page qui n'avoit pas encore huit jours de ſervice; à peine avois-je pris ma culotte qu'on vint me dire de ſervir ; Je trouvai cela un peu particulier, mais je répondis à Béatrice que j'avois bien des graces à lui rendre pour m'avoir procuré cette faveur de Madame ; & que je commençois à ſentir les effets de la bienveillance qu'elle m'avoit témoignée.

Elle me répondit que je devois cela à l'inclination de la Marquiſe, & que

ſi

ſi elle ne m'avoit pas encore donné des marques de ſon amitié : ſi je voulois la croire, & que je fuſſe ſage je connoîtrois combien elle avoit de bonne affection pour moi. Je lui pris les deux mains, & avec mille paroles flateuſes, je lui fis promettre de m'inſtruire de tout ce qui pourroit regarder ma conduite à l'égard de ma Maîtreſſe. Comme nous parlions fort bas crainte d'être entendus, la Marquiſe s'impatienta, & ſonna la clochete : Beatrice me quitta, en me diſant que ſur le ſoir elle me verroit dans la Galerie, à un Cabinet où perſonne ne pourroit nous rencontrer, que je n'aurois qu'à m'y rendre ſur les cinq heures, dans le tems qu'un Officier venoit voir Madame, & que nous aurions une bonne heure de loiſir pour nous entretenir. Je ne me fuſſe jamais imaginé que cette vieille Gouvernante eût conçu de l'amour pour moi qui aurois pû être ſon petit fils ; je me perſuadois ſeulement, que ſon bon naturel m'attiroit de ſi grandes demonſtrations de bienveillance ; mais mon ſort m'avoit condamné aux vieilles ! ô le maudit ſort d'être obligé d'avoir de la complai-

plaiſance pour des perſonnes qu'on n'aime pas!

Jamais ſupplice ne fut égal au mien ſur le ſujet de ces deux femmes! l'une vouloit que je l'aimaſſe, & que je fuſſe perpetuellement attaché auprès d'elle; l'autre qui ſavoit l'intrigue, & qui la conduiſoit, peſtoit contre moi de ce que j'avois trop d'empreſſement pour ma Maîtreſſe, & que j'en manquois pour elle. Pendant un an de tel ſervice il ne ſe paſſa aucun jour que je ne priſſe quelque réſolution de m'afranchir d'une telle ſervitude.

La penſée de me faire Moine ſe préſentoit ſans ceſſe à mon eſprit, j'avois déja 21 ans, & j'étois ſeur de n'être pas refuſé aux Grands Fréres, ſi je demandois d'y être admis. Cette penſée qui m'agita pendant un tems, fut diſſipée par une autre que le dépit m'inſpira. Un jour que je me devois purger & que je gardois la chambre, j'entendis chez la vieille Marquiſe, la voix d'un Officier, qui avoit accoutumé de la viſiter tous les jours à cinq heures du ſoir. Je ne ſai ſi la Dame ne ſe ſouvint pas que j'étois près de ſa chambre, & qu'il n'y avoit que la ſeule cloiſon qui m'empêchât

pêchât de voir tout ce qui s'y paſſoit ; mais pour m'aſſurer moi-même ſi je me trompois, je fis un petit trou à la Cloiſon derriére un tableau, qui donnoit dans le lit de la Marquiſe, & je vis dans la rüelle de ſon lit, l'Officier qui attendant le ſouper, témoignoit à ſa vieille Maitreſſe les fortes ardeurs de ſa paſſion. J'eus de l'indignation d'entendre & de voir un Rival qui partageoit le cœur de la Marquiſe, & je conçus un ſi grand mépris pour elle, que ſans la néceſſité où j'étois de gagner ma vie, je n'euſſe pû modérer ma colére, ni reſter un ſeul moment dans cette maiſon.

Béatrice m'étant venuë voir, je lui racontai ce que j'avois entendu; elle ſe mit à rire de ma ſimplicité, & de ma colére, & connoiſſant par là ce que j'avois à faire : je réſolus de prendre patience & de me vanger de mon Rival, par quelque petite invention ; j'en trouvai les moïens quelque tems après, voici comment.

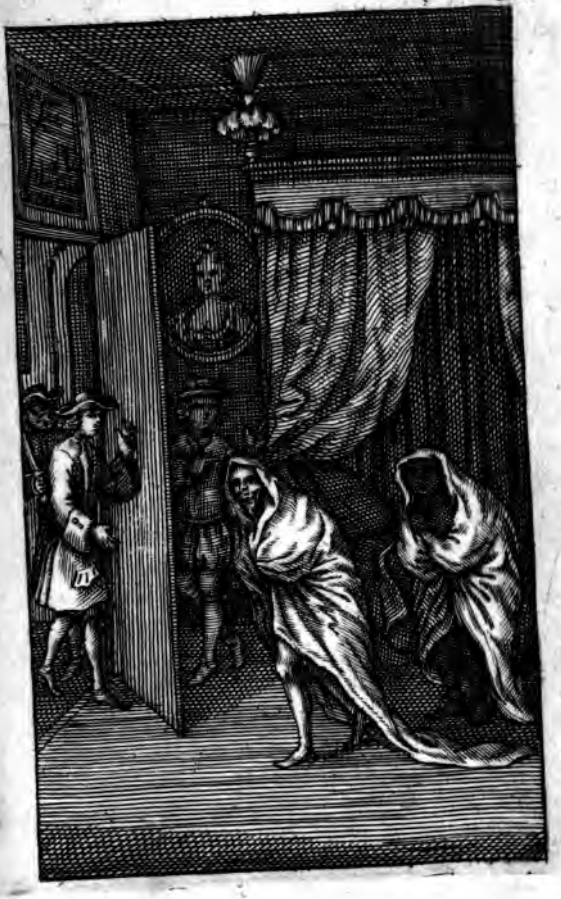
Comme j'étois connu pour le favori de Madame, un jour qu'elle étoit allée à la campagne où elle devoit coucher, je feignis d'être indiſpoſé, & je priai ma-

ma Maîtreſſe de ne me mettre pas de cette partie, elle y conſentit ; car elle avoit de la tendreſſe pour moi, & je la divertiſſois agréablement par mes contes & par mille petits ſoins que j'afectois de lui rendre, car c'eſt la pierre d'aimant d'une vieille ; elle conſentit que je reſtaſſe & voulut que Béatrice ne me quittât point, de peur que je ne fuſſe courir. Je trouvai pourtant le moyen de faire tenir un billet à l'Oficier de la part de Madame, par lequel elle le prioit de venir le plus tard qu'il pourroit à l'apartement, ne pouvant lui parler qu'après le ſouper, & à ſon retour de chez la jeune Marquiſe ſa bru : mais qu'il n'avoit qu'à ſuivre ſon train ordinaire, & qu'il l'attendît dans le cabinet.

Le bon homme ſuivit les ordres qu'on lui donna, & ſur les dix heures du ſoir on fut lui dire de ſe mettre au lit, où il ne fût pas plûtôt qu'une vieille Negreſſe Eſclave que j'avois preparée à cette ſcêne, & à peu près de l'âge de la Marquiſe fut ſe mettre à ſon côté avec defenſe de parler de toute la nuit. Cependant j'avois enlevé une planche du cabinet qui répondoit dans ma chambre, & par ce moyen je m'étois ſaiſi des habille-

billemens de l'Officier juſqu'à ſa chemiſe, j'avois racommodé cette planche avec beaucoup d'adreſſe & ſans qu'on s'en aperçût. Le lendemain ſur les 8. heures du matin le jour qui entra par une fenêtre, faiſant apercevoir l'Officier, de ſon erreur, il crut être couché près du diable, en voiant le viſage noir & afreux de la vieille Africaine, il invoqua tous les ſaints & ſaintes, & les pria de venir à ſon ſecours; & plus l'Eſclave lui diſoit de ſe taire de crainte d'être entendu, plus il crioit. Tout épouvanté il ſortit hors du lit, cherchant ſes habits pour gagner la porte; ſon éfroi redoubla lors qu'il ne les trouva plus; il s'enveloppa d'un linceul pour ne paroître pas expoſé à la raillerie des perſonnes qui étoient acourües au bruit qu'il avoit fait. La Negreſſe de l'autre côté s'étoit ſaiſie de l'autre drap du lit pour n'être pas connüe: on auroit cru voir deux figures, dont on orne certaines piéces d'architecture, qui gardant la porte de la chambre, ne répondoient rien, & ſembloient petrifiées de honte & de confuſion. Le bruit que ce deſordre cauſa dans le Palais, fit accourir le jeune Marquis T.,

qui



qui ne ſachant pas l'intrigue de ſa mére, & ne connoiſſant pas le perſonage, voulut qu'il fût expoſé à la rüe dans cet équipage. Ses Domeſtiques l'acompagnérent avec de grandes huées, juſques à la premiére Egliſe, où il entra pour ſe dérober à la foule du peuple. Je ne ſai comme il fit pour retourner à ſon quartier; ce qui arriva de cette affaire, c'eſt que l'Officier diſparut & ne fut plus vû dans Naples, & que la Marquiſe à ſon retour ne ſavoit comment prendre la choſe pour conſerver ſa réputation; l'Eſclave fut miſe dans un cachot & preſſée par des menaces terribles, de dire qui l'avoit introduite dans la chambre de Madame; cette malheureuſe me nomma, & depuis ce tems-là on n'en entendit plus parler.

Quelques jours s'étant paſſés, je connus en abordant ma Maîtreſſe qu'elle étoit inſtruite de mon procedé: & quoi qu'elle affectât pour moi ſa bienveillance ordinaire, je connus bien par certains regards qu'elle me jétoit, qu'elle meditoit quelque grande vengeance; ce qui me confirma dans ce ſoupçon, fut qu'elle ne me fit plus apeller aux heures qu'elle avoit accoûtumé de faire,

faire, & qu'elle s'ennuïoit fort de tout ce que je lui disois pour la divertir. Enfin son cœur étoit trop plein, & la passion de se venger l'avoit emportée par dessus les plaisirs qu'elle avoit trouvé à m'aimer. Béatrice fut la dépositaire de son secret, & elle eut ordre de me porter un bouillon, selon sa coûtume, qui devoit me guérir de tous maux; elle se chargea de cette commission avec douleur; mais comme elle savoit parfaitement bien feindre: elle entra en apparence dans les raisons de Madame, & l'assûra qu'elle se devoit cette victime, après que j'avois eu la témérité de l'offenser. En entrant dans ma chambre, elle m'éveilla, & en me presentant l'écuelle, elle me dit: *Francisco* voici un bouillon empoisonné, j'ai ordre de vous le faire prendre, & je suis chargée de ne pas partir d'auprès de vous, que vous ne soiez expiré; ensuite me regardant avec un air tendre, elle ajoûta; me croiez-vous capable d'un si grand crime? & si je me suis chargée de cette funeste commission, pensez vous que l'amour que j'ai pour vous, me permette de l'exécuter? Ah! m'exterminé mille fois le Ciel, plûtôt que

d'en

d'en avoir la moindre penſée ; vous m'êtes trop cher : ſongez ſeulement à me ſortir d'intrigue, & inſpirez moi quelque moyen de vous ſauver la vie, & de tromper nôtre barbare Maîtreſſe.

Je vous avouë que je fus épouvanté d'entendre un compliment de cette nature ; j'exagérai à Béatrice en des termes les plus forts, & les plus tendres qu'il me fut poſſible, les obligations que je lui avois : je l'aſſurai que puis qu'elle m'avoit conſervé la vie, je ne la voulois emploier que pour elle, qu'il ne me venoit rien en penſée, ſinon de faire acroire à Madame, que je m'étois mefié de ſon bouillon, & qu'après m'être habillé au lieu de l'avaler, je l'avois repandu par la chambre, & qu'enſuite j'avois ſauté par la fenêtre qui donne dans le jardin, que vous aviez couru pour me faire arrêter, me traitant d'inſenſé, mais qu'on n'avoit pû me joindre, & que vous ne ſaviez ce que j'étois devenu. Béatrice aprouva cette invention, & joüa parfaitement bien ſon perſonage, elle fit du bruit, elle apella du ſecours, après avoir pris la précaution de me faire cacher dans ſa chambre, qui étoit un lieu impénétrable à

tout

tout le genre humain. La vieille Marquiſe accourut, & apprit la nouvelle de mon évaſion avec une eſpéce de rage; ſes emportemens me firent frémir; & Béatrice m'a aſſûré depuis, qu'elle n'a jamais crû voir le diable que dans les yeux troubles de cette deteſtable femme: elle s'aracha les cheveux, elle donna de la tête contre la muraille; & craignant que pour me vanger d'elle je ne révélaſſe ſa ſurpitude, elle prit la funeſte réſolution de s'empoiſonner elle-même. Béatrice accourut chez le jeune Marquis qu'elle pria de venir à l'apartement de ſa mére, s'il vouloit la garantir de la mort. Il vint ſans perdre de tems, mais la colére & le deſeſpoir avoient prevenu le poiſon, & s'étoient tellement emparé du cœur de cette malheureuſe Dame, que tous les remédes de la Médecine ne purent lui faire recouvrer l'uſage de la parole qu'elle avoit perdüe. Elle expira à une heure aprés minuit, avec des cris & des hurlemens horribles; & comme on ſoupçonna qu'elle avoit été empoiſonnée, on l'ouvrit, & on ne trouva aucune cauſe de ſa mort, que des marques d'une

ſuf-

ſuffocation excitée par la colére & le deſeſpoir.

On ne penſa plus qu'à cacher la cauſe de ſa mort, & moi a ſortir de mon cabinet, & à contrefaire le triſte avec le reſte des domeſtiques. Elle fut portée ſans beaucoup de pompe, ni de cérémonie à la Paroiſſe, où elle fut inhumée à ſept heures le lendemain au matin. Béatrice qui m'avoit aporté la nouvelle de ſa mort avec une joie qui m'épouvanta, me fit juger mal de ſa tendreſſe pour moi, n'en aïant aucune pour une Maîtreſſe, à qui elle devoit tout ce qu'elle poſſédoit, & éteignit ainſi celle que je pouvois avoir conçuë pour elle; cependant je me gardai bien de lui faire apercevoir mon indifference, car j'avois plus beſoin d'elle que jamais, puis qu'elle étoit devenuë l'intendante de la jeune Marquiſe, dont le mari étoit un jeune débauché qui ne reſtoit gueres au Palais, & qui étoit plus ſouvent à Rome & à Veniſe, qu'à Naples. Cette jeune femme avoit pris le parti de la dévotion, & vivoit dans une régularité à donner de l'admiration à toute la Ville. On ne parloit que de ſes aumônes & de ſes bonnes œuvres:

ſa maiſon étoit le rendés-vous des perſonnes de piété, & il falloit y vivre avec tant de régularité & de circonſpection, qu'on punissoit juſqu'à la moindre diſſipation.

Je ſus ſi bien me comporter, & j'avois ſi bien étudié l'humeur de ma nouvelle Maîtreſſe, que je connus d'abord qu'elle toute il falloit tenir pour acquerir ſon eſtime; elle aimoit les entretiens des ſciences, & qui traitoient des matiéres de la prédeſtination; & ſoit que ce fût par curioſité, ou par élévation d'eſprit, elle ne ceſſoit jamais de faire des queſtions ſur les matiéres les plus ſublimes de la Théologie. J'étois ſouvent preſent aux conférences qui ſe faiſoient dans ſa chambre; & un jour après que l'aſſemblée fut ſortie, m'ayant demandé ſi je comprenois quelque choſe à ces entretiens, s'étant apergûë que j'écoutois avec attention; je lui fis une eſpéce de récapitulation de tout ce qu'on avoit dit, & j'y ajoutai certains ſentimens, qui lui parurent ſi beaux & ſi élevés, que ſe reculant avec un air d'étonnement, qu'entens-je, me dit elle, *Franciſchito*, êtes vous mon Page ou un Docteur, apprenez-moi au plus vîte

qui

qui vous êtes, je veux le ſavoir, & je vous prie de ne me pas déguiſer, la vérité.

J'aurois bien voulu ne lui n'avoir jamais parlé de Théologie; mon trouble augmenta la curioſité de ma Maitreſſe, & elle ne fut pas ſatisfaite de m'entendre dire, que ma ſcience n'étoit qu'un peu de memoire, & que je n'avois jamais étudié, les ſciences divines. Je ne prenspoint le change me dit-elle, & il y a long-tems que je vous aurois dit de me déclarer qui vous étiez, ſi je n'avois craint l'humeur jalouſe & emportée de la Marquiſe T.., cette crainte a ceſſé, & puis que j'en trouve l'occaſion, vous ne ſortirez pas de ma chambre, que vous ne me diſiez d'où vous êtes, & par quel hazard vous ſervez.

Je me jettai à ſes genoux, & aprés lui avoir demandé en grace, de ne s'obtiner pas à vouloir aprendre mes avantures, elle me dit de me lever, & de commencer à les lui raconter.

Il faut donc vous obeïr, Madame, lui dis-je d'un ton mal aſſuré, mais mon obeïſſance me coûtera bien cher, & je ſuis ſeur que je vous deviendrai odieux,

d'abord que je vous aurai appris, que je ſuis ce malheureux enfant du Chevalier C.. que la Comteſſe P... vôtre mére fit inhumainement périr avec elle en mourant ! une illuſtre Grecque Eſclave de la même Comteſſe, fut ma mére, elle mourut en me donnant le jour, mon enfance à fait perdre la vie à tous ceux qui s'étoient attachés à me protéger, il n'eſt même pas juſqu'au Comte P... vôtre pére à qui je n'aïe cauſé du chagrin & du trouble, il ignore qui je ſuis, & après ſix ans d'abſence que j'ai paſſé à Rome dans le ſéminaire, où j'étois entretenu, par les bien faits de la Princeſſe C... j'ai paru devant lui ſous un autre nom, & il a eu la bonté de me placer lui-même dans vôtre Palais, à la ſollicitation d'une vieille femme que j'ai apellée ma mére pour mieux déguiſer la vérité de ma naiſſance.

Vous êtes donc Colli me dit bruſquement la Marquiſe, en ſe levant, d'un air fort empreſſé ; ah je ne ſuis plus ſurpriſe de la forte paſſion que j'avois de m'entretenir avec vous, & je commence à croire que ce que Béatrice m'a dit n'eſt point une fable. Je l'aſſurai que Béatrice qui avoit ſoupçonné la

la verité de ma naiſſance, ne m'en avoit jamais parlé qu'une ſeule fois. La Marquiſe me pria d'éviter autant qu'il me ſeroit poſſible un entretien de cette nature ; & que ſi je voulois lui plaire, il falloit me conformer à ſa volonté, & à ſa maniére de vivre.

Béatrice qui n'étoit pas entrée dans l'apartement de Madame, pendant tout le tems que dura nôtre converſation, qui fut de deux heures, me queſtionna fort le ſoir après le ſoupé ; elle avoit trouvé la Marquiſe plus réveuſe qu'à ſon ordinaire, & l'avoit entenduë ſoupirer contre ſa coûtume. Elle connut qu'elle n'étoit plus dans cette tranquillité d'ame où on la voyoit ordinairement ; elle s'étoit fait mettre au lit ſans ſouper, & avoit congedié ſes femmes ſous un pretexte de migraine. Par tous ces mouvemens, que Béatrice remarqua dans ſa Maitreſſe elle ſe douta quelle étoit agitée de quelque paſſion nouvelle, c'eſt pourquoi elle voulut que je lui racontaſſe ce qui s'étoit paſſé entre elle & moi. Je fus ſur le point de lui dire la vérité, mais craignant que Madame ne m'accuſât d'indiſcrétion, & ne m'empunît, j'inventai une fable ſur une fein-

te maladie du Marquis qui étoit alors à Veniſe, & j'aſſurai Béatrice que Madame ne m'avoit long-tems tenu auprès d'elle que pour me queſtionner ſur les maniéres de mon païs, & comment les Médecins y traitoient les malades. Je ne ſai ſi cette femme fut ſatisfaite de ma réponſe, elle feignit au moins de l'être; & le lendemain dès qu'il fut tems d'entrer chez Madame, elle fut la conſoler touchant la prétenduë maladie de ſon Epoux, y ajoûtant qu'elle avoit parlé à un homme qui l'avoit laiſſé en meilleure ſanté qu'il n'avoit été. La ſurpriſe de Madame fut extrême, & elle ne ſavoit que répondre à cette vieille Gouvernante! rêvez-vous Béatrice, lui dit-elle, de me dire que mon mari eſt malade à Veniſe! je reçus hier au ſoir de ſes nouvelles de Rome, il eſt en parfaite ſanté, & je l'attends cette ſemaine; qui vous a donné ordre de me mentir ainſi! *Franciſchino* m'a aſſûré que cette nouvelle faiſoit le ſujet de vôtre chagrin, lui répondit Béatrice, & comme je vous aime avec paſſion, j'ai cru que je devois tâcher d'y aporter quelque ſoulagement. Je vous remercie répondit ſa Marquiſe, & Franciſchino a de l'eſ-

l'esprit de se mocquer de vous, il ne faut jamais savoir plus qu'on ne veut nous aprendre & les hommes ont des détours aussi bien que nous pour cacher leur sentiment. Moderez vôtre curiosité, & allez dire à Francischino de me venir parler.

Béatrice entra dans ma chambre fort en colére, & me dit d'un ton railleur & plein de malignité: allez Mr. le Fourbe, Madame désire vous parler, puisse-elle m'ordonner quelque jour de vous porter un bouillon, comme celui que je vous portai de la part de sa belle mére. Vous avez tort de me désirer tant de mal, & je n'ai pas mérité un tel souhait; si je le disois à Madame, vous seriez bientôt chassée de sa présence; mais à Dieu ne plaise que je nuise jamais à une personne à qui je dois le jour. Ma douceur raména Béatrice de sa fureur, elle s'attendrit, & me passant les bras au cou, elle me pria de lui pardonner un emportement que mon peu de sincérité avoit fait naître. Elle me fit connoître qu'il m'importoit extrêmement de bien vivre avec elle, si je voulois être heureux, & que la confiance que j'aurois en elle seroit bien ré-

compensée ; je l'assurai de ne faire rien à l'avenir sans sa participation, & je la priai seulement de garder le silence, & de se trouver dans le jardin à une heure de nuit couverte de sa mante, que je me déguiserois aussi en fille pour n'être soupçonné de personne, & qu'elle n'avoit qu'à porter un de ses habits dans ma chambre, afin que je pusse faire aisément ce que je lui promettois. Après avoir pris mes mesures, je fus dans l'appartement de Madame, qui se mit à sourire aussi-tôt qu'elle me vit ; vous avez trompé la curieuse Béatrice, me dit-elle, & je loüe vôtre prudence ; il faut bien être sur nos gardes, crainte qu'elle ne devine mes sentimens & les vôtres, en disant cela, elle passa sa belle main sur mon visage, & me fit connoître par cette action, que je ne lui étois pas indifferent.

Comme je voyois beaucoup de modestie dans cette Dame, je n'osai pas d'abord répondre à une déclaration si tendre, elle étoit d'une prudence à arrêter les mouvemens les plus violens : je me contentai de faire parler mes yeux, & j'achevai de la persuader que j'étois capable d'une forte tendresse, en pous-

saut

fant un profond ſoupir de mon cœur. Elle entendit ce langage muet ; vous m'avez plû Colli me dit-elle, après avoir gardé le ſilence quelque tems ! n'aurai-je pas lieu de craindre de m'être trop abandonnée au penchant que j'ai pour vous ? vous êtes jeune, & peut-être avez vous tous les défauts des gens de vôtre âge, qui ſont pour l'ordinaire inconſtans, de mauvaiſe foi, ou pour le moins imprudens, & indiſcrets ! que mon ſort ſeroit heureux ſi je ne trouvois en vous pas une de ces mauvaiſes qualités ! je ſuis naturellement douce, & peu emportée, j'ai vécu juſqu'aujourd'hui dans une indifference parfaite, pour toutes les choſes de la vie, vous voyez combien l'abſence de mon Epoux me touche peu, & avec qu'elle tranquillité j'ai vû mourir ma belle-mére ! je m'étois fait une Philoſophie de n'aimer rien dans ce monde, crainte de troubler la naturelle tranquillité de mon ame ; mais je n'ai pû me conſerver dans cet heureux état ! malheureuſe que deviendrai-je, ſi connoiſſant toute ma foibleſſe, vous me donnez lieu de me repentir de vous l'avoir manifeſtée ! Me trompe-je, mon cher Colli, & que me dites-vous pour m'aſſurer de

vôtre cœur & de vôtre fidelité ? Je donnerois plûtôt ma vie, lui répondis-je, que de concevoir l'injuſte penſée de vous déplaire ; vous avez Madame, un empire abſolu ſur mon ame, & vous ne me trouverez jamais rebelle, ni capable de la moindre infidelité. Mais, continuai-je, en la regardant avec des yeux pleins de flammes, n'eſt-ce point une tromperie que vous me faites ; & n'avez vous pas voulu éprouver ſi j'étois aſſez temeraire, de porter mes penſées juſqu'à vous ? Que ne me donniez vous plûtôt le coup de la mort, que de m'expoſer à une ſi dangereuſe épreuve ! achevez de me raſſurer ou de me perdre, & n'ayez par la cruauté de me faire plus long-tems ſouffrir. Vous ne mourrez pas, me dit-elle, & je ne veux pas que vous conceviez des penſées qui puiſſent vous faire de la peine ; je vous ai dit que je n'ai jamais aimé en ma vie, & que j'ai toûjours ignoré les mouvemens de la moindre tendreſſe pour qui que ce fût ; l'Epoux à qui on m'a livrée, n'a pû s'acquerir même mon eſtime ; il n'a tout au plus de moi qu'un devoir que la loi m'ordonne, & je ſouffre la mort quand je ſai qu'il doit

me

me faire ſouvenir que je ſuis engagée avec lui. J'ai long-tems combattu ſi je devois écouter ce que vôtre prémiere veüe me dit en vôtre faveur. Lors que ma belle mére vous prit chés elle, je vous vis enlever de mon ſervice avec un chagrin extrême; je fis pluſieurs reflexions ſur la cauſe de mon inquiétude, & je me demandai inutilement quel ſujet j'avois de vous préférer à quelque autre, je n'en trouvai jamais aucune bonne raiſon; & tout ce que je pus obtenir ſur mon eſprit, c'eſt que je cacherois avec patience mon inclination, ſi je ne pouvois l'étouffer dans ſa naiſſance.

Que vous me coûtez cher! ſur tout depuis que Béatrice m'a dit en confidence, qu'elle me croyoit fille du Chevalier C.. auſſi bien que vous! ce ſecret dont je vous fais le confident eſt de la derniére importance; & il n'iroit pas moins que de vôtre vie & de la mienne, ſi vous oſiez jamais le révéler!

Un jour que je regardois les pierreries de ma malheureuſe mére, que mon pére m'avoit données, je m'attachai à vouloir ouvrir une boëte qui d'un côté ſervoit à mettre du Tabac; mais dont

le fonds trop épais me fit ſoupçonner qu'elle pouvoit renfermer quelque miſtére ; je travaillai en vain pour en venir à bout, & après y avoir employé toute une matinée, je fus contrainte de quitter mon entrepriſe, par ce que mon pére entra dans ma chambre, pour me dire qu'il vouloit me donner un Page le mieux fait & le plus joli qui fût dans Naples ; je lui dis que je recevrois avec plaiſir tout ce qui viendroit de ſa main ; il paſſa un moment après dans l'appartement de ma belle mére, à laquelle il dit le préſent qu'il vouloit me faire ; Béatrice qui m'avoit toûjours aimée, & qui m'avoit élevée dès mon enfance, paſſa dans ma chambre, & vint me dire avec ſon air enjoüé, que le Marquis T... m'avoit envoyée querir l'amour dans l'iſle de Cithére, & qu'il vouloit de main diſſiper toute mon indifférence ; je me je me divertis avec elle de ſa plaiſanterie, & reprenant dans ma caſſette la boëte que je n'avois pû ouvrir, je la priai de m'aider à ſatisfaire ma curioſité ; je n'eus pas plûtôt mis cette boëte entre les mains de cette vieille fille, qu'elle me dit en tremblant ; ah Madame, qu'allez vous faire ! je ſai ce que cette boëte

bloëte renferme, & perſonne dans le monde n'a le ſecret de l'ouvrir que moi, c'eſt moi qui la fis faire par l'ordre du Chevalier C.. & vous trouverez ici ſon portrait, & celui de la Comteſſe vôtre mére ; en même tems elle donna un certain tour à un petit ornement qui étoit mêlé avec ceux qui étoient dans la bordure, & je fus frapée de la beauté des deux portraits que je vis. A cet aſpect Béatrice ne put s'empêcher de verſer des larmes, je me ſentis attendrie à la vûe de ma mére dont j'avois appris l'amour violent pour ce Chevalier. Je priai Béatrice de me raconter cette hiſtoire, mieux que je ne l'avois ſûe : elle me dit qu'elle vouloit me ſatisfaire, mais qu'il étoit tems qu'elle allât chez ſa Maîtreſſe, & que ce ſoir après qu'elle ſeroit retirée & que ſes filles l'auroient miſe au lit, elle viendroit paſſer la nuit auprès de moi.

L'abſence de mon Epoux favoriſoit nôtre converſation, Béatrice me tint ſa parole, & ne me la tint que trop bien pour mon repos, puiſqu'après m'avoir raconté tout ce qui étoit arrivé à la Comteſſe ma mére & au Chevalier,

que vous n'avez qu'à conſiderer le portrait du Chevalier C... & le vôtre, & juger de la reſſemblance qu'il y a de vôtre air avec le ſien. N'eſt-ce pas là vôtre bouche, ne ſont-ce pas là ces beaux yeux noirs bien ouverts & à fleur de tête, ne trouvé je pas là vôtre front, & tout le tout de vôtre viſage, & la couleur du tein frais, que vous avez de vôtre mére, qui étoit extrêmement blanche, vôtre tête eſt la tête même du Chevalier, & j'ai été ſurpriſe cent fois comment cette extrême reſſemblance n'a pas jetté quelque ſoupçon dans l'ame du bon Vieillard ? Il eſt vrai, continua Béatrice, que vôtre mére étant mariée le Chevalier fut obligé d'aller ſervir la Religion à Malthe, & il y demeura près de trois ans, après leſquels il revint à Naples, où il ména l'Eſclave Zébine, qu'il donna à la Comteſſe P...; cette Eſclave fut le tiſon fatal qui aluma la funeſte incendie qui n'a pû s'éteindre que par la mort & la perte des plus aimables perſonnes du monde. Cette hiſtoire que Béatrice m'avoit racontée n'avoit fait qu'une légére impreſſion ſur mon eſprit, les filles de ſa ſorte ſont ſujettes à faire des contes pour ſe rendre

plus

plus recommandables à leurs Maîtreſſes, & les engager parlà à leurs donner leur confidence ; les vieilles ſur tout ſon très-accoutumées à rêver & à inventer. Mais je tremblois pour la Verité, lorſque vous me futes preſenté ; & je me confirmai d'autant plus dans cette creance, que je ne pus jamais cacher le trouble dont je fus agitée à vôtre ſujet.

Que penſez-vous de tout ce que je viens de vous dire, mon cher Colli, ajoûta la Marquiſe avec des yeux tout baignés de larmes? Etes-vous mon cher frére, ou ne l'êtes-vous pas ? Puis-je m'abandonner à une véritable tendreſſe ſans bleſſer mon devoir ou dois-je ne vous voir qu'avec crainte de devenir coupable? Encore un coup, pourquoi êtes-vous venu à Naples & qui vous a conduit dans ce palais pour m'y rendre la plus infortunée de toutes les femmes?

Toutes ces réflexions furent ſuivies de mille ſoupirs qui me perçoient l'ame, je ne ſavois que croire de tout ce que la Marquiſe venoit de me faire entendre ! comme je la regardois attentivement ſans rien dire, elle me demanda ce que je penſois de ſon ſort; il n'eſt

pas

fût de perſonne, je me rendrai au lieu que vous m'avez marqué : je ſouhaite que Béatrice m'ait dit une menſonge ; mais j'ai beau le ſouhaiter il n'eſt que trop vrai que nous ſommes unis par les liens du ſang, je l'ai trop crû quand on me l'a dit, & vous me l'avez ſi bien perſuadé vous même, que vous aurez de la peine à éfacer de mon eſprit cette créance ; & quand vous ſuppoſeriez qu'elle fût fauſſe, le tems que vous ſeriez obligé d'y mettre pour m'en diſſuader, vous rebutera infailliblement. Adieu, penſéz au rendés-vous de ce ſoir, & veuille le Ciel que je puiſſe vous trouver tel que je dois vous déſirer.

Je fus à la chambre de Béatrice qui m'attendoit avec des impatiences mortelles : elle avoit été cent fois à la porte de la Marquiſe, pour voir ſi nous n'avions point encore fini ; elle s'étoit aperçûë que nous avions gardé l'un & l'autre un aſſez long ſilence, & que nos yeux marquoient quelque ſujet de triſteſſe & de chagrin. Pourroit-on, me dit-elle d'un ton un peu railleur, attendre de vous plus de ſincerité que vous n'en eûtes hier ? il eſt vrai que

Fran-

Franciſchino n'eſt pas un Seigneur de petite importance: & depuis que la plus aimable Marquiſe de ce Roïaume ſouffre ſa converſation pendant trois heures entiéres, je ne dois plus en eſpérer la moindre ouverture de cœur: je dois le regarder au contraire comme nôtre Maître, & le prier à mon tour de me rendre de bons offices auprès de ma Maîtreſſe.

Que vous avez peu de raiſon, lui dis-je, Béatrice, & que vous êtes folle à vôtre âge de vous tourmenter ſi j'aime ou ſi je ſuis aimé.

Ne devriez-vous pas être contente de ma maniére d'agir à vôtre égard, & ne ſuis-je pas le même aujourd'hui que vous m'avez connu dès le commencement que je vous ai vüe; vous me trouvez quelquefois un peu froid, mais n'avez-vous pas vos momens dans la journée, & chacun n'a-t-il pas ſes momens à eſſuïer: encore une fois *vivons* je vous en conjure, de bonne intelligence, & ne nous chagrinons jamais; vous ſouvenez-vous du rendés-vous que je vous ai donné pour ce ſoir? avez-vous mis dans ma chambre l'habit dont j'ai beſoin pour me déguiſer? ne manquez

point

point de vous rendre au cabinet de la Vénus, je vous y attendrai, & là nous conviendrons de bien des choſes.

Béatrice m'aſſura qu'elle attendroit impatiemment cette heure, & elle voulut que je l'attendiſſe dans la galerie avant que de deſcendre dans le jardin: l'impatience où j'étois de faire expliquer Béatrice ſur le chapître de ma naiſſance, & de détromper en même tems ma Maîtreſſe qui devoit nous écouter, me fit hâter mon ſouper, & je courus dans un coin de la galerie, une groſſe demi-heure avans le rendés-vous. La nuit n'étoit pas encore aſſez ſombre, & je m'étois placé avec mon habit de femme près d'une fenêtre qui donnoit ſur l'eſcalier. Comme j'étois d'une taille aſſez avantageuſe, & que les habits que j'avois me faiſoient paroître encore plus grand, un domeſtique de Monſieur le Marquis, qui n'avoit pû le ſuivre à cauſe de quelque légére indiſpoſition, allant voir une fille de chambre de la Marquiſe dans l'apartement de Madame, eut peur en me voïant, & fit pluſieurs ſignes de croix; mais s'étant r'aſſuré, & venant droit à moi, je tins une contenance ſi fiére, & fis une mine ſi horrible

rible en m'avançant d'un pas grave vers lui, qu'il me crut un esprit sorti de l'enfer ou du Purgatoire ; il poussa un cri terrible, & se laissa tomber évanoüi. Le bruit qu'il fit en tombant, attira quelques domestiques qui étoient dans un salon contigu à la galerie ; mais crainte d'être découvert, je courus au lieu de mon rendés-vous, & comme j'aprochois du cabinet de la Venus, j'aperçus un homme qui s'y venoit cacher, & auquel je crus devoir faire la même peur que j'avois fait à l'autre ; je le devançai dans un moment m'étant placé à l'entrée du cabinet, je fis un bruit qui le fit retourner sur ses pas ; c'étoit la jeune Marquise qui s'étoit ainsi deguisée pour n'être connuë de personne ; Elle n'étoit pas prevenuë de ma metamorphose ni moi de la sienne ; & comme elle étoit naturellement timide, & qu'elle n'avoit été de sa vie à aucun rendés-vous : elle crut voir une femme hideuse, & d'une grandeur démesurée, & s'imagina que j'étois l'esprit de la vieille Marquise sa belle-mére. Tout ce qu'elle put faire fut de regagner son apartement. En passant par la galerie elle trouva presque tous les domestiques assem-

ſemblés autour de ce Valet de chambre qu'on ne pouvoit faire revenir de ſa peur. Béatrice qui y étoit accouruë comme les autres, croyant que Madame fût un Page, lui donna la clef de ſa chambre, pour aller quérir quelques liqueurs; la Marquiſe la prit au plus vîte de peur d'être reconnuë; mais comme elle ne revenoit point, l'impatiente Béatrice ſoupçonnant que ce Page ne fît quelque friponnerie, y courut, & n'ayant trouvé ni clef, ni Page, elle commença à s'allarmer & à courir par tout le Palais pour tâcher de le trouver. J'étois au lieu du rendés-vous d'où j'entendois un grand bruit dans la galerie, je me doutai bien que j'avois cauſé ce deſordre par la peur que j'avois fait à Hiacinthe. Enfin naturellement impatient, & ne voïant paroître perſonne, je retournai à ma chambre par un eſcalier derobé pour y quitter mes habits de fille & reprendre ceux de Page, afin de paroître avec les autres dans la galerie, crainte d'être ſoupçonné.

Comme je venois de ma chambre ſans flambeau & que la nuit étoit entiérement obſcure, je me ſentis arrêté par les cheveux, & je reçeus en même tems un

un ſi grand coup ſur le nés, que je me vis tout en ſang; ce qui me ſurprit, c'eſt qu'en recevant ce rude coup, on me dit d'une voix enroüée, rend moi la clef de ma chambre fripon. Je vous avoüe que je ne connus point cette voix; il faiſoit obſcur, & le coup qu'on m'avoit donné m'aïnt fait mettre la main à un poignard qu'on porte ordinairement chez nous, j'en donnai dans le bas ventre de la malheureuſe Béatrice, qui ſe ſentant bleſſée fit un cri qui me la fit connoître; mais qui me fit échaper auſſi-tôt de ſes mains pour n'être pas connu.

Cet eſcalier où ce malheureux coup ſe donna n'étoit point éloigné de l'apartement de la Marquiſe: elle accourut au bruit avec cette fille qu'Hiacinte alloit voir! Quel ſpectacle pour cette aimable Dame, de voir Béatrice expirant, & perdant tout ſon ſang! Je vins aux cris que firent toutes les femmes qui s'étoient aſſemblées là; j'affectai de crier encore plus qu'elles: je paroiſſois tout en ſang, & j'avois enſanglanté ma chemiſe comme ſi j'euſſe reçu dix coups de poignard. La Marquiſe à cet aſpect tomba évanoüie, & après qu'on l'eût em-

emportée dans ſon lit, & que Béatrice fut auſſi portée dans ſa chambre, je fus me mettre dans le mien, où je ne repoſai pas fort tranquilement.

L'accident qui étoit arrivé à ma chére Maîtreſſe m'occupoit ſi fort que je ne penſois plus à ce coup que j'avois donné à la malheureuſe Béatrice; je n'oſois me lever pour aller à ſon apartement. Le Chirurgien qui m'avoit viſité, m'avoit tiré du ſang & m'avoit ordonné de garder la chambre deux ou trois jours. A peine le jour commençoit à paroître, que Madame envoïa voir comment je me portois, me faiſant dire qu'elle me verroit auſſi-tôt qu'elle ſeroit levée. Sur les neuf heures elle y vint en effet, accompagnée d'une de ſes tantes, qui aïant ſçû le bruit qui s'étoit fait au Palais, étoit venüe voir ſa niéce, de grand matin. Cette Dame étoit la ſœur du Comte P... riche veuve qui n'avoit point d'enfants, & qui aimoit uniquement la Marquiſe P.. Il n'y avoit pas de jour qu'elle n'envoïât ſçavoir des nouvelles de ſa ſanté; & le valet qu'elle avoit envoyé, ayant appris par les domeſtiques du logis, l'accident qui étoit arrivé à Béatrice, s'en étoit retourné ſur ſes pas

pour

pour en donner avis à ſa Maîtreſſe qui étoit auſſi-tôt montée en carroſſe, & avoit couru à l'apartement de ſa niéce, dont elle avoit appris l'incommodité. Elle la trouva dans ſon lit fort defaite; & après s'être informée d'Hiacinte, du ſujet du deſordre : on ne ſçavoit qui accuſer du meurtre qui s'étoit commis. On fut à la chambre de Béatrice qui étoit preſque mourante : & tout ce qu'on put apprendre d'elle, ce fut qu'elle avoit été bleſſée par un Page à qui elle avoit donné la clef de ſa chambre pour aller chercher quelques liqueurs afin de faire revenir Hiacinthe de ſon accident : que ce Page qu'elle avoit rencontré ſur l'eſcalier dérobé de l'apartement de Madame, l'avoit bleſſée, parce qu'elle lui avoit donné un petit ſoufflet, pour avoir trop tardé à venir.

La Marquiſe comprit qu'il y avoit ici du mal entendu : elle ſavoit bien qu'elle avoit reçû la clef de la chambre de Béatrice, ſous l'habillement d'un Page ; mais elle n'étoit pas coupable du coup de poignard : elle ſoupçonna auſſi-tôt la verité ; & après avoir conſolé cette malheureuſe, & recommandé aux Chirurgiens qui alloient lui ôter le premier

apparcil, d'en prendre grand ſoin, & de n'épargner rien, elle ordonna qu'on enfermât tous les Domeſtiques pour les faire interroger, & enſuite paſſa dans ma chambre avec ſa tante. Cette Dame avoit été l'intime amie de la Princeſſe C. . & la dépoſitaire de tous les ſecrets de ſa vie ; elle étoit pleinement inſtruite du ſecret de ma naiſſance, & ne ſçavoit rien de celle de la Marquiſe. Son grand âge joint à pluſieurs infirmités, lui faiſoient garder la chambre depuis quelques années, elle ne m'avoit jamais vû ; cependant elle parut ſi ſurpriſe en me voyant, qu'elle ne put s'empêcher de le témoigner par un grand cri. La Marquiſe ne penetra point dans ſa penſée, elle s'imagina comme elle étoit fort infirme, que la fatigue lui avoit cauſé quelques douleurs ; elle la pria de ſe retirer ſans ſon apartement, & me demanda en ſortant de ma chambre ſi je n'étois pas bleſſé, & ſi les Chirurgiens qui m'avoient viſité, me trouvoient dangereuſement malade. Sa maniére de me le dire & de me regarder, firent connoître qu'elle auroit bien voulu me parler ſans témoin : elle n'en put trouver

ver l'occaſion de tout le jour, parce que ſa tante qui ne la quitta point, l'occupa toute entiére juſques à la nuit, qu'elle voulut abſolûment retourner chez elle, la priant de venir le lendemain paſſer la journée dans ſon Palais.

Cependant tout les Domeſtiques étoient detenus priſonniers, excepté un miſérable Florentin, qui craignant d'être mis à la queſtion, s'étoit ſauvé; & ſon évaſion ne fut plûtôt connuë, que le ſoupçon du meurtre étant tombé ſur lui, on conſeilla à la Marquiſe d'élargir ſes Domeſtiques, & de ne faire éclater la choſe que le moins qu'elle pourroit. toutes les formalités de Juſtice furent faites contre ce pauvre miſérable; il ſe trouva de ſes compagnons qui témoignerent l'avoir vû ſauver tout troublé, eſſuyant encore ſon poignard ſanglant. Enfin on n'oublia rien pour le rendre très-coupable, & pour confirmer les ſoupçons qu'il avoit donnés par ſa fuite; il fut pendu en effigié trois jours après devant le Palais, & Béatrice qui étoit morte de ſa bleſſure le jour de devant l'éxécution, fut enterrée & pleurée de ſa Maîtreſſe, & regrettée univerſellement de tous ceux de la maiſon.

Comme je gardois la chambre, je n'appris toutes ces particularités que quelques jours après. Il eſt vrai que le même jour que la vieille tante de la Marquiſe, étoit venuë me voir avec ſa niéce, le ſoir à onze heures, je vis entrer la jeune Marquiſe toute ſeule: elle tira le rideau de mon lit, & après m'avoir éveillé, je fus merveilleuſement ſurpris devoir qu'elle me mit le doit ſur la bouche, & qu'elle me recommanda de ne ne parler pas. Elle s'aſſit auprès de moi, & parlant le plus bas qu'il lui fut poſſible, de peur d'être entenduë d'un Eſclave qui me gardoit, & qui dormoit dans un petit Cabinet à côté de mon lit, elle me dit qu'elle avoit bien eu de l'impatience de m'entretenir: que nous étions elle & moi cauſe de tous les malheurs qui étoient arrivés dans la maiſon, & qu'elle ſoupçonnoit que la malheureuſe Béatrice ne fût morte de ma main. Enſuite elle me raconta comme elle avoit aperçû Hiacinte dans la galerie, ſon propre déguiſement, & la peur qu'un phantôme lui avoit fait à l'entrée du Cabinet de Venus, la mépriſe de Béatrice qui lui avoit confié la clef de ſa chambre; enfin

enfin elle me dit qu'il falloit penſer à nous ſéparer avant que le Marquis ſon Epoux ne fût venu ; qu'elle connoiſſoit bien qu'on donneroit un méchant tour dans le monde à un accident de cette nature ; que le Marquis qui avoit l'eſprit mal fait & malin, ſe ſerviroit de cette occaſion, pour ſe venger de ſes froideurs, qu'elle vouloit bien ſouffrir ſes emportemens, mais qu'elle ne pouvoit ſe reſoudre à m'y voir expoſé, qu'elle m'ordonnoit de penſer à une retraite, & de lui faire ſçavoir où je ſerois bien-aiſe d'aller, pour qu'elle pût m'y ſecourir.

Je fus près d'un quart d'heure ſans répondre à une propoſition ſi terrible ! J'étois étourdi par avance du coup qui me menaçoit ; mais enfin je lui dis d'un ton à faire pitié ! Vous voulez que je m'éloigne de vous Madame ! Eſt-ce vous qui me portez cet ordre ou une furie infernale ! Ah mon aimable Maîtreſſe où m'allez-vous expoſer ! & que ne m'avez-vous livré à la juſtice, pour être executé au lieu de l'effigié du Florentin ! mais je ſuis encore à tems pour m'y préſenter moi-même & avoüer que je ſuis le meurtrier de Béatrice. Oui

c'eſt moi qui l'ai poignardé, & quoique je ne l'aye fait qu'en me deffendant, la croyant un voleur qui m'avoit déja mis tout en ſang; & quoique je ſois penetré d'une veritable douleur de n'avoir pû connoître cette malheureuſe perſonne que je devois eſtimer toute ma vie, je dirai aux Juges tant de circonſtances de malice & de haine, que je les obligerai à me faire mourir & a m'oter une vie qui m'eſt ennuieuſe puiſque je ne dois plus l'employer à vôtre ſervice, & que vous m'ordonnez de vous quitter, & de fûir vôtre preſence! ah quelle cruauté pour moi, & quelle vengeance pour Béatrice! Non, je ne ſuis point en état de vous obeïr, & vous m'ordonnez inutilement une choſe qui n'eſt pas en mon pouvoir.

Je vois bien, me dit la Marquiſe, que vous n'êtes pas ſage, & que je vous ai trop tôt permis de vivre familiérement avec moi; mais Colli, il faut le devenir, & le tems d'y penſer preſſe: vous me devez cet acte de vôtre obeïſſance, & je vous tiendrai compte de la maniére ſoumiſe avec laquelle vous en uſerez; croyez-vous que j'aye deſſein de vous éloi-

éloigner pour ne vous revoir de ma vie ! Je ſerois donc inſenſible à l'amour & à la nature ! vous me ſeréz toûjours cher je vous le promets, & je ne permettrai pas que vous manquiez de rien tant que je vivrai ; ce n'eſt que pour me mettre à couvert des inſultes d'un mari brutal, & pour n'être pas à tous momens dans les craintes, & les fraïeurs pour vous, je dirai que vous m'avez demandé congé pour aller à Rome au devant de lui, pour le prevenir touchant l'avanture de Béatrice : cependant demain matin je me conſeillerai avec ma tante, du parti que je pourrai vous faire prendre, & de l'azile qu'il vous faudra choiſir pour y vivre en ſureté, & pour me donner commodément de vos nouvelles.

Il me fallut céder à touter ces raiſons & je vis bien qu'il n'y auroit point de ſureté pour ma vie, ſi le Marquis qui devoit arriver dans trois ou quatre jours venoit à être informé que c'étoit moi qui avois cauſé ce deſordre. Déja tous les Domeſtiques me portoient une mortelle envie, & la femme de chambre qui étoit amie d'Hiacinte, avoit dit mille particularités de la conduite de Madame à mon égard, elle avoit même

insinué aux Domestiques, que c'étoit moi qui avois tué la vieille Intendante, parce que j'étois marqué du soufflet qu'elle m'avoit donné. Enfin je me déterminai à faire aveuglément tout ce que la Marquise m'ordonneroit ; c'est pourquoi d'abord qu'il fut jour je sortis & courus à la maison de Rosalie pour lui raconter mon infortune, & lui aprendre en même tems mon départ. Cette aimable fille tomba dans une surprise extrême de me voir réduit à quitter Naples; elle y trouvoit mille douceurs, & depuis que j'étois dans la faveur, elle s'étoit conservée chaste par les secours que je lui donnois continuellement. Ma retraite la desespéroit, & quand elle se representa les secours nécessaires dont elle alloit manquer n'aïant plus dequoi vivre, elle voulut se poignarder pour ne survivre plus à sa disgrace. Je la consolai le mieux qu'il me fut possible ; je la priai de ne s'abandonner point au desespoir, lui promettant de travailler à son repos & à la tirer de la nécessité, en la plaçant auprès de la Marquise. Ce qui me donnoit de l'inquiétude dans cette conjoncture, c'est que le Comte P... qui voyoit très-

ſouvent la Marquiſe, pouvoit rencontrer Roſalie dans ſon apartement & ne trouver pas bon qu'une courtiſane ſervît une Dame de diſtinction. Agité de cette penſée je revins au Palais ſur le ſoir, car j'avois été tout le jour viſiter quelques amis que j'avois dans la Ville, auxquels je dis que je partois pour Rome. Lorſque je fus de retour au Palais, on me dit que Madame m'avoit fait appeller; je fus à ſon apartement, où je trouvai quelques Domeſtiques: elle me dit en leur préſence qu'elle m'avoit deſtiné pour aller au devant de ſon Epoux qui revenoit de Rome, que je me diſpoſaſſe à Partir de main, & qu'il étoit bon que je fiſſe diligence. Je lui fis une grande révérence: je fus dans ma chambre faire mon équipage, & attendre l'heure de parler à la Marquiſe en particulier. Je ne fus pas long-tems à l'attendre: elle vint après avoir congédié ſes filles, & me dit que tout étoit prêt pour mon voyage, qu'il y avoit une barque qui faiſoit voile vers l'iſle de Malthe, qu'elle avoit trouvé à propos de m'envoyer dans cette iſle auprès du grand Prieur C.. frére de la Princeſſe qui fût ma protectrice, & oncle de mon pére,

avec des lettres de créance & des mémoires touchant ma naiſſance & mon origine. La tante de la Marquiſe, avoit été & étoit encore la meilleure amie de ce grand Prieur. Les lettres dont j'étois chargé de ſa part, ne pouvoient pas manquer d'en faire foi; & comme c'eſt un privilége de cette illuſtre Maiſon, que les enfans naturels peuvent être reçus dans la Religion de Malthe, j'avois déja conçu le deſſein d'être receu Chevalier. La Marquiſe me donna ſon portrait enrichi de pierreries & une bourſe de cinq cens piſtoles, m'aſſurant qu'elle travailleroit de concert avec ſa tante, à ma fortune. Il me ſouvient que cette tante qui étoit une bonne Dame, en m'embraſſant tendrement me dit ces paroles obligeantes : je vous perds quand je commence à vous connoître! la Princeſſe C.. m'avoit donné vôtre portrait quand vous étiez dans le ſéminaire Romain, & le cri que je fis en vous voyant chez ma niéce, ne venoit que par ce que je vous trouvois dans un tems auquel perſonne ne m'avoit ſçû donner de vos nouvelles. Feu mon illuſtre amie mourut avec le regret de ne pouvoir vous faire du bien; j'ai herité de ſon eſprit

eſprit & de ſon cœur ; ſoyez honnête homme & vous ne vous plaindrez pas de vôtre deſtinée. Comme j'exagérois à cette bonne Dame les obligations infinies que je lui avois, & comment j'allois ſuivre de point en point tout ce qu'elle & ſon aimable niéce voudroient me preſcrire ; la Marquiſe entra, & me dit qu'elle avoit fait porter mes hardes à la barque, par un Eſclave qu'elle me donnoit pour me ſuivre. Je priai en même tems les larmes aux yeux ma bonne Maîtreſſe, de recevoir Roſalie à ſon ſervice, lui apprenant en peu de mots les obligations que je lui avois. Elle aprouva ma reconnoiſſance, & pria ſa tante de s'en charger, trouvant plus à propos qu'elle fût dans cette maiſon, qu'auprès d'elle, à cauſe que ſa beauté pourroit lui cauſer de l'inquiétude, par raport à ſon Epoux. Je n'eus que le tems d'écrire à Roſalie de venir voir la Comteſſe P... mais j'eus la ſatisfaction avant que de partir, de l'avoir tirée hors de la miſere. Je n'ai de ma vie été ſi triſte, & ſi touché que je le fus dans ce moment ; j'entrai dans le carroſſe de Madame la Comteſſe P... mes yeux baignés de larmes, & je ne fus pas plûtôt

arrivé à la Barque, qu'on fit lever l'Ancre. Nous ſortîmes du Port une heure après, c'eſt-à-dire à neuf heures du matin un Vendredi jour de Saint François; nous fimes dix ou douze milles à la faveur d'un petit vent de Biſe que nous avions à côté; mais s'étant changé ſur les deux heures après-midi, nous ne fîmes que louvoyer juſqu'à la nuit, que nous fûmes contraints de mouiller l'ancre à quatorze milles de Naples au cap de Palinure. Le vent contraire continua toute la nuit; & comme je m'ennuyois, & que les côtes ſur leſquelles nous étions, étoient des endroits où il ſembloit y avoir de la chaſſe: je pris un fuſil du Patron, & je l'engageai de m'accompagner dans cette ſolitude, pour tâcher de nous divertir. Nous nous enfonçâmes aſſez avant dans la forêt, & nous nous obſtinâmes à ſuivre une allée qui nous conduiſit juſqu'à un Chateau aſſez régulier, mais encore plus fort par ſon aſſiéte ſa naturelle & par les dehors qu'on avoit pris ſoin de mettre en état de deffenſe. Comme nous fûmes en vûë de ce Chateau, quelques Païſans vinrent à nous, qui voulurent ſçavoir ce que nous venions

nions chercher dans ce lieu ; nous leurs dîmes que le vent contraire nous ayant obligés de relâcher ſur ces côtes, nous avions mis pied a terre pour admirer la beauté du païs ; & que nous trouvant inſenſiblement engagés dans la forêt, nous avions aperçu ce Chateau que nous ſerions bien-aiſes de voir. Je priai un de ces païſans, qui me paroiſſoit le plus raiſonnable, de me faire parler au maître du Chateau ; il me dit que le maître étoit un riche Seigneur de Naples, qui ne venoit dans ce lieu qu'une fois l'année vers le Printems ; mais que Madame la Marquiſe étoit arrivée il y avoit une heure, & qu'elle venoit de ſe mettre au lit, par ce qu'elle avoit marché toute la nuit. Comme j'avois l'idée remplie de ma chere Maîtreſſe, je crus qu'on ne pouvoit parler, de Marquiſe, qu'on n'entendit parler d'elle, & qu'elle étoit la ſeule dans le monde qui méritoit mieux de porter ce titre ; je m'informai de ſon nom ; mais ces Ruſtiques ne ſçurent jamais me l'apprendre, quoi qu'il me l'euſſent dit ; mais d'une maniére ſi barbare, & ſi confuſe, que je ne pus jamais me le remettre. Je priai le Patron de s'arrêter quelque

tems

tems afin que je puſſe faire la revérence à la Dame ! mais ô Dieu ! quelle fut ma ſurpriſe quand je vis la Marquiſe P...!, je me jettai à ſes genoux, & voulus à toute force lui baiſer les pieds. Le Patron qui étoit témoin de cette action, crut que j'avois perdu l'eſprit, & ne ſçavoit que croire de mes extravagances ; la Marquiſe de ſon côté fut ſi étonnée & tomba dans une telle ſurpriſe, qu'elle ne pouvoit me demander ni ce que je faiſois dans ſon Chateau, ni quel haſard m'y avoit conduit. Enfin revenus l'un & l'autre de nôtre étonnement, elle me fit entrer dans ſon Cabinet, où après lui avoir rendu compte de ma navigation : elle m'apprit qu'après mon départ ayant reçu un exprès du Marquis qui lui ordonnoit de l'aller attendre à Palinure, où il devoit arriver dans quelques jours, elle avoit pris l'accaſion auſſitôt, tant pour ſatisfaire à ſon devoir, que pour flater ſa mélancolie.

Cet ordre du Marquis ne me parut pas de bon augure : je témoignai à mon aimable Maîtreſſe la crainte où j'étois qu'on n'eût prevenu l'eſprit de ſon Epoux contre elle, & que cet homme fort emporté ne fît quelque entrepriſe ſur ſa vie, par-

particuliérement dans ce lieu, où la ſolitude pourroit augmenter ſa mauvaiſe humeur. Je ne crains rien, me dit-elle ! je ne vous ai aimé que comme mon frere, ainſi ma conſcience me laiſſe tranquille ſur ce ſujet: il eſt vrai que qui ſçauroit les petites démarches que j'ai tenuës pour m'inſtruire de la verité, & pour m'entretenir avec vous, pourroit y donner un ſens peu favorable ; mais je n'ai pû m'empêcher d'en uſer de la ſorte, & nôtre étoile eſt toûjours ce qui nous fait oublier nôtre devoir. D'ailleurs perſonne n'a ſçu mes ſentimens à vôtre égard que Béatrice ; elle ſeule auroit pû me faire quelque peine, mais ma crainte ſeroit mal fondée ſi j'apréhendois quelque choſe de ſon côté, je l'ai toûjours trouvée la plus diſcrette perſonne du monde, & je ſuis prête à recevoir mon Epoux, ſans penſer ſeulement qu'il doive me faire une ſeule queſtion ſur vôtre ſujet.

Elle ajoûta que dès que je fus ſorti de chez ſa tante, elles étoient entrées dans ſon Cabinet, & que là ayant trouvé mon portrait en chaſſé dans un filagrane d'or elle l'avoit demandé, & l'avoit obtenu avec quelque peine ; qu'au

qu'au ſujet de ce portrait, la Comteſſe P... lui avoit raconté toutes les particularités de ma vie, & lui avoit confirmé tout ce qu'elle avoit appris de Béatrice excepté la tromperie que ſa mére avoit fait au vieux Comte P... en me ſuppoſant pour ſon enfant. Nôtre entretien dura juſqu'à trois heures après-midi, le tems avoit changé, & le Patron me fit dire qu'il ne falloit pas nous amuſer d'avantage, & qu'il étoit tems de s'aller embarquer. Ces ſortes de gens ſont brutaux, & veulent qu'on leurs obeïſſe ſans replique. Je n'eus pas de meilleur parti à prendre, & ayant pris congé de Madame après mille proteſtations d'une amitié inviolable, je fus rejoindre mon matelot, qui me promit de me mettre dans l'Ile de Malthe dans moins de vingt quatre heures ſi le vent continuoit. L'équipage, nous attendoit avec impatience; & à peine fûmes nous embarqués que l'on fit voile vers Meſſine, que nous découvrîmes dès le matin. Le calme nous prit entre le Phare, & l'Ile de Lipara; nous attendions le vent du midi, qui ſe leve lors que le Soleil eſt au plus fort de ſa courſe. Dans cette attente chacun penſoit à ſe divertir,

tir, & à faire des contes; les uns racontoient les perils qu'ils avoient couru ſur la mer, les autres parloient de leur négoce, & quelques uns s'entretenoient des ſonges & des rêves qu'ils faiſoient & auxquels ils ajoutoient foi; moi ſeul avec un livre à la main, je gardois le ſilence, & ne faiſois aucune réflexion ſur toutes les ſottiſes qu'on diſoit. Ametlic, qui étoit cet Eſclave que la Marquiſe m'avoit donné, ſe mêla auſſi de dire ſon ſentiment avec les autres: on reçoit toutes choſes pour paſſer le tems dans ces ſortes d'endroits, & pourvu qu'on trouve moyen de ſe divertir, il n'importe de quelle part cela vienne. Cet Eſclave qui étoit un bon & franc Turc de nation, dit donc à la Compagnie en ſa langue Franque, qu'il avoit rêvé qu'il étoit libre, & que ſon Patron étant eſclave à ſa place, il l'avoit mené dans ſon païs, où ſon frére & ſa mére l'avoient fort carreſſé, & qu'ils l'avoient obligés de coucher avec ſon Maître, & que le lendemain il s'étoit trouvé une de ſes ſœurs qu'il avoit eüe dans le ſerail de Conſtantinople, qu'il n'avoit jamais vüe, mais dont ſa mére lui avoit parlé ſi ſouvent. Il ajoûta mille

autres

autres particularités à ce ſonge. A peine l'avoit-il fini que nous fûmes ſurpris par un Brigantin Turc, qui nous tomba deſſus; & après nous avoir tous mis à la chaine, prit nos marchandiſes les plus précieuſes, mit le feu à nôtre Barque, prit la route de Zante, & arriva à Patras dans deux jours de navigation. Je ne vous dirai point ici ce que nous fîmes pour nous d'effendre; nous n'en eûmes pas le tems, les Turcs furent auſſi-tôt dans nôtre bord que nous les eûmes aperçus; & tout ce que je pus faire, fut de cacher le portrait de la Marquiſe, & d'abandonner mon équipage, où l'argent qu'on y trouva fut cauſe que je fus le plus maltraité afin de m'obliger à parler de ma rançon. Le ſeul Ametlie fut content dans cette occaſion malheureuſe: il ſe fit auſſi-tôt connoître, au Capitaine du Brigantin, qui le trouva par un hazard le plus heureux du monde, frére de ſa mére. Ametlie avoit été fait Eſclave par les Galéres de Malthe. Il avoit environ douze ans quand fut pris il étoit âgé de treize ou quatorze ans quand il fut mis dans les fers, & qu'il fut vendu à des Marchands Napolitains qui tra-

To:1 Pa:

trafiquent en chair humaine. Comme il étoit jeune & fort bien fait, il fut vendu à la vieille Marquiſe; il y avoit déja douze ou treize ans qu'il ſervoit dans le Palais, lors que la Marquiſe m'en fit preſent pour m'accompagner à Malthe. Ce jeune Turc étoit de l'humeur du monde la plus enjoüée, & l'Eſclave le plus zelé qu'on vît jamais. Pendant tout le tems que je fus dans la maiſon de la Marquiſe, il s'étoit attaché à moi avec tant d'empreſſement, qu'il étoit jaloux, quand quelque autre Eſclave me rendoit le moindre ſervice. Il ne ſe poſſédoit pas de joie quand ſa Maîtreſſe lui eût dit qu'elle me le donnoit, & que s'il avoit bien ſoin de moi après mon retour, qui ſeroit dans quelques années, elle lui promettoit ſa liberté. Cette eſperance lui fit prendre des ſoins extraordinaires pour me plaire, auſſi je n'ai jamais trouvé le moindre ſujet de me facher contre lui. Son premier ſoin après s'être fait connoître fut celui de me faire donner un de mes habits, & de m'ôter la chaine qui me lioit les mains derriere le dos; il me dit qu'il n'avoit pas pû obtenir ma liberté de ſon oncle qui étoit le Maître du Brigantin, mais

mais que nous allions à Patras d'où il étoit, & où il avoit encore un de ſes fréres & ſa mére, & qu'il rendroit ma ſervitude ſi douce, que je ne m'apercevrois pas d'avoir quitté Naples. Je le remerciai de ſes bons ſentimens, & je le priai de ne pas permettre qu'on m'eloignât, ou qu'on me vendît à des Marchands de Conſtantinople, parce qu'il me ſeroit plus aiſé de faire ſçavoir de mes nouvelles à ma Maîtreſſe, de la Morée, que de la Romanie; & qu'ainſi je lui aurois une veritable obligation de ſe ſouvenir de la grace que je lui demandois. Il me jura que je ſerois content de ſes bons offices. En effet, il me tint parole, & l'abondance des biens qu'il poſſéda au ſortir de ſa ſervitude, n'éteignit jamais en lui l'eſprit de reconnoiſſance envers moi. Ce fut un Turc qui ne fut pas ſi Turc en cette occaſion que certains Chrêtiens, qui humbles pendant la diſgrace, deviennent inſolens dans la moindre proſperité, juſques à oublier leurs meilleurs amis.

Nous ne fûmes pas plûtôt arrivés, que le Patron Turc alla rendre compte au Gouverneur de la Ville de ſa priſe, & du

& du nombre des Eſclaves qu'il avoit fait. On nous fit mettre dans un baſar qui eſt une eſpéce de Halle, où l'on tient ce marché inhumain. C'eſt la coûtume de ce païs la, d'être expoſé en vente tout nud, ſans qu'on y reſpecter la pudeur du ſéxe, ni l'honnêteté qu'on doit à la nature. Ametlic m'épargna non ſeulement la honte de paroître en cet état, mais il me fit acheter par ſa mére, & me conduiſit lui-même au baſar, pour être témoin de la miſére de mes compagnons. Je n'avois point encore quitté mes habits ordinaires, & ce fut avec chagrin qu'Ametlic me vint dire qu'il falloit me conformer à ma mauvaiſe fortune, & prendre un habit blanc, qu'on m'avoit deſtiné pour marque de ma ſervitude. Ce commencement ne me parut pas fort dur; j'acceptai avec aſſez de tranquilité & ſans me plaindre, l'habit qu'on me donna; & ma Patrone qui étoit une femme âgée de ſoixante ans, belle femme, zélée Muſulmane, & toute attachée aux ſuperſtitions de ſa loi, me mit dans ſon jardin & me donna charge de cultiver les fleurs qu'elle aimoit beaucoup. Son fils aîné étoit le plus fameux Corſaire

du

du païs; il avoit ſa femme avec ſa mére, & deux autres Eſclaves, une Provençale de la Ciotat, & l'autre Meſſinoiſe, toutes deux très-aimables, & qui avoient beaucoup d'eſprit & de beauté. Quoi qu'il ſoit extrémemt dangereux à un Eſclave de parler aux femmes de leurs patrons, ſoit legitimes, ou autres, je trouvai moyen d'entretenir la Provençale, laquella me raconta l'hiſtoire de ſon eſclavage qui eſt en verité tout-à-faite.

Elle vivoit dans Marſeille auprès d'une tante que ſes parens en mourant avoient chargée de ſon éducation; & elle fut toûjours de toutes les parties de dévotion & d'abſtinence. Etant âgée de quinze ou ſeize ans, un Capitaine de Galére appellé M... fut le prémier qui lui dit qu'elle êtoit belle. Gabrielle, c'êtoit le de cette fille, ſe déffendit de la maniere ordinaire au jeune ſéxe; mais le Capitaine la réduiſit d'abord à la raiſon, lui faiſant apercevoir le tort que ſa tante faiſoit à ſa fortune, en la laiſſant dans la retraite & dans l'ignorance. Une belle n'eſt point ſans un peu de vanité, & il n'eſt preſque point de beauté qui n'eſpere un heureux ſort.

Elle

Elle écouta les leçons de ce dangereux maître, & devint la plus ſçavante Maîtreſſe qui fut jamais. La tante ne s'apperçut que tard de ce commerce. Gabrielle s'étoit ſouvent trouvée à des parties de campagne avec ſon Amant, elle y avoit mangé du fruit qui lui avoit fait mal, & qui l'avoit obligée de s'enfuir de la maiſon de ſa tante pour paſſer en Languedoc, dans une des terres de ſon Amant, auprès de Béſiers. Elle ſe ſervit malheureuſement de la voie de la mer pour y arriver plûtôt; un vent de terre qui ſouffle ordinairement dans le golfe de Lion, les obligea à courir toute la nuit au large; & ils ſe trouverent à la pointe du jour ſur les côtes de Barbarie. Un Algérien avec qui les François avoient guerre, prit la Barque, & ſe ſaiſit de dix perſonnes qui étoient dedans. La priſe fut conduite à Alger, & le frére d'Ametlie s'étant trouvé dans cette Ville pour faire radouber ſon navire, fut convié à manger chez le Corſaire ſon ancien ami qui lui offrit des préſents, ainſi qu'on le pratique parmi les Turcs, & lui donna la plus belle Eſclave de ſa priſe. Gabrielle plut au Grec quoi qu'enceinte, & elle fut ménée à

Patras, & preſentée à la mére d'Ametlie qui la receut avec amitié, & l'a traita toûjours du depuis avec douceur. Elle me raconta cette hiſtoire huit jours après que je fus dans le même logis qu'elle, lorſque les Patrones faiſoient leurs priéres du ſoir, la veille d'une de leurs fêtes.

Cependant Ametlie avoit été obligé d'aller à Andrinople, pour voir un oncle qui avoit une charge conſidérable à la Porte ; il m'avoit donné part de ſon voïage, & je le vis partir avec douleur, parceque je n'avois perſonne à qui je puſſe me confier pour parler de ma rançon. Un jour qu'après avoir arroſé mes fleurs, j'étois aſſis ſur le gaſon, & que je repaſſois dans mon eſprit le triſte état de ma deſtinée, je tirai le portrait de la Marquiſe de deſſous mon aiſſelle, où je le tenois ordinairement, & après l'avoir conſideré attentivement, je m'attendris au ſouvenir de l'original & de mes diſgraces. La femme d'Aſen qui m'aperçut d'une fenêtre de ſon apartement, fut curieuſe de ſavoir ce que j'avois entre les mains ; & ſoupçonna que ſe pouvoit être quelque bijoux de conſequence, & que

je

je devois être un homme d'un caractére diſtingué. Comme il ne lui étoit pas permis de me parler, elle trouva le moyen de prendre les habits de Gabrielle, & ayant ſû de cette Eſclave l'endroit où elle me parloit quelquefois, elle s'y porta ſi à propos, que comme je paſſois pour aller au *bagno*, qui eſt le lieu où l'on renferme tous les Eſclaves de la Ville, elle m'arrêta, & me dit qu'elle vouloit avoir le bijoux que j'avois, ou qu'elle me le feroit enlever de force, que je fiſſe la choſe de bonne grace, & ſans aucun bruit, & qu'il y alloit de ma vie ſi je faiſois ſeulement mine de me plaindre, ou de parler de cette avanture. Je ſavois bien que ce n'étoit pas le portrait de la Marquiſe qui lui donnoit cet empreſſement: les Turcs ſont ennemis de toutes les images, qu'ils regardent comme des idoles; l'éclat des Pierreries dont la boëte étoit enrichie, avoit frappé ſes yeux; & cette Nation la plus fiére & la plus avare qui fût jamais au monde, croit qu'elle a droit de demander tout ce qu'elle voit, ſans qu'on doive lui rien refuſer. Le plus court parti que j'eus à prendre, ce fut pendant l'obſ-

curité d'ôter le portrait, & de lui remettre la boëte; je lui dis même que j'étois ravi que ce bijoux tombât entre ſes mains, & que ſi j'avois pû le lui preſenter ſans crime, je ne l'euſſe pas tant gardé; elle me remercia fort civilement, & me donna à ſon tour un dizain de chapelet de criſtal, dont les Turcs ſe ſervent pour leur priére; il étoit en filé d'or & enrichi d'un anneau entouré des très-belles Turquoiſes. Cette perte me toucha très-peu, trop ravi d'avoir conſervé le portrait de ma chere Maîtreſſe, je ne faiſois aucune reflexion, ni ſur la perte de la boete ni ſur le preſent qu'on m'avoit fait. Je pliai mon portrait dans un coin de ma cape juſques au lendemain, que je fis faire une boëte d'argent par un orfévre, qui me coûta trente & un medins, qui font environ neuf livres de monnoye de France, & pour cet effet j'avois vendu l'anneau de mon dizain; & j'eus encore de l'argent de reſte du prix qu'on m'en donna, que j'employai à quelque peu de linge dont j'avois grand beſoin, parce qu'on m'avoit pillé mes coffres ſans me rendre la moindre choſe. Quoique ma condition

tion fût assez douce, je la trouvois bien plus contraire que penible, parce qu'elle me privoit du plaisir de sortir pour tâcher de gagner quelques sous, ou de trouver le moyen de me sauver. J'étois tout le jour renfermé, & la tristesse commençoit à se faire connoître sur mon visage; l'appetit m'avoit abandonné, & le Négre qui avoit accoûtumé de m'aporter mon ordinaire, s'apercevant que je ne mangeois pas & que je devenois fort maigre, en avertit ma vieille qui me fit venir auprès d'elle pour me demander le sujet de mon chagrin; elle ne m'avoit vû qu'une ou deux fois depuis que j'étois à son service; les veuves dans ce païs & particulierement celles qu'on nomme les santones, sont extrêmement retirées, & ont fort peu de communication, avec les hommes. Je fus conduit dans son apartement où je la trouvai sur une magnifique Estrade de velours jaune chamarré d'argent. Elle avoit, quoique vieille, toute la Majesté d'une Reine, & il me sembla voir en sa personne cette femme que j'avois vuë dans le terrible rêve que je fis à Rome, laquelle étant sortie de dessous terre m'avoit parlé d'une langue

que je n'entendois pas, mais que *Signor Carlocio* m'avoit aſſuré être ma mére. Auſſi d'abord que j'eus conſideré cette vénérable vieille, & qu'elle m'eut dit en langue Franque qu'elle vouloit ſçavoir le ſujet de ma triſteſſe, je me mis à répandre des larmes en ſi grande abondance, qu'il me fut preſque impoſſible de dire un ſeul mot. Elle me fit lever, car j'étois à genoux lorſqu'elle me reçût, & m'ayant commammandé de m'aprocher d'elle, elle me tendit la main, & me dit que je ne devois pas ainſi me deſeſperer, qu'elle m'avoit diſtingué de tous les autres Eſclaves, & m'avoit donné pour ce ſujet le ſoin de ſon parterre: que ſi cet emploi ne me plaiſoit pas, je n'avois qu'à le lui témoigner; qu'elle ſe ſentoit je ne ſai qu'elle inclination tendre & naturelle à me vouloir du bien, Ametlie ſon fils lui ayant recommandé de m'obliger & de rendre mes chaines le moins dures qu'il lui ſeroit poſſible.

Je remerciai cette bonne Patrone de ſes ſentimens ſi genereux, & je l'aſſurai que je préférerois l'honneur d'être à ſon ſervice à celui d'être un des plus avancés dans l'Empire: j'avois ce-

pen-

pendant mes yeux toûjours attachés ſur ſon viſage, & n'étant pas maître de retenir mes larmes par l'impreſſion du ſouvenir que j'avois de Zébine qu'on m'avoit dit être ma mére, & à qui cette vénérable turque reſſembloit beaucoup, elle me preſſa de lui dire le ſujet de mes pleurs, & me fit tant d'inſtances pour lui obeïr que je ne pus m'empêcher de lui en avouër la cauſe. Madame, lui dis-je après m'être un peu raſſuré, auparavant que je vous apprene le ſujet de ma triſteſſe, dites-moi au nom de Dieu, ſi vous n'avez jamais eu de fille, qui ait eu de vôtre air, & ſi cette fille n'a pas été priſe par les galéres de Malthe étant à la ſuite de la Sultane Zaïde qui alloit viſiter le tombeau de vôtre Prophéte. Ah Chrêtien! s'écria Azemire, (c'étoit le nom de ma Patrone) que viens-tu de dire! & pourquoi renouvelles-tu ici les douleurs que vingt ans n'ont encore pû effacer de mon eſprit! Helas! mon aimable Zébine elle eſt morte! ou elle eſt tombée dans l'erreur qui lui a fait oublier ce qu'elle devoit à Dieu, à Mahomet & à la nature! Combien de fois ne m'oppoſai-je pas à ce malheureux voyage! le Ciel m'avoit accor-

dé cette aimable fille pour la conſolation de mes jours, & j'avois j'oüi du plaiſir de l'avoir auprès de moi juſqu'à ſa dix-huitiéme année, lorſqu'une de mes amies ayant été élevée à la faveur inſigne de plaire au Roi des Rois nôtre invincible Empereur : après la mort de ſon Epoux elle voulut aller à Lameque, & prit ma fille avec elle, eſpérant à ſon retour, de l'établir avec un baſſa de ſes amis. Tout le monde a ſçû le ſort qui arriva à cette illuſtre Caravane ; une ſi Sainte entrepriſe fut ſuivie de la priſe du Vaiſſeau, & de la ſervitude de tous les Muſulmans qui ſe trouvérent dedans ; voilà tout ce que j'ai pu aprendre de cette cruelle avanture. Il fût expreſſément deffendu d'en parler, parce qu'il n'eſt pas de la grandeur Ottomane qu'on diſe dans le monde, qu'une Sultane & un fils d'un Empereur ayent été Eſclaves de petits Pirates qui n'ont qu'un coin de terre dans le monde. Il ne fut permis à perſonne de s'informer de ſes parens ou de ſes amis qui furent envelopés dans cette diſgrace, & il m'a été juſques aujourd'hui impoſſible de pouvoir trouver quelque perſonne avec

qui

qui j'aye pu m'entretenir de mon aimable enfant.

Helas ! Madame, vous êtes la mére de Zébine, perſonne ne peut mieux vous en donner des nouvelles que moi; & quoique je ne l'aye jamais vuë elle me touche de ſi près, & l'on ma parlé ſi ſouvent des obligations que je lui ai, qu'il m'eſt impoſſible de l'oublier de ma vie. Je ſuis le fils de cette illuſtre Grecque que vous appellez vôtre fille, ma naiſſance lui a coûté la vie, & vous en devez d'autant plus être perſuadée que j'ai toûjours eu une tendre affection pour Ametlie ſon frére; & quoique vôtre Eſclave, je vous ai vû avec un reſpect mêlé de je ne ſai qu'elle tendreſſe, qu'on n'a point accoûtumé de ſentir pour ſes Maitreſſes. Il eſt vrai que je n'ai jamais vû ma mére qu'en ſonge, ou elle m'aparut à Rome, & dont les traits (que j'eus tout le loiſir de remarquer) ſont ſi conformes aux vôtres que cette reſſemblance a fait le ſujet de ma triſteſſe & de ma mélancolie; & je ſouhaitois de m'éclaircir avec vous de cette verité, quand vous avez eu la bonté de me prévenir, &

de me faire appeller dans vôtre apartement. Plus je vous considére & plus je me confirme dans la pensée que vous êtes mon ayeule ; & jusqu'au langage & au son de vôtre voix, tout paroit semblable aux dernieres paroles que ma mére me dit en dormant, mais que je n'entendis jamais. La vieille à qui la nature s'étoit déja déclarée, trouvant que ce que je lui disois étoit entiérement conforme à la verité, me fit approcher de son estrade & aprés m'avoir serré entre ses bras, & m'avoir donné mille noms de tendresse & d'amour, dont les Grecs ne sont pas avares, elle me dit qu'elle remarquoit aussi que j'avois beaucoup des traits de sa chère Zébine : sa bouche, ses yeux, sa taille, & une noble fierté à laquelle elle ne se seroit jamais trompée ; qu'enfin puisque le sort m'avoit envoyé dans la terre des fidéles, & qu'il m'y avoit fait rencontrer ma maison, je devois me faire Musulman pour jouïr d'une grande fortune, & pour être la consolation de sa vie ; qu'elle se sentoit déja plus de tendresse pour moi qu'elle n'en avoit jamais eue pour ses autres enfans ; & que

le

le bien qu'elle me feroit, ſi je voulois la croire, ſurpaſſeroit mes eſperances & me prouveroit ſa bienveillance & ſon amour.

J'éloignai d'abord une propoſition de cette nature, & je priai ma Patrone de vouloir me laiſſer la liberté de conſcience, puiſque j'avois malheureuſement perdu celle du corps. Elle ne me preſſa pas davantage ſur cet article, & ſi je ne fus pas entiérement libre, ma condition changea ſi fort, & devint ſi douce, que je n'avois d'autre chagrin que d'être abſent de la jeune Marquiſe P... mon aimable Maîtreſſe. Les fleurs qu'on m'avoit données à cultiver, & qui faiſoient une partie de mon devoir, ne furent plus pour moi, qu'un divertiſſement agréable; j'eus deux Eſclaves qui m'épargnoient toute la groſſe peine, & j'étois comme le Maître de ce Parterre. Depuis cette entrevuë je ne fus plus coucher au *Bagno*; ma bonne Patrone me fit garnir une chambre dans un endroit du jardin, où elle me venoit voir tous les jours, & s'entretenoit avec moi de Zébine. Un jour qu'elle me faiſoit mille careſſes je crus que je devois profiter de ce moment pour

vieille refrognée toute pleine de ſang, & d'une humeur peu traitable; que la jeune m'avoit tendu ſes bras pluſieurs fois pour me faire revenir, & que m'étant vû ſéparé d'elle par un grand fleuve, j'avois voulu abandonner ma vieille conductrice pour retourner à ma prémiére Maîtreſſe; que pour cet effet elle me preſentoit une grande branche d'Olivier pour me faciliter ce paſſage; mais que je n'avois pas pû me ſervir de ce ſecours, & que faiſant tous mes efforts pour l'attraper & me retirer des importunités de la vieille refrognée, je m'étois éveillé ſi fatigué & ſi rompu, que je n'eus jamais la force, de ſortir du lit.

Il étoit déja fort tard, & les eſclaves qui avoient accoûtumé de venir dans le jardin travailler avec moi, avoient attendu plus d'une heure, lorſque le Dervis arriva comme ma Patrone avoit promis. Il demanda après moi à mes deux Compagnons qui étoient ſur la porte de ma chambre, & craignant que je ne fuſſe malade, il frappa à la porte, & me commanda de me le ver. Je le fis avec peine & voulant prendre mon habit ordinaire pour paroître avec décence

cence devant ce Dervis : je fus bien étonné devoir qu'on m'avoit changé ma cape blanche pour un habit à la Turque. Je me gardai bien de m'habiller de ce vêtement ; car j'aurois été convaincu d'avoir apoſtaſié, & j'aurois enſuite été Empallé ſi je n'avois pas profeſſé la Religion Mahométane : j'aimai mieux paroître tout en chemiſe, & retourner enſuite dans mon lit, en priant le Dervis de m'excuſer ſi j'avois paru devant lui avec ſi peu de reſpect ; mais qu'étant malade, j'eſpérois qu'il me pardonneroit cette faute : il me dit qu'il me la pardonnoit de tout ſon cœur, & qu'il étoit bien fâché de mon indiſpoſition ; qu'il venoit cependant m'aporter les remédes du corps & de l'ame, & que ſi je voulois l'écouter, & ſuivre ſes conſeils, je ſerois bientôt un des plus heureux hommes qui fût ſur la terre.

Le Seigneur, dit-il, tout bon, tout grand, tout Miſericordieux, a eu pitié de ſon Eſclave, & a voulu le retirer de la fournaiſe de tribulations & de ſouffrances, pour le faire entrer dans la terre des croyans ; je viens ici pour l'inſtruire de la vérité de ſa loi qui fut autrefois

trefois révélée à nôtre grand Prophéte, laquelle nous a été tranſmiſe & confirmée par une infinité de prodiges, qui promet à ceux qui l'obſerveront fidélement des plaiſirs infinis dans l'abondance des vins délicieux qui nous attendent dans l'autre vie, dans la beaute & la tendreſſe de Femmes, dans une perpetuelle jeuneſſe & une inalterable vigueur! mille fois heureux ceux qui naiſſent dans le ſein de la Moſquée! qui ſont pénétrés des vérités de l'Alcoran, & qui n'ont jamais été abreuvés des ridicules ſuperſtitions des Juifs, des imaginations des Gentils, & des extravagances & réveries des Chrêtiens! ouvrez les yeux à la lumiére, Luzaïſem! (ce fut le nom de que ce Dervis me donna, ignorant le mien propre, nom qui ſignifie, conduit à la vérité;) ouvrez les yeux & les oreilles & ne ſoyez pas Rebelle à la voix du ſang qui vous parle de Dieu, & de nôtre grand Prophéte Mahomet.

Si au moment que ce ridicule Dervis me débita ce pompeux Galimatias, j'avois pû m'éclater de rire je l'aurois fait de très-bon cœur; & l'envie que j'en

j'en eus ne ſe paſſa, qu'en rappellant d'abord en mon eſprit toutes les diſgraces qui m'étoient arrivées, & le triſte état de ma condition preſente. Je ſçavois par la connoiſſance que j'avois des meurs des Peuples de l'Europe, & de pluſieurs autres, combien il eſt dangereux de recevoir ſans reſpect & ſans attention, les propoſitions qu'un Turc fait à un eſclave ; c'eſt pourquoi je me levai, & après avoir fait une profonde inclination à mon Théologien Mahometan, je lui dis que j'avois beaucoup de conſidération pour ſa perſonne, & pour celui qui lui donnoit la peine de me venir entretenir ; mais que j'étois ſi peu en état de rien écouter des affaires de Religion, que je n'avois rien à lui répondre ; que j'aimois à connoître la vérité, mais qu'il falloit une grande liberté d'eſprit & de corps, pour ne rien faire qui pût être ſoupçonné, ou de crainte ou d'interêt. Ainſi me laiſſant emporter aux connoiſſances Théologiques dont mon eſprit étoit penetré, je dis au Turc qu'il étoit honteux à leur ſecte, de preſſer des malheureux Eſclaves de changer de Religion : que tous les mouvemens

qu'ils

qu'ils ſe donnoient pour ce ſujet, leur donnoient un certain mépris parmi les honnêtes gens; que le changement du cœur ne peut venir que de la preſomtion de l'Eſprit; & que l'Eſprit ne peut être éclairé, que par une lumiére qui vient d'en haut; que lorſqu'un Eſclave paſſoit du Chriſtianiſme au Mahometiſme, c'étoit parcequ'il craignoit les peines qui ſont attachées à la ſervitude, ou qu'il déſiroit des plaiſirs & des biens dont il ne pouvoit joüir dans ſa malheureuſe condition; qu'ainſi ces deux motifs n'étant pas aſſez nobles pour perſuader un homme raiſonnable, un changement qui provenoit de pareilles cauſes étoit criminel, bien loin de meriter des récompenſes éternelles; qu'il falloit me prouver auparavant que Mahomet étoit envoyé de Dieu pour donner ſa loi aux hommes, & me convaincre que la Religion des Chrétiens n'étoit pas plus ſainte, & plus conforme à la droite Raiſon, que toutes les autres Religions enſemble, que ſi lui-même vouloit m'écouter à ſon tour, je lui prouverois en peu de mots combien il étoit plus Eſclave que moi, dans le ſein même de cette aparente liberté,

berté, dont il joüiſſoit ; & que pour moi tout chargé de fers que j'étois, je m'eſtimois plus heureux ; & vivois plus tranquillement, que les Turcs qui croyent être les plus heureux du monde.

Le Dervis m'avoit écouté avec une patience admirable. Il me dit qu'il s'étoit attendu que je lui tiendrois un tel langage ; mais qu'il ne ſe rebutoit pas pour cela : je reſpecte encore en vous ajoûta-t-il, le ſang Mahometan dont vous avez été formé, & ce ſang fera ſon effet lorſqu'il plaira à Dieu, & à nôtre grand Prophéte ; je vous laiſſe avec eſpérance de vous revoir bientôt ; puiſſe la roſée du Ciel blanchir vôtre ame ſouillée des opinions étrangéres, comme elle blanchit la gaze & les toiles qui ſont deſtinées pour les Turbans qui couvrent les têtes des ſages Empereurs du monde. A Dieu Luzaïſem, j'eſpére que vous reviendrez à moi.

Je reſtai ſeul après cette viſite juſqu'à une heure après midi. Alors un de ces eſclaves qui travailloient avec moi au jardin, m'aporta un plat ou il y avoit du Peleau & un quartier d'une

ne volaille bouillie, avec un petit pain, un coquemar de café, & quelques confitures ſéches. Ce ſervice qu'on me preſenta avec beaucoup de reſpect, m'étonna ; j'avois accoûtumé auparavant de trouver du gros pain, quelques légumes avec du poiſſon ſalé, ou du beuf bouilli qu'on mettoit ſur ma fenêtre à l'heure de vêpres, & le ſoir je ne trouvois que du pain & un peu de méchant fromage de chèvre. Je craignis qu'on ne me voulût faire accroire que j'étois Turc & que j'avois enfin conſenti à tout ce qu'on avoit demandé de moi. Dans cette penſée je me levai, & m'étant envelopé de ma couverture, je dis à l'eſclave qu'il s'étoit trompé, que j'avois déja mangé les féves qu'on m'avoit aportées ſur ma fenêtre, & qu'ainſi il prît la peine de rendre ces mets aux perſonnes qui lui avoient commandé de me les aporter.

L'eſclave obeït, & ſur les quatre heures je vis entrer mon ayeule qui m'appellant par le nom que le Dervis m'avoit donné, me dit que je n'étois pas ſage, & qu'elle vouloit que je le devinſſe malgré moi. Comme il étoit tard, & que j'étois déja fort extenué

par

par la triſteſſe, & par l'abſtinence que je faiſois depuis pluſieurs jours, il me prit une foibleſſe qui m'ôta toute connoiſſance. Cette femme en fut allarmée, & appella du ſecours ; ſa belle fille qui étoit jalouſe & qui étoit au jardin, accourut avec ſes deux Eſclaves, qui furent extrêmement étonnés de voir leur vieille Maîtreſſe panchée ſur mon viſage, répandre des larmes, & ſe deſeſperer. On ne penſa qu'à me ſoulager, ſans s'abandonner à des réflexions inutiles ; on employa pour cet effet les eſſences les plus précieuſes car il n'y a point de vin dans les maiſons des véritables Muſulmans. Enfin après deux heures de peines & de tourments, j'ouvris es yeux & me vis avec ſurpriſe, environné de quatre femmes qui toutes verſoient des larmes, & de trois ou quatre hommes chacun empreſſés à m'apporter du ſoulagement. La connoiſſance me revint, & m'étant aperçu que ma vieille mére pleuroit, & qu'elle me tenoit une main ſerrée dans la ſienne, je lui dis d'un ton bas, ce n'eſt pas ici le moyen de me guérir ! je ne ſuis malade que de triſteſſe, vous n'aurez de moi que mes triſtes os par

la route que vous tenez ! rendez-moi mes habits d'Eſclave, & ne me contraignez pas à vous haïr. Ah ! malheureux, me dit la vieille ! tu inſultes celle que tu dois honorer ! tu conçois le deſſein de me haïr, lorſque je viens te rendre le plus heureux homme de la terre ! Crois tu qu'on traite tout le monde comme tu es traité ici ? & ſi tu ne me touchois pas de près, je me ſoucierois fort peu, je que tu fuſſes libre, mais je veux que tu le ſois ; quelle répugnance as tu donc pour nôtre loi, qui te la faſſe mépriſer avec tant de ſuperbe, & que trouves-tu dans la tienne de ſi grand & de ſi conſolant, qui t'oblige à préferer pour elle les chaines a la liberté ? tu ne ſais pas encore tous tes malheurs & toutes mes bontés, ingrat que tu es ! peut-être que lorſque tu ſçauras que j'ai empêche que tu ne fuſſes empalé, tu prendras les ſentimens qu'il faut pour me plaire. A ce mot d'empaler tout mon ſang ſe glaça ; mais comme je ne me ſentois coupable d'aucun crime qui meritât cette peine, je lui dis qu'on pouvoit ſuppoſer tout ce qu'on voudroit pour me perdre ; mais que j'eſpérois en Dieu

qui

qui ne permettroit pas que je fuſſe expoſé à un ſi rude tourment, & que la mort que je ſentois aprocher me délivreroit de leur cruauté. Dans le moment, ma fiévre redoubla, & je donnai des ſignes d'une mort prochaine. Mais ma vieille mére m'aimoit trop pour conſentir à ma perte. Comme elle ne vouloit pas montrer qu'elle manquât de zéle pour ſa Religion, elle prit le parti de faire retirer ſes femmes, & me laiſſa l'Eſclave Meſſinoiſe, laquelle étant de mon païs, & parlant la même langue, pourroit m'être plus agréable que quelque autre perſonne. Je tombai dans ce moment dans une ſi grande indifférence pour la vie, que je ne fis pas ſeulement réflexion à la perſonne qu'on me donna pour me ſervir. Quelque tems s'étant paſſé ſans rien dire ni l'un ni l'autre : *Muriola*, c'étoit le nom de cette Meſſinoiſe, me dit en bon Italien, *Signor Napolitano penſate à vivere, la morte non è perchi non puſſe eſſere beato, curate puro, la libertà ſeguitera la ſua ſalute.* Ces paroles Italiennes me tirerent de ma profonde rêverie. Je tournai les yeux ſur la perſonne qui les avoit prononcées, & je fus ex-

extrêmement ſurpris de voir une fille devint deux ans, belle, & d'un air le plus charmant du monde, me dire en ſa langue, je loüe le Ciel de m'avoir fait trouver cet emploi dans ma triſte ſervitude, tous ceux que j'ai ſervi depuis que je ſuis dans ce lieu; m'ont chagriné, & m'ont fait verſer des larmes; celui de rendre ſervice à un homme de mon païs, & de le ſecourir dans ſon infirmité m'eſt ſi agréable, que je ne crois pas être Eſclave quand je puis parler avec des gens de ma patrie, & ſecourir un pauvre Chrêtien. Ah! Mademoiſelle, lui dis-je, ne me conſeillez pas de vivre, laiſſez-moi mourir, aidez-moi à finir mes triſtes jours pour me délivrer du ſuplice affreux qu'on me prépare. O Dieu! qui m'auroit dit que chez mes propres parens j'euſſe dû rencontrer un ſort ſi malheureux, & que pour n'adhérer pas à leurs ſuperſtitions ridicules, on dût me livrer au plus horrible genre de mort que la cruauté puiſſe imaginer. De quel ſupplice & de quelle mort parlez-vous! me dit la charmante eſclave révez-vous Signor Franciſco! Car je m'étois déja nommé à cette fille: &

c'eſt

c'eſt la coûtume de nôtre Nation qu'aux premiers entretiens qu'on a avec les perſonnes on leur demande leurs noms: on ne penſe qu'à vous faire du bien ; il eſt bien vrai qu'on voudroit vous faire changer de Religion , mais on vous donnera tant de tems pour vous y réſoudre, & pour vous faire inſtruire , que peut être les choſes prendront une autre face avant que vous ſoïez en état de leur tenir parole ; ne negligez donc point un conſeil que je vous veux donner ſur lequel je vous prie de faire quelque attention. Gabrielle & moi demeurons avec une Patrone fort aimable , & du plus riche naturel du Monde ; elle ne nous entretient jour & nuit que des prodiges de ſon Prophéte, & des douceurs de ſa loi ; dans les commencemens nous mépriſions ſa converſation , mais nous nous apercûmes que cette maniére d'agir nous faiſoit ſouffrir des inſultes, & même des coups par un vilain Eunuque qui nous faiſoit mille piéces ; Préſentement nous ſommes d'accord avec nôtre Patrone , nous vivons plus heureuſes parce que nous ſommes plus dociles ; nous écoutons volontiers ſes contes ridicules ;

nous la mettons ſouvent ſur ce chapitre, & lui faiſons eſpérer de nous rendre lorſque nous ſerons bien perſuadées: dans cette attente je puis vous aſſurer qu'elle nous adore; j'ai la clef de tous les bijoux, & Gabrielle eſt ſi fort la maîtreſſe de ſon eſprit, que dernièrement pour nous divertir, & nous venger des inſultes que nôtre Eunuque nous avoit fait autrefois, elle eut la complaiſance de lui faire prêter ſon gros nez à plus de deux cent chiguenaudes que nous lui donnâmes; nous le mîmes tout en ſang; & les grimaces horribles que cet Eunuque faiſoit à chaque coup que nous lui donnions, nous furent un paſſe tems, dont le ſouvenir m'excite encore à rire.

Ainſi paroiſſez doux & preſque indolent ſur cette matiére; le Dervis que vous avez inſulté vouloit aller ſe plaindre au Sargiac, (c'eſt le Gouverneur); car il faut vous favoüer, qu'on vous auroit fait empaler ſans vôtre ayeule: parce que c'eſt un crime irrémiſſible dans ce païs, que de parler de la Religion en d'autres termes que les plus ſoumis & les plus reſpectueux. Ma Patrone nous a ſouvent entretenu de vous, & de vôtre

tre bonne mine ; elle fait eſpérer à celle de nous deux qui vous gagnera le plûtôt l'honneur d'être vôtre Epouſe ; elle nous a entretenuës de vôtre hiſtoire que la vieille ſa belle mére lui avoit apriſe ; & il ne ſe paſſe aucun jour que nous n'ayons une longue converſation ſur vôtre ſujet. Je ne ſçavois que répondre à ce diſcours de *Mariola* ; je connus bien qu'il y avoit quelque miſtére entre ces femmes, que je ne pouvois pénétrer. Je voulus m'en éclaircir ; c'eſt pourquoi je témoignai à cette fille, que j'étois curieux de ſçavoir le ſujet de leurs entretiens. Je n'eus pas beſoin de faire de longues priéres, elle m'apprit que j'avois fait une conquête ſans y penſer, laquelle m'auroit coûté la vie, ſi je n'avois été préſervé par un eſpéce de prodige.

Nous étions dans la ſaiſon de l'autonne, où l'on a accoûtumé de paſſer quelques tems à la campagne, non pas à faire vendange, car les Turcs comme j'ai déja dit, ne boivent point de vin, mais ils font ſécher grande quantité de figues, de raiſins, & de pluſieurs autres fruits qu'ils conſervent pour leur proviſion, & dont ils font un trafic

conſidérable, en occident : Les femmes dans ces lieux y ſont beaucoup moins retirées qu'à la Ville, elles ſe promènent, elles vont à la pêche, & tâchent pour ſe divertir de faire quelques piéces aux Eſclaves, qui ont pour lors la liberté de les voir & de leurs parler. Je n'étois pas encore revenu d'une fiévre maligne qui m'avoit tout-à-fait abatu, & qui m'avoit procuré la liberté de vivre à ma maniére, & ſans que perſonne me parlât que *Mariola* qui me demanda ſi je ne ſerois pas guéri quand il faudroit aller à la vigne, & ſi je ne ſerois pas bien-aiſe de prendre l'air & de me divertir. Je lui répondis que je me ſentois foible à ne pouvoir faire un pas, & que ma maladie qui n'avoit duré que vint quatre heures m'avoit plus fatigué qu'une autre maladie de ſix mois n'auroit pû faire ; que d'ailleurs je n'avois aucun habit pour ſortir, depuis qu'on m'avoit ôté ma cape, & que je ne me réſoudrois jamais à prendre le Turban quand je devrois périr mille fois. J'ai pourtant promis de vous le faire accepter me dit cette belle Meſſinoiſe, & vous ne devez pas vous faire une

peine

peine ſur cet article ſi on vous laiſſe la liberté de vivre dans vôtre Religion, car l'habit ne fait pas le Moine diſons-nous en Sicile, vous ne devez pas même vous engager à aucune promeſſe qui puiſſe allarmer vôtre conſcience : il faut s'aider dans la ſervitude de tout ce qu'on peut ; que ſçavez-vous ce qui pourra arriver de cette eſpéce de maſcarade ? Ce que je vous promets de ſeur, c'eſt que ſi vous voulez-vous trouver le moyen de vous mettre en liberté, & de nous la rendre auſſi à Gabrielle & à moi, la choſe vous ſera fort aiſée ; car nos Patronnes qui vous aiment comme leur enfant, vous donneront des marques de leur tendreſſe d'abord qu'elles pourront le faire avec bienſéance, & ſur tout ma jeune Maîtreſſe qui ſent une violente paſſion pour vous. Mais lui dis-je, *Mariola*, elle eſt ma tante; ma mére étoit ſœur de ſon mari. Bagatelles, me dit-elle, l'amour ne ſçait pas faire ces différences, & la belle Zaïde ne peut s'empêcher d'être ſenſible en vous voyant ; c'eſt elle qui ſous l'habit de Gabrielle vous vola la boëte dans laquelle étoit le portrait qu'elle vous

avoit aperçu de ſa jalouſie, & qu'vous donna ce dizain de criſtal; elle nous fit confidence de ſon vol, & nous l'ayant montré, nous lui dîmes qu'elle n'avoit pas pris le bijoux le plus precieux, & que cette boëte renfermoit le portrait de quelque perſonne qui faiſoit le ſujet de vôtre mélancolie. La curioſité eſt de tout païs, & les Turques en ont encore plus que les femmes d'Europe; ainſi ſi vous venez à la vigne, comme vous y viendrés infailliblement, preparez-vous à faire voir à Zaïde, le portrait que vous lui avez caché, c'eſt un ordre qu'elle m'a dit de vous faire ſavoir; cette femme eſt impérieuſe, & d'une telle fierté qu'elle ſe porteroit aux derniéres extrêmités ſi vous réſiſtiez un moment à ce qu'elle deſire. Je priai *Mariola* de me laiſſer ſeul pour penſer à ce que je pourrois faire: je repaſſai cent choſes differentes dans mon imagination, je raiſonnai en Chrêtien, en honnête homme, & je tournai ma conſcience en mille différentes maniéres, ſans que rien fût capable de me la rendre tranquille; je ne pouvois me réſoudre ni à paroître Turc, ni à répondre à un amour criminel & contraire

traire au reſpect qu'inſpire la nature. Enfin le tems de partir pour la campagne aprochant tous les jours, & voyant bien que je ſerois obligé à ſatisfaire à toutes les choſes ſur leſquelles *Mariola* m'avoit prévenu; je fis achéter quelques couleurs fines par un Eſclave, & ayant preparé un morceau de vélin de la grandeur du portrait de la Marquiſe, j'y peignis moi-même une femme telle que mon imagination me fournit, & la plus belle qu'il me fut poſſible: j'avois appris à déſigner pendant mon ſéjour à Rome, & je m'étois même un peu exercé à la mignature lorſque j'étois à Naples chez ma bonne Maîtreſſe; cela me ſervit parfaitement, car le tems de partir étant venu, ma vieille Patrone qui m'avoit fait faire mille careſſes ſur l'eſpoir que *Mariola* lui avoit donné de mon changement, vint elle même me dire que nous partirions le jour ſuivant, & que je ſerois près de leur litiére. Je la remerciai en lui rendant le même honneur qu'elle me faiſoit, & je la priai de ne vouloir rien exiger de moi qui fût oppoſé à la liberté de mon ame, qu'elle me donnât du tems pour penſer

à lui obeïr, & que ſi je prenois l'habit qu'elle m'avoit préparé, c'étoit pour me couvrir, & ne paroître point dans un état contraire à la bienſéance. Elle voulut me voir habiller, & me couper elle même les cheveux avec ſes ciſeaux. Enfin je n'eus pas plûtôt le turban ſur la tête, & le cimeterre au côté, que cette femme ne ſe poſſéda plus; elle m'appella ſon Lion, ſon tonnerre, & toute la force de ſa race; enfin elle me donna tant de noms & me fit tant de careſſes, que j'avois honte de toutes ſes foibleſſes.

Le lendemain dès qu'il fut jour on m'aporta du peleau & du café, & je trouvai à la porte du logis un cheval prêt; j'en accommodai les étriveers à la maniére d'Europe, car les Turcs s'en ſervent tout autrement que nous, & paroiſſent plûtôt à genoux qu'aſſis; je montai ſur ce cheval avec quelque adreſſe, & me tenant à côté des litiéres où étoient les Patrones, j'eus une converſation avec elles touchant la beauté de leur Païs, dont elles parurent très-ſatisfaites. Comme nous étions près de la vigne où nous devions mettre

To:1.Pa:177.

tre pied à terre, un taureau échapé, & qu'on avoit bleſſé dans les bois, vint droit à la litiére des deux Patrones ; elles s'en aperçurent, & ſe crurent expoſées au plus grand des perils, lorſque je me preſentai devant cet animal furieux, le ſabre à la main ; mais comme j'avois peu d'expérience, & que je n'étois pas même aſſez bien remis pour pouvoir me deffendre, le taureau m'enleva de deſſus mon cheval qu'il creva d'un coup de corne, & me paſſa deſſus le corps, me laiſſant preſque mort & ſans aucune connoiſſance. Les femmes étoient entrées dans la maiſon, & avoient envoyé quelques Eſclaves pour me deffendre contre cette furieuſe bête, mais il étoit déja parti, & on me raporta ſur un lit, ſans donner aucun ſigne de vie ; c'eſt dans cette occaſion où il m'arriva la plus cruelle de toutes les avantures ; mon ayeule vouloit ſe deſeſperer, & la jeune Patrone fit des extravagances qui me ſurprirent quand on me les raconta. Après qu'elles m'eurent dépouillé tout nud, & qu'elles m'eurent fait viſiter par un Chirurgien qu'on avoit mandé au plus vîte ; voyant que je ne donnois

nois aucun ſigne de vie, elles crurent que c'étoit fait de moi; & ne pouvant ſe conſoler qu'un homme de leur ſang ne fût pas circonci, elles ſe reſolurent de me faire faire cette cruelle opération, croyant bien que dans l'état ou j'étois je ne pourrois y réſiſter. Pour cet effet elles firent venir le Dervis qui m'avoit catéchiſé, il ne demeuroit qu'a une demi mille du lieu où nous étions. Etant arrivé il conſola mes Patrones; & après avoir fait ſes priéres, il s'approcha de moi, il me purifia, & me jetta deux ou trois ſeaux d'eau ſur le corps, ſans que rien fût capable de rappeller mes eſprits. Enfin après pluſieurs cris redoublés, & m'avoir demandé ſi je ne voulois pas croire en Dieu, l'adorer, & vivre dans la loi qu'il avoit donnée aux hommes par ſon grand Prophéte Mahomet: mes Patrones répondant pour moi que je le voulois, ce déteſtable Dervis m'auroit coupé le prépuce, ſi lorſqu'il appuya le couteau, la douleur ne m'eût fait revenir de mon évanoüiſſement. Je ne ſaurois vous exprimer la rage dont je fus tranſporté quand je me vis en cet état; l'opération n'étoit faite qu'à demi,

mi, je perdois beaucoup de ſang, & je ne ſçavois comment l'arrêter. Ma vieille Patrone me voulut perſuader de laiſſer achever la cérémonie ; mais l'air dont je la regardai ſans lui répondre, la fit pâlir. Elle ſortit, & m'envoya un Eſclave pour me dire de me laiſſer mettre du moins des poudres aſtringentes afin d'arrêter le ſang. Je voulois mourir, & je n'étois capable d'aucun conſeil. Enfin comme mon feu commençoit à ſe ralentir, & ſentant diminuer mes forces, je craignis de retomber en foibleſſe, & qu'on ne me joüât encore le même tour ; je dis à cet Eſclave d'aller chercher le Chirurgien, & qu'on ſe gardât bien de faire aprocher de mon lit ce deteſtable Dervis, que je m'en déferois quand je devrois être empalé dans le moment, que ſans certaines conſiderations, je ferois périr toutes les perſonnes qui avoient eu part à une telle malice. *Mariola* qui entra dans ce moment, me pria de me modérer, & de recevoir les excuſes qu'on me feroit ſur ce ſujet : elle me fit prendre un bouillon & quelques confitures qu'on lui avoit ordonné de m'aporter.

La nuit étoit déja venuë, & tout le monde ſe diſpoſoit à ſe mettre au lit, lorſque nous entendîmes heurter à la porte, avec beaucoup de précipitation; l'Eſclave qui fut l'ouvrir, vint dire à la vieille Patrone qu'il y avoit un homme qui vouloit la voir; elle ordonnat qu'on le fît entrer: c'étoit un jeune marchand de Marſeille appellé N... qui venoit avertir cette Dame, du malheur qui étoit arrivé à ſon fils ainé lequel venoit d'être fait Eſclave par des Corſaires François, & que s'étant bien défendu avant que de ſe rendre, & ayant tué de ſa propre main le Capitaine du navire, il avoit receu cinq bleſſures dans le corps, qu'un de ſes fréres qui étoit Lieutenant du Corſaire venoit de lui écrire cette avanture, & que ſi l'on vouloit le rachéter, on n'avoit qu'à lui donner 500. Piaſtres, que ſur ſon billet on le mettroit en liberté. Cette nouvelle mit l'allarme dans cette maiſon; toutes les femmes coururent à l'apartement de la vieille; & j'appris le ſujet d'une ſi grande affliction par *Mariola* qui vint me dire que j'étois vengé de la piéce qu'on venoit de me faire, que le Patron de la

mai-

maiſon étoit dangereuſement bleſſé, qu'il étoit tombé entre les mains des Corſaires François, & que tout ſon équipage étoit preſque péri avec ſon vaiſſeau qu'on avoit coulé à fonds. Cette nouvelle qui m'auroit beaucoup réjoüi dans un autre tems me donna quelque ſujet de triſteſſe. Je priai *Mariola* d'aller témoigner à ma grand mére & à ma tante, la part que je prenois à un ſi grand malheur, & que ſi j'oſois y aller moi-même, elles connoîtroient combien leur interêt m'étoit cher.

Dès qu'il fut jour le Marchand François eut ordre de racheter le Capitaine: on lui fit un billet de la ſomme qu'il demandoit; mais il revint trois jours après remettre le billet à ma Patrone, la priant de vouloir ſe conſoler de la perte de ſon Fils, ayant appris par une lettre que le cinquiéme jour après le combat il étoit mort de ſes bleſſures regretté de ſes propres ennemis. Il y avoit déja trois ou quatres jours qu'on n'entendoit que pleurs & cris dans la maiſon; ils redoublerent alors plus fortement, & jamais campagne ne fut plus triſte que celle que nous paſſâmes;

tout le monde y gardoit un profond ſilence, & cependant la recolte des fruits ſe faiſoit ; mais ſans cette joie & cette liberté que l'on goûte ordinairement à la campagne.

Quelques jours après ces méchantes nouvelles, *Mariola* me dit qu'un de ces ſoirs j'aurois un grand combat à ſoûtenir pour le portrait de la boëte qu'on m'avoit volé, & que pour ce ſujet on l'avoit priée de prêter ſes habits. Je la remerciai de ſon avis, & me preparai à joüer mon perſonnage le mieux qu'il me ſeroit poſſible. Je n'avois vû aucune de mes Patrones tout le tems du deuil ; je voyois tous les jours *Mariola*, à qui j'avois permiſſion de parler pour ſçavoir de leurs nouvelles ; je recevois par la même Meſſagére mille témoignages d'affection de l'une & de l'autre. Enfin le ſoir qu'on m'avoit prédit étant venu, ſur les trois heures de nuit la jeune veuve revêtüe des habits de ſon Eſclave entra dans ma chambre ; je ne la voyois point parce qu'elle étoit venuë avec une lanterne ſourde ; elle s'approcha de mon lit, & me croyant endormi, elle m'appella pluſieurs fois ſans que je

vou-

vouluſſe lui répondre. Enfin elle ouvrit ſa lanterne, & m'aïant conſideré aſſez longtems, elle la poſa à terre, & mettant ſon beau viſage contre le mien, elle me dit Luſaïzem, Luſaïzem éveillez-vous; je ne pus tenir d'avantage contre ces careſſes, & feignant de croire que c'étoit *Mariola*, je commençai à la nommer par ſon nom, & lui dire que je n'aprouvois point ſa conduite, que je voulois bien que pendant le jour elle vint m'apprendre des nouvelles de ma Patrone, mais que je ne lui pardonnois pas de venir la nuit m'expoſer à recevoir de mauvais traitemens ſi on découvroit une ſemblable viſite, & que j'en avertirois ma Patrone, ſi elle revenoit une ſeconde fois. Elle ne me répondît pas un ſeul mot, elle me preſſoit ſeulement davantage entre ſes bras; mais je paroiſſois froid & inſenſible, feignant de croire que c'étoit une Eſclave. Enfin elle commença a me dire en langue Turque que j'entendois déja très-bien, vous pouvez être heureux, Luſaïzem, & la fortune vous offre la plus belle occaſion du monde pour le devenir. Ah! Madame! lui dis-je, la reconnoiſſant à ſa voix, eſt-ce

ce vous ? à quel peril vous expoſez-vous en venant ici toute ſeule à l'heure qu'il eſt ? ſi vôtre eunuque vous ſoupçonne vous êtes perduë & moi auſſi. Hé ne crains rien, me dit elle, tout le monde dort dans le logis, il n'y a que moi qui ſuis éveillée, & c'eſt l'amour qui me fait agir, & elle ne me donne point de repos que lors que je te vois, tu m'as ſû trop plaire, Chrêtien ! & tu ne ſouffres pas la moitié de la peine que tu fais ſouffrir aux autres ! avant que j'apriſſes que tu étois du ſang de mon Epoux, j'avois conçu pour toi l'amour que je te temoigne ; c'eſt moi qui te demandai ſi fiérement ce bijoux, croïant d'y trouver quelque portrait d'une rivale ; ſi *Mariola* à qui j'ai fait confidence de ma paſſion, t'avoit voulu dire le trouble que je reſſentis en ne trouvant pas ce que je cherchois dans cette boëte, elle t'auroit pû apprendre que je reſtai immobile deux heures durant, & que je formai le deſſein d'avoir ce portrait à quelque prix que ce fût ; dans ce tems-là tu fus reconnu, & les différens accidens qui te ſont arrivés, & que nous avons reſſenti nous mêmes ne m'ont pas permis

de

de venir à bout de mon entrepriſe ; preſentement que j'en trouve l'occaſion, je te prie ne me refuſe pas cette grace, pour m'aſſurer que tu n'aimes rien dans le monde. Non lui dis-je Madame, je n'aimes rien, & juſques aujourd'hui j'ai été inſenſible à toutes les beautés de la terre ; il eſt vrai qu'étant encore enfant, une jeune Princeſſe à Rome me donna ſon portrait que j'ai toûjours gardé depuis ; cette Princeſſe eſt morte il y a dix ans, & en repaſſant dans ma ſervitude, tous les événemens de ma vie, je n'ai pû m'en ſoûvenir ; qu'en regardant ſon portrait & faiſant réfléxion ſur le changement de ma condition, je verſe des larmes au ſujet de la liberté que j'ai perduë.

Tu n'as donc jamais donné ton cœur à perſonne me dit elle, & tu peus ſans mentir, m'aſſurer qu'aucune Dame ne le poſſéde ? non lui dis-je, je n'ai jamais rien ſenti de ce qu'on appelle la paſſion d'amour, & je ne croi pas être même capable d'aimer autre choſe que ma liberté. Tu en eſt donc bien charmé reprit la Patrone ; mais une Dame qui en t'aportant des richeſſes très-conſidérables, te procureroit cette

te liberté, ne ſeroit elle pas digne de te plaire? helas! quelle Dame penſeroit à moi, lui dis-je, dans l'état où je ſuis! je ne ferai jamais rien contre ma conſcience, & je ſçais que dans ce païs je ne puis ſonger à aucun établiſſement, à moins que je ne viole la foi que j'ai promiſe à Dieu. Je veux te guérir de tes ſcrupules, me répondit elle; mais avant que de te dire tout ce que je veux t'apprendre, donne moi le portrait de cette Princeſſe, & prouve moi par là que tu n'aimes rien que ta liberté comme tu dis. Je lui donnai le portrait que j'avois fait à Patras avant que de partir pour la campagne; en ſuite ma Patrone s'en retourna dans ſon apartement craignant que le jour qui s'approchoit ne l'expoſât à être reconnuë. Elle me dit en partant que lors que nous ſerions arrivés à Patras, nous aurions des converſations ſecretes dans ſon apartement, que cependant elle me prioit d'apprendre à compoſer le *Selan*, ou bouquet de fleurs, afin de pouvoir nous entendre, & nous communiquer nos penſées les jours que nous ne pourrions pas nous entretenir; je lui promis de m'en faire inſtruire: elle me donna

donna un cœur d'or émaillé & enrichi de diamans tout autour, & d'un gros rubis dans le milieu, avec un bracelet de ſes cheveux, qu'elle m'attacha elle même au bras gauche; enſuite elle me quitta, & je ne la revis que quatre jours après que nous fûmes de retour à la Ville. Tout les domeſtiques avoient pris les devants, & les deux dames n'étoient arrivées à Patras qu'à l'entrée de la nuit, ſans autre ſuite que de celle de quelques femmes & de quelques Eunuques.

Le lendemain tout ce qu'il y avoit de gens de conſidération dans la Ville vinrent rendre viſite à ces deux Dames; elles étoient des plus aparentes du païs; & le frére de ma Patrone, qui étoit dans la faveur de Couproli, & qui poſſédoit un emploi conſidérable chez ce prémier Miniſtre de l'empire, donnoit un merveilleux crédit à la famille de Muſeullem. J'eus quelque tems après l'honneur d'être preſenté au Sangiac, en qualité de parent de la famille. Comme je parlois aſſés bien la langue Turque, il ne me fut pas difficile de me dire de la nation; mon ajeule m'avoit prié de ſoûtenir ce caractére juſques au bout,

bout, & je m'en acquittai parfaitement bien étant ſorti de chez ce Gouverneur, comblé de préſens & de témoignages de ſon eſtime. Cependant je ſoupirois toujours après mon retour à Naples. Il y avoit près de deux ans que j'étois dans l'eſclavage, ſi on pouvoit appeller un eſclavage la maniére dont je vivois : Je ne pouvois me ſouffrir ſous l'habit d'un infidele ; & quoique je ne fuſſe connu de perſonne que de quelques Italiens qui avoient été pris avec moi, je n'oſois paroître devant eux ſans reſſentir de la confuſion. Un jour que je me promenois tout ſeul hors de la Ville, je trouvai le Patron avec lequel je m'étois embarqué pour paſſer dans l'Ile de Malthe : il ne me reconnut point ſous mon habit, & j'aurois eu de la peine à le reconnoître auſſi lui-même tant il étoit changé, ſi je n'avois trouvé cette occaſion pour lui parler : il venoit d'un jardin près de la Ville, & portoit une corbeille pleine de fleurs d'orange ; je le priai en lui jettant quelques medins, de vouloir m'en donner quelques brins ; il me dit en bon Italien, qu'il voudroit être le Maître de ces fleurs pour me les offrir toutes,

tes, mais qu'il me prioit de me contenter de celles qu'il me donna ſur le champ. Le ton de ſa voix & de ſon langage me le firent reconnoître, & après lui avoir ôté ſa corbeille de deſſus la tête, je l'embraſſai en le nommant par ſon nom. Le pauvre homme me reconnut quoi que je fuſſe déguiſé: & s'éloignant de moi comme s'il avoit parlé au diable: allez, allez, me dit-il, malheureux, vous avez renié la foi pour un peu de bien! il vaudroit mieux que vous fuſſiez mort plûtôt que d'avoir donné un tel ſcandale.

Cet homme groſſier & nullement éclairé, me fit là un diſcour bien plus ſenſible que pas un que j'aie entendu de ma vie; je l'aſſurai que j'étois auſſi bon Chrêtien que lui, & qu'il s'étoit trompé, par les apparences, qu'il ne ſçavoit pas tout le miſtére de cet habit; & que s'il vouloit me donner un rendez-vous en quelque endroit où je puſſe l'entretenir, je lui aprendrois l'état préſent de mes affaires, & que nous prendrions enſemble des meſures pour nous mettre en liberté. Ce Patron avoit de l'eſprit, & étoit d'ailleurs fort bon & hardi matelot. Le mot de liberté

berté lui fit ouvrir les oreilles à ma propoſition, il ſembla ajouter foi a mes paroles, & nous convinmes d'une entrevûe hors de la porte d'Athenes, par laquelle il paſſoit tous les jours pour aller au jardin de ſon Patron. Le lendemain à la même heure je le trouvai encore revenant du même endroit; je lui appris là comment j'étois chez la vieille Azemire, & la facilité avec laquelle je pouvois emporter beaucoup d'or & de pierreries s'il étoit aſſez hardi pour entreprendre de ſe ſauver avec moi. Ce Patron commença à me baiſer les mains, & me dit que bien loin d'avoir peur, il n'y avoit point de péril auquel il ne s'expoſât volontiers pour recouvrer ſa liberté, & pour voir ſa pauvre famille, de laquelle il n'avoit pû ſavoir aucune nouvelle depuis deux ans que nous avions été pris; pour ce ſujet il faut ajoûta-t-il que vous affectiez d'être bon Turc, & puis qu'on vous croit déja tel, vous devez entretenir vos parents dans cette croyance, en ne faiſant rien qui ſoit contraire à leur Religion; ne refuſez même pas d'aller à leur Moſquée; & ſi l'on parle de vous établir,

accordez

accordez tout afin de ne leur donner aucun lieu de ſe méfier de vous: lors que cela vous aura bien reuſſi, demandez permiſſion d'aller à la Cour, ou d'etrafiquer ſur mer; ſur ce plan nous diſpoſerons toutes choſes, & je vous promets que nous réuſſirons.

Je demandai au Patron *Antonio* (c'étoit ſon nom) comment je pourrois ſçavoir de ſes nouvelles quand je ſerois prêt: il me dit que je n'aurois qu'à aller au Bain le ſoir, dans le tems que les Eſclaves ſe retireroient, & qu'en l'apercevant je lui fiſſe un ſigne de tête, que cela l'avertiroit de ſe tenir prêt, & qu'au ſecond jour que je lui ferois le même ſigne, il partiroit le lendemain matin, au lieu d'aller au travail. Aïant ainſi pris nos meſures, je ne penſai plus qu'à exécuter mon deſſein; pour cela je parus de la meilleure humeur du monde, & l'eſpérance dont je me flatois de revoir bien-tôt ma chére Patrie, m'avoit donné un air de ſanté, & un enjoüement dans toutes mes actions, qui charmoit mes Patrones & me les rendoit favorables en tout ce que je voulois. Le Dervis étoit tous les jours au logis, & s'étant mis en tête d'achever

chever l'ouvrage qu'il avoit commencé, il me remit ſur le chapitre de la Religion. Je lui parus plus traitable, & je l'aſſurai de ne lui être aucunement contraire, s'il vouloit me laiſſer dans l'état où j'étois, & ſe contenter de l'operation qu'il avoit commencée, ſans vouloir l'achever. Il me dit qu'il en falloit faire au moins la rejouiſſance & venir à la Moſquée. Je le priai de ne pas faire éclater une choſe qu'on croïoit déja aſſez dans la ville, qu'il expoſeroit mon ayeule à avoir des reproches du Sangiac qui me croïoit Turc d'origine & bon Muſulman, qu'il devoit ſe contenter ſi j'en faiſois toutes les fonctions, ſans m'embaraſſer des ceremonies, qui ne ſont point eſſentielles au Mahometiſme. Ce Dervis étoit une bonne perſonne, & aimoit aſſez les honnêtes Femmes; je redoublai mes ſoins, envers lui, & je lui fis des préſens; enfin je le mis ſi avant dans mes interêts, qu'il me prenoit par tout pour un des plus zelés Muſulmans de la Loi.

Il s'étoit fait un mérite de mon changement auprès d'Azémire qui l'avoit récompenſé, & qui le loüoit beaucoup d'a-

d'avoir ſi bien réuſſi. Ce n'eſt pas la coûtume en Turquie, que les hommes mangent avec les femmes, cependant j'eus toûjours la table de ma grand mére; & comme j'étois jeune, cette bonne vieille me faiſoit des careſſes extraordinaires, & n'auroit ſû paſſer un jour ſans me donner des marques de ſa tendreſſe. Il ne me fut pas difficile d'entrer dans tous les ſecrets de ſa famille, m'étant acquis un ſi grand pouvoir ſur ſon cœur & ſur ſon eſprit, que rien ne ſe faiſoit plus que par mon ordre; j'achetois, je vendois, je changeois des Eſclaves, j'en recouvrois d'autres; enfin j'étois le Maître de ſa maiſon, & le ſoin des affaires ne rouloit que ſur moi. Il n'y avoit preſque pas de jour que Zaïde ne vint ranger certains pots de fleurs dans mon parterre, & par cet arrangement miſtérieux, elle me faiſoit entendre quels étoient ſes ſentiments en mon endroit; elle trouvoit auſſi du retour dans des bouquets que je lui envoyois. Enfin cette maniére de nous entretenir l'un & l'autre ſur les ſecrets de nôtre ame, dura quelques mois, pendant leſquels j'eus pluſieurs conférances avec le Pa-

tron *Antonio*, touchant nôtre fuite. Je n'osois pas dire à Azemire qu'il me vendît cet Esclave, j'avois crainte d'être soupçonné. Je fis connoissance avec son Patron, qui étoit un jeune Turc nommé Josuf, lequel depuis le veuvage de Zaïde, avoit senti quelque passion pour cette belle veuve, & ne savoit comment la lui faire connoître. Il m'en parla comme à un Parent, car ce mistére étoit entiérement éclairci; & je lui témoignai que j'entrois dans ses intérêts, & que je ferois tout mon possible pour le rendre heureux. Quoique je susse que Zaïde m'aimoit, & que ses Esclaves me l'eussent appris, & m'eussent fait entendre qu'elle auroit voulu unir sa destinée à la mienne; l'horreur que j'avois d'épouser ma tante, & de confirmer par ce mariage incestueux l'opinion qu'on avoit de mon apostasie, me fit hâter mon départ, ce qui m'obligea à me découvrir à *Mariola*, avec laquelle j'étois d'une parfaite intelligence. Elle me dit que mon dessein n'étoit pas si facile à executer que je le pensois, & que j'aurois beaucoup de peine à sortir de Patras, à cause des or-

ordres ſecrets qu'Azemire avoit donnés pour veiller ſur ma conduite.

Vous ne gardez pas aſſez de meſures me dit cette aimable Meſſinoiſe, & vous penſez qu'on agit ici comme parmi les Chrêtiens : de Turc à Turc, il n'y a aucune défiance, mais un Chrêtien eſt toûjours ſoupçonné de peu de foi. J'ai oüi dire à Azémire que ſi vous étiez capable de l'abandonner, & qu'elle vous pût ratraper, elle vous mettroit en état de ne lui échaper de vôtre vie. Cette femme vous aime avec emportement, & ma chargé de vous marier avec ſa bru. Vous vous chargez toûjours, lui dis-je, de commiſſions fâcheuſes, voulez-vous que j'épouſe la femme de mon Oncle ? C'eſt là juſtement, me dit elle, la pierre de touche pour ſçavoir ſi vous êtes bon Muſulman, & ſi vous avez deſſein de reſter avec vôtre famille ; car Ametlie ne doit plus s'établir dans cette Province, il vient d'être fait Capitaine de Vaiſſeaux par la faveur de ſon oncle, qui lui a donné une de ſes filles avec des biens conſidérables ; depuis hier ſeulement, ſa mére en a reçû la nouvelle, & Zaïde étoit préſente lorſqu'elle m'a chargé de

vous propoſer un mariage avec ſa belle fille, & par ce moyen là vous faire ſon héritier. Je ſai que vous n'avez d'autres penſées que de retourner à Naples: Mais croyez-moi, c'eſt en épouſant Zaïde que vous pourrez venir à bout de vôtre deſſein avec beaucoup plus de facilité. Enfin *Mariola* me dit mille raiſons pour m'obliger à ne refuſer pas un parti ſi avantageux qui m'ouvroit le chemin de la liberté. Je feignis de me rendre, avec deſſein de profiter de ma feinte, & je lui permis même de donner ma parole, lui avoüant que la perſonne qu'elle me propoſoit ne m'étoit pas indifférente, ne voulant pas lui dire tout-a-fait mon deſſein.

Le même ſoir que *Mariola* m'eût entretenu, Azemire me fit appeller dans ſon appartement, & m'ayant déclaré ſes ſentimens touchant mon mariage, elle fit appeller Zaïde à qui elle dit de me regarder dorénavant, comme l'Epoux qu'elle devoit prendre le premier jour de la Lune ſuivante. Je répondis à toutes ſes faveurs d'une maniére qui m'en attira de plus grandes. Je parus content de mon bonheur, & je poſſédai Zaïde avec une fortune enviée des plus

plus grands Seigneurs de Patras. La noce ſe fit ſans éclat, parce que les Turcs n'ont pas accoûtumé de faire beaucoup de cérémonies dans ces ſortes de fêtes. Un homme ſe ruineroit s'il lui en falloit faire pour toutes les femmes qu'il prend; il ſe contente de lui promettre devant les parens qu'il aura ſoin d'elle & de ſes enfans, & qu'il ne la laiſſera jamais manquer des choſes néceſſaires à la vie; enſuite le Pere & la mére la lui remettant dans ſa maiſon & prientle mari de la bien traiter: Elle promet de ſon côté tout ſon amour à ſon Epoux, & une fidélité inviolable, ſe ſoûmettant pour cet effet à le ſervir & à expoſer ſa vie pour lui plaire. Rien ne s'obſerve mieux que cet article, car il eſt fort difficile en Turquie à une femme mariée d'avoir de la galanterie, & on en voit peu de Coquettes, renfermées comme elles ſont.

Joſuf qui avoit appris mon mariage, crût que je m'étois moqué de lui, en lui promettant de le ſervir auprès de Zaïde. Il reſolut de ſe venger de moi, & n'ayant pû me trouver dans aucun endroit, pour me faire mettre le ſabre

à la main, il ſe ſervit du Patron *Antonio* ſon Eſclave, pour m'envoyer donner un rendez-vous.

Je fus l'homme du monde le plus ſurpris quand on me dit un matin en me levant, qu'un Eſclave de Joſuf vouloit me parler de la part de ſon maître. Je vis entrer le Patron *Antonio*, d'un air triſte, qui me dit en levant les yeux au Ciel, voici un contretems qui recule bien nos affaires! Mon Maître m'envoye vers vous, pour vous dire de ſa part, qu'il eſt vôtre ennemi, & qu'il ne boira ni ne mangera qu'il n'ait tiré raiſon de l'outrage que vous lui avez fait, d'épouſer Zaïde que vous lui aviez promiſe en mariage: Il prétend que vous l'avez trahi, & veut vous voir le ſabre à la main dans un jardin près de la porte d'Athenes: Voila ſon billet qui vous aprendra l'heure du rendez-vous. Le procédé de Joſuf me ſurprit extrêmement; je n'étois point accoûtumé à manier le ſabre, & j'aurois bien voulu n'avoir point d'affaires à démêler avec aucun Turc. Je dis au Patron *Antonio* de m'attendre, & je rentrai dans ma chambre pour faire réponſe. *Mariola* étant entrée lorſ-

lorſque j'écrivois, & ayant lû le billet ſans que j'y priſſe garde, courut le dire à Zaïde, qui ſe ſervant de la tendreſſe que je lui témoignois, vint me l'arracher, & apprit par là ma querelle avec Joſuf, & l'heure & l'endroit où nous devions nous battre. Allarmée qu'elle fut, elle courut après l'Eſclave *Antonio*, qui nous avertit des embuches que mon adverſaire me vouloit tendre. Il veut, me dit-il, que dans le tems que vous vous battrez avec lui, je me jette ſur vous par derriére, que je vous deſarme, & qu'enſuite, nous vous attachions à un arbre pour raſſaſier ſa cruelle vengeance, en vous perçant de mille coups. Mais enfin, continua-t-il, comme les Turcs ne pardonnent jamais, il faut vous attendre à des inſultes continuelles de ſa part, ſi vous ne vous défaites de lui. Pour moi je crois qu'il faut s'en défaire abſolûment; & pour cet effet je vous promets de lui abattre la tête dans le tems qu'il ſera aux priſes avec vous. Comme j'étois irréſolu entre la honte que me donnoit un aſſaſſinat de cette ſorte, & la crainte où je devois être toûjours pour ma vie, ſi cet homme ne perdoit la ſienne: je

chargeai le Patron *Antonio* de dire à ſon Maître qu'à ſept heures du ſoir au clair de la lune, je me trouverois au rendez-vous, que je ne menerois perſonne avec moi, & qu'il y vint auſſi ſans compagnie.

Je paſſai le reſte du jour dans une inquiétude terrible. Zaïde fondoit en larmes & vouloit aller déclarer mon deſſein à Azémire, craignant toûjours pour ma vie. Je la priai de ne rien faire qui pût me détourner de ma réſolution, qu'autrement elle perdroit mon affection, & qu'elle n'avoit qu'à conſidérer lequel des deux lui plaiſoit davantage. Elle reïtera ſes priéres & ſes tendreſſes, & pria *Mariola* qui avoit toûjours ſi bien réuſſi à m'attirer dans ſes ſentimens, de vouloir me détourner d'un deſſein ſi dangereux. *Mariola* avoit de l'Eſprit, & j'avois une eſtime véritable pour elle : je dois ma liberté à ſon induſtrie, & c'eſt par ſon avis que je ſortis heureuſement d'une entrepriſe très-hardie. Elle voulut ſçavoir le ſujet de nôtre querelle, & le lieu du rendez-vous ; le long ſéjour qu'elle avoit fait en Turquie, lui donnoit une connoiſſance parfaite des maniéres

&

& du génie des habitans. Elle me dit que le parti que j'avois pris de me battre, étoit le plus ſeur, qu'il falloit me défaire de mon ennemi à quelque prix que ce fût, ſi je ne voulois périr moi-même; que la grandeur d'ame n'étoit point de ſaiſon avec des barbares, qui ne connoiſſent ni bonne foi ni ſincérité, & que la plus grande valeur dont il falloit s'armer étoit la ruſe & l'adreſſe pour terraſſer ſon ennemi, que puiſque nôtre combat ſe devoit faire de nuit, je devois prendre mes avantages, & ſur tout ne négliger pas les armes à feu, avec leſquels on ſe bat de loin quand la partie n'eſt pas égale; enfin, me dit-elle, je verrai de mes propres yeux tout ce qui ſe paſſera; je vais me déguiſer en homme, & je vous ſuivrai de loin afin de venir à vôtre ſecours ſi je vous ſuis néceſſaire.

Je fus ſurpris du courage & de la réſolution de cette fille; je l'admirai, & ne pus me perſuader que dans un ſéxe ſi foible & ſi timide il ſe trouvât tant de généroſité. Je remerciai *Mariola* de ſes bons conſeils; j'approuvai qu'elle me ſuivit de la maniére qu'elle m'avoit fait entendre, & je la renvoyai

voyai à Zaïde, pour la prier de ne se pas affliger.

L'heure du rendez-vous étant venuë, je pris mes armes, je m'en allai hors de la porte au lieu assigné, & *Mariola* me suivit un moment après. Ayant trouvé la porte du jardin ouverte, j'y entrai, & je fis le signe dont nous étions convenu mon ennemi & moi pour nous trouver. Je n'eus pas fait un tour dans une allée de lauriers, que je me sentis porter un coup sur la tête, qui me coupa le derriére de ma lesse, c'est une écharpe blanche dont le turban est environné. Comme j'avois mon sabre à la main, je ne fis que me retourner, & avec un revers je coupai la moitié du visage de mon ennemi, qui m'avoit déchargé ce grand coup. Il fut d'abord étourdi, & mis par terre; & lui mettant le pied sur le ventre, je lui enfonçai mon sabre dans le cœur sans qu'il eût seulement le tems de crier. Le Patron *Antonio* qui accourut au bruit, voyant son Maître étendu sur la place, vouloit encore le mettre en piéces pour contenter sa vengeance; mais je l'arrêtai, en lui disant qu'il suffisoit de l'ensevelir pour ca-

cacher nôtre action. *Mariola* ſurvint après nous avoir cherché quelque tems, qui craignant que nous ne fuſſions des gens de Joſuf, avoit mis le ſabre à la main. Mais elle n'eut pas plûtôt appris ce qui ſe paſſoit, qu'elle nous aida à faire une foſſe pour y mettre le cadavre. Après cette expédition, nous retournâmes chez moi, ou je trouvai l'aimable Zaïde pâmée entre les bras de Gabrielle. Nous lui apprîmes le combat & la victoire, & nous lui recommandâmes le ſecret, qu'elle nous garda inviolablement. Un eſclave de Joſuf, qui étoit Eſpagnol, d'Alicant, Eſclave preſque dès ſon enfance, âgé pour lors de quarante ans, bon Chrêtien & prêt à ſouffrir le martyre pour ſa religion: cet Eſpagnole diſie, homme de main, & qui n'avoit jamais pû s'accoûtumer à l'Eſclavage, qui lui devoit être comme naturel, vint quelque tems après m'offrir ſes ſervices. Je m'informai de lui ſi Joſuf avoit des parens, & ſi on pourroit s'en inſtruire. Il me dit que ce Turc n'avoit que des répondans, avec leſquels il négocioit; mais qu'ayant deſſein de ſe batre avec moi, il avoit

ſuppoſé un voyage à Conſtantinople, & avoit dit pour ce ſujet adieu à ſes amis. Je ne craignis plus rien de ce côtéla; & connoiſſant la Police des Turcs qui ne chatient jamais les fautes cachées, & qui ne puniſſent ſévérement que le ſcandale; je continuai à mener une vie tranquile, ſans que perſonne me parlât jamais de l'affaire qui s'étoit paſſée entre Joſuf & moi.

La ſaiſon du Printems avançoit, & les femmes m'avoient prié d'aller paſſer quelques jours à la campagne avec elles. Je priai *Antonio* d'inventer pendant mon abſence quelque moïen pour nous ſauver, & d'engager l'Eſpagnol à être de la partie; il me dit qu'il en attendoit l'occaſion, & que je fiſſe cependant proviſion d'argent pour ſortir d'affaire. Un jour que je chaſſois aux petits oiſeaux, je m'enfonçai dans un taillis ſur le bord d'une petite riviére, fatigué d'avoir couru toute l'après dinée ſans avoir rien pris, je retournois chagrin à la maiſon, lorſque j'entendis au travers du bois, une voix qui ne m'étoit pas inconnuë: je pris garde autant qu'il me fut poſſible de n'être pas découvert, je me

mis

mis ventre à terre, & prêtant attentivement l'oreille à un entretien que deux perſonnes avoient à 20. pas de moi, je fus témoin d'une avanture tout-à-fait divertiſſante. C'étoit Gabrielle & *Mariola* qui étoient en diſpute, & qui ſe querelloient au ſujet de leur tendreſſe. Vous êtes un fourbe *Pietrocio*, diſoit Gabrielle, & je m'aperçois bien aujourd'hui que vous avez changé? il y a plus d'un mois que je tâche de diſſiper vos froideurs, je m'habille & me tiens propre pour attirer vos regards, rien n'eſt capable de vous émouvoir? vous êtes toûjours auprès de nôtre jeune Maître, ou l'on vous voit dans l'apartement de Zaïde, lui faire cent minauderies; eſt-ce là ce que vous m'avez cent fois juré que vous feriez toute vôtre vie à vôtre chere Gabrielle? Quelle raiſon avez-vous de m'éviter? Si je voulois me venger de vôtre indifférence, croyez vous que je ne trouverois pas le moyen de le faire? Je n'aurois qu'à apprendre à Azémire vôtre déguiſement, vous payeriez bientôt la peine de la hardieſſe avec laquelle ſous l'habit d'une fille vous vous introduiſez dans l'apartement des

femmes. Mais non j'aime mieux être malheureuſe, & ſouffrir vos rigueurs, que d'avoir la penſée de perdre ce que j'aime. A tout cet entretien *Mariola* ne répondit d'abord que par un grand éclat de rire. Mais ce n'étoit pas de cette eſpéce de monnoye que Gabrielle demandoit; elle vouloit quelque choſe de plus ſolide. *Mariola* prenant un air ſérieux, lui réprocha à ſon tour ſon peu de retenuë, & ſi elle n'avoit pas honte de le preſſer juſques à le rendre malade. Tu ſais, lui dit-il, que je ne ſuis qu'un homme imparfait, que l'avarice ayant porté mes parens à me faire mutiler pour conſerver ma voix, il ne m'eſt reſté de l'homme que le bon cœur & les paſſions les plus violentes; crois-tu que l'on ſoit toûjours en état d'écouter la tendreſſe quand la raiſon veut que nous penſions à autres choſes ? Tu ſais ce qui m'a obligé à prendre l'habit de ton ſéxe, je t'en ai fait le récit plus de cent fois; prens garde de révéler mon ſecret: je ne te le pardonnerois jamais, & tu aurois travaillé à ta ruine, au lieu d'avoir travaillé à te venger; vivons de concert, je t'aime, & ſi tu es prudente, tu me trouveras.

veras toûjours prêt à te faire les plaiſirs dont je ſerai capable. Que ſais-tu ſi nous ne trouverons pas l'occaſion de nous mettre en liberté ? nôtre jeune Patron vit dans cette maiſon autrement qu'il ne ſoûhaite ; ſon changement, & ſon mariage ſont peut-être les routes qu'il a priſes pour rompre ſes chaines ; je connois que ſon cœur eſt porté ailleurs, & qu'il ſoupire après nôtre païs ; & quoique je n'aye pû encore pénétrer dans les ſentimens de ſon ame, je ne ſuis pas éloigné de la vérité, en te diſant qu'il fait tout ce qui lui eſt poſſible pour retourner en ſa patrie : je le crois ſi honnête homme, continua-t-il, que je m'aſſure qu'il nous délivrera s'il trouve le moyen de le faire ; il me l'a promis un jour que nous eûmes une converſation ſur le ſujet de la violence que l'on faiſoit à ſa conſcience ; ainſi je t'aſſure, que ſi nous pouvons revoir la Sicile, & que j'aye le bonheur de te poſſéder à Meſſine, tu ſeras contente, & je te mettrai en état de ne te plaindre plus de moi.

La converſation de ces deux perſonnes

nes auroit duré davantage, ſans un orage qui ſurvint, & qui les obligea de gagner la maiſon; elle étoit très-peu éloignée, & j'y fus preſque auſſi-tôt qu'elles. Le ſoir après la priére du Vendredi, je dis à *Mariola* que le lendemain je voulois l'entretenir dans le taillis, & que je la priois de s'y rendre avant que ſa Patrone fût levée. Comme j'avois accoûtumé de lui parler ſouvent en particulier, & que c'eſt le droit du Patron dans ce Païs-là, de n'avoir aucune meſure à garder avec les Eſclaves, elle s'y rendit ſans qu'on fit aucune attention ſur ſa conduite. Je m'y trouvai un moment après elle, & l'aïant conduite dans le même endroit où le jour précédent je l'avois entenduë avec Gabrielle: je lui dis que connoiſſant ſon bon eſprit & ſon affection pour mon ſervice, je voulois lui demander un conſeil ſur la conduite que je devois tenir à l'égard d'un homme déguiſé en fille que j'avois auprès de ma femme, que je n'en pouvois pas douter, puis que j'avois entendu de la propre bouche de cette fauſſe fille, la confidence qu'elle en avoit faite à Gabrielle, dans le même lieu,

lieu où nous étions; que je ne voulois pas faire de bruit d'un pareil déguiſement, mais que je n'en voulois défaire en ſecret de cette perſonne, auparavant qu'elle fût reconnuë. La feinte *Mariola* n'eût pas aſſez d'éfronterie pour entendre ce debut ſans s'allarmer; elle ſe crut perdüe, & ne pouvant douter que je n'euſſe entendu ſa converſation dans le bois, ou que quelqu'un ne me l'eût raportée; elle ſe jetta à mes genoux, me demandant grace pour cet Eſclave traveſti en fille, qui n'étoit autre que lui même; quecependant il n'avoit jamais attenté ni ſur mon honneur ni ſur ma vie, ni ſur la perſonne de ma femme, & que s'il avoit tant tardé à ſe déclarer à moi, la crainte & le reſpect en avoient été la ſeule cauſe. Je n'eus pas le courage de le laiſſer longtems dans ces fraïeurs, je le relevai après l'avoir aſſuré que je l'aimois encore mieux homme que fille; & trouvant l'hiſtoire de ſon déguiſement aſſez particuliére, je voulus qu'il me la racontât, avec le ſujet de ſon Eſclavage.

Je dois trop d'obeïſſance à vos ordres, me dit cette feinte fille, pour vous cacher une hiſtoire où le hazard &

la fortune ont eu plus de part que la prudence des hommes : & puis que vous ſavez mon ſéxe, ce ne ſera plus ſous le nom de *Mariola* que je vous parlerai, mais ſous celui de *Pietrocio*. Après les révolutions de Naples, mon pére qui étoit un parent de N.. du côté de ſa femme, fut obligé de ſe déguiſer, & de paſſer en Sicile avec toute ſa famille, de changer ſon nom, de ſe dire de Veniſe qu'il connoiſſoit parfaitement, & enfin d'acheter ſa vie & ſon repos par la perte de tous ſes biens. Il fut connu à Meſſine ſous le nom de *Bertholino Andrielli*. Comme il avoit emporté très-peu d'argent, il emploïa celui qu'il avoit à lever une boutique d'Apoticaire, ayant une connoiſſance particuliére de la Pharmacie : je nâquis pendant ſon éxil, & j'augmentai le nombre de ſa famille d'un neuviéme enfant. Comme il n'avoit pas aſſez de bien pour nous établir tous, il nous deſtina à différens emplois. Son ainé s'atacha à l'étude de la Médecine, deux de mes ſœurs ſe firent Religieuſes, un autre garçon avoit prit l'habit de l'ordre des grands fréres ; nous étions encore cinq à placer, mais nous étions trop

trop jeunes, & nous ne pouvions encore prendre aucun parti. A ma huitiéme année j'avois donné des marques de quelque eſprit, & la nature m'avoit doüé d'une voix ſi belle, qu'on ne pouvoit m'entendre chanter ſans en être ravi. On conſeilla à mon pére de prendre des meſures pour conſerver ma voix, qui devoit lui aſſurer du pain & à moi, pour le reſte de nos jours, puis qu'en quelque endroit de l'Italie qu'il allât avec moi, il étoit aſſuré de ne manquer jamais de quoi vivre. Son avarice, & peut être la néceſſité lui firent prendre la réſolution de ſuivre ce maudit conſeil; il me mena chez un Opérateur, ſans en dire rien à ma mére; on me fit l'opération, ſans que je ſuſſe ce qu'on vouloit faire; j'étois ſi jeune que je ne pouvois pas prévoir le tort que l'on me faiſoit. Enfin quarante jours après, lors que je fus guéri, je revins au logis: & ma mére m'aïant demandé où j'avois demeuré ſi longtems abſent, je lui dis les larmes aux yeux que je ſortois d'un tel endroit où mon pére m'avoit fait guérir d'un certain mal qui m'auroit fait mourir ſi on n'y avoit remédié de bonne heure. Ma

mére

mére ayant connu la piéce qu'on m'avoit jouée, fit beaucoup de bruit; mais à la fin il fallut s'appaiſer, & je fus toûjours Eunuque: & ne donnant aucune marque de virilité dans la ſuite, le monde m'appella Capon; ce qui penſa me faire mourir de chagrin. Je n'oſois plus me montrer, & je gardai la chambre ſi longtems, que j'eus le loiſir d'apprendre la Muſique & à joüer du tuorbe. Etant un ſoir ſur ma fenêtre qui regardoit ſur le port, à une heure après minuit croïant n'être entendu de perſonne, je chantois une air que j'accompagnois de mon Thuorbe; cependant un Commandeur de Saint Jean qui ſortoit de joüer de chez ſa Maîtreſſe dans la même rüe où étoit nôtre maiſon, s'arrêta pour m'entendre; & ayant remarqué le logis, il vint le lendemain voir mon pére, feignit vouloir étre de ſes amis, & ſe ſervir de ſes remédes; & le mit ſi bien dans ſa confiance, qu'il lui fit la propoſition de lui laiſſer enmener une fille qu'il avoit oüi chanter à une fenêtre d'une telle chambre: l'aſſurant qu'il l'aſſiſteroit lui & toute ſa famille, & qu'il regarderoit cette fille qu'il lui demandoit,

comme

comme ſon propre enfant ; qu'il ne la lui demandoit pas pour en abuſer, qu'il étoit d'une âge à ne penſer plus à de ſemblables bagatelles ; mais qu'aïant été charmé de la beauté de ſa voix, il n'y avoit rien qu'il ne fît pour obtenir la grace qu'il lui demandoit. Mon pére ſe fit beaucoup prier, & aſſura le Commandeur que cela ne dépendoit pas tout-à-fait de lui, mais qu'il m'en parleroit. En effet, un jour que je ne penſois à rien moins, mon pére entra dans ma chambre, & après m'avoir reproché que je vivois en ſauvage, il me fit la propoſition du Commandeur. Mais il y a ici un inconveniant, ajouta-t-il, il te croit fille, & tu es garçon : comme s'il n'avoit pas pû dire d'abord ce que j'étois, peut être le Commandeur vouloit-t-il une fille. Quoi qu'il en ſoit, il me dit qu'il falloit déguiſer mon ſexe, pour ne rebuter pas ſon bienfacteur. Il devoit aller à Rome, & de là à Veniſe. Ainſi, continua-t-il, tu pourrois avoir le plaiſir en voyageant d'amaſſer de grands biens pour mettre un jour toute la famille à ſon aiſe. La ſeule vûe de ſortir de Meſſine, où je n'oſois plus paroître, me fit tout écouter,

ter, & tout accepter. J'aſſurai mon pére que je voulois bien ſuivre le Commandeur, & qu'il n'avoit qu'à me trouver des habits de fille, que j'en imiterois parfaitement bien le perſonnage, que je ne courois aucun riſque étant garçon. Ma parole donnée je vis entrer Monſieur le Commandeur dans ma chambre, dès le lendemain. Il me trouva dans le lit, coiffé en fille; & je lui plus de telle ſorte, qu'il me dit cent folies, & cent jolies choſes. M'étant preparé à recevoir ſa viſite, je joüai mon perſonnage, avec un ſuccés merveilleux, & cela me valut un Diamant de cent piſtoles, & une bourſe dans laquelle il y avoit auſſi cent piſtoles pour macheter un habit. Je pris plaiſir à cette ſorte de badinage, qui me réuſſiſſoit très-bien dans les commencemens, pour me faire eſpérer de très-heureuſes ſuites.

Nous approchions du Printems, qui eſt une ſaiſon propre pour le voïage: les preparatifs en furent bien-tôt prêts. Mon habit de Campagne étoit une chamarlouque fourrée d'hermine, avec une perruque d'un très-beau noir; j'affectai de ne jamais prendre la culotte, comme le Commandeur le deſiroit. Dans toutes

tes les Villes par où nous paſſâmes pour aller à Rome, j'aimois mieux paſſer pour ſa niéce, & il avoit pris la précaution de changer ſon domeſtique, qui étoit un vieux valet de chambre, qui le ſervoit depuis trente ans. Nous ſéjournâmes à Palerme, à cauſe d'une petite indiſpoſition qui m'obligea de tenir le lit deux ou trois jours. Dès que je fus en état de ſouffrir la litiére, nous prîmes la route du Roïaume de Naples; mais comme le mouvement de cette voiture m'incommodoit, & que j'affectois par tout des indiſpoſitions de fille, pour entretenir mon vieux Commandeur dans ſon erreur. Je lui propoſai de prendre le bord de la mer, & de fréter une felouque juſqu'à Naples, eſtimant que cette voiture me ſeroit plus commode, & que nous arriverions plûtôt où nous devions aller. Cela fut exécuté, & nous nous embarquâmes à la premiére occaſion. Mais à peine eut-t-on levé l'ancre, qu'un gros vent de terre ayant pouſſé nôtre felouque en pleine mer, ſans que nous puſſions jamais regagner le rivage : nous penſâmes périr. Dans cette crainte il parut une barque qui venant droit à nous, nous alloit délivrer du nau-

naufrage ou nous charger de fers : car nous ne ſçavions pas encore ſi c'étoit un ami ou un ennemi, c'étoit un Corſaire Turc, qui ayant fait quinze ou vint Eſclaves Chrêtiens ſur les Côtes de la Calabre, s'en retournoit chargé de ſa priſe. Nôtre Commandeur qui étoit brave, & qui avoit commandé autrefois les Galéres de la Religion, connut auſſi-tôt ce qu'il avoit à faire ; il commença à nous inſpirer des ſentimens Chrêtiens, & à nous exhorter à périr dans cette occaſion, plûtôt que de nous rendre Eſclaves. Ses quatre grands valets Malthois & ſon Ecuier, tous bien armés, avec huit Matelots qui conduiſoient nôtre felouque, promirent de le ſeconder dans cette occaſion. Attachons nous dit le Commandeur, au Patron des ennemis, ſi une fois nous nous en défaiſons nous ſerons Maîtres de la barque : c'eſt pourquoi faiſons ſemblant de nous rendre, & dans le tems que nous lui ferons nôtre compliment, qu'on ne l'épargne point. Jamais ordres ne furent mieux exécutés. Les ennemis s'approchérent donc pour nous attaquer : mais ils furent étonnés, de trouver des gens qui paroiſſoient ſoumis, & qui ſembloient

bloient implorer leur assistance ; ils nous jettérent une corde, & le Corsaire même s'humanisant à ma vûe, me prit par la main, & m'assûra que je serois la maîtresse de son cœur, & de tout ce qu'il avoit au monde. Dans ce moment les Pirates voulurent désarmer nos gens & les charger de fers ; mais ils en furent empêchés par le feu de nos armes : au bruit du combat le Corsaire courut pour donner du secours aux siens ; mais comme il parut sur le tillac on lui déchargea un coup de pistolet dans la tête, & ceux qui restoient dans la barque perdant courage, mirent les armes bas, & nous les chargeâmes des mêmes chaines qu'ils nous avoient destinées.

Representez-vous le plaisir que nous eûmes pour lors ! je n'en ai jamais ressenti un pareil, la joie nous fit dire & faire des folies qui ne pouvoient être pardonnables que dans une telle occasion ; cependant la tempête continuoit toûjours, & il nous fut impossible de regagner le rivage. Toute la journée s'étoit presque passée à combattre les Pirates, & à résister aux flots de la mer ; la nuit s'avançoit, & nous craignons

de n'être échapés à l'inhumanité des barbares, que pour ſervir de proie aux Monſtres de la mer. Nous mîmes en panne par l'avis d'un vieux Turc qui étoit auparavant le Pilote des ennemis, & qu'on avoit déchainé pour conduire nôtre Barque. Sur la minuit les vents redoublérent avec tant de violence, que nous fûmes obligés de nous laiſſer conduire par la Providence. Quel ſpectacle affreux de ſe trouver dans ces ſortes d'embarras! le plus hardi eſt toûjours épouvanté par l'horreur de la mort! on n'entendoit que ſoupirer dans nôtre barque! l'uſage de la parole nous étoit interdit par la crainte du danger: à tous momens nous croïons être engloutis, & nous païâmes bien cher la joie que nous avions témoignée après nôtre victoire. L'aube du jour ramena avec la lumiére quelque peu d'eſperance. Mais helas! ce jour la fut le plus malheureux de tous ceux de ma vie! un Vaiſſeau Turc armé de trente piéces de canon vint nous paſſer ſous le vent, & croïant par le gabaris de la barque, que nous étions de ſa nation, il envoya ſa Chaloupe pour nous reconnoître, & nous offrir du ſecours; ils demandirent à parler

ler au Capitaine. Le Commandeur qui n'avoit pas pris la précaution de ſe traveſtir, & qui déſaprouvoit qu'on ſe rendit au Turc, fit connoître par une contenance fiére & réſolüe qu'il ne craignoit pas d'en venir au combat, & fit même tirer ſur la Felouque, & raninant nos gens, & les exhortant à vendre bien cher leur vie & leur liberté, jamais on ne vit un combat plus diſproportionné, durer plus ſi longtems: Les quinze ou vint perſonnes qui combattoient ſur nôtre bord firent des actions au de là de ce qu'on en pouvoit attendre ; mais l'amour de la Religion & de la liberté avoit fait de chacun de nous un commandant & un homme invincible. Tous réſolus à périr mille fois plûtôt que de tomber entre les mains des infidéles, nous ne ménageâmes point nôtre vie: nôtre barque étoit ouverte en pluſieurs endroits, & couloit déja à fonds, lors que l'Ecuier me vint prendre par la main, & me dit, Mademoiſelle, il faut nous ſauver, ou périr dans le fond de l'eau, la barque s'enfonce, mon Maître eſt tombé de ſes bleſſures, la moitié de nos gens ſont morts, & l'autre eſt hors de combat: il

ne reſte que vous & moi de tout nôtre monde ; ſautons dans la felouque, & expoſons nous à la merci des élemens, peut être que Dieu aura pitié de nous, & que nous paſſerons à travers de nos ennemis ſans être aperçus. Je n'eus pas plûtôt ſuivi le conſeil de *Rufini*, c'étoit le nom de cet Ecuïer, que le Bâtiment que nous avions abandonné coula à fond. Les ennemis s'étant aperçus de nôtre, fuite, envoïerent après nous leur canot armé de vint hommes. *Rufini* voulant toûjours fuïr, & ne céder jamais au grand nombre fut tué d'un coup de mouſquet, & je me vis ſeul expoſé au plus grand péril où j'aie jamais été. La crainte de perdre ma liberté n'étoit pas ce qui me faiſoit le plus de peine : mon ſéxe déguiſé m'allarmoit étrangement ; & connoiſſant l'emportement des Turcs ſur le chapitre des femmes, je tremblois craignant de porter moi ſeul toute la cruauté de leur vengeance. Il n'eſt point de Saint dans le Ciel que je n'imploraſſe à mon ſecours, & je fis alors des vœux aux Seigneur, que je veux accomplir dès qu'il m'aura fait la grace de recouvrer ma liberté.

Le

Je fus enfin mené à bord du Corſaire, & le Capitaine à qui je fus préſenté, levant les yeux & les mains au Ciel me dit que Dieu m'avoit deſtiné à quelque choſe de bien grand, puiſqu'il avoit voulu me retirer d'un pas ſi dangereux & d'un péril ſi extraordinaire, & que cette protection viſible dont le Ciel m'avoit favoriſé, lui donnoit pour moi de la vénération & de l'eſtime ; & il m'aſſura que je ne recevrois dans ſon bord aucun mauvais traitement. Il fut le premier à donner l'exemple à tout ſon équipage, du reſpect qu'on me devoit. Je vous avoüe que le diſcours de ce barbate me ravit d'admiration ! je ſentis en ce moment pour lui une certaine amitié mêlée de tout le reſpect, & de tout l'attachement imaginable : je l'aſſurai que s'il étoit ſincére dans toutes les proteſtations qu'il me faiſoit, jamais Eſclave ne lui donneroit tant de marques d'attachement & de fidelité que je ferois ; & m'étant proſterné à ſes genoux que j'embraſſai & que je baignai de mes larmes, je le priai inſtamment de ne me faire aucune violence puiſque je ſouffrirois plûtôt la mort la plus cruelle,

que d'être deshonorée. Je n'eus pas à me plaindre de mon nouveau Maître: Jamais on n'a trouvé tant de bonnefoi avec tant de démonſtration d'amitié. Tout le trajet que nous fîmes depuis Lipara, où nôtre barque coula à fond, juſqu'à Patras ne me parut ni effrayant, ni traverſé d'aucun péril ; nous y arrivâmes après huit jours de navigation, pendant leſquels je fus ſervi avec tout le reſpect & toute la propreté imaginable. Mulazem qui étoit le premier mari de nôtre Patrone étoit un des plus honnêtes hommes qu'on eût jamais vû ; il avoit un fond de probité que l'on auroit peine a trouver dans bien des Chrêtiens ; & lorſqu'il m'eut promis qu'il n'attenteroit pas à mon honneur, il me tint inviolablement ſa parole ; & je puis dire que depuis dix ans que je ſuis à ſon ſervice, il ne m'a jamais donné le moindre ſujet de me plaindre de ſon honnêteté, quoique les Turcs ne ſoient pas ſcrupuleux ſur ce ſujet, faiſant ſervir à leurs plaiſirs tous leurs Eſclaves de quelque ſéxe qu'ils puiſſent être. Mulazem étoit marié, il aimoit éperdûment ſa femme, & n'auroit oſé pour la vie lui manquer de fidélité; il m'en-

m'entretint ſouvent de ſon bonheur, & de l'empreſſement qu'il avoit d'arriver auprès d'elle. J'entrai dans ſa paſſion, & je la flattai ſi bien & ſi à propos que je devins ſa chére confidente, m'aſſurant qu'après une Epouſe ſi chére rien ne lui étoit au monde plus cher que moi. Ce fut dans ce moment là que je pris mon tems pour le prier de ne me vendre à perſonne, lui aſſurant que je m'intéreſſois ſi fort ſur tout ce qui le regardoit, que j'aimerois autant mourir que d'être ſéparée de ſes interêts : je ne vous ſerai pas d'un petit ſecours auprès de Zaïde, lui dis-je, vous me dites qu'elle eſt jeune & d'une humeur aſſez volage ; ces ſortes de perſonnes ſont ſujettes à des caprices qui font enrager l'homme le plus patient : ſi je deviens ſon Eſclave je travaillera ſi fort à vous rendre le maître de ſon cœur, que rien ne le remplira que vôtre idée. Mon Patron m'aſſura qu'il me conſidéroit trop pour me voir chez un autre, & qu'il m'eſtimoit ſeule plus que toutes les priſes qu'il avoit faites en ſa vie. Nous arrivâmes enfin à Patras, un Vendredi au ſoir du mois d'Avril. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire les

beautés de ce païs, ni la ſituation de cette Ville, vous y êtes il y a déja quelques années, & vous pouvez beaucoup mieux que moi en juger. La Mére de Mulazem reçut ſon fils avec des ſentimens de tendreſſe qui me donnérent de l'amour pour cette illuſtre vieille : ſa femme qui n'étoit encore qu'une poupée de dix à douze ans, ne lui dit preſque rien, & me parut inſenſible aux careſſes d'un ſi cher Epoux. Je n'avois pas quitté ma chamarlouque, ni ma perruque : la mer avoit englouti toutes mes hardes, & cet habit m'habilloit ſi proprement, & ſi fort à mon avantage, que la vieille Patrone conçut quelque chagrin de ma beauté, & craignit que ſon fils ne s'attachât trop à moi, & ne mépriſât ſa belle fille. Le lendemain l'Eunuque de ma Patrone me vint dire que j'étois Eſclave, & que mon habit de Reine ne convenoit pas à ma mauvaiſe fortune. Je ne fus point ſurpriſe de ce compliment ; je lui dis en riant que j'attendois avec impatience un habit convenable à mon état. L'air enjoüé avec lequel je parus ſoumis à mon malheur, donna de l'admiration à cet Eunuque,

nuque, & plut ſi fort à Azemire, qu'elle courut m'embraſſer, & m'aſſura qu'elle reſpecteroit en moi beaucoup de vertus, & qu'elle vouloit que je changeaſſe d'habit avec ſa bru qu'elle confioit à ma conduite, eſpérant que par ma ſageſſe, je conſerverois la paix & la tranquillité dans la famille, bien loin d'y porter le trouble & le chagrin. Je répondis à toutes ſes honnêtetés par toutes les expreſſions les plus reſpectueuſes dont je fus capable. On entend fort bien la langue Italiene dans tout le levant, parce que la langue Franque, qui y eſt fort en uſage eſt un eſpéce d'Italien corrompu. Je me vis donc auprès de Zaïde plus ſa Maîtreſſe qu'elle n'étoit la mienne; j'inventai tous les jours mille propretés pour la parer, & je la divertiſſois en tant de maniéres differentes, qu'elle ne ſe ſéparoit pas un ſeul moment de moi, & ne pouvoit ſouffrir que perſonne couchât auprès d'elle que moi.

Je vous avoüe que je me trouvai bien embaraſſé à la propoſition qu'elle m'en fit: je lui témoignai tant d'éloignement pour cela, que je m'en fis un ſcrupule de Religion. Je ſuis Chrêtienne,

tienne, lui dis-je, ma loi me deffend de coucher jamais avec des infidelles, je croirois avoir apoſtaſie ſi je vous accordois ce que vous me demandez, & cette ſeule penſée d'avoir été rebelle à Jeſus-Chriſt, me feroit mourir de douleur. Comme je ne parlois qu'à un enfant, je n'eus pas de peine à lui perſuader tout ce qui me plut ſur cet article; je la priai d'aimer ſon époux qui l'adoroit, & je voulus dès ce ſoir même qu'elle le reçût dans ſon lit, grace qui ne lui avoit pas encore été accordée, parce qu'elle étoit trop jeune, & qu'étant fille du Pacha de la Morée, elle diſpoſoit abſolûment de ſa volonté.

L'oncle d'Emulazem avoit fait ce mariage, & il y avoit 7 ou 8. ans qu'elle étoit épouſée, ſans avoir encore accordé aucune faveur à ſon Epoux. Je fus charmé d'avoir procuré cette ſatisfaction à un Patron que j'avois tant de ſujet d'eſtimer, & j'étois au comble de ma joye d'être échapé d'un pas ſi dangereux, où je courrois riſque d'éventer le ſecret de mon ſéxe. Nos deux Epoux ſe donnoient tous les jours de nouveaux témoignages de tendreſſe,

&

& me faiſoient éprouver auſſi tous les jours de nouvelles marques de leur affection. Zaïdé qui commençoit à ſentir de la tendreſſe pour ſon mari, craignoit à tout moment de le perdre, & me diſoit quelle ne lui pardonneroit jamais une infidelité. Je le crois trop attaché à vous, lui dis je Madame, & les plus belles perſonnes du monde ne feroient pas capables de le toucher; J'en puis répondre, & je n'ai jamais trouvé un plus honnête homme; auſſi ſa probité lui a acquis tout mon attachement; & quand vous voudrez récompenſer tous les petits ſervices que je vous rends, & les plaiſirs innocens que je tâche de vous procurer, ne m'en récompenſez que par les plus tendres careſſes, que je vous prie de faire à vôtre Epoux. Voila l'état où j'ai vêcu pendant dix années que je ſuis dans cette maiſon. Une année auparavant vôtre ſervitude, Gabrielle arriva ici quoi qu'elle fût jeune & belle, ma Patrone ne la diſtingua pas comme moi: ſon habit & ſes emplois furent différens des miens; il eſt vrai qu'elle plut beaucoup à cauſe de l'adreſſe de ſes mains: jamais perſonne n'a excellé à

la broderie, comme elle ; elle joue fort bien de la guitarre, & chante assez bien pour n'avoir pas de methode. Je vis avec plaisir ses belles dispositions pour la Musique. Comme je la sai à fonds, & que je jouë assez bien du tuorbe & du claveſſin, je proposai à Zaïde de faire venir ces instrumens de France, où on avoit le commerce libre. Je fus bientôt obeï ; & les ordres furent donnez si à propos, que cinq mois après, nous reçûmes un Claveſſin & un tuorbe le plus excellent qu'on pût trouver.

Jamais servitude ne parut plus douce à deux Esclaves ! Gabrielle avec qui je couchois me faisoit part de tous les mouvemens de son cœur ; elle étoit grosse de cinq mois quand elle arriva, & le soin que je pris pour ses couches lui donna un attachement pour moi, qu'elle ne pouvoit m'exprimer qu'avec des transports : les femmes de Provence sont, à ce qu'elle me disoit, emportées dans leurs caresses, jusques à mordre & à dechirer. Il y avoit déja huit mois qu'elle étoit avec moi, & que nous couchions dans le même lit, sans qu'elle se fût aperçuë que je fus-

se

ſe homme. Une nuit qu'elle ne pouvoit dormir, après m'avoir fort careſſé, voïant que j'étois ſi tranquille, & que je ne répondois rien, elle s'aprocha de plus près, & trouva que je n'étois pas fille ; le profond ſommeil où j'étois, m'empêcha de ſentir ſes careſſes ; & je penſai mourir d'éfroi, lorſque le matin étant venu, elle me dit que j'avois grand tort de lui avoir caché un miſtére dont elle s'étoit éclaircie avec tant de plaiſir : Vous êtes un beau garçon, me dit-elle ! & ce n'eſt plus *Mariola* que je ſerre entre mes bras. Je voulus rire de ſon emportement, & la railler ſur ſes airs de tendreſſe. Non non, me dit-elle, & graces à vôtre ſommeil, j'ai vôtre ſecret : ou confiez-vous à moi, ou je vai vous perdre ſi vous ne le faites ; ſi l'on venoit à ſavoir ce que vous êtes ſous vôtre habit, on m'enveloperoit dans vôtre perte, me croyant complice du tort que vous faites à nôtre Patron ; avouez-moi toutes choſes & ne craignez rien ; je vous aime éperdûment, & je m'expoſerai mille fois à périr, plûtôt que de trahir le ſecret que vous m'aurez confié.

Que pouvois-je faire dans une conjoncture ſi fâcheuſe ? j'avois manqué de prudence de m'être trop expoſé aux emportemens d'une jeune fille ; il fallut céder à ce coup, & lui raconter toute l'hiſtoire que je viens de vous faire. Elle m'a bien fait payer cherement la diſcretion ; vous avez entendu à qu'elle prix elle me l'a venduë, & de quelle monnoye elle veut en être payée. Je vous avoüe que je ſuis charmé que le hazard vous ait inſtruit d'une telle avanture ; ſi vous l'aviez appriſe d'une autre maniére peut-être les choſes euſſent pris toute une autre face, & vous euſſiez rendu bien des gens malheureux.

Je redoublai alors l'eſtime que j'avois pour la feinte *Mariola*, & je trouvai tant de plaiſir à m'entretenir avec elle, que mon attachement donna quelque eſpéce de jalouſie à Zaïde. Elle me le fit connoître un jour, & m'exagérant ſa paſſion, Mulazem, me dit-elle, avoit mille perfections, & un amour que rien n'égalera jamais ; helas ! je n'eus jamais pour lui aucun ſentiment de jalouſie, je le vis arriver & partir d'auprès de moi, ſans trouble & ſans

ſans inquiétude ; je ſentois bien que je l'aimois ; mais ma tendreſſe ne fut jamais allarmée ; & je vivois dans un repos qui trouble ſouvent celui d'un ſi cher Epoux ; vous me faites mille peines, & je ne trouve plus dans *Mariola* les mêmes plaiſirs que j'avois à la voir, & à la careſſer ; vous rendrez deux perſonnes malheureuſes, Luzaïſem, il me ſemble que vous n'avez pas raiſon de le faire, après les bontés qu'on a euës pour vous. Le diſcours de Zaïde me fit aller bien plus loin que je ne croyois : je connoiſſois l'humeur fiére & emportée de cette perſonne : elle ſe regardoit comme la Maîtreſſe de mon ſort ; & vivant avec elle avec beaucoup de reſpect & de civilité, elle avoit toûjours conſervé ſur moi un air d'empire qui la rendoit abſoluë en tout ce qu'elle vouloit. Je fis tout ce que je pus pour m'empêcher de parler à *Mariola*, en ſa preſence, & pour lui cacher les entretiens ſecrets que j'avois avec elle ; je parus plus aſſidu auprès d'elle ; & je l'avois miſe dans un état à ſe porter aux derniéres violences, ſi elle avoit pû pénétrer mes ſentimens, & connoître mon deſſein.

La

La nouvelle de la prise de Candie, me délivra de mes frayeurs, & donna la premiére ouverture au projet que j'avois fait de me rendre libre. La prise de cette isle qui avoit tant coûté au Turc, qui depius 24. ans en poursuivoit la conquête, obligea toutes les Villes de l'Empire à en faire des réjoüissances publiques. Jamais on ne vit tant diluminations & tant de feux allumés. Le Patron *Antonio* me proposa alors de faire joüer un feu d'artifice sur l'eau, parce que cette fête nous pouvoit servir de pretexte pour nous échaper. Je lui dis de s'assurer d'un brigantin, & d'Esclaves Chrêtiens déguisés en Turcs, qui eussent bonne envie de se sauver. Tout fut ordonné avec beaucoup de promptitude, & beaucoup de précaution. *Antonio* avec 25. Esclaves de sa connoissance fut m'attentendre derriére un écueil, à une lieüe de Patras. Le soir de l'assignation étant arrivé, comme c'étoit moi qui donnoit cette fête à toute la Ville pour témoigner mon zéle pour l'Empire, il ne me fut pas difficile de persuader à Zaïde de venir voir ce spectacle. Elle y consentit, & se para de toutes ses pier-

reries,

reries, & des plus magnifiques habits qu'elle eût : ſes Eſclaves & ſes Eunuques l'accompagnérent dans ſa chaloupe. J'avois pris des rameurs du païs, qui devoient après avoir vû le feu, nous conduire à un petit bien de campagne, que nous avions ſur le bord de de la mer. Nous avions arrêté que nous y coucherions pour nous débaraſſer du grand monde. Azémire étoit malade, & pria le Dervis ſon ancien ami, d'être de la partie, pour lui faire le récit de nôtre divertiſſement. Les Turcs aiment paſſionnément le ſpectacle du feu, ils y ſont très-peu expers, ils virent celui-ci avec des ſurpriſes & des aplaudiſſemens extraordinaires. Le deſſein étoit une Lune de lumiére qui embraſoit tout le monde, d'un feu de ſouffre brûlant qui ébloüiſſoit les yeux. Cette machine étoit poſée ſur larche d'un vieux Pont, d'où il ſortoit des miliers de fuſées, & des feux de toute ſorte ; il y avoit à la rade un million de chaloupes chargées de tous les habitans de la Ville ; les femmes ſeules n'étoient point de cette fête qu'elles virent de leur terraſſes. Mais comme je vivois avec Zaïde d'une autre maniére, & qu'el-

qu'elle m'obſédoit par ſes careſſes, je la priai de ſe traveſtir en homme avec toutes ſes filles, & n'oublier rien à ſe rendre magnifique pour honnorer cette belle nuit. Nous nous embarquâmes une heure après qu'on eut pris le divertiſſement: jamais nuit ne fût plus belle, & plus calme. Après avoir vû le feu de cette machine, nous laiſſâmes retirer tout le monde, & nous prîmes le large dans la mer pour aller à Vitcanin, qui étoit cette Maiſon de plaiſance où nous devions aller coucher. Les Mariniers étoient prévenus que nous devions débarquer là, & y paſſer juſqu'au lendemain: On ſçavoit nôtre deſſein dans la maiſon, & ainſi perſonne n'avoit pû concevoir aucun ſoupçon de nôtre fuite. Comme nous fûmes à la vûë de l'écueil, le brigantin qui nous aperçut, fit force de rames, & ſe trouva ſur nous ſans que nous y euſſions pris garde. D'abord Zaïde & ceux de ſa chaloupe s'imaginérent que c'étoit un brigantin Turc, qui ayant ſû leur partie, avoit voulu les épouventer; mais quand elle ſe vît mettre aux fers avec ſes filles, & que le lendemain matin elle eut vû que les Matelots de ſa chaloupe avoient été

été poignardez & jettez dans la mer, elle ſe crut perduë, & me dit ſi c'étoit moi qui lui faiſoit joüer un ſi vilain tour pour récompenſer la tendreſſe qu'elle avoit euë pour moi. Je vous avoüe que ce reproche me perça l'ame! je l'aſſurai que je n'avois nulle part à ce malheur, & pour ce ſujet je dis mille injures au Patron *Antonio*, qui comprenant mon deſſein, me fit charger de chaînes, & ordonna qu'on abordât à terre pour y mettre Zaïde & ſon Eunuque. J'eus beau crier de me laiſſer ma femme, ou de me mettre à terre avec elle, on ne lui accorda que le Dervis & Gabrielle pour l'accompagner, & ce fut après les avoir tous dépouillés. Je n'oſai jamais tourner mes yeux du côté du rivage, & je tins toûjours mes oreilles bouchées pour n'entendre pas les injures qu'elle vomiſſoit contre moi: Quelques matelots m'en firent un récit qui mit à bout toute ma fermeté; & Gabrielle que je vis quelque tems après à Rome, penſa me faire quitter l'habit de Moine que j'avois pris, ne pouvant ſuporter avec tranquillité tout ce qu'elle m'aprit de ma mal-

malheureuſe famille, ainſi que j'en parlerai dans ſon tems.

Nous laiſſâmes Zaïde & ſa compagnie à cinq mille de Patras, ſur le rivage ; & le beau tems continuant à nous favoriſer, nous ne reſtâmes que trois jours à découvrir la Sicile. La plûpart des Eſclaves qui fuyoient avec moi, étoient Italiens, ou Malthois ; un François, honnête homme, natif d'Agde dans le Languedoc, me ſauva la vie, & empêcha le deteſtable Patron *Antonio* de commettre le plus grand crime, & la plus grande perfidie qu'on pût jamais commettre. Les pierreries & les riches habits de Zaïde avoient donné lieu à ſa noire entrepriſe. Pour ce ſujet il avoit réſolu quelque tems avant que d'arriver à Malthe, de me poignarder avec *Mariola*, & après nous avoir volé tout ce que nous avions, de nous jetter dans la mer. Ce Languedocien étoit du complot, & avoit promis de faire comme les autres ; mais ayant mis pied à terre avec une partie de l'équipage, parce que le vent avoit changé, il me pria de venir avec lui & d'appeller *Pietrocio*, car c'eſt ſous ce nom qu'on connoiſſoit alors

Ma-

Mariola. Il me dit de faire mon profit d'un avertiſſement qu'il alloit me donner ; qu'*Antonio* avoit réſolu de me tuer pour ſe ſaiſir de toutes mes richeſſes, qu'il étoit lui-même un des complices ; mais qu'il n'avoit entré dans ce déteſtable projet que pour ne donner aucun lieu de méfiance à ces perfides, & que pour me faire connoître qu'il étoit honnête homme & que ce qu'il diſoit étoit véritable, qu'il avoit réſolu, en m'avertiſſant, de s'échapper avec nous, & de ne plus remettre les pieds dans le brigantin. Je m'étois bien aperçu de quelque ſigne que ces matelots s'étoient faits les uns aux autres, mais je n'avois jamais pû m'imaginer qu'ils euſſent été capables d'un ſi noir deſſein ! Je délivrois tous ces malheureux de l'Eſclavage, & je me voyois aſſez de richeſſes pour les contenter tous, & les faire arriver commodément dans leur maiſon ! pour récompenſe ils avoient conçu le deteſtable deſſein de ſe défaire de moi. Je rendis graces à Dieu de m'avoir délivré d'un malheur ſi prochain, & je lui promis de m'attacher uniquement à lui, & de rompre avec toutes les créatures de la terre. Sauvons

vons nous donc, dis-je à mon cher liberateur, & fuïons des cruels qui voudroient ſe nourrir de nôtre ſang, après nous avoir dépouillés de nos biens. Nous quittâmes la côte de la mer pour pénétrer dans la terre : nous marchâmes toute la nuit, & nous nous trouvâmes à la pointe du jour à quatre grandes lieuës du rivage. J'avois les pieds tout écorchés, & *Pietrocio* ne pouvoit plus ſe ſoûtenir. Comme nous étions encore avec nos habits de Turcs, nous craignions à tout moment de rencontrer quelqu'un, qui allât avertir les plus proches villages, & que les païſans ne nous couruſſent deſſus, & ne nous dépouillaſſent après nous avoir maltraités. J'avois ſur moi un diamant de prix, & une ceinture toute parſemée de turquoiſes ; je pouvois avoir deux ou trois cens ſequins de monnoye ; & quoique ce ne fût rien en comparaiſon de ce que j'avois perdu, j'étois ſi content d'avoir échapé à la trahiſon du Patron *Antonio*, que je ne penſai pas à ma laſſitude, ni à la perte que j'avois faite. Je priai le Patron Iſnard, c'eſt ainſi que s'apelloit ce Languedocien, d'aller au premier village achéter des habits pour *Pietrocio* & pour moi, pen-

pendant que nous l'attendrions dans une vieille maſure que nous lui montrâmes : je lui donnai l'argent néceſſaire. Et comme c'étoit un homme de bon ſens, & de beaucoup d'eſprit, il revint le ſoir chargé de ſept ou huit aunes de groſſe bure, avec de la toile, & dequoi nous faire trois habits à la matelote ; il n'avoit pas non plus oublié du pain & du vin pour nous faire ſubſiſter ; il nous aprit que nous étions ſur les terre de la Golta, & que nous n'étions éloignés de Meſſine que de trois ou quatre journées par terre, & une journée par eau. Nous travaillâmes à nos habits de Matelots ; *Pietrocio* couſoit à merveilles ; & Iſnard étoit tout-à-fait adroit. Nous reſtâmes trois jours dans cette maſure inhabitée ; elle étoit ſur le haut d'un tertre, d'où nous pouvions découvrir la mer, & le moindre bâtiment qui paroiſſoit. Le lendemain de nôtre fuite, nous reconnûmes nôtre Brigantin qui retournoit ſur la côte où nous l'avions quitté. La peur que j'eus que ces malheureux ne nous pourſuiviſſent, me fit attendre avec impatience qu'Iſnard revint du village où nous l'avions envoyé. D'abord qu'il fut arrivé nous lui contâmes le ſujet

de

de nôtre crainte. Il nous raſſûra ; & comme il étoit bon Pilote, & qu'il connoiſſoit parfaitement la navigation, il nous dit que le brigantin avoit été contraint de relâcher ſur ces côtes-là, parce qu'il avoit trouvé au large des vents contraires, pour emboucher le canal de Malthe, & qu'il ne bougeroit de ce païs là, que les vents ne fuſſent entiérement changés. Nous fûmes ſatisfaits de cette réponſe, & nous dormîmes plus tranquillement que nous n'avions fait auparavant. Dès qu'il fut jour, nous travaillâmes tous trois à nos habits ; & le troiſiéme jour étant arrivés à un village éloigné de trois lieuës de la maſure que nous avions laiſſée, nous apprîmes qu'une Galére Turque avoit amené à terre un Brigantin d'Eſclaves qui s'étoient ſauvez de Patras. Un Eſclave de ce Brigantin s'étoit ſauvé dans la mêlée, & avoit paſſé le jour auparavant dans ce lieu, où il en avoit porte la nouvelle.

SUI-

SUITE DE L'INFORTUNÉ NAPOLITIN OU LES AVANTURES ET MEMOIRES DU SEIGNEUR ROZELLI.

JE ne puis aſſés remercier Dieu de m'avoir fait éviter un ſemblable danger; adorant les impénetrables ſecrets de ſa Providence, qui me conduiſoit au port du ſalut, par la pauvreté, & par les perils. Nous ar-

rivâmes enfin à Lagoſta. Cette Ville a été un des plus beaux monumens des anciens Romains : on y voit encore pluſieurs belles antiquités, particuliérement les reſtes du Temple dedié à Galatée, qui eſt ſur le bord du rivage : on y fait voir l'antre de Polipheme, & ce grand écuil qu'on dit être le rocher, que ce monſtre détacha de la montagne pour écraſer Acis. La Ville eſt ſur un des plus agréables côteaux de l'Univers : les habitans y ſont tous civiles & bons Muſiciens ; il y a très-peu de Nobleſſe, mais la bourgeoiſie eſt en échange ſi polie & ſi ſpirituelle, que j'oubliai toutes les peines, de mon voïage à l'agréable accueil que nous en reçûmes.

Nous nous diſions Matelots Siliciens échapés du naufrage : nous n'avions dans nos habits aucune marque de Turc ; nous les avions enterrés dans le lieu que nous avions quité. Enfin après avoir reſté 7. ou 8. jours à Lagoſta, pour nous délaſſer un peu de nos fatigues, nous prîmes le chemin de terre, pour arriver à Meſſine, où nous entrâmes, après trois jours de marche.

La premiére démarche que je fis en arrivant à Meſſine, ce fut d'aller droit à la

à la porte de l'Egliſe, où je n'oſai entrer; je me proſternai à genoux, & j'adorai Dieu de tout mon cœur, & reconnus Jeſus-Chriſt pour mon Sauveur & mon Dieu, à qui je demandai pardon du ſcandale que j'avois pû donner aux Chrêtiens par ma feinte Apoſtaſie. Enſuite je fus au Palais de l'Evêque; & après l'avoir inſtruit de mes avantures, je le priai d'avoir la bonté de me reconcilier avec l'Egliſe, l'aſſurant que dans mon Apoſtaſie il y avoit eu plus de foibleſſe que de malice. Ce vénérable Prélat en fit la céremonie dans le Dôme devant l'autel de Nôtre Dame de la Lettre: & il me trouva ſi bien inſtruit dans nos miſtéres, & ſi perſuadé de nôtre Religion, qu'il ne me fit faire que huit jours de retraite, & de probation. *Pietrocio* avoit trouvé, depuis dix ans, ſa maiſon toute changée; ſon pére & ſa mére étoient morts, & ſon frere le Médecin n'avoit jamais voulu le reconnoître. Il eut beau alléguer les raiſons les plus pertinentes du monde, on lui diſoit toûjours que ce frére dont il prenoit le nom, étoit péri à la hauteur de Lipara, dans une Barque qu'un Corſaire Turc fit couler à fond; qu'il pou-

voit avoir entendu faire cette hiſtoire, & la ſçavoir auſſi bien que tous les Meſſinois de ce tems-là; mais qu'il n'avoit qu'à chercher d'autres dupes, & qu'il n'y avoit rien pour lui dans la maiſon. Comme j'étois un jour ſur le Port après ma rettaite, je trouvai *Pietrocio* qui m'embraſſant, ſe mit à pleurer. Je voudrois, dit-il, être encore à Patras avec mes Patrones! il y a plus d'humanité & de bonne foi parmi les Turcs que parmi mes proches! mes parens ne veulent pas me reconnoître, & me voila réduit à mandier mon pain, n'aïant pas de quoi ſubſiſter! Je l'aſſurai que je n'oublierois jamais les ſervices qu'il m'avoit rendus, & que je partagerois volontiers avec lui le peu d'argent qui me reſtoit; je lui communiquai alors la penſée que j'avois de ſortir du monde pour entrer en Religion. Je ne ſçavois pas bien à quoi me déterminer; c'eſt pourquoi je reſtai quelques mois à Meſſine pour ſçavoir des nouvelles de ma chére Maîtreſſe la Marquiſe P... avant que de rien entreprendre. Je ne ſçavois à qui écrire dans Naples pour apprendre de ſes nouvelles. Un Marchand de Meſſine nommé Citrani; avec lequel j'avois fait quelque

que ſocieté, s'obligea de ſatisfaire ma curioſité. Il avoit un fils âgé de 20. à 22. ans, qui faiſoit le voïage de Naples; il ſe chargea d'un memoire que je lui donnai : & après lui avoir montré le portrait, que j'avois toûjours conſervé, de la Marquiſe, il me promit de m'en dire des nouvelles avant un mois. Je vêcus pendant tout ce tems-là dans les plaiſirs & dans la bonne chére. *Pietrocio* par le moyen de ſa belle voix, ſe plaça chez le Gouverneur, qui lui fit bientôt faire raiſon de ſon bien, & contraignit ſes parens à le reconnoître. Comme il étoit familier avec toute la Nobleſſe, je fus bien-tôt de toutes les parties de leurs divertiſſemens. Je m'étois magnifiquement habillé, & j'avois de l'argent ſuffiſamment pour ſoûtenir ſix mois la belle figure que je faiſois. Le deſſein que j'avois d'entrer dans un Monaſtére, me faiſoit vivre ſans précaution du côté de la bourſe : je donnai des cadeaux & des ſérénades magnifiques à pluſieurs belles femmes, pour leſquelles je faiſois le paſſionné ; je me fis appéler le Marquis *Piroti :* & ce fut la premiére fois que je connus que l'argent nous faiſoit faire la figure que nous voulions, parmi les hom-

dépens. Nous fûmes rendus chacun a minuit à nôtre logis, & je m'étois à peine deshabillé pour me mettre au lit, qu'on me dit qu'un homme vouloit me parler pour une affaire de conséquence. Je dis à l'hôte qu'on fit monter cet homme! qu'elle fut ma surprise! devoir un garçon Apoticaire sortir la seringue de sa poche, me dire que je n'avois qu'à me coucher, & que cela seroit d'abord fait. Je le remerciai de son remede, & lui dit que je n'en avois pas besoin. Plus je m'obstinai à ne le pas recevoir, plus il fit d'instance pour me le faire prendre. Enfin je le mis dehors, sans pouvoir tirer de lui de quelle part il venoit. A peine fus-je dans mon lit qu'on vint fraper encore à ma porte. Je demandai qu'est-ce qu'on vouloit? & j'apris avec chagrin, que c'étoit un autre cliſtére qu'on m'envoyoit. Ce petit manége dura presque toute la nuit; & comme ces insolens pousse-culs m'avoient empêché de dormir, je me levai au dixiéme qui vint encore interrompre mon sommeil, & l'obligeai après avoir fermé ma porte de vuider son lavement dans un bocal de fayence, & de l'avaler devant moi.

je

le lui mis la poignard à la gorge pour l'y contraindre. J'étois transporté d'une si grande rage, que je l'eusse percé de mille coups, s'il ne m'eût promtement obeï. Cette action fit beaucoup de bruit dans Messine : le Maître de ce garçon Apoticaire fut se plaindre de l'action violente que j'avois commise contre un membre de la Faculté. Le Gouverneur à qui la petite veuve avoit fait part de la piéce qu'elle m'alloit faire pour guérir ma colique, n'en fit que rire, & défendit à l'Apoticaire de me faire la moindre insulte, sous peine de la vie. Je ne voulus plus aller à la Cour après une raillerie de cette nature. Mon argent tiroit à sa fin, & je ne pouvois plus fournir à la dépense que je fisois faisois depuis quatre ou cinq mois. D'abord que le jour parut, je fus au cloître des Cordeliers pour y trouver Citrain. Je ne fus pas long-tems à l'attendre : Je le vis entrer ; & nous étant joints avec beaucoup de civilité, & d'empressement, après le premier compliment de part & d'autre, il me dit qu'il venoit me rendre compte de la commission dont je l'avois chargé pour Naples ; qu'il s'en étoit acquité

en vrai ami, qu'il me diroit des particularités qui me feroient juger de ſon amitié & de ſon éxactitude.

D'abord que j'eus fait certaines affaires que je ne pouvois pas différer, me dit-il, j'allai chez le Comte P... pour m'informer de la deſtinée de ſa fille, & de ſa vieille ſœur, chez qui vous aviez laiſſé Roſalie : je demandai à parler au plus ancien domeſtique du Palais. Il m'en vint un qui s'appelle *Rotilio*, qui me dit qu'il étoit là depuis ſon bas âge. Je le connois, lui répondis je, il eſt boſſu & a la Phiſionomie riante & bouſonne : voici l'entretien que nous eûmes deux groſſes heures durant. Je lui témoignai d'abord qu'une affaire d'importance m'avoit obligé de partir de Sicile pour venir à Naples lever certains memoires d'où dépendoit tout le repos de nôtre Maiſon, & qu'on m'avoit aſſuré que chez le Comte P... je trouverois les éclairciſſemens de ce que je ſavois, où chez la Marquiſe P... ſa fille. A ce nom ce pauvre homme pouſſa un profond ſoupir de ſon cœur ! Helas ! que pouvez-vous ſavoir de cette malheureuſe Marquiſe ? Monſieur le Comte ſon

pére

pére eſt mort de douleur de n'avoir pû aprendre de ſes nouvelles depuis quatre ans ; ſon Mari eſt dans le Chateau S. Elme depuis ce tems-là, pour rendre raiſon de ſa conduite à l'égard d'une Epouſe ſi ſage. Tout le monde croit qu'elle a été empoiſonnée à Palinure, où elle fut il y a environ quatre ans, & d'où elle n'eſt plus retournée à Naples. Sa tante en a fait faire des perquiſitions par tous les lieux de l'Europe, & a envoyé ſon portrait dans tous les Monaſteres de la Chrêtienté, pour ſavoir ſi elle ne ſeroit point renfermée dans quelqu'un de ſes lieux. Mais tout cela a été inutile, & l'on voit trois ou quatre familles perduës par la perte de cette Dame. Je voulus ſavoir ſi elle n'avoit pas écrit, ou laiſſé quelque billet pour marquer le ſujet de ſon éloignement ? c'eſt ce qui eſt cauſe de l'empriſonnement de ſon Epoux, me dit *Rotilio*, on veut qu'il parle, & il n'a rien à dire. Il jure qu'il n'a jamais donné aucun ſujet de chagrin à ſa femme, que par ſes abſences & ſes petites legéretés, & qu'il n'eſt coupable ni de ſa mort ni de ſon évaſion. Je demandai à ce petit boſſu ſi je

pourrois trouver le moyen de parler à Roſalie? elle eſt morte, me dit-il, avec la Marquiſe, ou elles ſont toutes deux enſemble bien loin d'ici. Si vous me diſiez, ajoûta-t-il, les raiſons qui vous obligent de faire ces perquiſitions, je pourrois peut-être vous apprendre quelque choſe. Je le remerciai de ſa civilité, & lui dis que j'aurois l'honneur de le revoir le lendemain; je ne crus pas être obligé de lui tenir parole. J'avois executé vos ordres, & ne crus pas que vous vouluſſiés ſavoir autre choſe, ainſi que vous me preſcriviez par vôtre mémoire. Deux jours après je tombai dangereuſement malade, & ne pus vous faire ſavoir de mes nouvelles, parce qu'il me fut impoſſible d'écrire, ayant été malade à l'extremité, & n'ayant eu rien plus à cœur dès que je pus ſouffrir la litiére, que de retourner dans ma maiſon.

Ce diſcours de Citrain m'avoit tellement touché, que j'eus beſoin de m'aſſeoir pour ne tomber pas en foibleſſe. Cet honnête homme s'en aperçut, & m'offrit en même tems ſes ſervices. Je l'en remerciai, & le priai de permettre que je reſtaſſe ſeul pour rê-

ver

ver à mon malheur : l'assurant que j'aurois l'honneur de le voir quelquefois pour me consoler avec lui. Il s'obstina quelque tems à ne se séparer pas de moi. Mais enfin s'étant laissé vaincre à mes priéres, il fut à ses affaires, & me laissa en liberté dans la plus profonde mélancolie du monde. Je priai, le Portier de m'ouvrir le jardin, où je ne fus pas plûtôt entré, que me croyant libre, & croyant n'être entendu de personne, je commençai à me plaindre de mon infortune ! tous les malheurs de ma vie se presenterent alors à mon esprit ! je maudis mille fois l'heure de ma naissance, & je me trouvai dans un état à faire pitié ou frayeur à l'ame la plus dure.

La nuit s'avançoit, je me promenois encore sans avoir rien mangé de tout le jour. Le même Portier qui avoit eu l'honnêteté de m'ouvrir la porte, vint m'avertir qu'on l'alloit fermer, & qu'il étoit tems de sortir. Je ne me fis pas presser ; & après l'avoir remercié de sa civilité, je me trainai avec peine à mon auberge, où je ne fus pas plûtôt arrivé que m'étant mis au lit, je dis à l'hôte qu'on ne dit à

perſonne que j'étois retiré : car il venoit ſouvent ici certains Officiers Eſpagnols de la garniſon, qui étoient capables des plus grands crimes & des plus grandes débauches. J'avois mangé pluſieurs fois avec eux, dans l'auberge, ſans connoître la vie qu'ils faiſoient ; & je m'étois trouvé en leur compagnie, dans une occaſion, où ſi nous euſſions été pris, on nous auroit fait ſans doute un méchant parti.

Ces braves gens, très-mal payés du Roi d'Eſpagne, pour ſoutenir la dignité de leurs charges & les vains titres qu'ils prenent en arrivant dans un païs, cherchent de l'argent de toutes les maniéres. Ils avoient formé entre eux une bande de voleurs, de toutes ſortes de métiers. Il y avoit des Notaires, des Advocats, des Serruriers, des Menuiſiers, des Maçons, & des tailleurs. Les Notaires donnoient advis à la troupe de l'argent que recevoient les particuliers. Les Serruriers faiſoient des double clefs de toutes les ſerrures des maiſons les Menuiſiers reveloient les ſecrets des cabinets, & des garderobes qu'ils montoient. Ainſi ils joüoient preſque à coup ſeur, & l'on n'en-

n'entendoit parler que de vols dans Meſſine, ſans jamais en avoir pu découvrir les auteurs. Ils s'aſſembloient tous les ſoirs aux coins de la Ville, & l'heure de leur rendez-vous étoit la cloche que les Cordeliers ſonnoient à minuit. Cette troupe de fripons étoit compoſée de vint perſonnes, parmi leſquelles il y avoit un chef qui faiſoit une des plus belles figures dans la Ville. Le ſoir qu'ils devoient faire quelque bonne action, ils ſoupoient enſemble, & enſuite ils alloient diſoient-ils, *boſcar la vita*, chercher la vie. Le butin étant porté chez le chef, les parts ſe faiſoient avec beaucoup d'exactitude, chacun ſelon ſon habilité, & ſelon ſon rang. De ſorte qu'ils ſortoient tous contens après avoir fait mille farces, & mille j'eus de la miſére des autres. J'avois lié quelque amitié avec le chef des maitres fripons, qui étoit un Eſpagnol de ſeville, apellé *Dongan Ladones*, lequel s'étoit établi dans Meſſine dès ſa jeuneſſe; & il avoit gagné tant d'argent, qu'il avoit un magnifique Palais, & des meubles les plus ſuperbes de toute la Ville. Il n'avoit jamais voulu ſe marier, & ſe contentoit

toit d'avoir un petit ſerrail des plus belles & des plus jeunes perſonnes qu'il faiſoit chercher dans toute l'iſle. Ce Maître fripon qui avoit volé aſſez de bien pour ſe faire un revenu de dix mille écus, paroiſſoit aux yeux de tout le monde le plus charitable, & le plus devot de tous les hommes. Un Officier de la garniſon Eſpagnole me dit un jour qu'il vouloit me donner la connoiſſance d'un honnête homme; & que ſi je n'avois pas du bien dans cette Ville, ou ſi j'étois dans l'attente de mes revenus, je trouverois chez cet ami des reſſources & des ſervices qu'on ne ſauroit trouver ailleurs.

Le preſſentiment que j'avois des malheurs qui étoient arrivés à ma chere maitreſſe à Naples, joint à l'inclination que j'ai euë toute ma vie à me faire des amis, me firent accepter le parti devoir ce prétendu honnête homme. Le jour fut pris pour cela, & nous fûmes manger la ſoupe chez lui. Son entretien étoit fort modeſte: ſes diſcours ne roulérent que ſur le plaiſir de ſe ſervir mutuellement les uns les autres: il me fit part des avantures de ſa jeuneſſe, & me dit qu'il vouloit ſavoir quel-

quelque choſe de ma vie, connoiſſant bien à ma mine que j'avois couru pluſieurs dangers. Mais il ajoûta que les hommes, ne ſe connoiſſoient que dans le péril, & que les adverſités étoient la pierre de touche de nôtre cœur, & de nôtre eſprit. Je connus bien par ce diſcours, que ce galant homme avoit quelque vûë; mais je ne pénétrois pas alors ce qu'il vouloit de moi; & je me contentai de l'aſſurer que je me ferois un mérite de le voir quelquefois pour lui demander ſon avis touchant certaines affaires que je méditois: le conjurant de ne me refuſer pas cette grace. On ne peut rien ajoûter aux proteſtations d'amitié qu'il me fit; juſques à m'offrir ſa maiſon & ſa table: me priant de ne le refuſer pas, & m'aſſurant de l'inclination qu'il avoit pour moi; mais je ne fus pas long-tems ſans le mettre à l'épreuve. Deux ou trois jours après, la fatale nouvelle que Citrani m'avoit aportée de Naples, preſſé de toutes parts, & ne ſachant ce que je devois devenir, je trouvai Dongan, au ſortir du Dôme, qui venoit d'aſſiſter à un ſervice qui s'étoit fait d'un Abé d'une très-grande diſtinction. On l'avoit

voit enſeveli avec tous les ornemens de ſa dignité, & on lui avoit laiſſé une émeraude au doit d'un prix très-conſidérable. On diſoit que c'étoit un article du Teſtament de ce Défunt, d'être enſeveli avec ce bijoux, & qu'il en avoit prié Meſſieurs les chanoines, auxquels il avoit laiſſé des grands biens : voulant enſuite qu'au bout de l'an ils expoſaſſent derechef ſon cadavre pour en voir la difformité. Chacun raiſonnoit ſur la bizarrerie de ce Teſtament ; & je ne raporterai pas ici les différens jugemens qu'on porta là-deſſus.

Dongan m'inſtruiſit de toutes ces particularités, par maniére de converſation ; mais je ne goûtois guéres cette inutilité de paroles, car j'étois preſſé d'une étrange faim, & j'avois déja vendu ma derniére chemiſe pour vivre. Les amis que j'avois fait à Meſſine pendant que j'avois eu dequoi y faire quelque figure, me tournerent le dos. *Pietrocio* étoit allé à Rome chez le Prince R... qui lui donnoit de gros apointemens : il m'avoit écrit de l'aller joindre, m'aſſurant qu'il auroit ſoin de ma fortune comme de la ſienne propre. Je me trouvai en ce tems-là ſans argent pour

pour faire le voyage, & je ne pouvois me reſoudre d'aller dans un Païs où j'avois été ſi fort connu, & où je pourrois bien l'être encore davantage. Enfin je voulus eſſayer ſi les offres de ſervice, que Dongan m'avoit fait, étoient ſinceres. Je lui dis que s'il vouloit me permettre de l'accompagner chez lui, j'aurois une petite confidence à lui faire, laquelle je me pouvois pas différer plus long-tems. Il m'offrit d'abord une place dans ſon carroſſe; & je ne fus pas plûtôt entré dans ſon Salon, que je lui expoſai ma miſére, & le beſoin d'être ſecouru: je lui fis même un abregé des principaux évenemens de ma vie. Il m'écouta fort tranquillement, & me conſola beaucoup, en me diſant qu'il me retenoit à diner, voulant enſuite me parler d'une affaire qui ne me déplairoit pas. J'attendis l'heure du diner avec une véritable impatience. Je me remplis le ventre où je n'avois rien mis depuis deux jours. A la ſortie de table nous entrâmes dans un grand jardin, & ſans attendre que Dongan prit la parole, je, le priai de ſe reſſouvenir de la promeſſe qu'il avoit euë la bonté de me fai-

faire? je ne l'ai pas oublié, me dit-il, & je vais vous en parler.

Vous êtes reduit à l'extremité, me dit-il, parce que vous ne ſavez rien faire? je ſai un métier qui vous peut enrichir en peu de tems, & vous arracher des mains de la miſére où vous êtes tombé; ſon nom eſt un peu ſcabreux, on veut même qu'il ſoit périlleux, & d'un très-difficil aprentiſſage; mais il n'y a que les ſots qui y rencontrent quelque obſtacle: jamais un habile homme n'y trouve la moindre difficulté, & c'eſt le métier d'un homme d'eſprit. J'étois impatient de ſavoir ce métier heureux qui devoit me combler de richeſſes! je lui aſſurai qu'il n'avoit jamais eu de diſciple plus docile, & qui eut meilleur volonté. Je vais vous le dire me répondit-il, écoutez-moi, & peſez tout ce que je dirai.

Savez-vous que Dieu eſt grand, & qu'il eſt bon & ſage? oüi je le ſai, lui dis-je. Si vous ſavez cela, dit-il, vous devez ſavoir que comme grand, il a eu la puiſſance de faire toutes les choſes qui ſont dans le monde: comme bon, il a voulu que toutes les choſes qu'il a faites fuſſent pour l'homme,

qui

qui eſt ſon enfant & ſon image : & comme ſage, il a diſpenſé toutes les choſes à l'homme ſelon les différens états, & ſes différens emplois. Le premier deſſein de la ſageſſe de Dieu, étoit que tous les biens fuſſent communs entre ſes enfans ; Mais la force, la violence & l'injuſtice ont éludé ſes deſſeins adorables ; & de là eſt venu ce mélange affreux de pauvreté & de richeſſes. Cette ſageſſe pour punir l'injuſte uſurpation des riches du monde, a infuſé un eſprit d'adreſſe & d'induſtrie dans les illuſtres malheureux, par laquelle les richeſſes paſſent adroitement & finement des riches aux pauvres pour en être ſecourus dans leur beſoin. Cette induſtrie & cette habilité qu'on a à faire venir l'argent vers ſoi, s'apelle parmi les avares & les Tirans, larcin, friponnerie, filouterie. Mais parmi les honnêtes gens & les perſonnes d'eſprit, c'eſt adreſſe, ſubtilité, fineſſe, & mille noms jolis qu'on a donnez à cet admirable métier. Les riches du monde qui ont acheté à beaux deniers le pouvoir de faire des injuſtices avec impunité, n'aiment pas ces ſortes de ſubtilités, & les puniſſent quelquefois

un

un peu trop ſévérement. Mais pour un qu'ils font périr, il en n'ait mille ; jamais les juges n'ont fait faire une reſtitution de ce qui a été pris adroitement.

Quoi Monſieur! dis-je à ce Maître deteſtable, vous me conſeilleriez de me faire voleur, parce que je ſuis miſerable ! que je meure plûtôt mille fois que d'en avoir la penſée! j'aime mieux mourir de faim! & la ſeule idée de ce crime m'épouvante, & me fait fremir d'horreur ! Qui vous parle de vol, ni de crime? me répondit-il d'un ton radouci ; Savoir prendre adroitement dequoi s'entretenir, n'eſt pas voler, c'eſt remplir le deſſein de la Providence, qui veut que nous travaillions pour vivre. Vous n'avez point d'autre art que celui de prendre, il faut donc que vous travailliez ſi vous voulez vivre, vous n'avez qu'à voir ſi vous voulez de l'emploi ? l'occaſion ſe preſente aujourd'hui fort belle ; cet Abbé qui eſt mort a plus de deux mille écus de bijoux enfermez avec lui dans ſon tombeau ; dites-moi s'ils ne ſeront pas mieux chez vous que chez les morts, & ſi ce n'eſt pas un vol tout pur que les morts font

aux

aux vivans d'emporter leurs richeſſes juſques dans l'autre monde ? êtes vous homme pour entreprendre un coup ſi hardi ? il y a cent piſtoles pour vous dès que vous m'aurez mis ſa bague & ſa croix, entre les mains. Je vous laiſſe pour une heure, parce qu'il faut que j'aille écrire à Seville. Penſez à ce que je viens de vous dire, & ne ſoyez pas timide : ce défaut n'eſt que pour les femmes, où les perſonnes de peu de cœur. Je vous avouë que je fus étrangement ſurpris d'un ſemblable raiſonnement ! je ne ſavois où aller ſouper ! dans mon auberge on ne me vouloit plus faire credit pour le lit que j'occupois : on m'avoit changé de chambre, & je me trouvois tous les jours couché avec de nouveaux viſages que je ne connoiſſois pas.

L'apas de cent piſtoles flattoit étrangement mon imagination ! je me diſois que ce n'étoit pas un grand mal de prendre un bien inutile pour me ſecourir dans mon indigence extrême, que tout le mal ſeroit ſi je me laiſſois ſurprendre. Enfin après avoir flotté une heure entiére entre la vertu & la miſére, Donquam entre, & me dit ſi j'étois hom-

homme? je lui dis qu'oüi, & que je voyois bien qu'il falloit me reſoudre à faire quelque choſe; mais que je ne ſavois pas de quelle maniére je pourrois réuſſir dans une affaire ſi délicate. Vous ferez, me dit-il, ſelon vôtre eſprit, ſelon vôtre beſoin, & ſelon la néceſſité où vous êtes; prenez garde ſur tout, de ne vous laiſſer point ſurprendre. Entrez dans mon garde-meuble, & voyez ce qui vous accommode, & enſuite allez-vous en. Ce garde meuble étoit un arſenal de toutes les machines deſtinées au larcin. Il y avoit des habits pour toute ſorte d'états, & des inſtrumens pour enlever toute ſorte de ſerrures, ou pour couper juſqu'aux grilles de fer les plus épaiſſes. Enfin je trouvai à propos de m'habiller en chanoine; & après m'être revêtu d'une Soutane, & d'un manteau de Moire. Je pris avec moi une lime ſourde, & une machine pour en lever une pierre, ou une porte: je n'oubliai point un poignard pour me défendre en cas de beſoin, étant réſolu de ne permettre jamais qu'on me ſaiſit, que mort. A l'heure de complie je fus au Dôme: je demandai à me confeſſer au ſacriſtain, c'é-

c'étoit un bon vieux de 60. ans, qui m'entendit avec beaucoup de charité: je le priai de vouloir me dire si le lendemain je pourrois dire la meſſe à la pointe du jour dans la chapelle de nôtre-Dame de la lettre, parce que j'étois obligé de partir de bon matin pour un voyage de conſéquence, & que je lui laiſſerois de l'argent pour continuer de dire tous les jours des meſſes juſques à mon retour qui ſeroit dans cinq ou ſix mois. J'obtins tout ce que je demandai, l'Égliſe fut ouverte à 5. heures, & je n'eus pas de peine à ſortir de ce mauvais pas. Je m'étois aperçu auparavant que de parler au ſacriſtain, d'une chapelle où il y avoit un Autel vuide, je fis ſemblant d'y entrer, & après avoir caché tous mes inſtrumens, je m'enfermai juſqu'à ce que je fus ſeur qu'on avoit fermé l'Egliſe. En ſortant de ma cache pour aller éxécuter mon vol, je me ſentis arrêté par un remors de conſcience, qui penſa faire evanoüir toute ma fermeté; la crainte de Dieu, & la crainte de tomber entre les mains des hommes, me firent ſuſpendre mon action plus d'une groſſe heure; & conſidérant le déplorable état où j'étois re-

Le Sacriſtain du Dôme ne me voïant point revénir pour dire la Meſſe, après m'avoir longtems attendu, s'impatienta, & tomba dans la méfiance qui eſt fort naturelle aux perſonnes de ſon Païs ; il crut que j'avois voulu faire quelque friponnerie dans l'Egliſe, ou que peut-être je l'avois déja faite : Pour ce ſujet il entra dans toutes les Chapelles, il viſita par tout ; & connoiſſant qu'on avoit touché à la pierre, il ſoupçonna que quelqu'un auroit bien pû avoir dépouillé le mort de ſes bijoux : il alla communiquer ſes ſoupçons à quelques Chanoines qui ſe trouvérent pour lors dans la Sacriſtie ; on fut viſiter le lieu, & y ayant fait deſcendre le Foſſoïeur, il leur aſſura que le mort n'avoit plus ni croix ni bague, & qu'on lui avoit même coupé le doit où il la portoit, que pour ce ſujet il trouvoit un coûteau encore tout ſal de cette cruelle opération. On fit venir la juſtice ſur le lieu, & après avoir dreſſé un procès verbal, on mit des affiches par toute la Ville dans leſquelles on promettoit une certaine ſomme à celui qui découvriroit l'Auteur de cet action ; c'eſt la coutume de l'Italie quand on veut bientôt ſe défaire des gens, de mettre leur tête

à prix,

à prix, on trouve une infinité de malheureux qui chaſſent, & ſouvent l'innocent eſt envelopé dans cette chaſſe inhumaine. On croit que cette déteſtable invention eſt de Sixte V. qui pour ſe défaire des bandits qui rendoient l'Italie impraticable, les fit maſſacrer tous les uns par les autres. On promit donc mille écus à celui qui découviroit le voleur; & le Sacriſtain m'aïant dépeint d'une maniére aſſez naturelle, je fus me réfugier chez Donquam, crainte de rencontrer quelqu'un qui me conſiderât de trop près. Quoique l'habit de Prêtre que j'avois pris m'eût aſſez déguiſé, je ne pouvois m'empêcher de craindre, parce que j'étois coupable, ainſi je dis à Donquam qu'il falloit me cacher chez lui, juſqu'à ce que l'orage fût un peu appaiſé; il me témoigna que c'êtoit lui faire plaiſir d'avoir de la confiance en lui, & pour ce ſujet il m'indiqua un apartement où le Diable ne me ſeroit pas venu chercher. Donquam voulut aller s'éclaircir lui-même des bruits qui couroient dans Meſſine, & ayant apris que le Gouverneur faiſoit faire des perquiſitions extraordinaires, il craignit que pour découvrir les au-

teurs de ce vol, il n'eut recours aux ſciences occultes ; ainſi il réſolut pour n'être point découvert, de ſe défaire de moi par le poiſon. Mais je fus ſauvé par une vieille femme qui étoit chez lui, & qui pendant ſon abſence s'étoit entretenuë avec moi. Je ne ſai ſi cette perſonne avoit été autrefois la complice de ſes crimes, & ſi connoiſſant l'humeur cruelle de Donquam, elle n'avoit point ſoupçonné que j'étois dans l'apartement des malheureux : je la vis ſe plaindre & ſe tourmenter lon-tems de ma mauvaiſe fortune, s'écriant à tout moment, *chez Peccato*, quel peché. Prevenu de la malignité & du peu de religion de mon hôte, je me fis mille ſujets de crainte ; mais ne voulant pas faire connoître ma penſée à cette vieille, je lui demandai ſeulement la liberté de ſortir un moment dans le jardin. Comme elle n'avoit reçu aucun ordre précis, elle me dit que perſonne ne m'en empêchoit ; & comme en deſcendant j'aperçus la porte de la ruë entr'ouverte, je ſortis de cette funeſte maiſon, & courus où mon bon Ange conduiſit lui-même mes pas, car je n'étois pas capable de prendre aucune réſolu-

ſolution ; preſſé par la crainte de la mort, & par les remords de ma conſcience, je croyois à tous moments être pourſuivi par les Archers ; je ne vis pas plûtôt la porte d'une Egliſe, que ſans conſidérer où j'allois, j'y entrai tout égaré, c'étoit ſur l'heure du midi, heureuſement pour moi il n'y avoit que très-peu de monde, & perſonne ne prit garde à mon égarement ; je fus à peine entré dans l'Egliſe que je reconnus que c'étoit celle des Cordeliers ; n'étant mis à genoux devant le Saint Sacrement, je crus que Dieu me parloit, & m'ordonnoit de le ſervir dans l'état Monaſtique, où il m'avoit ſi ſouvent appellé. Je courus au Portier le prier de me faire parler au ſupérieur, & je fus dans la derniére ſurpriſe devoir que c'étoit le Pére Carlos de Meſſine, pour lequel j'avois ſoûtenu des Theſes à Rome ſous le Pére Laurea, pendant le Chapitre général ; il ne fut pas lui-même long-tems ſans me reconnoître ; & après m'avoir tendrement embraſſé, & m'avoir offert ſes ſervices, je le priai de vouloir m'entendre en confeſſion. Je lui apris en cette occaſion l'état préſent de mes affaires, & le ſujet qui

m'obligeoit à chercher un Azile chez eux. Il me conſola beaucoup, il plaignit ma mauvaiſe fortune, & me détermina abſolûment à prendre l'habit de Cordelier, m'aſſurant que je ſerois à l'abri de tous les chagrins que ma mauvaiſe fortune me pourroit faire naître. Je lui obeïs, & le jour de prendre le froc ayant été aſſigné par le Provincial, je pris l'habit de Saint François, à une heure après minuit, jour de Saint Bernard, après que les Moines eurent dit Matines; on m'envoya le lendemain à Catanea, faire mon Noviciat; & je n'y eus pas reſté deux mois que j'apris la cruelle éxécution que la Juſtice avoit exercée ſur Donquam & quinze de ſes complices. Je loüai Dieu de m'avoir fait éviter un péril ſi évident en m'appellant à lui. Mon état me parut alors le plus heureux du monde; j'avois été nommé dans l'audition de Donquam, & il m'avoit accuſé pour le voleur des bijoux du défunt Abbé. Mais comme on ne ſavoit pas mon véritable nom, que je n'avois jamais dit, & que d'ailleurs j'étois dans un état que toute la terre ignoroit, excepté le Pére Gardien de

Meſ-

Meſſine, je fus tranquile, & j'achevai mon Noviciat avec beaucoup de ſatisfaction, & de joye intérieure.

Voici comme l'on m'aprit que Donquam avoit été découvert. Etant ſorti pour aller s'informer au Dôme de ce qu'on diſoit du vol, il trouva qu'on examinoit le couteau avec lequel j'avois coupé le doit au mort, il connut qu'il avoit été fait par le Maître Coutelier qui étoit de ſa bande, & rougiſſant à cet aſpect, comme s'il avoit lui-même commis le crime, il fût obſervé par un habile Phiſionomiſte que le Gouverneur avoit mis là pour obſerver les perſonnes qui viendroient dans ce lieu là. La pénétration du Phiſionomiſte ne fut pas vaine, il ſuivit cet homme, qui étoit entré dans ſon carroſſe, juſques à ſon logis; il ſe poſta enſuite dans le coin d'une ruë, pour obſerver tous ceux qui entreroient, ou ſortiroient de cette maiſon, & il n'y avoit pas encore demeuré un quart d'heure, qu'il en vit ſortir un Eſtafier, qu'il vit rentrer un moment après avec le coutelier. Cette démarche fortifia encore les ſoupçons de l'eſpion; il courut au Gouverneur lui dire qu'il avoit de bon-

nes conjectures touchant le voleur, & qu'il falloit envoyer chez un tel, & faire fouiller dans toute la maiſon, après s'être ſaiſi de ſa perſonne & de tout ſon Domeſtique. Les ordres furent d'abord donnez pour inveſtir le Palais de Donquam, & l'ayant ſurpris, qui crioit contre la vieille, & qui la maltraitoit parce qu'elle avoit laiſſé ſortir cet homme qu'il avoit refugié dans un de ſes apartements, on ſe ſaiſit de lui, & de la vieille qui pour ſe venger de ſon Maître, confeſſa le ſujet pour lequel on l'avoit ainſi maltraitée. On ſe ſaiſit auſſi de tout ce qu'il y avoit dans la maiſon; & après avoir fouillé dans les endroits les plus ſecrets, on trouva la bague, & la croix qui avoient été volées à l'Abbé défunt; on ne douta plus pour lorſque Donquam ne fut le Maitre receleur de tous les vols qui s'étoient faits à Meſſine depuis plus de vint ans; on l'obligea de déclarer les complices, parmi leſquels il ne manqua pas de me nommer par mon nom ſuppoſé; mais j'étois en ſeureté; cependant le récit de cette hiſtoire ne laiſſa pas de me donner de la frayeur, & enſuite de la joye de n'avoir

voir pas été du nombre de ces miſérables, que je voyois du port faire un cruel naufrage.

A peine eus je achevé mon Noviciat, que le Pére Carlos me fit venir l'obédience, pour aller enſeigner la Philoſophie dans la Ville de Naples: où j'en dictai un cours avec toute l'aprobation, & les aplaudiſſemens du Cardinal C... qui ne me connoiſſant point, m'aſſura qu'il ſe ſentoit une véritable inclination à me faire du bien. Sa protection qui me donnoit quelque relief dans le monde, m'attira l'envie des Moines. Comme je m'étois attaché pendant mon cours à lire les opinions des Philoſophes modernes, & que j'avois voulu pénétrer dans la ſcience de l'Aſtrologie judiciaire, & de la cabale, quelques ignorans devant leſquels j'avois dit mes ſentimens touchant ces ſortes de ſciences, prirent occaſion de me cenſurer; & après m'avoir fait eſſuyer quelques mortifications du Provincial, qui m'interdit ces ſortes de ſciences, ils me firent paſſer dans l'eſprit des ſéculiers, pour un fou & un orgueilleux, qui ne ſavoit rien que par art magique. J'a-

vois alors plus de vint cinq ans, & je ne pensois pas à m'engager dans les ordres : le supérieur m'y exhorta souvent, & me voyant toûjours éloigné d'un semblable engagement, il résolut enfin de me faire dépouiller de mon Lectorat, & de me mettre à la quête avec un Frére Lai. Je ne puis vous exprimer de quelle rage je me sentis saisi quand on m'annonça l'ordre du Provincial : je commençai de connoître la faute que j'avois faite de me faire Moine, & de vendre ma liberté ; comme je n'avois été appellé dans le cloître que par crainte, la pénitence n'avoit pû encore étouffer mes inclinations naturelles. Enfin après beaucoup de priéres & de larmes répandües, je me soumis au superieur, espérant trouver dans la liberté que j'avois de sortir en Ville, le moyen de me venger, & de me faire connoître. Le Cardinal C... avoit fait un voyage à Rome, à la création d'Innocent XI. je ne l'avois pas vû depuis mes chagrins. Dès que j'eus apris son arrivée, je couru au Palais pour avoir l'honneur de lui faire la révérence ; il donnoit audience à quelques Seigneurs qui étoient venus le voir ;

voir ; & on me dit qu'il devoit ſe trouver à des théſes qu'on devoit ſoûtenir aux Jacobins de *Sancta Maria.* Je m'étois rendu le Frére quêteur, mon intime, & il avoit ſi fort à cœur tous mes intérêrs que je m'étois accoutumé à la quête pour l'amour de lui : aſſuré de ſon amitié, je le priai de dire que nous nous étions perdus à une telle heure, & qu'il me laiſſât libre, à deſſein de me venger de l'outrage qu'on me faiſoit. J'attendis que l'heure des théſes fut venuë, & après que j'eus connu qu'on avoit commencé d'argumenter, j'entrai avec ma beſace ſur le cou, & me plaçai derriére le Religieux de mon ordre, qui devoit argumenter; je lui dis mille injures, & tournai ſi fort en ridicule le premier argument qu'il fit, que me connoiſſant, & n'ayant pas aſſez de cervelle, ni aſſez de ſcience, il reſta au ſecond Sillogiſme, ſans qu'il lui fût poſſible de dire ſeulement une Parole; je me levai alors, & ayant demandé permiſſion à l'Aſſemblée de prendre la place de mon Frére, que quelque accident imprevû avoit fait taire plûtôt que ſon ignorance, je pris la même théſe, & avec ma be-

face ſur le cou, je pouſſai tellement le ſoutenant, qu'il ne pût me répondre que des ſottiſes & des injures. Cette action fit un éclat terrible parmi les Moines, je fus me jetter aux pieds du Cardinal pour lui demander ſa protection, il me l'accorda toute entiére, & m'ayant fait mettre dans ſon carroſſe, il envoya dire au ſupérieur qu'il répondoit de moi, & que ſon Palais me ſerviroit de couvent. Le ſupérieur vint voir ſon Eminence, il me reclama, & le pria de ne donner point un Azile à un méchant Religieux qui ſe ſervoit de l'art magique pour paroître ſavant devant les hommes, mais qui dans le fonds n'étoit qu'un ſuperbe, & un ignorant. Le Cardinal qui avoit bon ſens, & qui connoiſſoit dequoi les Moines ſont capables, promit au ſupérieur d'examiner l'affaire, & m'ayant pris en particulier, il me dit que je lui confeſſaſſe la verité. Je penſai imiter le ſilence de Jeſus-Chriſt devant Pilate; mais comme j'étois accuſé de ſuperbe, je craignis qu'un tel procédé ne fît une fâcheuſe impreſſion dans l'eſprit de mon Protecteur; ainſi après lui avoir fait l'hiſtoire de ma vie, excepté

cepté que je changai les noms de mon Pére & de mes autres parens, j'achevai de mettre le Cardinal dans mes interêts, & je le fis rire de la malice & de la méchanceté de mes ennemis.

Je crains bien en écrivant ces Mémoires, qu'on ne me blâme de dire trop librement mon ſentiment touchant l'Etat Monaſtique, on me croira même ſuſpect, parce que le lieu où j'écris ces mémoires ne donne que des idées malignes contre tout ce qu'on appelle Religieux! mais j'ateſte ici le Ciel & la Terre que je n'ai point deſſein de décrier cet Etat, ni en général ni en particulier! il y a des gens ſages, des hommes de bien, & même des Saints parmi eux, & je reconnois que tous ont pour but de s'unir à Dieu, mais que tous n'y vont pas, parce qu'ils tiennent encore trop au monde qu'ils diſent avoir abandonné, & l'on ne niera pas auſſi qu'il n'y ait bien des Moines qui n'ont rien de Riligieux que l'habit, & que ceux-là ſont capables d'envie & de jalouſie, de même que les autres hommes, & en voila aſſez pour juſtifier la vérité que j'écris.

Le Cardinal C... connut bien que les

les Moines étoient piqués ; il écrivit pour ce ſujet à François Barberin Protecteur de l'ordre, & le pria de lui envoïer une obédience, par laquelle il me fût permis de reſter dans ſon Palais, me demandant expreſſement pour ſon Théologien. Le Général à qui on avoit écrit mon action, avoit juré de me punir, & il prit pour cela un tour fort malin ; il m'accorda une obédience ample & honorable ; & il écrivit au Cardinal mon Protecteur une belle lettre pour le remercier de l'honneur qu'il faiſoit à un de ſes enfans, déſaprouvant la conduite du Gardien de Naples à mon égard ; blâmant le Provincial de m'avoir fait quitter le cours de Philoſophie, que j'avois commencé à dicter, & promettant pour me conſoler de cet affront, & réparer mon honneur qu'on avoit voulu ternir, de me nommer Lecteur de Théologie dans le Couvent des Saints Apôtres à Rome, ſi cela faiſoit plaiſir à ſon Eminence.

Cette lettre m'aïant été communiquée, je me ſentis preſſé d'une furieuſe tentation d'aller être Lecteur à Rome ; j'étois aſſuré que c'étoit là le lieu le plus propre pour m'avancer ; j'enviſa-

viſageois déja la Mître & la Pourpre, qui me paroiſſoient en perſpective. Je témoignai au Cardinal que je voudrois bien s'il l'agréoit, faire mon chemin dans la carriére que le Général me propoſoit, & que pour ce ſujet je ſerois bien aiſe de prendre les ordres au plûtôt. Ce bon Cardinal qui connoiſſoit les Moines mieux que moi, m'avertit de ne prendre pas l'échange, que toutes ces belles paroles du Général n'étoient qu'un leurre pour m'attirer, qu'il vouloit bien m'ordonner, comme il fit, dans huit jours, mais qu'il ne me conſeilloit pas d'aller à Rome. ſa réſiſtance m'enflama davantage, j'étois ſi vain que je crus qu'il regardoit plus ſa ſatisfaction que mon profit. Il connut mes ſentimens par ma mauvaiſe humeur, & ſans me rien dire davantage, il écrivit au Général de m'envoïer cette obédience propoſée; je la reçus auſſi-tôt qu'elle eut été demandée. Je partis avec joie, & mon Protecteur me dit en partant que je me ſouvinſe de ſes avis, & qu'il me ſouhaitoit une bonne iſſuë.

Que les jeunes gens ſont ſujets à ſe tromper, lors que par leur impudence ils

ils mépriſent les conſeils des gens bien ſenſés, & auxquels l'âge a donné une longue expérience du monde! Je connus que je m'étois flaté & repu vainement de mes idées; car dès que je fus arrivé à Rome en préſence du Général, je remarquai un certain air de froideur qui me fit augurer mon malheur. Le ſoir il me dit qu'il feroit lire mon obédience en plein Chapître, & pour ce ſujet il m'ordonna de m'y trouver: j'y fus en effet; mais pour m'entendre prononcer une ſentence de rebelle & de brouillon; me condamnant à ſix mois de priſon, & à paroître trois fois la ſemaine au refectoire, ſans Capuche pendant tout le repas des fréres, & à la fin à recevoir trente trois coups de diſcipline en l'honneur des années du Sauveur. Je me moderai autant qu'il me fut poſſible, & me contentai de dire que la double faute que j'avois faite de me faire Moine, & de me fier à pas un d'eux, n'étoit que légérement punie par cette eſpéce de pénitence. Je me reconnus indigne de la protection du Cardinal dont j'avois mépriſé les avis; je n'oſois lui écrire mes peines; je paſſai ſix mois en cet état humilant,

& je

& je m'abandonnai à mille reflexions qui auroient dû me deſeſpérer ſi Dieu n'en eût ordonné autrement. Enfin ma pénitence étant finie, on voulut me donner quelque aparence de ſatisfaction ; on me fit ſous-bibliotécaire, avec défenſe néanmoins de ſortir de la maiſon, & ordre d'écrire ſur les Pſeaumes de la pénitence. J'acceptai le parti avec joie ; je me trouvois dans un lieu où je pouvois étudier, & ne perdre point de tems en vaines idées ; je commençai mon ouvrage avec zéle, & je le mis en moins d'un mois en état de paroître en public ; j'y traitois du principal des ſept Pſeaumes, qui étoit le double péché de David à l'égard d'Urie ; ma préface étoit remplie d'érudition, & les diſſertations curieuſes que je fis ſur la lettre pour expliquer les maniéres & les façons de parler des Hébreux & les applications morales ou miſtiques touchant le péché, ou touchant l'Egliſe, donnérent beaucoup de réputation à mon livre. Enfin cette compoſition me fit rentrer en grace dans l'eſprit du Général qui me pardonna mon action de Naples, mais à qui je n'ai jamais pû pardonner ſa tromperie de

de Rome. Nous aprochions de la fête de S. Antoine de Padoüe, & le Prédicateur qui avoit été nommé par le Général ſe trouva interrompu au milieu de ſon éxorde, je demandai permiſſion au Général de prendre ſa place & de pourſuivre ſur le même texte qu'il avoit commencé ; j'obtins auſſi-tôt ma demande ; & après avoir excuſé le défaut de mémoire du Prédicateur, je pourſuivis ſon même ſujet avec un ſuccès qui m'atira l'aplaudiſſement de tous les Cardinaux & de tous les Princes qui ſe trouvérent à cette fête. On ſera peut-être ſurpris que dans ſi peu de tems & ſans m'être préparé, j'aïe pû venir à bout d'une ſi hardie entrepriſe ; j'ai dit que j'étois ſous-Bibliothécaire du Couvent, le Pére Prédicateur avoit compoſé ſon Sermon dans la Bibliothéque, & m'avoit communiqué ſon deſſein, que j'avois trouvé parfaitement beau & de mon goût ; il m'avoit pris fantaiſie de compoſer un Sermon ſur la même idée, & comme j'ai la mémoire très-heureuſe, je l'avois apris par cœur ; voilà ce que perſonne ne ſavoit que moi. Depuis ce tems-là on fit une conſtitution particuliére poru les grandes Com-

Communautés, qu'on feroit toûjours préparer un ſecond Religieux pour le même ſermon, afin de prévenir les accidens qui pourroient ſurvenir ſur ce ſujet.

Dès que je fus deſcendu de chaire, le Cardinal Cibo m'envoïa faire compliment au nom de toutes les Eminences qui s'étoient trouvées à mon action; je reçus auſſi les complimens des Princes Urſini & Pamphile : mais ce qui me fit un plaiſir extrême, & ce qui penſa me faire mourir de joie, ce fut de voir entrer dans ma chambre *Pietrocio*, qui vint à moi les bras ouverts, me parlant Turc, & me diſant mille tendreſſes en cette langue; il ſe plaignit de ce que je lui avois caché mon état & ma demeure à Rome; il m'offrit toutes ſortes de ſervices, & m'aſſura qu'il emploïeroit tout ſon crédit pour me faire plaiſir. J'étois charmé de cette heureuſe rencontre, & je beniſſois Dieu de m'avoir dans tous mes malheurs conduit à une joie ſi parfaite; je priai *Pietrocio* de venir me voir le lendemain matin : il le fit, & nous reſtâmes enſemble juſqu'à midi qu'il me fallut aller au Réfectoire. *Pietrocio* m'ap-

m'apprit ſon établiſſement ſecret avec Gabrielle qu'il faiſoit paſſer pour ſa ſœur, & qu'il avoit miſe auprès de la Princeſſe R... où il étoit lui-même à mille écus de penſion. Il me dit qu'après être ſorti de Meſſine, où il avoit gagné de l'argent, il étoit venu à Rome, où s'étant trouvé à l'Apollinare un jour de la Pentecôte, il avoit prié *Carissimi*, qui étoit le plus excellent Muſicien de l'Europe, de lui faire chanter un récit du *Veni Creator*; qu'après avoir chanté, ce Maître pour l'engager à lui faire quelque fois le même plaiſir, lui avoit propoſé de le préſenter à la Princeſſe ſa Protectrice, & que l'aïant pour ce ſujet conduit chez elle, elle avoit été ſi prévenuë de ſa belle voix, qu'elle lui avoit d'abord donné un apartement dans ſon Palais, avec les gros gages dont je viens de parler. Je vous écrivis, continua-t-il, ma bonne fortune, & vous offris de la partager avec vous; mais n'aïant aucune de vos nouvelles, je me figurai cent fois ou que vous étiez mort, ou que l'on avoit envoïé quelque eſpion de Patras pour vous faire enlever. Il y avoit plus d'un an que je vivois dans cette inquiétude, quand traverſant un

jour

jour l'Egliſe de S. Pierre, je vis une Pélérine qui me demanda l'aumône; j'avois été preſſé, & obligé de me trouver à un ſervice ſolemnel que la famille de R... fait faire tous les ans pour l'heureuſe mémoire de Clément IX. leur oncle : Comme le concours du peuple étoit extraordinaire, je paſſai fort vîte, & je ne fis aucune attention ſur une perſonne qui me demanda la charité; après que je fus de retour dans la maiſon, l'idée de cette perſonne me vint en penſée; je m'endormis ſuivant la coûtume des Romains : pendant mon ſommeil je revis ma Pélerine, en rêve, qui me diſoit ſi j'avois ſi-tôt oublié la compagne de ma ſervitude ? elle me parloit du même ton qu'elle m'avoit parlé à la vigne de Patras. Je m'éveillai en croïant l'embraſſer; mais je m'aperçus que je n'avois rien pris que l'air. Mon valet qui étoit dans un bouge près de ma chambre, accourut aux cris que je fis; & m'aïant trouvé tout interdit, & comme un homme qui cherchoit quelque choſe avec les mains, il m'éveilla tout-à-fait, & me demanda ſi je me trouvois mal : je lui répondis que je n'avois beſoin de rien; mais qu'il

qu'il courût faire ateler un carroſſe pour me conduire à Saint Pierre, au plus vîte. Je fus obeï, & je courus au Vatican, croïant y rencontrer Gabrielle, mais ma peine fut inutile pour ce jour, & quoi que je la demandaſſe à toutes les Pélérines que je rencontrois, perſonne ne ſçut m'en dire des nouvelles; je m'aviſai d'aller à tous les hopitaux, ſi je ne pourrois pas la découvrir : Je ne réuſſis pas mieux dans cette occaſion. Enfin preſſé de mon déſir, & perſuadé que c'étoit Gabrielle elle-même qui m'étoit apparuë ſous la forme d'une Pélerine; je fus dans tous les endroits où on a coûtume de donner l'aumône aux pauvres; je trouvai à la trinité du Mont ce que je cherchois : je vis que cette Pélérine, qui étoit en effet Gabrielle, parloit à un Pére Minime de Marſeille, appellé Pruniére; elle s'étoit fait connoître à ce bon Religieux, & lui avoit demandé conſeil touchant ſon retour vers ſes parens; elle étoit fort changée, & preſque méconnoiſſable : J'attendis qu'elle eût parlé à ce bon Pére; & comme l'heure de recevoir la charité fut venuë, la voïant courir à la porte du jardin pour recevoir

voir la mineſtre avec les autres gueux, je lui envoïai un écu à Romain par mon laquais, avec ordre de la ſuivre. Cette charité extraordinaire me fit paſſer dans ſon eſprit pour quelque Prince : elle ſuivit attentivement mon carroſſe, & m'aïant vû deſcendre au Palais de R... elle s'approcha de moi pour me demander ce que je voulois d'elle ? le ton de ſa voix ne me fit plus douter ce que j'avois ſoupçonné: je voulus éprouver ſi je ſerois reconnu auſſi à mon tour; mais mon habit me déguiſoit entiérement, & la perruque avoit tout-à-fait changé l'air de mon viſage. Après l'avoir fait entrer dans un ſalon à côté de l'Orangerie, je lui demandai qui elle étoit, & d'où elle venoit? je la priai de n'être pas ſurpriſe de ma curioſité, puis qu'une parfaite reſſemblance qu'elle avoit avec un chére ſœur que j'aimois tendrement, m'avoit fait naître le deſir de lui parler. Elle me demanda d'où étoit cette ſœur ? je lui dis qu'elle étoit de Marſeille, & que je l'avois connuë à Patras. A ces paroles Gabrielle jettant un grand cri, ſe jetta ſur moi & ſe pâma entre mes bras, avec le nom de *Pietrocio* dans la bouche!

je crus d'abord que ce n'étoit qu'une ſurpriſe de tendreſſe, & que ſon évanouïſſement ſeroit fini dans un moment; mais, ô Dieu! dans quel embarras me trouvai-je, quand je vis que cette aimable perſonne alloit expirer ſi on ne lui donnoit un promt ſecours! la joie avoit fait un effet ſurprenant ſur ſon cœur; c'eſt pourquoi aïant appellé du monde, je la fis porter dans une chambre prochaine, où l'aïant fait mettre au lit, j'appellai le Chirurgien du Prince, qui après l'avoir vantouſée, & lui avoir donné certaines eaux propres à ſuſpendre la violence du mal, je lui vis ouvrir les yeux, & appeller d'une voix preſque éteinte, *Pietrocio*, *Mariola*! ma joie fut extrême quand je pus être aſſuré qu'elle étoit échapée du péril: je courus à l'apartement de la Princeſſe, à qui je dis qu'une de mes ſœurs m'étant venuë voir étoit tombée dans un tel accident; je la priai de vouloir permettre qu'elle recouvrât ſa ſanté dans ſon Palais, & qu'elle ſeroit peut-être bien-aiſe d'attacher à ſa perſonne une fille infiniment vertüeuſe & très-propre à lui rendre des ſervices fort agréables. La Princeſſe R... avoit mille

bontés

bontés pour moi : non ſeulement elle m'accorda ce que je lui demandai, mais elle vint avec moi voir la malade. La fatigue qu'elle avoit eſſuiée ne lui permit pas de paroître fort gaïe ; ſon air tendre & plein de langueur plût néanmoins à la Princeſſe, & après l'avoir aſſurée de ſa bienveillance elle me dit de ne la quitter pas, & de lui faire donner un apartement dans le ſien ; & dès que nous fûmes ſans témoins, elle commença à verſer un torrent de larmes, & en prenant mes mains, elle me dit qu'elle ne vouloit plus les quitter, &que je lui accordaſſe le plaiſir de mourir entre mes bras, qu'auſſi elle étoit bien aſſurée de ne vivre pas à la moindre ſéparation. Je ne vous dirai point ici les proteſtations que je lui fis, d'une conſtance éternelle ; je lui appris les bontés de Madame la Princeſſe, & & comment il nous faudroit comporter dans ſon Palais pour y vivre tranquillement ; je l'avertis qu'il falloit qu'elle m'appellât ſon frére, & je lui donnai tous les mémoires néceſſaires pour établir nôtre parenté, & en parler dans une parfaite vraiſemblance. Enfin ſa ſanté fut pleinement rétablie

en trois où quatre jous, & Madame la Princeſſe charmée de ſon eſprit & de ſon adreſſe la retint à ſon ſervice, & la fit ſa Demoiſelle d'honneur, l'honorant de ſa confidence, & ne faiſant pas un pas qu'elle ne fût en ſa compagnie. Hier quand vous prêchiez elle étoit avec ſa Maîtreſſe, & elle me demanda d'abord que je fus arrivé au logis, ſi j'avois connu Luzaïſem nôtre Patron de Patras qui s'étoit fait Cordelier ? je ne puis me dit-elle plus réſiſter à l'empreſſement que j'ai de lui parler, j'ai mille choſes à lui dire de la part de ſon Epouſe ; je ne t'ai appris, continua-t-elle, qu'une partie de ce qui le regarde, va je t'en prie lui dire de ne me refuſer pas ſa viſite, & que je dois l'entretenir au plûtôt pour l'avertir de prendre garde à lui. Je promis à *Pietrocio* de me rendre au Palais de R... auſſi-tôt qu'il me ſeroit poſſible. Je lui fis connoître l'état où j'étois dans ce Couvent, & la diſpoſition des Moines à mon égard ; je le priai de me venir demander au ſupérieur de la part de la Princeſſe, & de me venir chercher pour ce ſujet avec un de ſes carroſſes ; je mis tout le reſte du jour à faire

faire des visites aux Cardinaux qui m'avoient honoré de leur attention. Le lendemain dés qu'il fut jour j'attendis avec impatience qu'on me vint chercher. Sur les neuf heures on me vint demander de la part de *Pietrocio*, qu'on savoit être dans un fort grand crédit à Rome, & le Gardien me donna congé pour rester tout le jour dehors. Quand nous fûmes arrivés dans le Palais, nous montâmes dans la chambre de Gabrielle: elle avoit feint une légére indisposition, pour avoir plus de tems à m'entretenir. Dès qu'elle m'aperçut elle m'embrassa oubliant & mon état & son séxe, & m'arrosat de ses tendres larmes. Enfin m'étant assis à la rüelle de son lit avec *Pietrocio*, elle commença à me demander si je n'avois vû personne de Patras depuis mon absence, & de qu'elle maniére j'avois vêcu après avoir quitté Zaïde? ce nom réveilla toute ma tendresse; & comme j'étois très-mécontent chez les Moines, je ne pus m'empêcher de pousser un grand soupir, qui fit connoître à Gabrielle le malheur de ma destinée. Vous soupirez me dit cette aimable fille! & toutes les larmes que vous verserez pen-

dant vôtre vie, ne ſauroient compenſer celles qu'on verſe tous les jours à Patras pour vous ! vous ne ſçaurez écouter ſans mourir de douleur ce que je vais vous apprendre de vôtre malheureuſe famille ! après que vous nous eûtes mis à terre, Zaïde, le Dervis & moi, & que nous eûmes perdu de vûë le Brigantin qui nous enlevoit l'eſpérance de vous revoir jamais, la malheureuſe Zaïde s'arracha les cheveux, & s'étant jettée la face contre le ſable, elle voulut s'étouffer, & ne ſurvivre plus à ſa diſgrace : la honte de ſe voir dépouillée, & d'être trahie par le plus tendre objet de ſon amour, la rendit d'abord comme inſenſée & furieuſe, ſans vouloir entendre aucune conſolation ni du Dervis ni de moi ; elle ne parla que de poiſon, que de poignard, que de fer & de guerre ! je lui propoſai de prendre quelque monture pour retourner à Patras ; non, me répondit-elle, je veux mourir avant que d'y arriver ! qu'on ne me parle de rien ! nous n'eûmes autre choſe à répondre le Dervis & moi, & nous fûmes contraints de la ſuivre toute la journée ſans manger ni boire. Comme nous ſuivions

vions une femme égarée, & qui n'étoit plus capable d'aucune raiſon, nous nous égarâmes, & la nuit nous ayant ſurpris aſſez loin de la Ville, il fallut prendre un gîte chez un bon Muſulman, commode & charitable; nous y reſtâmes le ſoir; & ayant été informez de la qualité de ma Patrone, & du malheur qui lui étoit ſurvenu, il donna ordre pour le lendemain de nous trouver des montures, & vint lui-même nous conduire à Patras, où nous arrivâmes à une heure de nuit. Auſſitôt qu'Azemire eut appris le malheur de Zaïde, & vôtre évaſion, on ne vit jamais une plus grande déſolation dans la maiſon! tout le voiſinage accourut aux cris que ces femmes firent entendre! & cette fatale nouvelle s'étant répanduë par toute la Ville, la maiſon fut d'abord remplie des plus apparens de Patras. On forma mille projets pour ſe venger de vôtre perfidie; on engagea des Eſclaves par argent & par promeſſes, pour vous chercher dans toute l'Italie, & aporter vôtre tête dans ce lieu. Il y en eut pluſieurs qui acceptérent le parti, c'étoient des Eſclaves Italiens & François, qui en recevant

leur liberté pour ce ſujet, s'aſſuroient une récompenſe de dix mille écus: les amis d'Azemire avoient ſacrifié à ſa vengeance leurs biens & leurs ſerviteurs. Enfin on équipa d'abord une galére pour porter les Chrêtiens à la prémiere terre. Au bout de huit ou dix jours la galére parut avec un Brigantin qu'elle remorquoit; on ne douta plus qu'elle ne vous eût attrapé, & qu'elle ne vous ramenât; à cette nouvelle Zaïde reçut quelques momens de conſolation; la vengeance qu'elle ſe promettoit, ſuſpendit pour quelque tems ſes douleurs; mais combien redoublérent elles quand on lui dit, que c'étoit bien le même Brigantin qui vous avoit enlevé mais que vous n'y étiez point, & que vous aviez débarqué en Sicile! elle voulut parler elle-même au Patron *Antonio* qui étoit chef de l'entrepriſe, & après lui avoir promis la vie & la liberté s'il vouloit lui dire de véritables nouvelles de vôtre deſtinée, voyant que ce malheureux ne pouvoit lui apprendre autre choſe ſinon que vous vous étiez ſauvé ſur les côtes de Sicile, avec *Mariola* & un troiſiéme; elle le renvoya au Cadis, au Juge de la Ville, après

après l'avoir chargé d'injures, & des plus cruels outrages. Le lendemain, des quinze de ces malheureux, les uns furent empales devant le *Bagno*, & les autres furent jettés dans la mer, liés dans un ſac de peau. Après cette terrible éxécution le calme fut dans la Ville & dans la Maiſon d'Azemire, mais Zaïde porta toûjours un trouble très-cruel dans ſon cœur, elle ne dormoit plus, & le peu de ſoin qu'elle prenoit de ſa perſonne, l'avoit deſſechée extrêmement; Azémire ne put réſiſter à ſa langueur; & après avoir verſé aſſez de pleurs pour vous & pour ſa fille qu'elle voyoit périr, elle périt enfin elle-même, & augmenta les douleurs & les plaintes de toute ſa famille. Après ſa mort pluſieurs perſonnes prétendirent à la poſſeſſion de Zaïde qui étoit devenuë l'heritiére des biens immenſes que ſon Mari & ſon beaufrére lui avoient laiſſé par leur mort, & qui étoit devenuë plus fiére & plus ſuperbe: mais elle ne fit aucune attention ſur tous les partis qui ſe préſentérent. Un jeune Turc nommé Booſieremet trouva le moyen de la voir un jour & de l'entretenir de ſon amour; il ſavoit que

rien ne pouvoit mieux flater la douleur de ſa Maîtreſſe, que de lui apprendre de vos nouvelles ; c'eſt pourquoi il vint lui dire qu'il avoit un homme en main, qui lui promettoit d'aporter la tête de Luzaïſem ; qu'il venoit de Meſſine, où il avoit vû ce perfide, & que ſi elle vouloit récompenſer ſon amour, il ſuivroit lui-même ce Vénitien, & ne ſe tromperoit pas dans le projet qu'il avoit fait pour la venger. Zaïde auroit pû faire ſoulever un Royaume pour défendre ſa cauſe : c'étoit encore la plus charmante perſonne de la Gréce, & dans le plus bel âge, capable d'inſpirer toutes les paſſions à l'homme le plus ſage, & le plus modéré. Booſieremet en fut très-bien reçu, & il lui fut permis de tout eſpérer, avec aſſurance que de la même main qu'il préſenteroit la tête de ſon perfide Epoux, il lui prendroit la ſienne avec toutes ſes richeſſes. Cet Amant téméraire partit de Patras, ſur une barque frêtée exprès, après s'être déguiſé en Prêtre, & s'être fait inſtruire par le Vénitien qui étoit un ſcélérat, des cérémonies de nôtre Religion. Ils abordérent de nuit dans une plage près du

Fare

Fare. Ce jeune Turc dans pluſieurs voyages qu'il avoit faits, avoit aſſez appris d'Italien & d'Eſpagnol pour ſe faire entendre ; il arriva à Meſſine, & fit toutes les grimaces d'un Abé étranger, ſage & reglé. Comme il craignoit d'être trop connu s'il ſe répandoit dans le grand monde, il ne fit ſocieté qu'avec des Moines, s'informant de vous en paſſant, & ſur certains pretextes ; car il ne vous avoit jamais vû. Il vous chercha dans toutes les Compagnies ſans ſe faire connoître. Ici j'interrompis Gabrielle pour lui dire, que j'avois vû à Meſſine un Abé d'une mine hautaine & fiére qui ſe diſoit de Veniſe, & qui s'appelloit Glitons, que j'avois remarqué pluſieurs fois les yeux de cet homme attachés ſur moi, & qu'il avoit ſouvent fait ſemblant de vouloir me parler de quelque affaire ; je ne penſai jamais qu'il fût commis à ma perte. Il partit de Meſſine quatre ou cinq jours après qu'on eut aſſaſſiné le meilleur de mes amis Stephano Calobroine avec qui j'avois lié une amitié aſſez étroite, & je ne doute point que cet Abé Turc ne ſe ſoit trompé le prenant pour moi, pendant la nuit ; car on trouva un ma-

tin le corps mort de mon ami, ſans tête, & on ne le reconnut qu'à un ſigne qu'il avoit ſur le teton gauche. Ce feint Abé, reprit Gabrielle, étoit donc l'émiſſaire de Zaïde; il revint chargé de cette tête effroyable qu'il avoit embaumée. A cet aſpect Zaïde penſa poignarder Boſieremet! elle le chargea de mille injures, le chaſſa hors de ſa preſence; & ce Turc ne ſachant que dire d'un traitement ſi bizarre & ſi peu mérité, laiſſa la tête ſur une eſtrade aux pieds de Zaïde, & s'en fut mourir de chagrin & de déſeſpoir, ſans vouloir jamais recevoir ni conſolation ni nourriture.

L'amour que Zaïde conſervoit encore pour vous lui fit examiner de plus près cette effroyable tête, deſirant que ce ne fut pas la vôtre. En effet elle n'y trouva point certains ſignes que vous aviez au menton, avec une grande cicatrice ſur le front; & ſe perſuadant que vous n'étiez point mort, elle forma le bizarre deſſein de vous aller chercher elle-même. Pour ce ſujet elle me communiqua ſa penſée, & me dit ſi je ne ſerois pas bien-aiſe de revoir ma Patrie. Je l'aſſurai que je me trou-

trouvois ſi bien auprès d'elle que je ne ſentois plus le poids de mes chaines, & que je voulois mourir à ſon ſervice. Elle me fit cent careſſes tendres & flateuſes; & après m'avoir aſſuré que j'étois libre comme elle, & qu'elle vouloit vivre avec moi comme avec ſa ſœur, elle me pria de la ſervir dans le deſſein qu'elle avoit de chercher ſon Epoux, ne pouvant vivre plus long-tems ſans le voir. Mais, lui dis-je, Madame, où irons nous le chercher ? & quand nous ſerions ſures du lieu où il a débarqué, s'il eſt mort comme il y a de l'apparence par cette tête qui a bien de l'air de la ſienne, que feront nous ? que tu es folle ! me dit-elle en m'interrompant, de croire que ce ſoit la tête de Luzaïſem; perſonne ne la peut connoître mieux que moi, & je ſuis ſur de le trouver en Italie; nous ne manquerons de rien, nous ſuppoſerons un voïage à Conſtantinople où nous irons effectivement, & de là nous paſſerons ſur quelque bâtiment de Sicile, & nous chercherons juſqu'à ce que nous l'ayons trouvé; le Dervis prendra ſoin de nôtre Maiſon, & j'eſpére

qu'avant un an, nous ſerons tranquilles & ſatisfaites.

Vous pouvez juger que je ne combatis pas cette réſolution: Au contraire je loüai ſon courage, & la diſpoſai ſi bien à cette téméraire recherche, que nous partîmes trois mois après. Nous arrivâmes heureuſement à Conſtantinople, comme Pelerines, nous diſions que nous allions à la Meque pour un vœu particulier que nous avions fait. Nous reçûmes pour ce ſujet de grandes loüanges du Muphti, avec un écrit de bénédictions pour recevoir l'hoſpitalité de tous les Muſulmans. Pendant que nous amuſions ainſi des perſonnes de la connoiſſance de Zaïde, je cherchois un Bâtiment pour nous paſſer en Italie; J'en trouvai un qui pour cent ſequins ſe chargea de nous y porter. Nous nous embarquâmes le 23. du mois de Juin: & après treize ou quinze jours de navigation nous étions près de la Sicile, & eſpérions prendre port bien-tôt, quand un Corſaire Provençal attaqua nôtre Vaiſſeau; il crut que c'étoit un Turc, & effectivement il en avoit le Gabaris puiſqu'il avoit été fait à Alger,

ger, & vendu à un Vénitien, lors que la Porte étoit alors en pleine paix avec Veniſe. Le Capitaine du Vaiſſeau ſe voyant attaqué par des amis de la République, crut d'abord qu'il falloit arborer l'étandart de Paix : Mais ce Corſaire connoiſſant la manœuvre ordinaire des Turcs, & voyant que nous fuions toûjours au lieu d'amener nos voiles, courut ſur nous ; & après nous avoir enlevé toute l'œuvre morte du Pont, & tué quelques matelots, il alloit nous gober, ſi un orage qui ſurvint ne nous eût ſeparez ; nous prîmes differentes routes : il gagna les iſles de l'Archipel, ſéjour ordinaire des Pirates, & le Vénitien ſe ſervant du vent pour aller en Sicile, nous abordâmes à Catanea trois jours après ce combat ; nous y débarquâmes avec deſſein de ne nous plus expoſer à l'inconſtance de cet impitoyable élement. Zaïde avoit ſouffert tant de mal, & ſa crainte avoit fait une ſi forte impreſſion ſur ſon eſprit, qu'elle en eut la fievre auſſitôt qu'elle eut mis pied à terre. Nous cherchâmes un logis où nous penſions n'être pas reconnües & ce fut à la rüe de *San Franceſco*, chez *Donna Maria Zabatilla*, que

que nous logeâmes quinze ou vint jours durant.

Helas ! m'écriai-je en interrompant Gabrielle, j'étois alors à Catanea dans le Couvent des Cordeliers où je faisois mon Noviciat. Il ne me vint jamais en pensée, reprit Gabrielle, que vous fussiez parmi les Moines ; aussi ne vous y cherchai-je point : j'étois d'ailleurs trop occupée à secourir Zaïde, qui étoit mourante. Le chagrin de vôtre absence, la crainte de ne vous trouver point, & la fatigue qu'elle avoit endurée sur mer, avoient fait une si cruelle impression sur tout son corps, que je la vis fondre comme la cire devant le feu ! elle mourut enfin avec le nom de Luzaïsem dans la bouche ! elle me chargea en mourant de vous chercher, & de vous entretenir de son amour & de sa fidelité, malgré le tort que vous lui aviez fait. Je n'avois jamais aimé Zaïde, avec tous ses charmes, & ce que j'avois fait à son égard en l'épousant, n'avoit été qu'une violence qui m'avoit obligé à le faire ; mais quand j'eus apris sa constance, & ce qu'elle venoit de faire pour me retrouver, la générosité, la reconnoissance, l'amour, la tris-

tesse

teſſe, tout cela s'éleva dans mon cœur! j'aimai une perſonne digne de ma tendreſſe; mais ce fut après l'avoir perduë: & les folies que je fis m'auroient conduit au tombeau, ſans le ſecours continuel de *Pietrocio*, & de Gabrielle. On eut beau pendant quelque tems me repréſenter ma Religion, & le ſoin que je devois avoir pour ma propre réputation; je fus inſenſible aux conſeils; &, ma douleur ſe ſaiſit tellement de ma raiſon, qu'il fallut me ramener, preſque hors de ſens, au Couvent des Saints Apôtres. *Pietrocio* qui connoiſſoit le Gardien, courut l'avertir de mon état. Après m'avoir mis dans ma chambre, le Supérieur ſage & charitable me donna un frére pour avoir ſoin de moi, & lui deffendit de me quitter un ſeul moment. Comme l'on n'avoit pas pris la précaution de me faire manger, mon cerveau ſe trouvoit vuide, & je n'avois dans l'imagination, que mes malheurs! ma Zaïde! mes biens! & la Ville de Patras! je parlois Turc, j'embraſſois le frére Lai comme s'il eût été Zaïde, & il n'en fallut pas davantage pour l'obliger à appeller du ſecours & de dire que j'étois devenu fou où du moins poſſédé

poſſéde de quelque malin eſprit. Au bruit que je fis quelques Moines vinrent & n'entendant pas un mot de la langue que je parlois, ils coururent aux Chapelets & aux Reliques, & emploïerent le plus ſaint d'entre eux pour m'éxorciſer. J'étois ſi peu en état de connoître ce qu'ils faiſoient, que je ne diſcontinuai point de donner des marques de mon égarement, parlant tantôt à Azemire, & tantôt à Zaïde. Enfin toute la nuit ſe paſſa de la ſorte, ſans prendre ni repos ni ſommeil; & le lendemain ſur les neuf heures *Pietrocio* s'étant venu informer de mon accident, il aprit avec douleur que mon mal continuoit. Cependant il pria le Supérieur de ne me pas renfermer, parce que ma maladie ne venoit que pour avoir demeuré longtems ſans manger, & qu'il ne falloit que me bien nourrir, & me faire dormir, par quelques petits remédes. Le conſeil de *Pietrocio* fut ſuivi, & je recouvrai ma raiſon le jour ſuivant après avoir dormi douze heures entiéres. Lors que je fus revenu de mon mal, je connus bien par la ſuite, que les Moines qui ne pardonnent rien, ne me pardonneroient pas même cet acci-

accident, dont ils ignoroient la cauſe: cela me fit tomber dans une noire mélancolie qui me mit très mal dans l'eſprit de tous mes fréres, qui me jugérent incapable d'exercer aucune charge dans l'ordre. *Pietrocio* vint me tirer de cet état, en me demendant pour quinze jours au Gardien. Nous les allâmes paſſer à Freſcati, chez le Prince Pamphile, où le Superieur m'envoïa encore la permiſſion d'y reſter quinze autres jours, me priant de me conſerver & de revenir entiérement remis. Nous étions partis de Rome à la fin du mois d'Août, & nous n'y retournâmes qu'à la S. François. Je ne parlerai pas du ſéjour que je fis à Freſcati: toute l'Europe ſait que c'eſt le plus beau & le plus agréable ſéjour de l'Univers, que la nature aidée de l'art y fait voir des miracles dans la beauté des eaux qui ne ſe trouvent en aucun lieu du monde ſi belles, ni ſi bien diſtribuées que là! tous les habitans de cet heureux ſéjour ſont d'une humeur gaïe & enjoüée, aimant les ſpectacles & les éxercices de la courſe, de la Paume & du Ballon; le ſexe y eſt d'une fraicheur & d'une beauté que les plus longues annees reſpectent! il n'eſt point de Freſ-

ca-

catane qui ne triomphe du cœur le plus insensible quand elle a formé le dessein de le conquérir? leur ton de voix, leurs expressions flateuses, leur maniére de s'habiller les rendent les plus charmantes & les plus dangereuses personnes du monde. Si Zaïde ne m'eût entiérement possedé je sortois infailliblement Esclave de Frescati. La fille du Jardinier du Prince, âgée de dix-sept ans seulement me pensa faire enrager par ses badineries. Gabrielle qui nous étoit venue voir, l'avoit obligée à me faire le plus de jeu du monde, pour me faire oublier mes premiers malheurs. Je voulus la mettre cent fois sur le chapitre de Patras, & savoir d'elle comment après la mort de Zaïde, elle étoit arrivée à Rome; mais elle ne voulut plus me parler de ces affaires, m'assurant qu'un jour je saurois toutes choses, mais qu'à present il ne falloit plus penser qu'à se divertir. Ayant recouvré entiérement la tranquilité d'esprit que j'avois perduë, & paroissant le même qu'auparavant, je fus reçu du Gardien avec des démonstrations de joie, qui me donnat de la gloire; il me fit préparer, sur un sermon qu'il devoit prêcher

cher lui-même devant Chriſtine Reine de Suéde qui avoit donné ce Sermon au Pére Gardien.

Ce bon Pére choiſi par cette Princeſſe, pour prêcher les dimanches de l'Avant & du Carême, dans un petit Couvent de Religieuſes de la Longara près duquel elle avoit ſon Palais, me prit pour Compagnon; & l'heure de monter en chaire étant venuë, le Gardien ſortit de la Sacriſtie, & pria la Reine de l'excuſer s'il ne pouvoit pas répondre à l'honneur qu'elle lui avoit fait, s'excuſant ſur une indiſpoſition qui venoit de le prendre toute à l'heure; mais que ſon compagnon, quoique jeune, tiendroit ſa place, ſi elle vouloit avoir la bonté de le lui permettre.

Cette Princeſſe qui avoit beaucoup de pénétration, connut bien que la piéce étoit étudiée, & qu'on vouloit produire quelqu'un. Elle reçut avec plaiſir l'excuſe du bon Pére, & entendit avec une bonté merveilleuſe, mon ſermon & le compliment que je lui fis: Je ne vous dirai point l'honneur que cette Princeſſe me fit, & combien elle en fut ſatisfaite. Elle pria même le Gardien de me laiſſer con-

continuer pendant tout l'Avant & tout le Carême, & me retint dans ſon Palais, juſques après les Rois. Tout le tems que dura ma miſſion je n'eus autre choſe à faire qu'à compoſer & à apprendre par cœur. Je voyois une fois le jour cette Princeſſe qui m'honoroit d'une diſtinction particuliére. Le ſecond Dimanche de l'Avant j'eus cinq Cardinaux à mon Sermon & un nombre conſidérable de Prélats & de Cavaliers des plus apparens de la Ville. Cette illuſtre Auditoire me donna un feu nouveau qui m'attira les yeux & l'attention de tout le monde. Enfin je finis ma Miſſion avec ſuccés; & j'étois ſur le point de m'en retourner à mon Couvent, comblé de gloire & des bienfaits de cette grande Reine, quand en entrant dans le carroſſe qui devoit m'y conduire, une femme voilée me donna un billet, me priant de ne le lire qu'à ma chambre lorſque j'y ſerois arrivé. L'impatience où j'étois d'apprendre ce qu'on me vouloit par ce miſtére, me fit trouver le chemin fort long. Enfin quand je fus deſcendu aux Saints Apôtres j'entrai dans ma chambre, à deſſein de ſçavoir ce

que

que contenoit ce billet Miſterieux; voici ce que j'y lû.

BILLET.

Si le R. P. C... eſt le même que Franciſchino de Naples, il doit chercher la Marquiſe dans Rome : elle n'a pas manqué une de ſes Prédications ; & c'eſt à lui ſeul à trouver ce que toute la terre a cherché vainement juſques à ce jour.

O Dieu ! m'écriai-je tout tranſporté de joye ! ma bonne Maîtreſſe vit encore ! elle eſt dans cette Ville ! elle m'a vû ! & a été témoin de ma gloire ! que ferai-je, grand Dieu ! pour la retrouver ? où l'irai-je chercher ? à qui la demanderai-je ? je partirai tout à l'heure pour la Longara ! peut-être que la même perſonne qui m'a rendu ce billet, s'aprochera de moi pour en recevoir la réponſe ! courons, & ne perdons pas un moment pour chercher un bien qui m'eſt ſi cher, & d'où dépend abſolûment tout le bonheur de ma vie. Dans cet état je retournai à la Chambre du Gardien ; je me jettai

à ſes genoux, & lui demandai la grace de me permettre que j'allaſſe ſur mes pas chez la Reine, prétextant d'avoir oublié dans l'apartement que j'occupois, un écrit, d'une extrême importance. Le ſupérieur continuant ſes bontés pour moi, ſe mit à rire, & me dit que j'allaſſe chercher quelque choſe de plus précieux que j'avois laiſſe prendre, qu'il vouloit ſur ce chapitre être de mes amis, & ſavoir de moi ce que j'avois perdu. Je retournai à ma chambre, d'une joie inexprimable; je repondis à ce billet; & voici à peu près ce que contenoit ma réponſe.

REPONSE.

Colli eſt le même Franciſchino de Naples: ſi ſes yeux avoient été auſſi bons que ſon cœur il auroit trouvé ſa chére Princeſſe; mais depuis qu'il l'a perduë, ſes yeux n'ont plus voulu s'arrêter ſur aucun objet. Qui que vous ſoiez qui m'apprenez dans vôtre billet que ma bonne Maîtreſſe joüit encore de la lumiére, en recevant le mien ne me retardez pas un moment le plaiſir de lui

lui aller proteſter que je ne puis vivre ſans elle.

Après avoir cacheté mon billet, je ſortis du Couvent, & je volai dans l'endroit où je m'imaginois trouver la perſonne qui m'avoit abordé. Il étoit déja tard, & j'avois demeuré près d'une heure à me faire voir dans le quartier, ſans que j'euſſe pû découvrir perſonne. Je m'en retournai fort triſte, & j'étois déja au milieu du Pont Sixte quand un page de la Reine, courant après moi, me vint dire que ſa Majeſté ayant appris que j'étois dans le quartier, vouloit être informée de ce que j'y cherchois, & qu'elle affaire preſſante m'y avoit pû attirer ſi vîte? Il avoit ordre de me conduire au Palais. Je n'eus pas le mot à dire: je ſuivis ce Page, & je me preſentai devant la Reine, ſi confus & ſi interdit, qu'elle s'obſtina a vouloir aprendre la véritable cauſe de mon empreſſement. Je connoiſſois l'humeur impérieuſe de cette Princeſſe, & combien il étoit dangereux de lui deſobeïr: je n'ignorois pas d'autre part, ſes maniéres obligeantes & généreuſes envers les perſonnes qui

avoient de la confiance en elle : je me jettai à ſes pieds, la priant de vouloir me diſpenſer de lui apprendre une hiſtoire dont le récit pourroit me faire perdre l'eſtime qu'elle avoit pour moi, & en même tems me couvrir de confuſion. Fiez-vous à moi, me dit cette illuſtre Princeſſe, & ſoyez aſſuré que vous ne riſquez ni vôtre ſecret, ni mon eſtime : je previens déja par le trouble qui vous agite, que vôtre affaire eſt une affaire de cœur : ne me deguiſez rien, & contez-moi toutes choſes, ſi vous voulez que je vous plaigne Madame, lui dis-je, il faut vous obeïr ; & je ferois un crime de me taire après avoir reçû ordre de parler : ouï Madame, c'eſt la Marquiſe P... de Naples que je viens chercher dans ces cantons : elle y eſt, Madame, ou du moins elle eſt dans Rome, comme le billet qu'on m'a rendu me l'aprend ; & ſi je ne la trouve pas je ne veux plus vivre, & je renonce au jour dès ce moment. Comment avez-vous connu cette Marquiſe, me dit la Reine, toute étonnée ? montrez-moi le billet dont vous parlez ? je lui racontai pour lors une partie de mon hiſtoire, pendant la-

laquelle elle envoya aux Saints Apôtres, dire au Gardien, qu'elle me retenoit auprès d'elle pour quelques affaires qui devoient durer huit jours.

Je ne vous dirai point la crainte que j'eus d'avoir dit trop facilement ma penſée. Je fus agité toute la nuit de mille inquietudes ; & ne ſachant à quoi me reſoudre, j'attendis avec une impatience extrême qu'il fût jour pour aller faire ma Cour à la Reine. Elle ne m'eut pas plûtôt aperçû, que me faiſant entrer dans ſon Cabinet, elle me dit qu'une Dame venoit de lui envoyer ſon portrait, & qu'elle vouloit me le faire voir pour ſavoir mon ſentiment. Auſſi-tôt elle tira un rideau ; & je vis au travers de la toile d'un tableau, au lieu d'une tête en peinture, le viſage réel de ma chére Maîtreſſe. La Reine qui avoit les yeux ſur moi, me vit changer de couleur à cette vuë ; & tirant elle-même le rideau, elle me dit de m'aſſeoir, craignant que je ne me trouvaſſe mal. En effet tous mes eſprits m'avoient abandonné dans ce moment ; & ce ne fut qu'après un long & morne ſilence, que cette Princeſſe m'entendit plaindre ;

helas ! lui dis-je les yeux baignez de larmes, vôtre Majeſté peut me rendre le plus heureux ou le plus malheureux de tous les hommes ! la Marquiſe P... a l'honneur d'être dans vôtre Palais ! que j'obtienne la grace de lui dire un ſeul mot ! & après que vôtre Majeſté m'ordonne de mourir, je quitterai ſans peine la vie ! vous m'accorderiez cette grace, Madame, ſi vous ſaviez combien je ſuis redevable à ſes bontez ! la Reine me dit, qu'elle n'avoit que le portrait de cette Dame ; qu'elle étoit venuë à Rome ſe mettre ſous ſa protection contre les attentats de ſon mari qui l'avoit fort perſecutée ; que pour n'être pas connuë elle avoit changé de nom, & ſe faiſoit appeller *Donna Camilla Pradina* ; mais qu'elle ne ſavoit pas dans quel lieu du monde elle s'étoit refugiée ; & que ſi elle étoit encore dans la Ville, elle ignoroit le lieu ou elle demeuroit. Nôtre converſation dura quelque tems ; & la Reine m'ayant encore demandé comment j'avois connu cette Marquiſe ; je lui racontai mon hiſtoire depuis mon état de Page, juſqu'a mon départ pour Malthe. Je dépeignis avec des traits ſi vifs

vifs & ſi paſſionnez les vertus de la Marquiſe, & les obligations que je lui avois, que cette Princeſſe avec ſa bonté ordinaire, me promit de s'informer de cette Dame. J'ai une fille, ajoûta-t-elle, à mon ſervice qui a beaucoup d'adreſſe pour faire une ſemblable decouverte : je puis entrer dans toutes les Communautés Religieuſes qui ſont dans Rome ; peut-être que nous pourrions la trouver dans quelqu'une. Ah Madame ! lui dis-je, ſi la Marquiſe P... eſt à Rome, elle ne peut-être que dans ce Monaſtére d'où je ſors de prêcher ! commencez par là, Madame, & obtenez du Saint Pére que je puiſſe accompagner vôtre Majeſté, comme ayant l'honneur d'être ſon Aumonier ; je ne mérite pas cette qualité, mais vôtre Majeſté doit pardonner à un homme qui eſt pénétré de tous les ſentimens poſſibles de zéle & de reconnoiſſance pour une perſonne à qui il doit tout. J'étois cependant écouté de la Marquiſe P... qui étoit cachée dans un cabinet, qui s'étoit montrée elle même au travers du tableau dont j'ai déja parlé. L'heure de la meſſe de la Reine étant venuë, je l'accompagnai

avec ſa Cour dans la Chapelle, & j'eus l'honneur de la voir dîner ce jour là. Pendant tout le repas cette Princeſſe, eut la bonté de s'entretenir avec moi de quelques queſtions de Phiſique, & particuliérement touchant la ſéparation des ames; ſçavoir, ſi pour aller au Sabat, l'ame en quittant le corps, informoit une nouvelle matiére, ou ſi l'homme tout entier étoit tranſporté dans ce lieu d'horreur; & comment cela ſe pouvoit faire? je reçus alors avec beaucoup de reſpect la grace qu'elle me faiſoit, de me demander mon ſentiment ſur une matiére auſſi delicate. Je ſçai, lui dis-je, Madame, que vôtre Majeſté qui n'ignore aucune ſcience, & dont les connoiſſances ſont ſans bornes, eſt entiérement éloignée de cette créance du vulgaire qui admet un Sabat, où le démon ſous la figure d'un bouc reçoit les adorations des malheureux, qui ſe donnent à lui: les ſots contes que l'on debite des fêtes, des danſes & des plaiſirs de ces ſortes d'aſſemblées, ont été inventés, je crois, par nos vieux Péres, pour épouvanter les petits enfans, ou pour donner de la crainte aux bonnes gens.

& aux ſimples, qui s'addonnoient aiſément à mille vaines ſuperſtitions, pendant les ſiécles precedens. En effet cette transmigration des ames, ou ſes mouvemens aëriens, ſont des contes auſſi ridicules que ceux qu'on nous fait des Phées, & des eſprits familiers. Et quoi ? me dit la Reine, vous ne croyez pas aux Phées, ni aux Lutins ? ah ! j'ai ici des gens qui vous convaincront facilement ſur ce ſujet ; & après dîné qu'on m'appelle le Gardien d'Araceli & André Sacqui, vous entendrez ce que ces gens-là vous diront ſur ce ſujet ; & je veux vous mettre entre leurs mains pour vous convertir. Je ne crois pas, Madame, qu'ils me convainquent ſans experience ; je ſuis étrangement hérétique ſur la matiére de la lutinerie & de la ſorcelerie : J'avoüe neanmoins que je crois, avec l'Egliſe, qu'il y a des méchans Chrétiens qui par une ſcience d'abolique, reçuë par une ancienne tradition, peuvent donner des poiſons ſubtils, pour nuire au corps, & c'eſt ce qu'on appelle maléfice, ou pour gâter l'eſprit, & c'eſt ce qu'on nomme philtre ; ſur ces deux ſortes de poiſons, je puis

dire à vôtre Majeſté ce que j'ai lû dans Gaſſendi, & ce qui m'eſt arrivé à Catanea en y faiſant mon Noviciat.

Le Philoſophe que je viens de nommer à vôtre Majeſté, ne lui eſt pas inconnu; Elle ſait que cet illuſtre Provençal joignoit à une haute naiſſance une erudition profonde & une probité inviolable; & écrivant ſeulement pour ſa reputation, il ne ſe ſeroit pas amuſé à nous dire des contes, dans ſon traité de Phiſique. Un jour qu'il méditoit ſur la malice des démons, & ſur leurs ſubtilités pour tromper les hommes, le hazard lui fit voire une troupe de païſans paſſans ſous ſes fenêtres, qui conduiſoient un ſorcier en priſon. Au bruit que fit cette populace, Gaſſendi ſortit & obligea les Païſans de lui abandonner le prétendu ſorcier. Il fit enfermer ce malheureux ſous la clef, & le ſoir l'étant allé trouver, il le preſſa de lui apprendre l'art de ſorcelerie, & de le mener avec lui au Sabat. Toutes les excuſes du Païſan furent inutiles: il falut parler, ou être abandonné à la fureur du peuple.

ple. Enfin par le ſecours d'un ſuppoſitoire fait d'un certain onguent compoſé de quelques plantes & d'huile d'Olive, le ſorcier tomba ſur le champ dans une eſpéce de ſommeil extatique. Le prompt effet de ce ſecret ſurprit étrangement nôtre Philoſophe ! il appelle ſon Valet, lui donne un Louis pour ſouffrir qu'on lui donne le même remede, & le valet l'ayant pris il fut bientôt endormi.

L'un & l'autre éveillez après 4. ou 5. heures de ſommeil, ils raconterent ſeparément à Gaſſendi mille avantures ſinguliéres, d'amour & de plaiſir, dans leſquelles ils s'étoient trouvez tous deux. Voilà, Madame, ce qu'on appelle ſorcelerie ; ce ſont des vapeurs excitées par quelque ſecret, qui tracent des images dans l'imagination pendant le ſommeil. Et pour ce qui eſt des poiſons qu'on appelle philtres ; j'en puis parler en ſçavant, parce que j'ai vû une expérience qui ne me permet pas d'en douter. La Reine témoigna de la curioſité pour cette avanture ; & m'obligea de la raconter.

Dans la Ville de Catanea, ou j'ai fait

mon noviciat, quinze de mes Confréres & moi fûmes empoiſonnés par un pâté qui étoit deſtiné pour un ſeul Cavalier. Une veuve de cette Ville aimoit éperdûment le plus riche & le plus beau jeune homme de ce païs là; mais auſſi le plus froid & le plus indolent qui eût jamais paru ſur la terre. A l'âge de 25. ans, il n'avoit jamais dit à une Dame qu'elle fût belle ou aimable, & toutes les femmes de Catanea avoient employé inutilement leurs charmes pour faire la conquête de ſon cœur. *Donna Maria Pardi* jeune & ſpirituelle, entreprit de le vaincre, ſe faiſant déja une vanité d'une telle victoire. Le Cavalier à qui elle fit connoître ſa tendreſſe peu à peu, & par degrés, ne s'attacha à elle qu'autant que la civilité dont il faiſoit profeſſion, le lui put permettre: ſon indifference ayant irrité le déſir de cette belle perſonne, qui aimoit de bonne foi, après les ſoupirs & les geſtes, elle s'expliqua en termes très-clairs, & voulant être ſatisfaite; ſon éfronterie fit de l'horreur à ce jeune homme, qui ne ſe vit pas plûtôt échapé de ce danger, qu'il réſo-

réſolut de ne voir plus perſonne : nous aprochions des Fêtes de Pâques, & la Dame craignant de perdre ſon amant, feignit d'être plus réguliére, & le ramena peu à peu dans ſon premier train. C'eſt un coutume dans toute l'Italie, d'envoyer à ſes amis quelque préſent de gibier, ou quelque piéce de four, pour les fêtes annuelles. *Donna Maria* ſe ſervit de cette occaſion pour poſſéder ſon amant : elle eut recours au Philtre, qu'elle mit dans un pâté, le plus beau, & le meilleur du monde ; elle envoya ce préſent fatal à ſon amant ; le priant d'en vouloir manger pour l'amour d'elle. Son laquais vint lui dire dans nôtre Couvent où il étoit, qu'une telle Dame venoit de lui envoyer un tel préſent. Le Cavalier parloit alors au Pére Maître des Novices, auquel il venoit de ſe confeſſer. Rien ne pouvoit venir plus à propos, lui dit-il, mon R. P. ce pâté ſera pour vous, & je vous prie de le manger avec vos amis, je veux m'en priver pour l'amour de Dieu, & veux que ſes bons ſerviteurs le mangent. Auſſi-tôt le laquais reçut ordre d'aller quérir le pâté. Il fut reçu avec de grandes actions de graces.

Le lendemain après la Meſſe du point du jour, où tous les Novices ont accoûtumé de communier, le Pére Maître nous dit qu'il avoit un bon déjeuner à nous donner, & qu'il nous traiteroit dans ſa chambre. Nous y fûmes tous; le pâté fut dévoré dans un inſtant; le Pére Maître n'en mangea pas, par eſprit de mortification; nous ſeuls le mangeâmes tout entier, ſans en laiſſer une ſeule miette. Après la grande Meſſe nous nous ſentîmes tous preſſés d'un deſir de mariage, & nous étions piqués par un ſi violant éguillon de la chair, que ſans écouter ni exhortation, ni priére, nous voulûmes tous ſortir pour avoir des femmes. Ce déſir univerſel fit d'abord voir que c'étoit là un ouvrage du démon. Le Pére Maître connut la ſource du poiſon, il la tut par charité, & ſe contenta de nous mener devant le S. Sacrement, où après avoir lui même pris la diſcipline juſqu'au ſang, pour demander à Dieu qu'il ne permit pas que des ames innocentes fuſſent envelopées dans les lacs que le démon avoit tendus, nous rendîmes nôtre pâté, & on nous porta dans nôtre chambre à demi morts. Voilà,

Ma-

Madame, ce que j'ai ſenti moi-même, des puiſſances des Philtres, & comment j'ai expérimenté la malice des Sorciers.

La Reine avoit écouté cette hiſtoire avec beaucoup d'attention. Cependant le Gardien d'Araceli & André Sacqui arrivérent après le diner, & il leur fut ordonné de me convaincre ſur le chapitre des Phées & des Lutins. Ces deux perſonnages étoient d'un caractére merveilleux pour raconter ces ſortes de badineries ! le Gardien âgé de 70. ans avoit l'eſprit vif & gaï, plus que n'auroit pû l'avoir un jeune homme de 25. ans; il dit qu'étant écolier de Théologie dans le même Couvent ou il étoit à preſent Gardien, un jeune obſervant de la Province de S. Lovis en Provence, étoit venu à Rome pour étudier, auſſi bien que lui; qu'ayant été logé dans une chambre au quartier des François, le ſoir qu'il ſe fût mis dans ſon lit, il vit éteindre ſa lampe, avec étonnement ! ce jeune Pére qui avoit accoutumé de s'en dormir ſur quelque bonne penſée qu'il liſoit dans quelques livres de pieté, raluma la lampe, & juſqu'à trois ou quatre fois il vit qu'on

la lui ſonfloit ! après avoir longtems raiſonné, la crainte affoiblit ſa raiſon, & s'étant habillé, il deſcendit au chœur pour entendre les Religieux à Matines. Le Gardien de ce tems-là étoit prevenu que dans cette chambre on avoit entendu pluſieurs fois certaines bruits extraordinaires, il demanda à ce jeune Pére, pourquoi fatigué, comme il étoit, il ne repoſoit pas? le Pére lui en aprit la raiſon, & on l'aſſura de ne craindre rien s'il étoit bon Religieux; que c'étoit un eſprit familier, dont il recevroit cent ſervices. En effet, ce bon Religieux plein de confiance en la bonté de Dieu, rentra dans la chambre, par obeiſſance; & il reçut mille bons offices de ſon Lutin. Jamais chambre ne fut mieux balliée, ni le lit plus proprement fait: j'ai été témoin moi-même d'une action que je croirois une fable, ſi je ne l'avois vuë de mes propres yeux, dit le Gardien en continuant toujours. La Princeſſe P... mourut à Neptune: on demanda à Aracoli pluſieurs de nos Religieux, pour aſſiſter à ſon enterrement, c'étoit dans le mois de Janvier. Nôtre Couvent eſt ſur le ſommet d'une Colline éloignée d'un grand mille de

la

la ville. Le matin que le frére dépenſier voulut aller chercher la proviſion pour les fréres ; il ne put jamais deſcendre à cauſe de la quantité de neige qui étoit tombée pendant toute la nuit. Il n'y avoit ni pain, ni vin dans le monaſtére, & trente ou quarante Moines vouloient manger, & commençoient à murmurer. Le jeune Pére François étoit alors avec nous ; & comme toute la communauté ſavoit qu'il avoit un Lutin qui s'étoit attaché à le ſervir, on lui dit en badinant, d'ordonner à cet eſprit d'aller chercher de quoi dîner à la Ville. Ce jeune Pére en badinant auſſi à ſon tour, dit que ſi ſon Lutin l'aimoit, il ne permettroit pas qu'il mourût de faim ſans le ſecourir. Un moment après, & lors que nous y penſions le moins, nous entendîmes ſonner la cloche du Refectoire : y étans deſcendus nous trouvâmes nos tables ſervies de mets très exquis, dans de la vaiſſelle d'argent marquée aux armes du Prince P... Nous fûmes autant ſurpris de cette bonne rencontre, que le Cuiſinier du Prince fut étonné d'avoir vû enlever ſon dîner, ſans ſavoir par qui ni comment. Le Pére Colli ne croit

pas

pas cela, dit la Reine. Quand je l'aurois vû, repartis-je, je dirois encore l'avoir rêvé, & je ne le raconterois que comme un ſonge. Alors André Sacqui, avec ſa mine prude & ſon air compoſé pria la Reine de le diſpenſer de raconter la viſion des Phées qu'il eut étant jeune enfant. Le Cardinal C... arriva dans ce moment, & la Reine entra dans ſon cabinet avec cette Eminence, où l'on dit qu'elle demeuroit quelquefois un peu trop longtems. D'abord que je me vis libre, je courus à l'appartement qu'on m'avoit deſtiné; j'y trouvai un fort bon dîner, & un ſerviteur, qui après avoir ôté le couvert, me donna une lettre, & ſortit de la chambre, ſans atttendre que je l'euſſe lûë. Je trouvai le même caractére de la prémiére lettre que j'avois reçüe, & voici ce qu'on me mandoit.

BILLET.

Franciſchino eſt ſenſible, & il n'eſt point adroit; ſi les perſonnes qu'il cherche étoient dans la neceſſité de le chercher, ils l'auroient déja trouvé mille fois; eſt-ce qu'elles l'aiment davantage, ou qu'il

qu'il n'eſt pas lui-même aſſez ingenieux pour ôter tous les obſtacles qui s'oppoſent à ſa ſatisfaction? non, c'eſt que Colli n'eſt plus ce Franchiſchino, à qui la Marquiſe P... avoit trouvé tant d'habilité, & tant de mérite, c'eſt un Moine, & ce n'eſt plus rien que cela; ô Dieu quel dommage!

La lecture de ce billet me penſa faire devenir fou! je parcourus tout le Palais; & s'il m'eût été permis d'entrer dans l'apartement des filles de la Reine, j'aurois indubitablement trouvé ce que je cherchois; mais cet uſage eſt entiérement bani d'Italie, & j'aurois encouru l'indignation de ſa Majeſté, ſi je n'en avois pas uſé avec prudence: mon parti fut d'attendre que la Reine fût ſeule. Jamais viſite ne fut plus longue pour moi que celle du Cardinal! je le traitai fort mal dans mon ame, je lui donnai cent noms deſavantageux, & je l'euſſe chaſſé à grands coups s'il m'eut été permis. D'abord que je le vis hors de l'apartement, je courus vers la Reine ſans conſidérer ni mon état, ni la perſonne à qui je parlois, je la priai de me laiſſer voir la Marquiſe,

ſe, ou de me laiſſer aller au Couvent des Saints Apôtres; que je ne pouvois pas douter qu'elle ne fût dans ſa cour, puis qu'on venoit de me rendre encore ce billet. La Reine qui ſe faiſoit un plaiſir Charmant de ma peine, me dit que je pouvois la chercher, & qu'elle me permettoit pour ce ſujet d'entrer dans l'apartement de ſes filles; elle voulut même m'y accompagner. N'y ayant pas trouvé celle que je cherchois, je fus dans une triſteſſe qui me donna la fiévre toute la nuit. Pour ſoulager mon imagination preſſée, je voulus faire réponſe à la lettre qu'on m'avoit écrite; voici à peu près ce que j'écrivis.

REPONSE.

Ou faites vous voir, ou ne m'écrivez plus ſi vous ne voulez que je meure! qui peut ſe divertir ſi longtems d'un malheureux, fait bien voir qu'il ne l'eſtime guerre; & toute l'adreſſe du monde lui eſt inutile, s'il n'eſt que le but d'une raillerie cruelle & offenſante; cachez-vous donc toûjours, & je vais me cacher éternellement, n'aiant pas

pû

pû obtenir de voir ma chére & bonne Maîtreſſe.

Je pliai ce billet, & après l'avoir laiſſé ſur la table, je me mis au lit. La fievre qui me redoubla m'aſſoupit un peu, & je ne vis entrer perſonne dans ma chambre. Le lendemain dès qu'il fut jour, le Médecin de la Reine y entra : il m'ordonna une ſaignée, & me dit de ne me lever pas. Je voulus voir ſi on ne m'avoit point pris la lettre que j'avois écrite, & pour ce ſujet courant à ma table, je crus prendre mon même billet que je voulus relire, mais je trouvai un caractére different du mien, & ſemblable aux deux autres ; je crus pour lors que tous les Domeſtiques de la Reine étoient ſes eſpions, & que tous conſpiroient à me faire de la peine, & à ſe rire de moi. Voici ce que ce billet contenoit en ſubſtance.

BILLET.

Vous ne ſavez ce que vous voulez lorſque vous penſez à voir la Marquiſe P... guériſſez-vous d'une paſſion inutile,

utile, & reſolvez-vous à répondre aux ſentimens d'une perſonne qui veut ſavoir ſi vous l'aimez auparavant que vous connoiſſiez qui eſt celle qui vous aime ; vous n'aurez qu'à donner vôtre réponſe au petit Nain de la Reine, il eſt joli & plein d'une adreſſe incomparable, & l'on peut ſe fier à ſa diſcretion. Adieu, ne mourrez pas, on veut vous guérir d'abord qu'on ſera ſûr que vous ne refuſerez pas le reméde.

Ce billet me fit faire cent jugemens téméraires ; je portai ma témerité ſi haut, que je m'imaginai avoir plû à la Reine, croyant que c'étoit elle qui me faiſoit écrire de la ſorte ; mais le caractére du billet me faiſoit toûjours croire que c'étoit la Marquiſe P.. je fis encore cette réponſe.

REPONSE.

Colli n'eſt point un fourbe ni un viſionnaire, toutes les grandeurs & les richeſſes de l'univers ne ſauroient lui faire oublier qu'il doit tout à la Marquiſe P... pour laquelle il mourra mille fois, quand il s'agira de lui donner

des

des marques de ſon reſpect & de ſa confiance.

Sur le ſoir je vis entrer le petit Nain ainſi qu'on me l'avoit promis, & je lui dis d'un air languiſſant, de prendre la réponſe qui étoit ſur ma table. Vous ne vous informez point me dit-il, à qui je la dois donner ? Non, car vous n'avez pas ordre de me le dire, lui répondis-je, & tout autre que la Marquiſe P... ne me touche nullement. On m'aporta quelque tems après un ſouper léger, mais fort délicat. J'avois ſi peu de plaiſir dans la vie, que je mangeois ſans faire aucune attention à ce que je faiſois. Un Page de la Reine qui me ſervoit ce ſoir me regardoit avec une attention particuliére : je jettai deux ou trois fois les yeux ſur lui ; & tout plongé dans ma triſteſſe, je ne fis pas réflexion que j'avois vû autrefois une perſonne qui lui reſſembloit. Comme j'avois pris la vie en haine, j'eus achevé de ſouper dans un inſtant, & le Page en ſortant me dit qu'il diroit à la Reine que je voulois me laiſſer mourir ; je connus d'abord le ton de voix de

Ro-

Roſalie : je me levai pour courir après elle ; mais elle avoit fait tant de diligence, qu'il me fut impoſſible de l'attraper. Je n'ai jamais paſſé une plus cruelle nuit ; la mer eſt bien moins agitée par l'impétuoſité des vents, que mon eſprit ne le fut alors par les différentes penſées qui roulérent dans mon imagination ! ce fut dans ce moment, que ne donnant plus aucune borne à ma douleur & à mon deſeſpoir, je réſolus tout de bon ou de ſortir le lendemain de Rome, ou de voir la Marquiſe qui me cauſoit tant de maux. J'en écrivis ma réſolution ſur un papier que je laiſſai ſur ma table, & dès qu'il fut jour, ſans attendre pourvoir la Reine, je voulus ſortir du Palais à deſſein de retourner aux Saints Apôtres. Le billet que j'avois écrit étoit conçu dans ces termes.

BILLET.

Je quite ce Palais, contre mon devoir, & je perds par mon imprudence toute l'eſtime dont une grande Reine avoit eu la bonté de m'honorer ; ſi je devois ſurvivre à cette diſgrace, je mourrois tous

tous les jours de mille maux ! mais je ſors de ce lieu pour aller m'enfermer dans un tombeau, ou m'aller precipiter dans le Tibre ! le déſeſpoir dont je ſuis agité me fait regarder la mort comme un bien qui doit finir mes peines, & un remède pour terminer tous mes maux ! ſi vous liſez mes derniers ſentimens, vous qui les avez fait naître, ſouvenez-vous du plus malheureux & du plus fidéle de tous les hommes !

J'étois ſi fort poſſédé de ma paſſion, que je ne faiſois plus aucune réflexion ſur mon état ; & je vous avoüe qu'en écrivant ces mémoires, je rougis encore, quand je conſidére l'aveuglement dans lequel les hommes ſont capables de tomber. Le nœud de cette affaire fut enfin défait : la Marquiſe étoit dans le Couvent ou j'avois prêché, elle y vivoit ſous un nom inconnu : Roſalie qui m'avoit reconnu pendant les avants voulut pluſieurs fois me parler, mais ſa Maîtreſſe n'y conſentit jamais ; & ce ne fut qu'après les Avants, que ſans l'aveu de la Marquiſe, elle me fit rendre ce billet par une perſonne voilée.

lée. La Reine à qui j'avois déclaré le ſoir ma paſſion pour la Marquiſe, voulut dès qu'il fut jour la faire venir dans ſon Palais : elle la pria de lui avoüer les particularitez de mon hiſtoire : & ayant été pleinement informée de la vérité, elle ſe fit un jeu de ma paſſion, & ſe ſervit de la *Marineta*, une de ſes filles d'honneur, pour ſe divertir quelques jours de mes billets & de mes inquiétudes.

Comme j'allois ſortir du Palais, je trouvai le Suiſſe qui me dit que ſa Majeſté avoit deffendu de laiſſer ſortir Perſonne. Je remontai dans ma chambre à deſſein de reprendre le billet que j'avois laiſſé ſur ma table ; mais je ne l'y trouvai plus. Je formai le deſſein de me cacher dans quelque coin du Palais, & pour ce ſujet après avoir parcouru le haut & le bas, je trouvai une petite armoire dans un bouge, j'entrai dedans, & en ayant tiré la porte après moi, je réſolus de me laiſſer mourir de faim, & de ne ſortir jamais plus de ce lieu. Nous aprochions du jour des Rois, & j'avois promis au Gardien des Saints Apôtres, de prêcher ce jour là aux Dames de S.

Sil-

Silveſtre qui ſont près du cours. Ce Pére y avoit une ſœur qui étoit ſupérieure, laquelle avoit témoigné quelque empreſſement pour m'entendre. Je n'avois encore formé aucun deſſein ſur un ſujet ſi grand : l'état malheureux où je me trouvois réduit, ne me donnoit pas aſſez de rranquilité pour y penſer. J'appellai ma raiſon & le bon ſens à mon ſecours ; & après m'être reproché ma ſottiſe, & la fureur de mon entêtement, qui me rendoit le joüet de toute une Cour, je formai la réſolution de monter dans ma chambre, de travailler à ma réputation & à étoufer un amour ſi violent & ſi dangereux. Comme j'étois ſur le point de ſortir, j'entendis une voix de femme qui appella Roſalie. A ce nom je me rendis très-attentif; & n'étant ſeparé que par une cloiſon d'ais, je reconnus que c'étoit la Marquiſe qui étoit dans cette chambre. Je ne puis ici décrire les mouvemens de mon ame! je crus mourir dans ce lieu, & tout mon cœur fut d'abord ſaiſi d'une froidure ſi extraordinaire, que je crus que mon eſprit m'alloit abandonner dans ce moment! je revins enfin de cet état, en

entendant parler ma bonne Maîtreſſe. Roſalie, dit-elle en appellant ſa fille, dors tu ? & laiſſerons nous mourir *Franciſchino* ? je ſuis fatiguée des maniéres de la Reine, & je vois périr ce pauvre garçon, avec douleur ; crois-tu qu'il n'y ait ici que du jeu ? & *Colli* n'a-t-il pas aſſez de mérite, pour changer ce divertiſſement en une affaire ſérieuſe ? je ne dors point depuis que j'ai penetré dans cette maniére d'agir ; & quoique je n'aye pour *Colli* qu'un tendreſſe de ſœur (car enfin il eſt de mon ſang, ou je ſuis du ſien) quoique je n'aye pour lui qu'une tendreſſe épurée de tout ce qui peut donner atteinte à la vertu la plus auſtére, je ne ſuis point aſſez dépouillée de mon amour propre, pour le céder à la Reine, ſans me plaindre & ſans murmurer ; j'ai réſolu de prier ce matin ſa Majeſté de nous envoyer au Couvent : ma tranquilité y ſera bien plus douce, & j'aime mieux y être *Beatrice di Nepotino*, que d'être reconnuë pour la Marquiſe P. . . Pour mon frére, (c'étoit ainſi que cette aimable fille m'avoit toûjours appellé) je ne le voudrois jamais voir, mais je veux lui faire

re tout le bien dont je ſerai capable dans l'état de ma mauvaiſe fortune. Je ne perdis pas un mot de cette converſation, & m'étant enfin retiré dans ma chambre, je ne penſai plus qu'à faire ma Cour à la Reine, pour pouvoir ſortir au plus vîte de l'eſclavage où j'étois.

D'abord qu'il fut jour, je deſcendis dans ſon apartement pour lui faire la révérence, & l'aſſurer que je me portois bien. Elle me demanda ſi je voulois voir la Marquiſe : je lui dis que j'étois revenu de mon erreur, & que je croyois qu'elle n'étoit plus à Rome, ainſi que ſa Majeſté me l'avoit aſſuré : que ma paſſion avoit pû me faire dire des folies qui l'avoient ſcandaliſée ; mais que je la priois de me pardonner, & de ne m'imputer pas une faute dont je n'étois pas coupable. La Reine me fit voir des yeux plus gais qu'à l'ordinaire, & me dit qu'elle vouloit que je la viſſe après le dîner. La Marquiſe, après avoir demandé ſon congé à la Reine, l'avoit obtenu, & s'en étoit retournée au Couvent, comblée de préſens. Je me diſpoſai à aller viſiter la Reine, & j'entrai dans ſon cabinet

auſſi-tôt qu'elle fut ſortie de table. Elle me promit de me protéger, pourveu que je m'en rendiſſe digne ; & me renvoya aux Saints Apôtres, avec cette condition que je viendrois dans ſon Palais aſſiſter à l'Aſſemblée des curieux, qu'elle y fait tenir deux fois la ſemaine. Cette nouvelle me donna une joie véritable ; je n'avois feint d'être paiſible ſur le chapitre de la Marquiſe, que pour avoir plûtôt la liberté d'être à moi, pour la pouvoir viſiter. Après le dîner de la Reine, je fus appellé dans ſon cabinet, où nous eûmes une longue converſation au ſujet de la Marquiſe, & ſur d'autres différentes matiéres ; elle m'ordonna de me défaire d'une paſſion ſi dangereuſe, & ſi peu propre à mon état. J'avoüe que je n'ai jamais été plus enchanté, que d'entendre ſa morale : & les ſoupçons que j'avois eu de ſa vertu, s'évanoüirent incontinent. Je ſortis enfin du Palais de la Longara, la veille des Rois, comblé de préſens, & de promeſſes de Protection.

Je ne me vis pas plûtôt en liberté, que je m'occupai tout entier à penſer à voir ma bonne Maîtreſſe. C'eſt pourquoi

quoi le lendemain après avoir prêché à Saint Silveſtre, je priai le Gardien qui étoit toûjours mon intime ami, de me permettre de ſortir toutes les après dînées, ſans compagnon. Il voulut ſçavoir le ſujet d'une permiſſion ſi ample. Je lui dis en confidence, que la Reine vouloit que j'apriſſe la Philoſophie & la Poëſie à une Dame de ſes amies, & qu'elle m'avoit recommandé le ſecret, parce que cette Dame étoit extrêmement façonniére. Je n'eus pas plûtôt obtenu ma permiſſion, que je fus à la juiverie ; & ayant confié mon ſecret à un Juif que je païai largement, il me fit trouver un habit d'Arménien avec une caſſette pleine de différens bijoux, & de parfums très-exquis. Dans cét équipage, & avec une barbe Poſtiche, & un tour de cheveux plats & longs à l'Armeniéne, je courus à la Longara m'offrir à vendre des bijoux aux Dames Religieuſes. D'abord les Parloirs furent pleins de ces folles, naturellement curieuſes & badines. Tous les Colifichets que je portois ne valoient pas grand choſe, c'étoit des ouvrages faits en France, que je vendois pour des étuis de Perſe, ou de la Chine.

Les Femmes de ma Nation ſont très-aiſées à perſuader parce qu'elles ſont ſans aucune expérience du monde, & les Religieuſes en ont encore moins, puiſque celles qui ſe voilent ſont miſes dans le Monaſtére auſſi-tôt qu'elles ſont ſorties d'avec la nourriſſe. Comme je vendois à toutes ces filles, & que je leur parlois bon Turc qu'elles n'entendoient pas, & que je feignois d'ailleurs d'entendre fort peu leur langage, je leur entendis dire mille Droleries ſur mon chapitre. On fut chercher Roſalie pour faire les emplettes de ſa Maîtreſſe; mais auſſi-tôt que je l'eus vûe, je lui dis en mon baragoin, que je voulois lui vendre quelque choſe, c'étoit un étui à aiguilles, Couvert de Clous d'argent, dans lequel j'avois enfermé ce billet en Italien.

Roſalie ne connoit point ſon Frére, l'amour qui a changé ſon viſage, n'a jamais changé ſon cœur pour ſa chére Maîtreſſe la Marquiſe P...

Roſalie ayant ouvert cet étui, & ayant tiré ce billet le lût, & me reconnoiſſant ſous cette forme, me dit

To. 1. Pa. 342.

dit qu'elle le porteroit voir à ſa Maîtreſſe: je lui dis de revenir au plus vîte, parce que je voulois m'en aller. Elle revint un moment après, & me rendant mon étui, elle me dit Lucius Azor, car c'étoit le nom que je m'étois donné, Madame ne veut pas celui-là, elle vous prie de lui en aporter demain avec quelques autres bijoux qu'elle vous achetera. Je partis auſſi-tôt du Parloir, & après avoir fait ſigne à Roſalie, de ſe ſouvenir de ſon malheureux Frére, je fus me démaſquer chez mon Juif, à qui je rendis l'argent des Quinquailleries que j'avois vendües, & auquel je donnai encore une bonne étrenne pour le ſervice qu'il m'avoit rendu.

Le lendemain dès que je fus ſorti du Réfectoire, je courus reprendre mon habit de Maſque, & j'arrivai à la Longara entre midi & une heure. La Marquiſe deſcendoit avec la foule des Nones & des autres Penſionnaires; j'avois trouvé dans l'étui qu'elle m'avoit fait rendre, ce Billet écrit de ſa propre main.

BILLET.

Quel ſupplice de vous avoir vû ſi proche de moi, d'avoir connu tous vos ſentimens, & d'avoir été contrainte de me taire, & de ne pouvoir couronner vôtre conſtance, mon cher frére! Vous avez eu trop de confiance aux promeſſes de la Reine: gardez-vous de lui déplaire: prenez ſoin de me conſerver vôtre cœur; on veut me l'ôter, & je n'ai peut-être que trop de malheur pour le perdre: Venez me dire demain qu'on vous ôtera plûtôt la vie; Cet aveu calmera le trouble qui m'agite depuis que je connois une ſi puiſſante Rivale: Vous me trouverez défigurée par mes malheurs, mais incapable d'être alterée dans ma conſtance. Adieu.

Vous jugez bien qu'une ſemblable déclaration me donna des ailes: auſſi je n'eus guerre le tems de dormir toute la nuit; je compoſai des vers & des chanſons pour ſoulager en quelque maniére la peine que j'endurois d'être ſéparé d'une perſonne ſi aimable, &

je

je mis dans un étui beaucoup plus grand que le prémier quelques piéces de poëſies, que je ne raporte point ici, parce que j'en ai perdu l'original, & mes chagrins ne m'ont pas permis de les conſerver dans ma mémoire. Auſſitôt que je vis la Marquiſe je penſai tomber de langueur. Mes yeux lui dirent mille fois que mon cœur n'avoit jamais été que pour elle, & que je priſois infiniment tous les malheurs qui m'avoient pû conduire à une fin ſi heureuſe. Après avoir répondu bruſquement aux Nones qui marchandoient mes bijoux, & leur avoir demandé un prix exceſſif de tout ce qu'elles vouloient achéter, la Marquiſe qui connoiſſoit ma feinte, me dit qu'elle vouloit à ſon tour voir ma quaiſe. Je lui donnai d'abord l'étui qu'elle m'avoit demandé, & je lui dis que je ne lui voulois rien vendre qu'en particulier, que les autres m'avoient trompé en abuſant de ma ſimplicité, & de ce que je ne ſçavois pas la langue; mais que pour elle, je connoiſſois à ſa phiſionomie qu'elle ne vouloit tromper perſonne. Sur ce mot de Phiſionomie on me demanda ſi j'étois ſçavant à tirer l'horoſ-

cope ? je leur dis qu'étant Chaldéen du côté de mon pére, quoique je fusse né en Arménie, je possedois cette science dans la haute perfection. On voulut me mettre à l'épreuve, & je dis que je voulois commencer par la Marquise, & qu'il falloit pour ce sujet que je la visse en particulier, & qu'ensuite je leur tirerois l'horoscope à toutes. Je restai d'abord seul au Parloir avec ma bonne Maîtresse, & Rosalie qui n'étoit point suspecte. Nos cœurs s'étant d'abord rencontrez se pressérent si vivement, que nous fûmes un quart d'heure à pleurer, & à garder le silence. Enfin étant un peu remis de ma surprise, je commençai le premier à parler suis-je avec vous Madame ? lui dis-je, ou suis-je abusé par quelque agréable songe ? helàs ! je sens bien que je ne dors pas ! ouï je suis avec vous ! je vous vois ! je vous parle ! & je trouve dans vos beaux yeux, les mêmes sentimens qui m'ont été si favorables : l'absence ne les a point rendus indifferens, & je suis au comble de ma joie, d'y lire que vous avez quelque fois pensé au malheureux *Franciſchino*. Vous ne vous étes pas trompé, me répondit la Marquise, &

& je devois être morte au ſouvenir des peines que vous m'avez cauſées depuis vôtre départ de Naples ! que j'ai païé cher le plaiſir de vous avoir trop aimé ! je ne me cache plus à préſent de vous le dire : & ce qui eût fait autrefois le crime de l'un & de l'autre, ſera peut-être le ſujet de nôtre gloire & de nôtre bonheur ! ouï *Colli* ! je n'ai répondu qu'à la voix du ſang, quand je vous ai témoigné quelque tendreſſe : j'étois inſtruite de vôtre naiſſance, & de la mienne ; non ſeulement Béatrice m'en avoit aſſurée, comme je vous l'avois déja dit, mais la nourriſſe à qui l'on me confia en entrant au monde, l'avoit revelé à mon mari ; & c'étoit là le fondement de ſes légéretés & de ſes froideurs à mon égard. Le miſtére me fut découvert à Palinure, ou j'étois allée après vôtre départ, ſelon l'ordre que j'en avois receu de mon Epoux. Il arriva quelques jours après que vous en fûtes parti ; & l'ayant receu à mon ordinaire, c'eſt-à-dire d'un air très-froid, il me dit qu'il vouloit voir un ſigne que j'avois ſur un endroit de mon corps. Je ſçavois que ce ſigne étoit le ſecret de ma naiſſance. Je m'obſtinai à le lui re-

fuſer ; mais plus je fis de reſiſtance, & plus il eut de curioſité. Enfin n'ayant pû me réſoudre à lui obeïr, il me reprocha un malheur où j'avois ſi peu contribué, & me dit que le Comte P... que je croyois mon pére, avoit été éclairci de toutes choſes, auſſi bien que lui. L'air de mépris avec lequel mon Epoux prononça ces derniéres paroles en me quitant, me firent tomber évanoüie à ſes pieds ; il eut la confiance de me laiſſer dans cet état, ſans me donner le moindre ſecours. Quand j'eus repris mes eſprits je demandai où étoit mon mari ? on me dit qu'il étoit retourné à Naples. Ce prompt retour attira dans mon ame une foule de ſoupçons ! je me crus d'abord expoſée aux derniers périls. Après avoir reſté quelque tems à m'informer, je pris la réſolution de dépêcher à Naples un Eſclave que j'avois, & à qui je pouvois me confier : j'eus pour ſuſpect autant de perſonnes qu'il y avoit de domeſtiques autour de moi. Je pris toutes les précautions imaginables pour me garantir du poiſon, ou de quelque autre facheux accident. J'écrivis donc à Naples, à Roſalie, car vous m'en aviez dit

tant

tant de bien que je crus me l'attacher entiérement, quand je lui parlerois de vôtre part: voici quel étoit le ſens de la lettre que je lui écrivis.

Vôtre cher frére vient d'être jetté ſur mes terres ; ſon naufrage l'a réduit à la derniére extrêmité. Il m'a prié de vous faire venir pour vous confier un ſecret qu'il ne peut dire qu'à vous ſeul. M'a lettre receuë, fretez une felouque, & muniſſez vous d'habits de Païſans pour n'être pas reconnue ; n'arrêtez à perſonne où vous allez, je ferai vôtre païx avec ma tante, & vôtre fortune n'en ſouffrira point ; tous les momens que vous perdez ſont dangereux aux perſonnes qui vous aiment, & qui vous ſouhaitent avec empreſſement, Adieu. L'Eſclave partit avec ce billet, & je l'aſſurai que s'il faiſoit diligence, & qu'il s'acquittât bien de ſa commiſſion, je lui donnerois la liberté à ſon retour. On ne pouvoit eſpérer rien de plus heureux que ſon voyage. Le lendemain ſur les trois heures après-midi Roſalie vint déguiſée comme je lui avois commandé. Je lui

fis confidence de ma crainte, & je la conjurai de ne m'abandonner pas. Cette généreuſe fille redoubla ſon zéle, & me détermina abſolûment à éviter un danger qui menaçoit ma vie; je vais diſpoſer les matelots me dit-elle, à nous porter hors de Naples, & enſuite je viendrai ſur le ſoir vous prendre pour vous embarquer.

J'avois par bonheur toutes mes pierreries avec moi, & le fermier d'une de mes terres m'avoit aporté près de deux mille piſtoles tout en or. Je couſus dans les haillons que Roſalie m'avoit aportés, tout l'or que j'y pus mettre, & je mis mes pierreries dans un endroit où l'on n'auroit ſû les trouver. Le ſoir à une heure de nuit Roſalie vint au château, qui ſe chargea de tout l'or qu'elle put porter. Ainſi prêtes nous attendîmes la pointe du jour pour partir. Le ſoir j'avois recommandé à mes filles de ne me réveiller qu'à onze heures. J'envoyai l'Eſclave qui étoit de retour de Naples, au Marquis mon Epoux, avec un billet dans lequel je lui écrivis en des termes également forts & touchans, que la connoiſſance qu'il avoit de mon origine, me rendoit à la vérité plus malheureuſe, mais non pas cou-

pa-

pable d'aucun crime ; que la mauvaiſe humeur dont il étoit, m'avoit jettée dans des mortelles allarmes ; que j'allois chercher un Port à couvert de la tempête dont il m'avoit menacée ; que je l'abandonnois au repentir & à la confuſion de m'avoir lui-même abandonnée ; & que je ſouhaitois que mon abſence lui cauſât autant de remords, que ſon départ m'avoit cauſé de peines.

Je recommandai à mon Eſclave de ne partir que dans deux jours, & je lui donnai ſon congé de liberté, ſigné de ma main ; c'étoit un Négre de Portugal, qu'on appelloit *Braa*, vous l'avez vû cent fois, & vous ſavez le zéle qu'il avoit pour moi. Nous arrivâmes Roſalie & moi ſur le bord de la mer au ſoleil levé. Les Matelots au nombre de huit partirent d'abord après que je fus entrée dans la felouque. La mer étoit calme, & le vent nous favoriſoit ; le Patron le plus honnête homme du monde me dit à l'oreille, que je n'avois qu'à indiquer la route ; je lui dis de tourner vers Rome, & nous arrivâmes après deux jours dans cette grande Ville. J'étois ſans expérience pour le voyage, & je n'aurois ſû où aller loger,

ger, ſi le Patron n'eût pris ſoin de nous faire trouver une chambre aſſez propre près du Tibre. Nous paſſâmes la nuit le moins mal qu'il nous fut poſſible; & le jour étant venu, je payai le Patron fort largement, & je le priai de m'aller chercher un carroſſe pour me conduire à Saint Pierre. Après avoir fait ma prière dans cette Egliſe, je dis au cocher de me mener à la Longara, au Palais de la Reine de Suéde. Il étoit près de midi quand je demandai à parler à ſa Majeſté; nos équipages de Païſans étoient aſſez démenti par l'air de nôtre viſage; tous les domeſtiques de cette Princeſſe étoient d'une politeſſe & d'une civilité que rien ne pouvoit égaler. Je ne ſai ſous quelle image le Comte d'Alibert me dépeignit à la Reine; la grace de lui être preſentée me fut d'abord accordée, & nous fûmes introduites Roſalie & moi dans ſon cabinet, avec beaucoup de civilité. Dès que je me vis ſeule, je me jettai à ſes pieds, je lui demandai ſa protection, & je lui fis en abrégé le récit de mes malheurs; je la priai de vouloir me faire entrer dans ſon Couvent, pour y finir en repos mes triſtes jours. Cette grande Reine eut

tant

tant de bonté pour moi, qu'elle calma par ſes promeſſes toutes mes inquiétudes: elle me fit donner un habit proportionné à ma naiſſance, prenant encore le même ſoin pour Roſalie: enfin ſur le tard elle fut elle-même nous conduire dans un Monaſtére qui étoit ſous ſa protection, & donna ordre à la Supérieure d'avoir pour nous tous les égards, & tous le reſpect qu'on auroit pû avoir pour ſa propre perſonne. Il ne s'eſt preſque pas paſſé de jour depuis ma retraite, que je n'aie ſenti des effets de la bonté de ſa Majeſté; elle m'aprit les perquiſitions que mes proches firent faire de ma perſonne, après que je fus ſortie du Royaume; je ſus par elle auſſi tous les malheurs qui ſont arrivés à mon Epoux, ſa mort dans le Chateau S. Elme, & la mort de ma tante, & du Comte P... La peine où je me trouvois de ne ſçavoir aucune de vos nouvelles troubloit ſeul la tranquillité de mes jours; je ne pus jamais aprendre vôtre deſtinée, quelque ſoin que je me donnaſſe; je vous pleurai comme mort, & je vous avoüe que je vous vis prêcher dans l'Egliſe de ce Monaſtére, avec une ſurpriſe qui m'empêcha d'en-

d'entendre vôtre Prédication ; quelque changement qu'il fut arrivé à vôtre perſonne, je reconnus vôtre voix auſſitôt que je vous entendis parler, & il ne fut plus en mon pouvoir de vous méconnoître, lors que je m'informai de la Reine, qui vous étiez ? elle m'aſſura qu'elle avoit appris de vôtre Supérieur une partie de vôtre vie, & particuliérement ce que vous aviez fait dans le Collége Romain, pendant le tems que vous y étudiez. Mais qu'avois-je beſoin de ſçavoir toutes ces choſes ? vous me les aviez déja appriſes ; mais je ſerois curieuſe d'apprendre ce que vous avez fait pendant une abſence de quelques années. C'eſt mon deſſein auſſi, lui dis-je Madame, de ne vous rien cacher ; mais je crains qu'une trop longue converſation ne donne occaſion à ces Nones de nous obſerver de trop près ; je vous envoïerai demain au matin un de mes amis qui vous inſtruira de toute ma vie, & l'après midi je viendrai encore déguiſé en Armenien, pour avoir le plaiſir de vous voir ſeulement ; il faut tenir la parole que j'ai donnée à ces Dames, de tirer leur l'horocoſpe, je ſai déja une partie de leur hiſtoire, & je tirerai

tirerai des conjectures ſeures de l'avenir, par la connoiſſance que j'ai du paſſé. La Marquiſe fut rejoindre la compagnie qu'elle avoit quittée, & aſſura toutes ces filles, que j'étois un homme incomparable pour prédire l'avenir. On m'attendit le lendemain avec impatience. Dès que je fus arrivé aux Saints Apôtres je mandai à *Pietrocio* de me donner toute la matinée du lendemain pour une affaire d'importance. Ce généreux ami vint comme je le ſouhaitois ; je le priai d'aller raconter mon hiſtoire à la Marquiſe, il la ſavoit parfaitement, & perſonne n'en pouvoit parler mieux que lui : il revint me dire ſur l'heure du midi, qu'il m'avoit une véritable obligation de lui avoir procuré la connoiſſance d'une Dame qui avoit un ſi rare mérite ; il me promit de la voir ſouvent, & d'y mener Gabrielle. La Marquiſe trouva en ces deux perſonnes tant de bon cœur, & une ſi parfaite union, qu'elle m'a dit cent fois qu'elle portoit envie à leur tranquillité & à leur bonheur. Je continuai de voir la Marquiſe ſous l'habit d'Armenien, pendant trois mois, excepté les jours que j'étois obligé de me trouver

aux

aux Assemblées où la Reine m'avoit ordonné d'assister. J'étois si satisfait de ma bonne fortune que je ne pensois qu'à la conserver le plus longtems qu'il me seroit possible. Mais cette fortune avoit été trop longtems constante, & le tems étoit venu qu'elle me devoit faire païer toutes les faveurs avec usure. Il y avoit déja deux ou trois mois que je ne passois presque point de jour sans aller à la Longara lors qu'une fois que j'y étois, & que je parlois à la Marquise, la Reine entra pour la voir, je passai d'un autre côté avec Rosalie : mais cette Princesse à qui on avoit déja parlé de l'Armenien & de son habilité à tirer l'horoscope, me fit appeller, pour savoir de moi ce qui lui devoit arriver dans sa vie. Je m'excusai sur mon ignorance dans la langue Italienne, disant que je ne la parlois que très-mal, & que j'aurois de la peine à me faire entendre de sa Majesté : mais il fallut obeïr aux seconds ordres qu'elle m'envoïa, & paroître devant elle. Je ne sai si dans le peu tems que je demeurai avec elle, elle me reconnut ou non, ou bien si elle avoit quelque chose de particulier à dire à la Marquise ; mais.

mais elle me renvoïa au lendemain, m'ordonnant de l'aller voir. Je crus être ſorti d'un très-grand embaras; & ſans penſer que j'avois un eſpion à mes côtés qui avoit ordre de me ſuivre, & de voir ce que je deviendrois, je courus chez le Juif reprendre mon habit de Moine, & je m'en retournai aux Saints Apôtres, bien-aiſe d'être ſorti d'un ſi mauvais pas. Le lendemain le Comte d'Alibert vint me prendre dans un des carroſſes de la Reine: il m'aprit que cette Princeſſe attendoit un Aſtrologue Armenien pour ſe faire dreſſer ſon horoſcope, & qu'elle vouloit bien que je fuſſe préſent à l'entretien qu'elle auroit avec ce ſavant. Je ne pouvois reculer, mais réſolu de nier tout ce qu'on voudroit m'imputer, je ſuivis le Comte chez la Reine. Lors qu'elle fut toute ſeule avec moi, elle me laiſſa voir voir dans ſes yeux la colére & la rage qu'elle vouloit me faire reſſentir: elle commença à me dire que ſi je lui avoüois la vérité elle me pardonneroit ma faute; mais que ſi je n'avoüois pas de bonne foi que je m'étois traveſti en Arménien pour voir la Marquiſe P...., elle me feroit repentir

LA VIE DU Sr.
ROZELLI.

L'INFORTUNÉ NAPOLITAIN

OU

LES AVANTURES

DU SEIGNEUR

ROZELLI.

QUI CONTIENNENT L'HISTOIRE

de sa Naissance, de son Esclavage, de son état Monastique, de sa prison dans l'inquisition, & des différentes figures qu'il a faites tant en Italie qu'en France, & en Hollande, enrichie d'un grande nombre de tailles douces.

TOME SECOND.

Seconde Edition.

A PARIS,
Chez CLAUDE RAPIN, Ruë Saint Jaques,

M. D. CC. VIII.

L'INFORTUNÉ NAPOLITIN OU LES AVANTURES DU SEIGNEUR ROZELLI.

TOME SECOND

JE me préparois tous les jours à recevoir quelque chagrin depuis que je me crus perdu dans l'eſprit de la grande Chriſtine : je communiquai ma crainte à *Pietrocio* qui me conſola beaucoup en m'aſſurant qu'il expoſeroit ſa vie pour conſerver la tranquillité de mes jours. Nous approchions cependant le Carême, & je

devois achever de prêcher les Dimanches au Couvent où étoit la Marquiſe ; je me préparois pour cela : Et croyant être honoré de la préſence de la Reine comme elle avoit fait pendant les Avants, je penſai perdre courage lors que je ne vis perſonne dans l'Egliſe, & que toutes les peines que je m'étois données, n'étoient que pour quelques filles d'un eſprit mediocre. La Marquiſe ne m'avoit point écrit depuis quatre ou cinq jours & *Pietrocio* avoit été deux ou trois fois au Monaſtére ſans pouvoir lui parler : je crus qu'il y avoit des ordres donnés pour qu'elle ne vît perſonne. Je ne ſavois comment m'aſſurer de cette vérité : je priai Gabrielle de découvrir tout ce qu'il y avoit de miſtérieux dans cette conduite. Elle m'apprit huit ou dix jours après que la Reine avoit fait enlever la Marquiſe, & quelle l'avoit fait mener dans une Maiſon de Campagne ; & que là ſous prétexte de la divertir, & de lui faire changer d'air, elle étoit gardée à vûe d'œil, & n'avoit la liberté de parler à perſonne. Je ne pus retenir mes tranſports quand j'appris cette nouvelle : je ne voulus plus prêcher à la Longare,

& je feignis d'être malade pour ne m'attirer pas la haine du ſupérieur qui m'avoit employé. Le Moine qui tint ma place, me dît que la Reine lui avoit fait l'honneur d'aſſiſter à ſon Sermon, & qu'elle lui avoit demandé pourquoi je n'étois pas venu prêcher moi-même? je fis uné ſigne de tête qui fut raporté & interpreté avec malignité. Je continuai à feindre d'être indiſpoſé, juſqu'après Pâques; & pendant tout ce tems-là je ne reçus aucune nouvelle qui pût me donner quelque joye. Après Pâques on tint le Chapitre Provincial. Le ſupérieur qui étoit ſi fort dans mes interêts fut envoyé Provincial dans la Province de Boulogne, par le Pape qui vouloit réformer quelques abus dans ces Cantons. Le Gardien qui m'avoit perſecuté à Naples, & qui devint ſupérieur aux Saints Apôtres à Rome, étant arrivé, je connus auſſi-tôt qu'il continuëroit ſes perſécutions à mon égard. Il ne me fut jamais poſſible d'acquerir je ne dis pas ſon eſtime ou ſon amitié, mais le repos que la charité & mes ſoumiſſions demandoient. Enfin connoiſſant que tous mes amis m'avoient abandonné, par les mauvai-

ſes impreſſions qu'il avoit données de moi, & que j'allois être expoſé à mille mortifications ridicules & impertinentes, je me réſolus de ſortir de Rome : & ſans attendre ni obédience du Provincial, ni conſeil de qui que ce fût au monde, je ſortis un beau matin du Couvent, & m'en fus au Palais de *Roſpiglioſi* pour trouver *Pietrocio*. On me dit que toute la Maiſon de la Princeſſe étoit allée paſſer les premiers jours du Printems à Tivoli, & que *Pietrocio* avoit été de la partie. Je fus ſurpris que ce cher ami ſachant la ſituation de mes affaires, m'eût caché ſon départ : je me réſolus de l'aller voir pour lui reprocher ſon indifference. Il fut ſurpris de ma viſite, & m'aſſura qu'il m'avoit écrit ; mais qu'on lui avoit renvoyé la lettre, en diſant au Porteur qu'on ne ſçavoit où j'étois, & qu'on me croyoit au Royaume de Naples.

Convaincu entiérement de la diſpoſition de mes ennemis, je me réſolus d'aller à Bologne demander de l'emploi au Pére Provincial, qui étoit mon ami intime. J'avois reſté huit ou dix jours avec *Pietrocio* & Gabrielle, à ne m'entretenir avec eux que de ma chére

Mai-

Maîtreſſe. Ils m'aſſuroient qu'ils la déterreroient pour m'en dire des nouvelles; & que je pouvois partir avec cette conſolation. Il y avoit comme je viens de vous dire, plus de huit jours que j'étois à Tivoli, ſans avoir vû les lieux de plaiſance qui ſont dans cet ancien lieu des Sabins, lorſqu'un jour me promenant chez le Duc de Parme, j'aperçus la Marquiſe & Roſalie que le Cardinal C... accompagnoit. Je laiſſai le ſoin à *Pietrocio* de prendre garde à ce que deviendroit cette compagnie, & en quelle vigne elle ſe retireroit. Je ſus le ſoir que la Marquiſe étoit dans la vigne du Cardinal; qu'elle ſe promenoit tous les jours dans le jardin avec lui, & qu'elle ne ſortoit que pour aller à un Monaſtére de filles de S. Auguſtin, qui eſt dans cette Ville. La premiére penſée qui me vint, fut de me déguiſer en gueux, de paroître eſtropié d'une jambe, & de me mettre un emplâtre ſur l'œil pour n'être pas connu. Dans cet état je fus me mettre ſur la porte du Couvent des Religieuſes. Et comme le Cardinal étoit avec la Marquiſe, je leur demandai la charité, avec beaucoup d'importunité. N'ayant

point été reconnu cette fois j'allai tous les jours à la même heure, me couvrant de mes haillons crier à cette porte. Le Cardinal m'ayant un jour demandé pourquoi pouvant me ſervir de mes bras, je ne gagnois pas ma vie plûtôt que de faire le gueux comme je faiſois ; je le priai de vouloir me donner du travail, l'aſſurant que j'entendois parfaictement bien la maniére de cultiver les fleurs. Il me dit de le ſuivre à la ſortie du Monaſtére, & qu'il m'emploïeroit ſi j'avois la qualité dont je me vantois. Je réuſſis parfaitement dans mon deſſein ; je fus emploïé, & parvins à une ſi grande faveur auprès de mon nouveau Maître, que je ne manquois de rien, & me trouvois heureux dans une condition ſi abjecte. Je voyois tous les jours Roſalie venir s'entretenir avec moi : je la laiſſai pendant quelque tems ſans me faire connoître. Mais enfin ne pouvant plus reſter ſans parler à la Marquiſe, je me découvris ; & je ſurpris agréablement ma ſeur, quand je lui eus dit qui j'étois. Vous êtes un Protée me dit cette fille ; & il faut avoüer que vous ſeul êtes capable de faire connoître combien l'amour eſt bar-

point été reconnu cette fois j'allai tous les jours à la même heure, me couvrant de mes haillons crier à cette porte. Le Cardinal m'ayant un jour demandé pourquoi pouvant me ſervir de mes bras, je ne gagnois pas ma vie plûtôt que de faire le gueux comme je faiſois ; je le priai de vouloir me donner du travail, l'aſſurant que j'entendois parfaictement bien la maniére de cultiver les fleurs. Il me dit de le ſuivre à la ſortie du Monaſtére, & qu'il m'emploïeroit ſi j'avois la qualité dont je me vantois. Je réuſſis parfaitement dans mon deſſein ; je fus emploïé, & parvins à une ſi grande faveur auprès de mon nouveau Maître, que je ne manquois de rien, & me trouvois heureux dans une condition ſi abjecte. Je voyois tous les jours Roſalie venir s'entretenir avec moi ; je la laiſſai pendant quelque tems ſans me faire connoître. Mais enfin ne pouvant plus reſter ſans parler à la Marquiſe, je me découvris ; & je ſurpris agréablement ma ſeur, quand je lui eus dit qui j'étois. Vous êtes un Protée me dit cette fille ; & il faut avoüer que vous ſeul êtes capable de faire connoître combien l'amour eſt bar-

point été reconnu cette fois j'allai tous les jours à la même heure, me couvrant de mes haillons crier à cette porte. Le Cardinal m'ayant un jour demandé pourquoi pouvant me ſervir de mes bras, je ne gagnois pas ma vie plûtôt que de faire le gueux comme je faiſois ; je le priai de vouloir me donner du travail, l'aſſurant que j'entendois parfaictement bien la maniére de cultiver les fleurs. Il me dit de le ſuivre à la ſortie du Monaſtére, & qu'il m'emploïeroit ſi j'avois la qualité dont je me vantois. Je réuſſis parfaitement dans mon deſſein ; je fus emploïé, & parvins à une ſi grande faveur auprès de mon nouveau Maître, que je ne manquois de rien, & me trouvois heureux dans une condition ſi abjecte. Je voyois tous les jours Roſalie venir s'entretenir avec moi : je la laiſſai pendant quelque tems ſans me faire connoître. Mais enfin ne pouvant plus reſter ſans parler à la Marquiſe, je me découvris ; & je ſurpris agréablement ma ſeur, quand je lui eus dit qui j'étois. Vous êtes un Protée me dit cette fille ; & il faut avoüer que vous ſeul êtes capable de faire connoître combien l'amour eſt bar-

hardi : cependant la joie que j'ai de vous ſavoir près de nous, ne m'empêche pas de craindre que la Reine n'apprenne cette nouvelle métamorphoſe. Le Cardinal eſt devenu Paſſionné pour la Marquiſe qui l'abhorre, & ne peut le ſouffrir ; il y a quinze ou vint jours que ſa mélancolie lui cauſe une eſpéce de fiévre, ce qui me fait craindre pour ſa vie : j'aprehende que cette humeur noire n'ait quelque autre cauſe plus dangereuſe : Il y a huit jours que d'abord que je me trouve ſeule je ne ceſſe de pleurer pour elle ; & ſi elle venoit à mourir, je ne ſurvivrois pas un jour à une ſi grande perte. Vous jugez bien que des nouvelles ſi affligeantes me mirent dans un pitoyable état : je ne doutai plus, que ma chére Maîtreſſe n'eût été empoiſonnée. Il n'eſt point d'extremité où je ne me fuſſe porté pour venger une ſi chere vie : je tombai dans une eſpéce de langueur qui me rendit méconnoiſſable ; je voyois tous les jours Roſalie, & je l'entretenois plus d'une heure chaque matin. La Marquiſe ſavoit que j'étois près d'elle ; & ne pouvant me parler à cauſe de ſon indiſpoſition, j'en rece-

vois tous les jours quelques petites faveurs ; & Roſalie lui liſoit mes billets & mes petites poëſies qu'elle écoutoit avec beaucoup de plaiſir. Le Cardinal ayant été obligé de ſe trouver à Rome à la congrégation du Concile dont il étoit Prefect, dît à la Marquiſe que les chaleurs étoient dangereuſes à la Campagne, & que dans quelques jours il faudroit retourner à Rome dans le même Couvent de la Longare. La Marquiſe qui ſentoit tous les jours diminuer ſes forces, & qui connoiſſoit qu'elle n'étoit pas éloignée de la mort, pria le Cardinal de la laiſſer mourrir en repos dans ce lieu : je n'ai plus de voïage à faire lui, dît-elle, que celui de l'Eternité ! La Protection de la Reine m'a été fatale, & elle n'a différé que de quelques années l'arrêt que le ſort avoit prononcé contre moi ! Vous lui direz, Monſieur, que je meurs avec toute la connoiſſance qu'on peut avoir d'un état ſi déplorable que le mien ! Le Cardinal, ſoit qu'il fût complice de ce crime, ou qu'il l'ignorât, voulut donner des marques d'une douleur extraordinaire : on en crut ce qu'on en devoit croire. La Marquiſe demanda

à

à être ſeule avec Roſalie, & voici ce qu'elle lui fit écrire, & qu'elle ſigna de ſa propre main.

Mon cher Colli ! Frére trop aimable & trop aimé de l'infortunée Marquiſe P... ſa ſœur & ſon amie ſincére & véritable, recevez avec ce billet les fideles ſentimens de mon cœur, & les derniers ſoupirs de ma vie ! je meurs dans un âge où la mort a coûtume d'effrayer les perſonnes les plus reſoluës ! pour moi je l'ai vû venir de loin, & je me ſuis ſi fort familiariſée avec ſa laideur, que je la reçois maintenant ſans peine. Ma malheureuſe vie pleine de mille traverſes me l'a rendüe toute agréable ! Helas ! pourquoi n'eſt-elle pas venuë plûtôt ! & que venois-je faire à Rome pour l'éviter, puiſqu'elle m'étoit infaillible en quelque lieu du monde où j'allaſſe ! Vous reſtez après moi, & je vous laiſſe peut-être la victime de la même main qui m'a ſacrifiée à ſa paſſion : fuyez ces lieux d'horreur & d'abomination, & ne vous laiſſez jamais ſurprendre aux piéges qu'on vous tendra pour vous y faire reſter. Vous n'êtes pas né plus heureux que moi ; ne cherchez donc point

de repos dans le monde, il n'y en a point ! ce n'eſt qu'en Dieu que nous le trouverons, lorſque nos jours ne ſeront plus ſujets à des nuits affreuſes ! Souvenez vous enaprès la mort de vôtre chére ſœur, & que ſi j'ai beſoin de priéres & de ſacrifices Roſalie vous mettra en main un petit dont que je vous fais pour ſubvenir à vos néceſſités ; elle a réſolu de ſe mettre dans un Couvent auſſi-tôt qu'elle m'aura rendu les derniers devoirs ; ne l'oubliez jamais, & excitez-vous tous deux à aimer Dieu, & à parler quelquefois de celle qui meurt vôtre chére & bonne ſœur la Marquiſe P...

Roſalie me rendit cette lettre à ſix heures du matin. Elle me dit, les larmes aux yeux, nôtre chére Maîtreſſe tire à l'extremité de ſa vie : Vous apprendrez par cet écrit quels ſont pour vous les ſentimens de ſon cœur. Si elle meurt vous trouverez dans la grotte de Baccus à côté droit de la fontaine, une caſſette enterrée à un pied de profondeur ; je viens de l'y enterrer par ſon ordre : vous vous en ſervirez, car elle prévoit que vous en aurez un jour beſoin. Adieu, je ne puis pas m'arrêter davantage : le Cardinal eſt nôtre eſpion,

eſpion, & je crains qu'il ne ſoupçonne quelque choſe de ce que vous êtes, & de ce que vous faites ici.

D'abord que j'eus reçu cette lettre, je m'enfonçai dans une allée ſombre, pour en faire la lecture, & pour rêver plus aiſément à mon malheur. Je n'ai de ma vie reſſenti de mouvemens ſi tendres & ſi pleins d'une véritable compaſſion ! à chaque mot que je liſois je pouſſois un profond ſoupir ! & il n'y avoit pas une ligne qui ne fut arroſée de mes larmes ! les pleurs & les ſanglots attirérent le Cardinal dans l'endroit où je me promenois. Il vint ſi doucement, que m'ayant arraché la lettre que j'avois recommencée de lire ; il me laiſſa dans une frayeur mortelle. Alors je me réſolus tout à coup de ne ménager plus rien pour me ſatisfaire : je courus après lui, & après l'avoir attrapé par le milieu du corps, je le culbutai, & lui ayant arraché la lettre, je lui donnai tant de coups ſur l'eſtomac, que je crus l'avoir laiſſé mort ſur la place. Après une telle violence je n'eus point d'autre parti à prendre que la fuite ; c'eſt pourquoi ôtant l'emplâtre que je portois ſur l'œil gauche, & me

ſervant de mes jambes je ſautai la muraille de l'enclos, & gagnai les montagnes des ſabines : de là je fus dans la Toſcane en demandant l'aumône ſous l'habit de gueux que je n'avois point quitté. J'arrivai à Florence quinze jours après mon départ de Tivoli : je fus au Couvent de Sainte Croix demander des nouvelles du Pére *Franciſco Maria* Provincial de cette Province, ſur lequel je contois, comme étant mon bon Protecteur ; mais il étoit alors à Bologne. Je partis de florence ſans m'y être arrêté ; & aïant pris ma route du côté des Apenins, je fus coucher à Loyane dans un Couvent de Socolans qui me donnérent la charité pour l'amour de Dieu. Le lendemain dès qu'il fut jour, je pourſuivis ma route vers Bologne. Le païs par où je paſſai étoit ſi pauvre, & les montagnards qui l'habitoient étoient ſi ſauvages & ſi miſerables, que je penſai y mourir de faim. C'étoit un jour de Dimanche : il étoit déja quatre heures après midi, que je n'avois encore rien mangé. Je n'avois plus de force pour marcher ; & ayant trouvé une fontaine ſur le penchant d'une Colline, je m'étendis ſur l'her-

l'herbe pour me délaſſer un peu. J'y étois à peine aſſis que deux vieilles femmes âgées de plus de ſeptante ans, m'abordérent, & me demandérent ce que je faiſois dans ce lieu, & où j'allois ? Je leur dis que j'étois un grand pécheur qui venois de Rome, & que ma pénitence portoit de demander ſous des haillons la charité pour l'amour de Dieu ; que pour mieux mortifier ma chair, je prenois toûjours les routes les plus longues & les chemins les plus difficiles. Ces bonnes femmes me parurent touchées de mon état. Je les priai de me donner quelque choſe à manger, mais elles s'en excuſerent ſur leur pauvreté, & m'aſſurerent qu'elles ne mangeoient pas du pain 4. ou 5. fois dans l'année. Je vis bien qu'il falloit périr, ou arracher par mon ſçavoir faire quelque choſe à ces ames ruſtiques. Pour ce ſujet je fis tourner la converſation ſur les méchancetés des ſorciers ; & après leur avoir raconté quelques traits d'hiſtoire touchant leur malignité, je les aſſurai que j'avois reçu de ſa Sainteté même une cire ſacrée, qui chaſſoit par ſa vertu toutes ſortes de maléfices. Elles m'en demandérent avidemment :

je leur dîs de m'aller chercher à manger, & qu'elles ſeroient bien récompenſées de la petite aumône qu'elles me feroient. Alors mes deux vieilles coururent de toute leur force à leur cabane, & revinrent accompagnées de ſept à huit perſonnes, garçons, & filles qui étoient jolies. Ces objets ſuſpendirent pour quelque tems ma faim. J'avois formé quelques petites croix d'un morceau de cierge que j'avois pris à Logane; & mes ruſtiques crurent que tous les Agnus Dei de Rome ne valoient pas mes petits préſens. Ils me donnérent en récompenſe de leurs fruits, & de leur vin; & je trouvai tout ſi bon, que je commençai dès-lors a envier la tranquilité de cette vie champêtre. Si mon cœur eût été moins rempli d'ambition, je me ſerois réſolu à vivre dans ce lieu entiérement éloigné du monde & du bruit. Une de ces païſanes, jeune fille & modeſte comme un Ange, penſa m'y déterminer entiérement. Elle étoit d'une beauté ſi parfaite, & avoit des yeux ſi fins & ſi vifs, que j'oubliai en la voïant tout ce que j'avois vû de plus beau dans le monde. L'attention avec laquelle je m'at-

tachai à la conſidérer, fit ſoupçonner à ſa mére la vérité de ma paſſion : elle ordonna à ſa fille de la ſuivre ; & toute cette petite troupe aïant ſuivi ſon éxemple, je me vis regalé d'un *buona ſera à vo Signoria*, & je reſtai ſeul interdit, plaignant beaucoup la perte que j'avois faite ; & me plaignant autant de ce que j'avois un cœur auſſi tendre. Il commençoit déja à ſe faire tard, & j'avois encore deux grandes lieuës pour arriver au gîte : j'étois averti de ſortir des bois avant la nuit, à cauſe des loups qui y ſont très-frequeus. Je me hatai le plus qu'il me fût poſſible, & j'arrivai enfin dans une hôtelerie où j'eus toutes les peines du monde à me faire donner le couvert, à cauſe du mauvais équipage dans lequel je paroiſſois. Dès qu'il fut jour, & que j'eus payé mon hôte, je pris ma route vers Bologne où j'arrivai à trois heures après midi : je fus droit à l'Egliſe des Cordeliers, ou après avoir demandé au Portier ſi le Pére *Angelo* Provincial étoit à la maiſon, je le priai de l'avertir qu'un étranger vouloit ſe confeſſer à lui, & étoit venu de cent lieuës pour le conſulter ſur un cas d'une très-grande importance. Le Provincial

vincial vint s'asseoir au confessional, où je l'attendois à genoux. Je me fis connoître à lui, & après lui avoir exposé mes affaires, il me dit qu'il avoit reçu ordre du Général, & même du Pape, de m'arrêter ; qu'il ne vouloit pas cependant me faire cet affront, parce qu'il connoissoit bien par tout ce que je venois de lui dire, que j'étois moins coupable que malheureux : je ne veux pas, ajoûta-t-il, vous arrêter, parce que je n'ai ordre que d'arrêter le Pére *Colli*, & vous ne paroissez pas celui-là dans l'équipage où je vous vois; je ne saurois d'ailleurs vous exposer à un péril évident, parce que ma tendresse pour vous n'est en rien diminuée quoique vous soiez dans le dernier délaissement, au contraire vous m'êtes plus cher dans vôtre misére ; & pour vous marquer que ma langue est d'accord avec mon cœur, attendez-moi un moment, je vais vous chercher dequoi vous mettre à l'abri de vos Persécuteurs. Tout autre Moine qui m'auroit parlé de la sorte, ne m'auroit pas trouvé à son retour, connoissant par plusieurs expériences combien il est dangereux de se fier à ces sortes de personnes,

ſonnes, qui dans l'eſpérance de s'élever, ou de plaire aux grands, n'épargnent ni trahiſons, ni perfidies. Après avoir fait toutes les réfléxions que je devois faire dans une ſemblable conjoncture, je vis arriver mon bienfaiteur avec une lettre à la main : Voilà, me dit-il, qui s'adreſſe au Sieur Moroſini : il m'a demandé un Maître de Philoſophie, & des belles lettres pour ſon fils ; je le prie non ſeulement de vous recevoir pour ce ſujet, mais de vous accorder ſa Protection, & de vous faire avoir celle de la République contre vos perſecuteurs : Allez, je vous répons du ſuccès de vôtre voyage : vos ennemis ne vivront pas toûjours, & la fortune inconſtante, ne ſera pas toûjours conſtante à vous perſécuter. Il me donna dix piſtoles pour m'avoir un habit, afin de paroître devant ce Noble Venitien à qui j'étois adreſſé. Je quittai ce bon Pére, avec autant de tendreſſe que de reconnoiſſance, & je continuai ma route juſques à Veniſe, ſous le même habit de gueux, ſans qu'il m'arrivât d'autre avanture que celle d'une jeune fille déguiſée en garçon, qui fuyoit la vio-

violence de ſes parens qui étoient irrités contre elle à cauſe quelle avoit eu trop de familiarité avec un jeune homme de ſon Village. Elle vint avec moi depuis Rovigs juſqu'à Padouë. Le ſoir nous logeâmes dans la même hôtellerie, & couchâmes dans la même chambre ; le premier ſoir elle me déclara ſon ſéxe, que j'avois ignoré pendant tout le jour que j'avois marché avec elle : après qu'elle n'eut plus de meſures à garder avec moi, & qu'elle n'eut plus à ſe contraindre, elle me propoſa de m'atacher à elle, me promettant de ne me laiſſer manquer de rien, ſi je la voulois épouſer, ou dire que je l'avois épouſée. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, & elle me défraïa depuis Padouë juſques à Veniſe. Le lendemain de nôtre arrivée, je lui dîs que j'allois chercher un apartement dans quelque bon quartier de la Ville ; mais je fus à la Juiverie travailler à trouver un habit de mon ordre, pour me préſenter devant le Sieur *Moroſini*, abandonnant *Apollonia*, c'étoit ainſi que s'apelloit l'avanturiere. Le Juif à qui je m'adreſſai pour avoir un habit, étoit un bon viellard ſçavant dans ſa loi, & très-inſtruit dans la

ſcience

ſcience Cabaliſtique; je le priai en répondant aux honnêtetés qu'il me fit de vouloir me trouver ce que je lui demandoit; il s'empreſſa à me ſatisfaire; & après m'être habillé comme il convenoit à l'emploi que j'allois exercer, je ſortis de chez Iſaac Reikſere, & je m'en allai chez le Seigneur *Moroſini* à qui je rendis mes lettres. Après m'être entretenu de mes affaires avec le Noble Venitien, il me promit ſon amitié & ſa protection contre tous mes ennemis; & comme il s'agiſſoit de prendre des meſures contre les Puiſſances qui me perſécutoient, la premiére démarche que le Sieur *Moroſini* fit pour moi, fut de m'accompagner au Couvent des grands fréres, où il me recommanda au Provincial, lui diſant qui j'étois, & le beſoin qu'il avoit de moi, le chargeant même de ma perſonne de ſa part, & de la part de la République qui m'avoit pris ſous ſa protection. Ce Provincial étoit aſſez bon politique pour obéïr fidélement à de tels ordres; il ſavoit quel étoit le péril de s'oppoſer à un Membre de la République, & à tout le corps; c'eſt pourquoi il me dît que j'étois le très-bien venu, & qu'il m'offroit ſes ſer-

ſervices, & ceux de toute la Province. Je ne lui répondis qu'avec un très profonde révérence ; & après être rentré dans la Gondole avec mon Protecteur, nous retournâmes au Palais, contens de l'honnêteté du Provincial D...

Dès le lendemain je m'attachai au Sieur *Pietro Moroſini* fils unique de mon Protecteur : il répondit parfaitement au zéle & aux ſoins que je me donnai pour l'inſtruire ; & je puis dire que je n'ai jamais vû tant de belles qualités reunies dans un ſeul ſujet : en moins de deux ans & demi. Il fut capable de répondre ſur les opinions de tous les Philoſophes anciens & modernes, & d'être reçu Docteur en droit à Padouë, d'où il revint couronné de gloire & d'honneur. Jamais on n'a fait éclater des ſentimens ſi beaux & ſi généreux que ceux que ce jeune Seigneur fit paroître à mon égard ; je trouvois tous les jours ſur ma table des préſens conſidérables, & perſonne ne vivoit plus content que moi dans une retraite honorable dans laquelle j'épargnai plus de 500. ſequins. J'étois conſidéré de tout ce qu'il y avoit de ſavans dans Veniſe ; la ſeule choſe qui troubloit mes beaux jours, c'étoit le ſouvenir

nir de ma chére Maîtreſſe la Marquiſe dont le Provincial de Florence m'avoit mandé la mort, avec la retraite de Roſalie dans le Couvent de S. Silveſtre, auprès de ſa ſœur. Il m'avoit auſſi inſtruit des ſentimens du Pape à mon égard & de l'ordre qu'il avoit donné au Nonce de Veniſe de me faire enlever pour m'envoïer à Rome; il ne me parloit point de la Reine autrement, ſinon que le Cardinal C..., que j'avois ſi maltraité, étoit tombé dans ſa diſgrace. Je continuai, me voïant à couvert de l'orage que j'aurois pû craindre ailleurs qu'ici, à voir mes amis, & à m'inſtruire dans les langues Orientales. Le Rabin Iſaac fut mon Maître pendant plus d'un an entier; j'allois tous les jours chez lui pour prendre ma leçon, & conférer avec lui des matiéres d'antiquité. Ce bon homme avoit conçu tant d'eſtime & tant d'amitié pour moi, qu'un jour me découvrant ſon cœur, il me dît qu'il étoit au deſeſpoir que je ne fuſſe pas Juif comme lui, pour m'apprendre des choſes qui lui étoient défenduës de révéler à autres qu'à ceux de ſa nation. J'avois oüi parler de l'habilité de ce Juif dans la ſcience de la

Ca-

dans la ſuite. Cependant l'expérience que j'en avois vuë, me donna un ſi grand deſir de l'aprendre, que ne ſachant pas d'autres moïens pour entrer dans la confiance de mon Rabin, je témoigna de l'amitié à ſa fille, & je lui laiſſai eſpérer ce qu'elle voulut. Mais je me trompai moi-même, & je me trouvai dans un tel engagement avec cette belle perſonne, qu'il me fut impoſſible d'en ſortir; & c'eſt de la que mes ennemis prirent le pretexte de m'oprimer. Je previs bien le tort que m'alloit faire un tel attachement; & pour en prévenir les ſuites, je tachai de le rompre en m'abſentant, ou en me privant d'aller voir la belle Eſter fille de mon Rabin, ou en faiſant le malade. Le bruit de mon indiſpoſition m'attira quelques viſites importunes; & il y avoit déja trois ou quatre jours que je vivois retiré du grand monde, lors qu'un matin j'entendis frapper à ma porte avec quelque précipitation: je courus pour voir qui pourroit être l'homme ſi preſſé & ſi peu civil: je vis entrer un jeune Abé de bonne mine, bienfait, qui me fit mille excuſes de la liberté qu'il prenoit de venir troubler mon repos, &

me

To:2 Pa:25.

me pria de lui pardonner la hardieſſe qu'il prennoit de me venir conſulter ſur un cas de la derniére importance ; & me dit que je ne devois me plaindre de ſon importunité qu'à mon ſeul merite, qu'on étoit obligé de révérer par tout, & à y recourir comme à l'oracle. Ce compliment prononcé de la meilleure grace du monde, me fit conſidérer avec plus d'attention la perſonne de l'Abé qui me parloit ; mais j'étois ſi charmé que je ne pus jamais reconnoître la *Signora Eſter* ſous cette métamorphoſe qui lui auroit été très funeſte, ſi on l'eût trouvée revêtüe de l'habit Eccleſiaſtique : car étant Juive de nation, l'inquiſition l'auroit punie avec une extraordinaire rigueur. Voici le cas qu'elle me propoſa. Je ſuis me dit-elle, un jeune Abé, de Crémone, j'ai toûjours eu une véritable averſion pour tout ce qu'on apelle *biens d'Egliſe* ; cependant depuis quelques jours j'ai en vûë un petit Bénéfice, dans le plus beau Païs du monde, & je voudrois avoir donné tout mon bien pour en avoir la poſſeſſion. Vous mon pére, continua-t-elle, qui ſçavez ſi bien toutes choſes, apprenez moi de grace comment je puis l'obtenir ; il eſt dans la

maiſon d'un Seigneur de la République, on ne me l'accordera pas ſi je le demande, j'en ſuis ſûre; cependant je mourrai ſi je ne l'ai pas : c'eſt un Bénéfice qui me tient au cœur : je ne voudrois pas commettre de ſimonie; & je ſens que je ferois tout pour l'obtenir. Croïant répondre à un Abé qui me faiſoit l'honneur de me conſulter, je lui fis une expoſition ſuccinte des loix & des Canons de l'Egliſe, touchant l'injuſte acquiſition des biens Eccleſiaſtiques; & après les objections de part & d'autre, & lui avoir expliqué la demande de Simon le Magicien, faite aux Apôtres, & avoir diſtingué ce que Simon entendoit par le pouvoir d'achéter le Saint Eſprit; je conclus en diſant à l'Abé, qu'il ne pouvoit obtenir ce Bénéfice, que par permutation, par réſignation, ou par Collation libre, & ſans aucune confidence; la loi étant formelle & délicate ſur ce ſujet. Une exclamation que mon feint Abé fit en ſe levant, me fit connoître *la Signora Eſter*; & comme elle voulut prendre congé pour ſe retiter, je me jettai à ſes genoux, & je lui dis tant de choſes paſſionnées, qu'enfin cette aimable Juive

ſe

ſe laiſſa perſuader que je l'adorois. En effet, je n'avois fuï qu'inutilement le pouvoir de ſes charmes; & pendant la retraite que j'avois fait pour tâcher de l'oublier, je n'avois pas ceſſé un moment de la voir préſente à mon imagination. Sa vûë, & l'invention dont elle ſe ſervoit pour me voir, redonnérent une force invincible à ma tendreſſe. Je me livrai tout entier à ſa volonté, je lui ſacrifiai tous les mouvemens de mon ame, & je lui jurai avec des ſermens effroyables, que j'étois prêt à faire tout ce qu'elle ſouhaiteroit, pour lui prouver la ſincérité de ma paſſion. Ce fut après toutes ces proteſtations, qu'elle me dit en ſoupirant, que les Religions différentes nous rendroient malheureux l'un & l'autre, qu'elle voudroit bien voir clair dans un abîme ſi profond: & que ſi je pouvois la convaincre, ou qu'elle pût me faire voir la lumiére, nous pourrions eſpérer un bonheur ſans égal. Il eſt difficil à un homme vif & tendre, de n'être pas de la Religion de la perſonne qui le poſſéde? combien d'exemples funeſtes à l'Egliſe ne raporterois-je pas

ſur ce ſujet, ſi je ne m'étois preſcrit d'écrire ſeulement des mémoires?

La Signora Eſter étoit la ſeule Divinité que je reconnoiſſois pour lors; & ma paſſion pour elle fut ſi forte, que je lui jurai de me faire Juif, ſi elle vouloit conſentir que je l'épouſaſſe. Elle me dit qu'il falloit en parler à ſon pére, & qu'elle ne pouvoit donner aucun conſentement ſans lui. L'affaire fut remiſe au lendemain. Je fus voir le Rabin, qui me reçut avec mille proteſtations d'amitié & de tendreſſe. Je lui fis mon compliment qu'il receut avec beaucoup de civilité; & ayant pris les meſures néceſſaires pour ma circonciſion, nous convinmes enſemble, que pour éviter quelque méchante affaire du côté de l'Inquiſition, je garderois mon habit de Moine, & ainſi je retombai dans une Apoſtaſie plus grande que la précédente: tant il eſt vrai que l'amour eſt une folle, & furieuſe paſſion. Dieu qui vouloit me faire éviter cet écueil, permit qu'il arrivât en ce tems une eſpéce de Prodige, qui prouvoit en quelque maniére la Divinité de Jeſus-Chriſt. La fille unique d'un des plus riches Juifs de Veniſe, ſe rendit paſſion-

ſionnément amoureuſe d'un petit Fripier ſon voiſin ; c'étoit un jeune homme fort bienfait, doux & agréable, & qui faiſoit toutes choſes avec tant d'adreſſe, & d'une maniére ſi galante, que *Judith* c'étoit le nom de la Juive, ſe rendit ſenſible à ſon merité. Elle ne partoit preſque plus de la fenêtre qui regardoit ſur la boutique du jeune Fripier ; & elle fit bientôt apercevoir à ſa nourriſſe, qui étoit auprès d'elle en qualité de Gouvernante, qu'une paſſion dangereuſe & violente l'occupoit entiérement. Ses inſomnies, ſes fréquens ſoupirs, le dégoût qu'elle avoit pour toutes les viandes, & ſon aſſiduité à ſe tenir à la fenêtre : tous ces ſignés confirmérent la vieille nourriſſe dans ſes ſoupçons. Enfin, voyant déperir ſa Maîtreſſe, & ne ſçachant qu'elle raiſon rendre à ſon Pére qui la querelloit tous les jours ſur le ſujet de l'indiſpoſition de cette jeune fille, elle ſe hazarda de dire un jour à *Judith*, qu'elle s'étoit aperçuë de la paſſion violente qu'elle reſſentoit pour ſon voiſin ; mais que ſi elle vouloit lui avoüer tout, de bonne foi, elle lui promettoit de la ſervir efficacement. La pudeur &

le trouble embaraſſement étrangement cette jeune perſonne : elle ne ſut que répondre ; & la nourriſſe profitant de ce moment pour lui arracher ſon ſecret, l'obligea par ſes careſſes & par ſes promeſſes à lui avoüer que ce jeune Fripier étoit le ſujet de ſes rêveries, & du changement qu'on voyoit, de ſa ſanté. Il n'en fallut pas davantage à la vieille pour prendre de là occaſion de détourner *Judith* d'un amour ſi peu proportionné à ſa qualité ; elle lui remonta les grands biens qui l'attendoient, & le crédit que ſon pére avoit chez les principaux de la République. *Judith* ſe voyant trompée par ſa nourriſſe, lui reprocha ſa perfidie, & ſe mettant au lit, elle donna des marques d'une mort prochaine, par les accidens terribles dans leſquels elle tomba preſque dès le moment. La nourriſſe ſe trouvant fort embaraſſée, avertit le pére, de la ſituation du cœur de ſa fille, & de l'accident qui venoit de lui arriver ; *Jacob de Monteſior*, c'étoit le nom du pére de *Judith*, courut à l'appartement de ſa fille ; & la voyant dans un ſi pitoyable état, ſa tendreſſe allarmée lui fit promettre tout, pourvû qu'el-

qu'elle voulut vivre & s'aider elle-même à ſe ſauver. Cette eſpérance redonna la vie à la belle malade, qui quelque tems après avoir repris ſa premiére ſanté, fit reſſouvenir ſon pére de la parole qu'il lui avoit donnée de la rendre heureuſe, en lui donnant pour mari, *Joſeph*, qui étoit le jeune Fripier. Le pére y conſentit; & comme parmi les juifs on ne diſtingue aucune nobleſſe, & que les Tribus étant aujourd'hui confondües entre elles, ils s'eſtiment tous honorés du nom de Peuple de Dieu; il ne répugna point de faire la fortune d'un enfant d'Iſraël, en le mariant avec ſa fille. Pour ce ſujet il l'envoya chercher, & le trouvant à ſon gré, il lui donna quelques vieilles hardes à refaire. La vieille nourriſſe eut ordre de lui annoncer en particulier ſon bonheur, en lui aprenant que ſon Maître l'avoit choiſi pour en faire ſon gendre. Joſeph reçut cette propoſition d'un air froid & indifférent, & dit qu'il remercioit ſon Maître, & qu'il lui étoit obligé. La nourriſſe attribua d'abord cette réponſe à la méfiance ou à la modeſtie du jeune homme; mais la ſuite de ſon

diſcours la perſuada que *Joſeph* parloit ſincérement. Le pére de *Judith* voïant le mépris qu'il faiſoit de ſes offres, vint lui-même lui préſenter le parti. *Joſeph* le refuſa également ; & la fille reſta deſeſperée de l'indifférence de celui qu'elle aimoit ſi éperdûment.

Le riche Juif qui étoit homme de crédit, voulant tirer raiſon de l'affront qu'on faiſoit à ſa fille, fit citer le Fripier devant le Sénat, pour lui faire faire réparation du tort qu'il faiſoit à ſa fille, en la refuſant riche, belle & ſage comme elle étoit. *Joſeph* étant devant le Conſeil Souverain des Dix, après avoir été interrogé ſur les raiſons qu'il avoit de mépriſer la fille d'un homme de ſa Nation riche, & de bonnes mœurs, répondit de cette ſorte : J'obeïrai toûjours aux ordres de la Séréniſſime & Auguſte République ; & je n'aurai jamais d'autre volonté que celle de mes Seigneurs & Maîtres ; mais je vous conjure, ô illuſtres Sénateurs, par Jeſus-Chriſt de Naſareth que vous adorez comme vôtre Dieu, & que je reconnois moi-même comme le véritable Meſſie, de ne m'attacher pas par force à la fille de *Jacob* : Il eſt de la race

race de ceux qui crachérent ſur le viſage du ſauveur, pendant la Paſſion; & cela eſt ſi vrai, que ni lui, ni pas un de ſa race, depuis cette impiété, ne peuvent plus cracher. Vos Excellences peuvent faire l'expérience de ce que je dis; il eſt là preſent; faites venir ſa fille & tous ceux qui ſont de ſa race; ſi pas un d'eux crache, j'épouſe la belle *Judith*, ſans raiſonner. Ce diſcours fit rire les Sénateurs & tous les aſſiſtans qui l'entendirent. Le Doge qui ſe trouva préſent à cette aſſemblée, ordonna au Marchand de cracher; il ne le pût jamais; & avoüa que cette incommodité étoit dans ſa famille. Cette avanture fit grand bruit dans Veniſe; le peuple la regarda comme un prodige; & les habiles gens regardérent cette incommodité comme une cauſe naturelle, puiſque l'on peut faire par les ſüeurs ce qu'on ne fait pas par la ſalivation. Cependant ce Juif, ſe fit Chrêtien; ce riche marchand & ſa fille ſuivirent ſon exemple, & ſe firent inſtruire; tandis que je me diſpoſois à me faire Juif pour contenter la paſſion que j'avois conçuë pour la belle Eſter. Ce jour là fut donné au premier Ven-

dredi de la Lune de Mars. Je receus la circonciſion en preſence de 4. témoins, & mon aveuglement étoit ſi grand, que je croyois qu'il n'y avoit point de Religion meilleure que celle de Moïſe. Pour me le perſuader encore davantage, j'entrepris un livre que j'intitulai *de Duobus impoſtoribus*, des deux impoſteurs. Je n'en fis d'abord qu'un petit abrégé que je dediai à l'eſprit éclairé, & défait des préjugés de l'éducation & de la Religion. Ce manuſcript fut envoyé en Hollande, & renvoyé à Veniſe, fort bien imprimé. Les curieux qui le virent en firent part au Nonce, qui fit des perquiſitions extraordinaires pour en decouvrir l'Auteur. Comme l'on me voyoit en des conférences particuliéres tous les jours chez les Juifs, & que d'ailleurs on trouvoit une grande conformité du ſtile de ce livre, avec le mien, on me ſoupçonna, & on me donna des eſpions; & un ſoir que je ſortois de la Sinagogue, on m'enleva pour me conduire à l'inquiſition.

Si mes ennemis avoient eu moins de paſſion, ils m'auroient perdu infailliblement. Mais la grande envie, qu'ils avoient

avoient de me faire périr, leur fit entreprendre de me renfermer ſans en demander permiſſion à la République, très-jalouſe en toutes ſortes de maniéres de ſon authorité. Elle s'oppoſa fortement à ma perte, & voulut connoître elle ſeule de mon crime ; & pour ce ſujet elle m'envoya des Commiſſaires ſéculiers. Il y avoit près de trois mois que j'étois renfermé & que je n'avois entendu parler de perſonne : je m'étois préparé à répondre touchant le livre que j'avois fait, & je m'étois fait une Apologie ſi avantageuſe, que mes commiſſaires me jugérent innocent, & me firent dire trois jours après, que je ſerois élargi d'abord qu'on auroit receu des nouvelles de Rome, où l'on avoit envoye la procédure qu'on avoit faite contre moi. En effet, huit ou dix jours après, le Nonce lui-même vint me faire ſortir de l'inquiſition, & m'aſſura que ſa Sainteté avoit été ſi ſatisfaite de mes raiſons, qu'elle l'avoit chargé de me protéger dans toutes les occaſions. Je reçeus avec beaucoup de joye les nouvelles de mon élargiſſement & de l'eſtime que le Pape faiſoit de moi. Le péril

que j'avois évité, & l'ambition chaſſerent d'abord l'amour de mon cœur : je ne penſai plus, ni à *Eſter*, ni à ſon pére; j'avois appris la Cabale, & c'eſt tout ce que j'avois voulu faire en me faiſant Juif. Eſter qui me regardoit comme ſon Mari, & avec laquelle j'avois vêcu huit mois comme avec ma femme, ſe trouvoit groſſe. Elle aprit mon élargiſſement par des eſpions qu'elle avoit poſtés ; mais ne me voyant point chez elle, & ſe croyant trompée, elle chercha tous les moyens poſſibles pour ſe venger de moi. Le jour de la conception de la vierge. Je me trouvai dans le Couvent de mon ordre, où la Séréniſſime République a accoûtumé de ſe trouver. Le Prédicateur qui s'étoit préparé pour prêcher ce jour là, ſe trouva indiſpoſé, & n'eut jamais la force de prononcer ſon diſcours devant une ſi Auguſte Aſſemblée. Je m'offris d'abord à tenir la place de ce Pére ; & cet honneur m'ayant été accordé : je prêchai avec beaucoup d'aplaudiſſement, & on n'entendoit qu'exclamations dans l'Egliſe. Je fis voir la Sainte Vierge éxemte du péché originel, par une grace de Prédeſti-

deſtination, par une grace de préſervation, & par une grace de révélation. Et de ce principe je conclus que Marie étoit plus pure que tous les Anges dans le ſein de Dieu, plus libre que tous les hommes dans le ſein de la nature, & plus glorieuſe que tous les bien-heureux dans le ſein de l'Egliſe. Les preuves dont je me ſervis parurent & ſolides & nouvelles. La protection de mes Patrons accrut par cette action; l'envie des Moines redoubla; & mes ennemis cachez firent de ſecrettes brigues pour me perdre. Je reſtai encore quelque tems à Veniſe, ſans m'informer ni *d'Eſter*, ni de ſa race; je ne voulus plus entrer dans la Juiverie, depeur de faire renaître quelque ſoupçon de ce que l'on croyoit. Le pére *d'Eſter* n'auroit oſé m'accuſer, ni ſa fille; ils auroient été brûlés vifs l'un & l'autre; ils étouffoient en ſecret le mieux qu'ils pouvoient, le chagrin que leur avoit cauſé ma perfidie, & ſe promettoient tous deux une vengeance proportionnée à l'injure que je leur avois faite. Enfin le tems de ma perte étoit venu, & je ne pouvois plus échaper à mon mauvais ſort. Il falloit même, à ce qu'il

ſemble, que le Ciel eût conſpiré contre moi ; car la fameuſe Cométe qui parut pendant les Avants de l'année 1679. prénoſtiqua ma ruine. Tous les ſçavans de l'Europe s'empreſſérent à expliquer les ſuites que pourroit avoir un tel Phénoméne. La docte Padoüe, & les délicates Muſes de Bologne & de Florence, mirent au jour mille curieuſes diſſertations, & prédirent pluſieurs évenemens qui ne ſont néanmoins pas arrivés. La Reine de Suéde avoit fait courir des billets dans toute l'Italie, où l'on mettoit un prix de mille piſtoles pour celui qui expliqueroit la Cométe, & qui en donneroit une idée aſſez juſte, ſur laquelle on pût aſſeoir un jugement ſolide. Le déſir que j'avois de paroître, me fit prendre le parti de retourner à Rome. Le Nonce que je voyois aſſidûment me confirma dans cette réſolution, m'offrit ſes ſervices & ſa bourſe, & me donna des lettres pour le Cardinal *Cibo*, pleines de ſentimens d'eſtime & d'amitié. Je partis de Veniſe malgré ce que mes amis me dirent pour me détourner de ce voyage. Le Sénateur *Moroſini* & ſon fils me priérent de ne quitter point les ter-

terres de la République, & que je ne ſerois peut être plus à tems d'y revenir ſi je m'en éloignois. *Dom Jean Baptiſte Colomne* me dit mille bonnes raiſons pour me détourner de mon deſſein : mais je ne pouvois me perſuader qu'il me dût arriver quelque chagrin, après les aſſurances que j'avois de la protection de ſa Sainteté, par le moyen du Nonce. Je ſors enfin de Veniſe un Vendredi au ſoir, après avoir vû en paſſant par Bologne le Provincial ce protecteur illuſtre qui m'avoit tant obligé, & qui voulut m'empêcher de paſſer outre ; mais je lui dis que j'eſpérois venir à bout de ma mauvaiſe fortune, & de forcer mes ennemis mêmes à me conſidérer, & à me faire du bien. *Lo faccia il Cielo !* me dit en ſoupirant ce bon Pére ! nous ne nous verrons plus P. C.., & toute la maligne influence de la Cométe va tomber ſur vous ! Enfin rien n'étant capable de m'arrêter, & croyant n'arriver jamais aſſez tôt à Rome, je pris la poſte, & je me rendis aux Saints Apôtres, cinq jours après être ſorti de Veniſe. J'y fus reçu avec toutes les marques d'eſtime, & de bienveillance que je pouvois déſirer.

Le

Le Gardien qui étoit prévenu, m'accompagna chez le Pape Innocent XI. qui me permit de baiſer ſes pieds, & me dit avec un ſoûris forcé, qu'il étoit ravi de me voir à Rome. Au ſortir de la chambre du Pape, je voulus aller faire la révérence à la Reine ; le Gardien eut la bonté de m'y accompagner. Elle fut ſurpriſe de me voir, & me dit en Hébreu qu'elle parloit fort bien, ſous quelle caution je m'étois approché d'un Païs où j'avois des ennemis ſi redoutables ? je lui répondis en la même langue, que je n'avois à craindre qu'elle, & que pourveu que ſon grand cœur voulût oublier les égaremens de ma jeuneſſe, je ne ferois pas même attention ſur tout ce que ma mauvaiſe fortune me feroit éprouver de cruel. Elle me dit qu'elle ne ſe ſouvenoit plus de rien, & que les malheurs où je m'expoſois lui faiſoient avoir de la compaſſion pour moi ; mais ajouta-t-elle vous vous êtes embarqué, il faut voguer ; & j'ai grand peur que vous ferez naufrage ; vous avez cent eſpions qui ne vous laiſſeront pas faire un pas ſans le raporter : vôtre perte eſt jurée, & le Juif de Veniſe & ſa famille, ont remis entre

tre les mains de l'inquiſition, l'original de vôtre livre, *des deux Impoſteurs*, qu'ils ont fait revenir de Hollande ; peut être ſerez-vous aſſez heureux pour ſortir de ce mauvais pas : preparez-vous toûjours pour l'explication de la Comète, & prenez garde de ne pas éventer les avis que je viens de vous donner. Le Gardien n'entendit rien de nôtre converſation ; il s'étoit retiré par reſpect, & n'avoit aucune connoiſſance de la Langue Sainte : c'eſt pourquoi m'étant mis à genoux devant la Reine, je la ſuppliai de ne m'abandonner pas à mes ennemis, & de me donner quelque moyen pour échaper de leurs mains. Il ne m'eſt pas permis de demander vôtre grace me dit-elle ; levez-vous, affectez d'être joyeux & de bonne humeur ; peut-être que la tempête ſe diſſipera avant qu'elle éclate.

Je rétournai aux Saints Apôtres, fort tranquile en apparence, mais déchiré juſques au cœur, par mille mortelles allarmes. Je fis la cour à tous les grands de l'ordre, qui étoient pour lors dans le Couvent. Chacun s'empreſſa à me témoigner de l'eſtime & de la bienveillan-

ce. Comme j'étois étranger, je priai le Gardien de me permettre de manger dans ma chambre, ce qu'il m'accorda de la meilleure grace du monde. Les fenêtres de mon apartement regardoient ſur le derriére du Palais *Colomne* : le ſoir qu'on m'aporta à ſouper, je n'oſai manger, crainte d'être empoiſonné : j'en écrivis à la Reine, qui m'avoit envoyé un de ſes Pages le ſoir même. Elle me fit aſſurer que je pouvois manger ſans rien craindre, & que la vengeance de mes ennemis n'éclateroit pas ſi-tôt. Je priai le même Page de s'informer ſi *Pietrocio Momo*, qui demeuroit chez la Princeſſe R..., étoit encore à Rome, & s'il y étoit de lui faire ſavoir que j'étois dans ce Couvent : je lui demandai le ſecret, & le priai de n'en rien dire à ſa Majeſté. Il m'aſſura que s'il étoit à Rome, je le verrois le lendemain ſans faute, que je n'avois qu'à faire un billet, & le lui confier. L'air ſincére dont me parut ce Page, me fit hazarder d'écrire ces quatre lignes en Turc.

BILLET.

Mon cher Pietrocio, venez le plûtôt que

vous

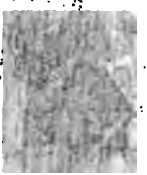
vous pourrez aux Saints Apôtres, j'ai beſoin de vous ; tous les momens que vous tarderez, me feront ſouffrir mille morts, dans la crainte où je ſerai que vous n'aïez oublié vôtre cher Patron Luzaïſem.

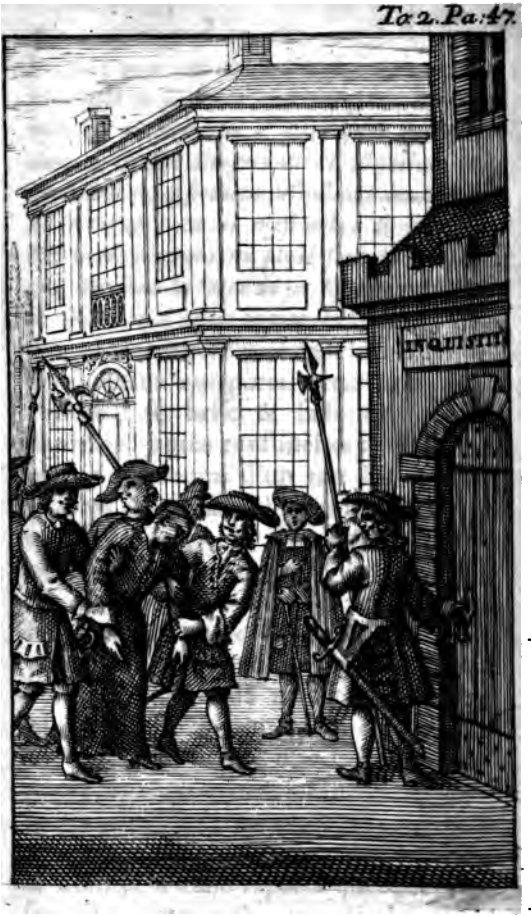
Mon billet fut fidélement rendu ; & je vis *Pietrocio* dans ma chambre, deux heures après que le Page en fut ſorti. Après les premiers embraſſemens, il me dit que j'avois eu de l'imprudence de me fier aux Prêtres & aux Moines ; que tout Rome avoit appris avec horreur mon Apoſtaſie dans Veniſe, & que ma chûte ne feroit peine à perſonne après les bruits deſavantageux qu'on avoit ſemés de moi. Je lui dis les larmes aux yeux, que je me croïois perdu, mais que je m'allois perdre en Philoſophe, & que toute l'Europe alloit apprendre les funeſtes malheurs que j'allois prédire dans l'explication de la Cométe. Cependant je priai *Pietrocio* de n'être pas du nombre de mes ennemis, & de me plaindre s'il ne vouloit pas me ſécourir. Il m'aſſura de ſes ſervices ; mais d'une maniére ſi froide & ſi languiſſante, que je connus bien que mon malheur ne fai-

faiſoit plus de pitié à perſonne. Je me renfermai dans mon apartement; & après avoir conſulté la Cabale, & avoir recherché en général quelles ſuites pourroit avoir la Comete qui paroiſſoit, je preparai mon diſcours pour mon jour aſſigné. Toute la Ville, & les plus ſçavans hommes de l'Italie s'y trouvérent; il y eut huit Concurrens pour le même prix : j'entendis tous les jours les diſcours qui furent faits ſur cette matiére & il ſe dit des choſes très-ſavantes & très-curieuſes ; mais on y débita bien des impertinences. Tous promirent l'Empire de l'Univers à l'Egliſe. Et comme la Cométe étendoit ſa queüe depuis l'Orient juſques à l'Occident, le Turc fût menacé d'être chaſſé de l'Europe, & l'Empereur devoit occuper le Thrône de Conſtantin, au delà du Boſphore. Mon jour vint enfin ; & après avoir établi le ſiſteme des Météores, leur matiére, leurs qualités bonnes & mauvaiſes, je continuai par des *predictions*: & comme ſi l'eſprit de Dieu m'eût inſpiré, je débutai par cet endroit de Jérémie, *Quomodo ſedet Sola Civitas plena populo &c.* Comment cette Ville remplie d'abominations eſt elle encore ſur pied ? eſt-il

eſt-il poſſible ô Romains ! que vous ne connoiſſiez point les malheurs qui vous menacent ? & que cette Ville ſi déteſtable par ſes impiétés, & par ſes fourberies puiſſe reſter longtems ſans être renverſée de fond en comble ? ce que l'hiſtoire nous apprend des Attilas, des Alarics, des Didiers, des Henris, & des Allemans dans les derniers ſiécles, n'eſt qu'un craïon des fléaux que la juſtice de Dieu prépare à cette abominable Ville ; elle eſt préſentemeut en proie à l'impunité, à l'injuſtice, à l'impureté, & au plus ſordide de tous les interêts; toutes les paſſions y regnent avec inſolence ; & ſous un nom ſpécieux de Religion, on y commet les crimes les plus énormes du monde. Dieu eſt las de voir que dans un coin de la terre, une poignée de gens maſqués, le faſſe ſervir à leur déſordre, & à leurs paſſions criminelles ; ſa vangeance ſe manifeſte par la *Cométe*, qui nous annonce, *la ruïne de l'Empire d'Occident, par l'invaſion des Turcs, la priſe de Vienne, les ravages commis en Allemagne : toute l'Europe ſoûlevée, & armée contre la vérité ; & enfin une Monſtruoſité preſque inoüie. On verra le pére armer contre le fils, & & ſe ſervir des biens & des deniers de l'E-*

l'Egliſe pour opprimer l'Egliſe même, & favoriſer le parti de ſes ennemis. Le Demon de la diſcorde a déja jetté les fondemens de ſon Empire vers l'Aquilon; on entendra ſes ſifflemens juſqu'aux deux bouts de la terre; & il n'eſt arbre ſi fort & & ſi élevé, qui ne ploïe ſous la violence, & ſous la force de ſes ſifflemens! que le *Jonas* qui aura excité cet orage, périſſe, & ſoit précipité dans la mer! que le Vaiſſeaux qui porte cette troupe de Pirates, ſe briſe & faſſe un éternel naufrage! après ces funeſtes *predictions*, que je prononçai d'un ton de Prophéte, ma voix s'afoiblit, je ſentis manquer mes forces, & je m'évanoüis. Et mes yeux s'étant fermés, la pâleur de la mort qui couvroit mon viſage, fit ſoupçonner à toute l'aſſemblé, que j'avois pris quelque poiſon pour me dérober à la cruauté de mes perſécuteurs. Mon action avoit duré près d'une heure, & j'avois débité une doctrine ſi extraordinaire, touchant les ſuites des Cométes, qu'il n'y en avoit pas paru dans tous les ſiécles, dont je n'euſſe parlé, & dont je n'euſſe raporté quelques raiſons. Tout ce que j'en avois dit donna un poids admirable à mes predictions; c'eſt pour-




INQUISITIO

pourquoi les uns me regardant comme un homme extraordinaire, & les autres me conſiderant comme un homme plein d'inſolence & de temerité, je fus blâmé de pluſieurs, & généralement abandonné de tous.

Le nombre de Cardinaux & de Prélats qui furent témoins de mon action, fut entiérement diſpoſé à me perdre; c'eſt pourquoi tout évanoüi que j'étois, au lieu de me tranſporter dans le Couvent, on me conduiſit à l'inquiſition, où je me trouvai dans une chambre noire. Aprés que refus revenu de ma pâmoiſon & que je me reconnus dans ce lieu, je me crus perdu; la ſeule conſolation que j'eus en me voïant réduit dans cette miſére extrême, fut que je périrois bientôt: Jamais un malheureux n'a tant deſiré la mort, que je la deſirai pour lors; & ſi on n'avoit pris la précaution de m'ôter tout ce qui auroit pû abréger ma vie, j'aurois entrepris moi-même de me défaire. Dieu qui m'avoit abandonné à mon mauvais ſens, me laiſſoit en proie à la rage, & au deſeſpoir le plus affreux! mon eſprit mille fois plus obſcurci par les ténébres de mes crimes, que mon cachot ne l'étoit par

par l'entiére privation de la lumiére, n'étoit capable de concevoir que des idées de tenebres & d'horreur. Je reſtai trois jours ſans vouloir ni parler, ni manger. Le Geolier qui avoit ſoin de porter le pain & l'eau aux pénitens s'allarma devoir qu'après trois jours je n'avois encore pris aucune ſorte de nourriture, & il en donna avis au Préfect du S. Office, qui lui permit d'entrer dans ma chambre ſoir & matin, pour me donner quelque conſolation. Le quatriéme jour j'entendis ouvrir ma porte, je ne ſai à quelle heure; car dans ce lieu de deſeſpoir *ſempiternus horror inhabitat*, l'horreur de l'éternité y eſt parfaitement dépeint: je crus qu'on venoit me chercher pour me juger à mort: je ramaſſai tout ce que j'avois de forces pour me deffendre; & m'étant levé deſſus mon grabat, je parrus ſi furieux au Concierge qu'il penſa tomber à la renverſe. La pâleur de ſon viſage me fit croire qu'il venoit me porter quelque méchante nouvelle, & je ne reviens de ma crainte, que lors que s'étant nommé, il me dit qu'il venoit me conſoler, & me prier au nom de Dieu de ne me déſeſpérer point, que

je

je n'étois pas ſi abandonné que je me l'imaginois, puiſqu'il avoit oüi dire que pluſieurs grands de Rome avoient demandé ma grace au Pape, & qu'on parloit de mes fautes, comme de tranſports qu'une violente paſſion, & qu'une jeuneſſe trop bouillante m'avoit pû faire commettre. Ce langage diſſipa en quelque maniére la frayeur dont mon eſprit étoit rempli. Je me mis à verſer un torrent de larmes, & prenant les deux mains de ce Conſolateur charitable, je les baiſai mille fois ſans pouvoir proférer une ſeule parole. Enfin après avoir repris quelque eſpéce de tranquillité, je lui dis que je connoiſſois toutes mes fautes, & que ma peine n'étoit pas de mourir, mais que je craignois le deſeſpoir d'une vie trop long-tems malheureuſe. Il me conſola par l'eſperance de me rendre quelques ſervices, & m'obligea de manger avec lui, & de boire du vin qu'il m'avoit aporté. Mais je n'en voulus jamais goûter, parce que je ne l'aimois pas naturellement; je lui demandai de la lumiére & quelques livres pour m'occuper. Il me dit qu'il n'oſeroit l'avoir entrepris, ſans courir riſque de la vie;

qu'il falloit aller doucement dans l'affaire de ma liberté ; qu'il vouloit me ſervir, & pour ce ſujet ne donner aucune connoiſſance à mes ennemis de ſa compaſſion, parce qu'on le changeroit infailliblement, & que je ſerois expoſé aux brutalités d'un nouveau Concierge. Je ne ſavois d'ou me venoit un ſecours ſi peu attendu ; en vain je donnai la géne à mon eſprit, pour deviner à qui je devois avoir obligation des bienfaits que je recevois ? & qui étoient les perſonnes qui me donnoient de ſi belles eſperances. Enfin je m'armai de patience ; & peu à peu comme un autre *Manaſſé dans le cachot des Aſſyriens*, j'offris à Dieu la peine de mes fers, pour l'expiation de mes fautes.

Il y avoit déja ſix mois que j'étois à l'inquiſition, & que mon Concierge ne m'avoit entretenu que de diſcours Généraux, ſur la protection que je devois attendre de mes amis, m'aſſurant que ſi j'avois des ennemis puiſſans, j'avois auſſi des Protecteurs qui remuoient toutes les machines pour me ſauver. Je lui demandai ce qu'on diſoit dans Rome de mes affaires ? le peuple chez qui vous paſſez pour un Athée, ſouhaite

haite & demande vôtre mort me dit-il; les grands voudroient que vous ne fuſſiez jamais revenu dans cette ville; & vôtre malheur ne fait pitié qu'à un très-petit nombre de perſonnes qui ne vous abandonneront pas. Vivez tranquille, ajoûta ce bon ami, autant que vôtre état peut le permettre, vous n'êtes pas le ſeul malheureux: je vous apprens pour nouvelle que tout près de vôtre cachot, vous y avez l'homme de Rome qui y a fait le plus de bruit, & dont la réputation a été la plus Sainte, & la mieux établie. C'eſt le Docteur *Michel Molinos* Eſpagnol de Nation; il fut arrêté hier ſur le midi, & il doit paroître à la Minerve avec deux de ſes diſciples, pour y entendre ſa ſentence de condamnation.

A ce nom de *Molinos*, je fis un grand cri, & connoiſſant la piété & le mérite de la perſonne, ſon crédit chez tous les Princes de Rome, l'eſtime particuliére qu'Innocent XI. en faiſoit, je crus que les Etoiles alloient tomber du Ciel, après la chûte d'un ſi grand perſonnage. En effet, j'avois connu *Molinos* pendant le tems que j'étois à Rome, & j'avois eu de très-étroites

liaiſons avec lui. C'étoit un petit homme chauve, le nés gros, les yeux noirs & bien fendus, le front élevé, la levre mince, & la bouche un peu grande, mais pleine de charmes toutes les fois qu'il l'ouvroit pour parler; ſon teint étoit un peu baſané, & il avoit l'humeur naturellement enjoüée; mais il forçoit ſon temperament, en affectant une certaine modeſtie que l'état de Directeur l'obligeoit à garder. Je le remarquai dans la derniére action que je fis touchant l'explication de la Cométe, & je ſavois qu'il avoit marqué l'eſtime particuliére qu'il faiſoit de ma perſonne, dans quelques occaſions où j'avois paru; voici ce que mon Concierge m'aprit de cet illuſtre malheureux, & ce que j'apris depuis de lui-même, par les entretiens fréquens que nous eûmes dans nos cachots.

Les gens qui aprochoient de plus près de la perſonne d'Innocent XI. paroiſſoient ſi pleins de vertus & de probité, que prennant à cœur tout ce qui regardoit l'interêt & la grandeur du Saint Siége, ils n'avoient égard à pas une des puiſſances qui vouloient entreprendre ſur ſon autorité. La France

qui

qui s'eſt toûjours vûë en poſſeſſion du droit des Franchiſes, lequel droit elle s'étoit acquiſe par les grands ſervices qu'elle a rendus aux Souverains Pontifes, & par les biens immenſes dont elle les a comblés, la France, dis-je, n'avoit encore trouvé perſonne qui eût oſé lui diſputer ce droit établi depuis Charlemagne, & conſervé juſques à ce ſiécle préſent. La Cour de Rome s'étoit piquée d'une fameuſe aſſemblée que les Evêques de France tinrent l'an 1681. à Paris, où on avoit ſoutenu quelques propoſitions, qui dans le fonds n'étoient rien, mais qui ſembloient donner quelque atteinte à cette haute élevation où elle eſt parvenuë; la Cour de Rome, dis-je, ſe ſentit choquée de ce procedé, & regarda comme un attentat à ſa puiſſance & à ſa grandeur, les propoſitions de Sorbonne, touchant l'infaillibilité du Pape, &c. On tint pour ce ſujet une congrégation ſecrette, où les Nations oppoſées au parti de la France, furent ſeulement admiſes. Le Docteur *Molinos* y parla d'une maniére très-forte & très-hardie, & propoſa pluſieurs moyens pour faire repentir les François de leurs téméraires délibéra-

tions. *Caſſoni* le plus inſolent perſonnage qui fut jamais, Milanois de Nation, & mortel ennemi de la France, abuſant du crédit qu'il avoit auprès du Pape, dont l'eſprit uſé n'agiſſoit plus que par le Conſeil de ſes Miniſtres ; *Caſſoni* diſie Directeur d'Innocent, lui aigrit l'eſprit contre la perſonne du Roi. Son pretexte fut l'invaſion des Turcs en Allemagne, & la rébellion de Téckéli en Hongrie, que l'on croïoit que les François favoriſoient d'armes & d'argent ; tout cela faiſant craindre à la Cour de Rome, que les François n'euſſent deſſein de mettre toute l'Europe dans les fers, on fit par l'adreſſe ce quon ne pouvoit faire par la force ouverte. On projetta cette fameuſe ligue d'Ausbourg, que les ſiécles à venir auront de la peine à croire, où tant de gens de différens intérêts, & de diverſes Religions gardérent un ſecret inviolable l'eſpace de cinq où ſix ans, & ou *l'on vendit la peau de l'ours, avant d'en avoir fait la chaſſe.*

Le Duc D. étoit par lors Ambaſſadeur à la Cour de Rome : il ſe ſentit piqué de ce qu'on lui manda de la Cour de France, qu'on ſçavoit mieux ce qui

ſe

ſe paſſoit au Vatican, que lui qui étoit ſur les ce lieux. l'Ambaſſadeur & le Cardinal ſon frére, voulurent réparer cette eſpéce de négligence, par des perquiſitions extraordinaires. C'eſt pourquoi ayant pris de juſtes meſures, ils engagérent dans leurs interêts, le Cardinal *Ottoboni* Venitien de Nation, & qu'on avû depuis Pape, ſous le nom *d'Alexandre VIII.* Ce Cardinal découvrit à Monſieur l'Ambaſſadeur, que les Eſpagnols étoient les ſeuls qui mettoient le Pape de mauvaiſe humeur contre le Roi. *Molinos* fut ſacrifié comme étant le plus habile du parti, & celui dont on pouvoit plus craindre les Conſeils & le crédit. *Favoriti* & *Caſſoni* furent auſſi ſoupçonnez; mais comme on ne pouvoit ſans riſque attaquer les trois plus grands Politiques de l'Europe, on prit le parti de les combattre les uns après les autres. Pour ce ſujet *Molinos* fut le premier à qui l'on porta des coups mortels. Et en effet, voici ce que j'ai appris de ce fameux malheureux, pendant treize ou quatorze mois que je l'ai eu à mes côtés dans l'inquiſition.

Un bruit ſe répandit tout d'un coup

dans Rome, me dit-il, qu'un Directeur du prémier ordre enſeignoit une doctrine déteſtable, & une oraiſon qu'on appelloit oraiſon de quiétude, par laquelle la partie ſupérieure de l'homme ayant une fois ſacrifié la volonté par un acte de foi, la partie inférieure étoit incapable de faire du mal, & de déplaire à Dieu, parce que le peché n'étant qu'une volonté de s'éloigner de Dieu, par la transgreſſion de ſes commandemens, cette volonté aïant déja été ſacrifiée & offerte par l'acte de foi, l'homme ne pouvoit plus pécher, comme la Brute ne péche point en ſuivant ſes appetits. On ſema ce bruit parmi le peuple, avec des circonſtances ſi noires, que l'on n'entendoit par toute la Ville que *fuoco*, *fuoco*, feu, feu à ces Héréſiarques. Il falloit trouver une perſonne qui ſoutint des ſentiments ſi diaboliques. Le chercher parmi le peuple, c'étoit ne donner qu'un foible crédit à la calomnie. On me deſtina au ſacrifice, & l'on me fit faire des erreurs, auxquelles Dieu ſçait que je n'ai jamais penſé. Le jour même qu'on ſe ſaiſit de moi, de la part des l'Inquiſiteurs; je ne m'attendois guéres à une pa-

pareille disgrace, puisque la veille on m'avoit assuré de la part du Pape, que je serois de la premiére promotion qu'il feroit. Le jour que l'on me condamna à la *Minerve*, où toute la Ville de Rome étoit placée sur des échaffauts, je me trouvai le plus surpris de tous les hommes, de m'entendre lire un procès, dont je n'avois jamais oüi parler! il ne me fut pas permis de défendre ma cause; & je me vis condamner à une prison perpetuelle, sans avoir la force de répondre un seul mot. Deux hommes de la lie du peuple furent condamnez avec moi, un Tailleur, & l'autre savetier, gens qu'on accusoit d'avoir débité mes erreurs, & de s'être trouvés dans des Assemblées nocturnes, où la prostitution la plus effroyable passoit pour une espéce d'oraison. Au sortir de l'Eglise on me conduisit à la chambre du Saint office, où l'Inquisiteur me donna l'absolution avec des verges, & me couvrit de l'habit de Pénitent. Lorsque je fus revenu de la profonde surprise où cette affreuse cérémonie m'avoit jetté, je ne pus m'empêcher de lui dire d'un air assez tranquille, mon Pére, Dieu qui sait le fonds de mon

cœur, & qui connoit la malice de mes ennemis nous jugera tous un jour à la face des Nations. Il ne me répondit que par un ſouris ; & le *Barigelle* m'ayant conduit dans le carroſſe qui m'attendoit, je fus mené aux Priſons de l'inquiſition, d'où je ne devois plus ſortir.

Molinos me fit le récit de ſon hiſtoire, avec tant de tranquillité, qu'il ſembloit que ſes malheurs ne le touchaſſent pas. Nous nous conſolions à toutes les heures du jour, ſur l'eſpérance de ſortir bientôt de cette malheureuſe vie ; & nous liâmes une amitié très-étroite, ſans pourtant nous voir jamais ; car ce n'étoit qu'à travers d'une muraille aſſez épaiſſe dans laquelle nous avions pratiqué un trou à force de grater, que nous nous communiquions nos penſées. Je puis dire que je n'ai jamais connu une ame ſi égale dans ſon adverſité, ni ſi tranquille dans ſes peines, que cet Eſpagnol l'étoit ; jamais je ne l'entendis ſe plaindre de ſes ennemis, ni prononcer un ſeul mot qui marquât de l'impatience. Pour moi je ne ſavois qu'en croire ; & s'il eſt vrai, que cet homme fut coupable

des

crimes dont on l'accuſoit, il étoit parvenu au Souverain degré de cette oraiſon de *Quiétude*, qui l'élevoit au deſſus de tous les accidens, & de tous les troubles de la vie. Je n'avois pas acquis une Philoſophie ſi ſublime, & mon eſprit irrité par la chûte que je venois de faire, & par la honte que j'avois d'avoir manqué de prudence à l'égard de mes ennemis, étoit dans une continuelle agitation, & ne me permettoit pas de trouver aucun repos dans moi-même. Ma conſcience me mit cent fois devant les yeux mon Apoſtaſie, & les tourmens qu'elle fit ſouffrir à mon cœur ſont incomprehenſibles ! Toutes ces peines intérieures jointes à une très-mauvaiſe nourriture, me mirent bientôt en état de ne craindre plus la cruauté des Bourreaux. Je ſentis diminüer mes forces, & je ſouffris les ardeurs d'une fiévre empeſtée, avec des tranſports de joye. Mon Concierge y prit garde, & il eut ſoin de me ſecourir. Et ſoit par la bonté des remédes qu'il m'obligea de prendre, ou par l'eſpérance qu'il continua de me donner, que je ſortirois un jour du mauvais pas où j'étois enfoncé, enfin après

deux mois de maladie la fiévre me quitta tout-à fait, & je vis avec douleur que le ſouhait que j'avois fait de mourir étoit inutile, & qu'il me falloit ſoumettre entiérement aux décrets de la Providence. Il y avoit déja vint mois que j'étois renfermé, & je commençois à trouver mon cachot ſuportable. Je me fis une idée d'un livre que je voulois écrire contre les rigueurs de l'inquiſition; & malgré l'agitation continuelle de mon eſprit, je ne laiſſai pas de m'accoûtumer à répeter tout ce que j'avois apris depuis mon enfance: j'imaginai pluſieurs régles ſur la mémoire, & je me fis une exercice ſi particulier ſur cette faculté de l'ame, que je puis dire que je n'ai rien entendu que je n'aye retenu, & dont je ne me ſois ſouvenu le reſte de ma vie. Enfin un jour des Rameaux mon Concierge vint me dire qu'on parloit dans Rome de me faire périr; & que je devois me réſoudre à mourir En Philoſophe; que le peuple étoit irrité contre moi; que l'on avoit prononcé Anathême contre mon livre, & qu'on demandoit ma mort pour réparer les blaſphêmes que j'avois vomis contre

Jésus Christ. Je parus assez tranquille à tous ces discours qu'on me fit sur ce funeste sujet : je demandai seulement à quel genre de mort on me destinoit ? Vous aurez la *Massole*, me répondit-il d'un air sombre, & vos membres seront divisez en quatre quartiers. Je demandai quel jour on avoit destiné pour ce sacrifice ? Le Mécredi Saint ajoûta t-on, & vôtre sentence est prononcée depuis Samedi au soir ; j'ai apris cette nouvelle au Palais de la Reine, & on m'a fait sçavoir qu'il étoit important de vous l'apprendre, afin que vous vous préparassiez, & que vous ne perdissiez pas tout à la fois le corps & l'ame. Je laisse à juger à celui qui lit ces mémoires, quel fut le trouble dont je fus saisi dans ce moment ; il faut l'avoir senti pour l'exprimer ; & tout ce que la mort a de plus affreux, n'est pas dans cette séparation qui se fait de l'ame & du corps, mais dans l'idée affreuse de cette séparation, qui par une impression vive & forte suspend toutes les fonctions de la vie, & nous fait endurer ce martire de la mort, qui n'est que dans l'imagination. Après être revenu de mon trouble, je com-

mençai par dire le Pſeaume, *in exitu Iſraël de Ægypto*, & je pris un air plus ſérein & plus gai, dans l'eſpérance de jouïr bientôt d'un repos que mes ennemis ne pourroient plus troubler. J'embraſſai le Concierge, qui fondoit en larmes, & je le conſolai à mon tour, lui qui m'avoit donné de la conſolation pendant vint trois mois que j'avois été dans le cachot. C'eſt de lui que j'apris dans ces derniers jours de ma priſon, que je devois le bon office qu'il m'avoit rendu, à une Dame Religieuſe de Saint Silveſtre, nommée Roſalie. C'eſt elle qui a engagé le Préfect du Saint office à vous donner cette petite conſolation, me dit-il; & vous ne ſçauriez vous imaginer combien ſes ſollicitations ont étés fortes pour vous obtenir la liberté; mais vos ennemis ſont trop puiſſans, & rien ne peut les appaiſer. Je ne pouvois m'imaginer qu'un Concierge, eût tant de politeſſe, & des maniéres ſi honnêtes. Après avoir appris le nom de ma bienfaictrice, j'eus aſſez de liberté d'eſprit pour penſer que ce Préfect lui-même pouvoit bien être le Concierge qui me venoit voir tous les jours. Ma conjecture ſe fortifia quand je conſide-

rai

rai qu'on ne m'avoit jamais voulu accorder de la lumiére, & que le faux jour qui éclairoit mon cachot, n'étoit pas capable de me faire diſtinguer les traits d'une perſonne. Je pouſſai un profond ſoupir, au nom de ma chére ſœur, & je me remis dans l'idée tout ce qu'elle & ma bonne Maîtreſſe la malheureuſe Marquiſe P... avoient ſouffertes à mon occaſion. Je paſſai trois ou quatre jours ſans entendre parler de rien. *Molinos* à qui j'avois appris la nouvelle qu'on m'avoit annoncée, me dit les plus belles choſes du monde ſur le repos que nous devions attendre dans l'autre vie. Il mêla tant de Philoſophie Chrêtienne dans ſes diſcours, qu'il me fit enviſager la mort comme un bien, & comme une libératrice qui devoit rompre mes chaines. La peine de la mort, me dît-il, n'eſt que dans la cérémonie de mourir; & cet appareil funeſte qu'on prépare aux mourans, ne doit faire peur qu'aux ames vulgaires; prévenu que vous devez mourir un jour, que vous importe que ce ſoit aujourd'hui ou demain; & à vôtre avis une maladie qui vous fait mourir pendant pluſieurs jours n'eſt elle pas plus cruel-

cruelle, qu'un bourreau qui ſe fait une eſpéce de pitié de vous ôter dans un moment la vie ? Ah ! P. C... me dit *Molinos* en continuant ſon diſcours, ne démentez pas l'explication de la Cométe ; cette hardieſſe qui vous a fait, tomber dans ce malheur où vous êtes, a fait trembler toute la Ville de Rome: vôtre lâcheté en mourant la fera rire de vôtre peu de cœur. La Mort eſt la pierre de touche d'une ame Noble, & le ſage la voit venir avec la même indifférence, qu'un accident des plus communs.

Je ne ſai ſi le diſcours de cet illuſtre malheureux me perſuada ; mais j'avouë que je me trouvai plus tranquille qu'à l'ordinaire, & que je ne ſouffris d'autres peines dans ma priſon, que l'attente d'aller bientôt au ſupplice. Cependant je ne fis guéres de réflexions ſur l'éternité : & ſoit que ma vertu ſtoïque fût plûtôt un étourdiſſement cauſé par la crainte, qu'un mouvement de généroſité ; j'allois mourir ſans penſer à ce que je devois devenir après ma mort. Il ne me vint jamais en penſée que je fuſſe enfant de l'Egliſe, ni que je me fuſſe attaché à la Sinagogue ; j'at-

j'attendois la mort comme un ſoulagement des peines que j'endurois ; & mes deſirs n'étoient que des déſirs materiels qui n'avoient même rien de l'honnête homme. Le Mardi Saint ſur les ſix heures du ſoir j'entendis ouvrir le guichet de la lucarne par où l'on me paſſoit le pain & l'eau qu'on me donnoit une fois le jour ; je ſomeillois, & m'étant éveillé, je demandai ſi l'on venoit me conduire à l'échaffaut. Une voix que je ne connus point alors me répondit d'un ton bas, *ſi parla della ſua liberta*, on parle de vôtre liberté; Je crus que c'étoit un ſonge, ou qu'une Ange m'annonçoit cette nouvelle. On modéra ma joye enſuite en me diſant que je ne mourrois pas, mais que je ſerois le reſte de mes jours dans le Saint office. Cette nouvelle ne laiſſa pas de me faire peur ; mais enfin c'étoit ſortir d'un méchant pas, que de n'être pas éxécuté ſur un échaffaut. Je revins peu à peu de mon trouble, & deux heures après, la même voix, (car je ne vis jamais perſonne) me vint dire que je ne perdiſſe point courage, que je ſortirois de ma priſon pour aller aux galéres, & que ma peine de forçat ne

ſeroit

ſeroit pas grande, puiſque mes amis me ſoulageroient pas leur charité. Me voilà tout-à-fait remis; mais ma joye me penſa coûter la vie ; car la penſée de revoir le jour fit une telle impreſſion dans mon ame, que je me ſentis le cœur ſaiſi, & tous les membres glacés. Ma chaleur preſque éteinte ne revint que peu à peu, & même depuis ce tems-là je ne me ſuis pas trouvé dans la même ſituation où j'étois auparavant, ma joye m'ayant cauſé une eſpéce de tremblement qui n'eſt point encore paſſé, & qui redouble toutes les fois que je penſe à mes malheurs. Enfin l'heure étoit venuë que je devois rentrer dans la terre des vivans; & ce fut ſur les onze heures avant minuit que j'entendis ouvrir mon cachot, & qu'un homme maſqué d'un ſac de Pénitent me donna un habit d'Abbé, & m'ordonna de m'habiller. Il me prit enſuite par la main, & m'ayant mené ſur la porte de la ruë, il me donna une bourſe dans laquelle je trouvai 100. piſtoles en me diſant éloignez-vous pour toûjours de ces lieux, & ſouvenez-vous que vous devez la vie à vôtre ſœur Roſalie ; vous ſaurez de ſes nouvelles

d'abord que vous lui aurez appris que vous êtes dans un lieu de ſureté. Mon Ange maſqué rentra après ces paroles, & ferma doucement la porte du Saint office. Après quoi je me trouvai ſur les Galeries de S. Pierre, comme étourdi de la grace ſinguliére que je venois de recevoir. Ma plus grande peine fut de prendre un bon parti pour ſortir de Rome. J'entrai dans la premiére ruë qui s'offrit à ma vuë, c'étoit celle de la Longara, qui m'ayant conduit ſur le Pont Sixte, j'entendis ſonner minuit. La nuit étoit calme & fort obſcure, & ma crainte étoit de rencontrer quelque Compagnie de *Sbirres*, qui me trouvant une barbe trop longue, & vêtu d'un habit d'Abé, auroient pû ſoupçonner que je n'étois pas dans les rües de Rome pour me promener. Ces ſortes de gens marchent en tapinois avec des lanternes ſourdes, tellement qu'on ſe voit entre leurs mains ſans les avoir aperçus. Toutes ces réfléxions, qui étoient aſſez bien fondées, penſérent me faire mourir mille fois; & la peur fit un ſi grand effet dans mes inteſtins, que je ne fus plus en état de faire un pas ſans avoir beſoin de m'arrêter.

rêter. Enfin il n'étoit plus tems de faire des refléxions, m'imaginant que ſi je paſſois le Pont du côté de la Ville, je trouverois infailliblement le Guet. Je réſolus donc de retourner ſur mes pas, pour paſſer *à S. Pietro Montorio*, & de là deſcendre dans le Tibre, & le paſſer à la nage, pour aller à Tivoli où je voulois aller chercher la caſſette que Roſalie avoit cachée dans la vigne du Cardinal C.... Comme j'eus fait quatre pas pour rebrouſſer chemin, j'entendis parler à vint pas de moi; & à travers l'obſcurité j'aperçus que j'étois environné d'Archers. Je ne fis que marcher à quatre pieds juſqu'à la fontaine, & m'étant mis ſur le baſſin pour y tenir la place d'une figure, j'aperçus que mes coquins étoient paſſez, & que ce n'étoit pas moi qu'ils cherchoient. Au ſortir d'un ſi mauvais pas, je ſuivis mon deſſein qui étoit d'aller paſſer le Tibre à la nage. Je réüſſis heureuſement, & m'étant trouvé au deſſus du Mont Teſtaſſe du côté de S. Paul, & hors de la Ville, je gagnai du côté de S. Sebaſtien; & de cette Egliſe ou j'arrivai à trois heures, je pris ma route du vers de Tivoli, ou

j'ar-

j'arrivai le ſoir, à demi mort. A l'hôtellerie où je m'arrêtai, je me dis Polonnois, où je fis entendre à mon hôte, qui paroiſſoit honnête homme, qu'un vœu de me laiſſer croitre la barbe juſques à mon retour dans le Païs, faiſoit que je la portois ſi longue. Tout ce qui a nom de vœu eſt vénérable & ſacré chez les Italiens. Ayant payé largement, on crût que j'étois de qualité, & je me fis rendre des honneurs très-particuliers. Je ne voulois pas cependant arriver à Tivoli ſous cet habit. Ma barbe que je ne voulois pas couper parce qu'elle me déguiſoit extrêmement, ne s'accordoit guéres avec une Soutanne de Pou de ſoie; c'eſt pourquoi il me vint en penſée de prendre un habit d'hermite; & pour ce ſujet je m'en allai à un Hermitage qui eſt près de S. Paſteur; c'étoit un Gentilhomme François qui l'habitoit depuis vint ans. Je le vis ſi enfoncé dans ſa retraite, que je n'oſai pas lui propoſer de me rendre ſervice. En effet, il n'avoit qu'un trou dans un Rocher, & n'avoit auſſi que l'habit qu'il portoit, pour ſe couvrir la nuit. Je continuai mon voyage juſqu'à Tivoli, où j'arrivai le ſoir fort tard. Je n'entrai

point

ne, j'entrai dans la chaire du Predicateur, & ayant attendu quelque tems ſi les *Sbirres* n'entreroient pas ; ne voyant venir perſonne, je deſcendis de ma cache ; & ayant aperçu un pauvre païſan, qui avant que d'aller au travail avec ſa Pêle & la Bèche, diſoit ſon chapelet devant l'Autel du Roſaire ; je m'aprochai de lui, & l'ayant tiré à part au bout de l'Egliſe, dans une chapelle aſſez obſcure, je lui dis que s'il vouloit me faire un plaiſir, je ferois ſa fortune dès l'heure même. Il me dît qu'il le vouloit, & qu'il me ſeroit obligé ſi je lui faiſois du bien, qu'il étoit pauvre & fort chargé de famille. Je lui preſentai une poignée de piſtoles, & le priai de les accepter, pourveu qu'il voulût changer ſon habit pour le mien, & me donner les outils qu'il portoit ; que c'étoit un vœu que j'avois fait au bon Dieu, de faire la fortune du prémier pauvre que je rencontrerois dans l'Egliſe, & de m'habiller de ſes habits, le tout pour ſatisfaire à un péché de ſuperbe que j'avois commis. Je dis cela d'un ton ſi pénétre & ſi perſuaſif, que mon païſan touché, bien plus de la ſomme d'argent

que

que je lui préſentai, que de la force de mon éloquence, me dît qu'il le vouloit bien, pourveu que l'argent que je lui donnois, ne lui fit point jouër de mauvais tour. Je l'aſſurai qu'il pouvoit vivre en repos là-deſſus: & s'étant dépouillé de ſes haillons, & moi de mon habit de ſoye, je pris la figure d'un païſan, & le païſan celle d'un Abé. Dans cet équipage m'étant barboüillé de terre, je fus ſur le Port, où ayant trouvé par hazard une Felouque qui partoit pour Ligourne, j'y fus reçu pour mes deux écus, & j'arrivai dans cet Ville, trois jours après mon départ de Civitavechia.

Mon premier ſoin d'abord que je fus en terre de ſeureté, fut de changer mon habit de Païſan, en un qui fût convenable à la ſituation de mes affaires. Pour ce ſujet étant entré dans la Ville, ſans aucun riſque, je fus loger dans un cabaret François près de la Porte, chez une veuve, Provençale denation, fort obligeante, & qui connoiſſant à mon air que je n'étois pas un Païſan. Elle vint me demander ſi je voulois une chambre en particulier, & ſi je voulois manger de même? j'affectai

un baragouin qu'on ne pouvoit entendre ; & lui ayant fait comprendre que j'avois été dépouillé par des voleurs qui m'avoient tout pris au ſortir d'un naufrage, je lui dis que je n'avois qu'une bague, que je voulois vendre pour m'habiller à la maniére de mon païs (je me dis de la Chine) & qu'elle m'obligeroit de vouloir me faire venir un Italien pour en faire le prix : Ce quelle fit. Un nommé Claude, Génévois vint voir ma bague, c'étoit une Emeraude Orientale des plus belles & des plus nettes du monde. Avant que de la prendre & de faire aucun prix avec moi, il m'éxamina long-tems, & m'ayant enſuite demandé ce que j'en voulois, il fut ſurpris que je ne lui en demandai que 100. écus. Il me dit que je croyois être encore à la Chine, & qu'il croiroit me voler s'il ne m'en donnoit au moins 50. piſtoles. J'examinai à mon tour un Marchand qui me paroiſſoit d'une ſi grande probité ; & ne voulant lui donner aucun ſoupçon de ce que je pourrois être, je le laiſſai faire, & je le priai de me dire où je pourrois le trouver en cas que j'euſſe beſoin

ſoin de lui ? Il me dît que mon hôteſſe me donneroit de ſes nouvelles. D'abord qu'il fut ſorti je fis venir un Tailleur auquel je parlai étant encore au lit ; & l'ayant prié de m'aller chercher du drap pour me faire un habit à la Chinoiſe, je parus en ſuite ſur la place en affectant un Baragouin Italien, qu'on avoit peine à entendre. Je vendis tous les bijoux que j'avois, excepté une bague que je porterai toute ma vie. Je liai une étroite amitié avec Mr. Claude. J'étois riche en argent, rien ne manquoit à mon bonheur, que d'être éxemt de la crainte de l'inquiſition, qui ne pouvoit ſe diſſiper tant que j'étois en Italie ; c'eſt pourquoi Mr. Claude ſe diſpoſant pour ſe s'en retourner à Généve, je voulus l'accompagner pour voir cette ennemie de Rome. Mais auparavant de ſortir de Ligourne, il faut que je raconte ici ce qui arriva pendant le ſéjour que j'y fis.

Un jeune Cavalier Florentin de la Famille de Contucio, aſſez illuſtre par ſon ancienneté, mais très-pauvre à cauſe de ſa diſgrace avec les Medicis ; ce jeune Cavalier, diſie cadet de ſa Maiſon, mangeoit ſon petit revenu

dans Ligourne, & tâchoit par un petit trafic qu'il faiſoit, de ſubſiſter en homme de qualité. La femme d'un Orphevre de *la ſtrada di Jardini* jeune, belle, & très-ſage, lui parut un objet propre pour en faire ſa Maîtreſſe ; le Cavalier avoit toutes les bonnes qualités pour plaire, excepté celle d'être bien à ſon aiſe ; il crut cependant que ſa bonne mine & ſa qualité le feroient écouter favorablement : il s'adreſſa à la Dame, compagne de la *Signora Angela Maria* (c'étoit le nom de la femme de l'orfevre, & l'ayant engagée de le ſervir auprès de ſa Maîtreſſe, par quelque piece d'argent qu'il lui mit dans la main, il fut ſurpris quand la vieille lui dît le lendemain, que ſa Patrone étoit plus fiére, & plus ſage que Lucréce, & qu'elle en avoit été maltraitée à ſon occaſion. Le Cavalier ne ſe rebuta point, & cherchant toutes les occaſions de voir *la Signora Angela Maria*, il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne fit connoître à cette belle Italiene, qu'il mouroit d'amour pour elle. Après deux ou trois ans d'une patience admirable, & d'un amour le plus violent, le hazard ou le caprice rendirent nôtre amant heu-

heureux. *La Signora Angela Maria* voyoit avec mal au cœur, que toutes les femmes de ſa condition, étoient vêtues à la Françoiſe; elle avoit prié pluſieurs fois ſon Epoux de lui permettre de ſuivre cette mode, & de lui achéter un habit qui la parât, comme étoient ſes voiſines; mais l'orfevre homme prudent & ſage, d'ailleurs chargé de famille, remontra à ſa femme l'état de ſes affaires, & l'aſſura qu'auſſi-tôt que les habits, dont elle étoit fort bien pourvuë, ſeroient uſés, il lui permettroit de s'habiller de la maniére qu'elle ſouhaitoit. Cette Réponſe ne ſatisfit pas *la Signora Angela Maria*, elle pleura, elle ſe plaignit, elle gronda, elle fit la froide mine, mais inutilement: ſon Mari alla toûjours ſon train, & n'écouta plus les pleurs ni les menaces de ſa femme. Le Cavalier ſon Amant apprit par *la Donna Compagna*, la mes-intelligence de ſa Maîtreſſe avec ſon Epoux, il pria cette femme commode de profiter de ce tems-là pour l'engager dans ſes interêts; lui promettant de lui donner dix écus. Et un jour que *la Signora* avoit été grondée, ſa compagne la voyant toute en pleurs, lui remit devant les

yeux l'amour extrême du Cavalier, ſa conſtance & ſa généroſité. Enfin elle ſut ſi bien profiter de l'heure fatale à l'honneur du ſéxe, qu'elle conſentit d'entretenir le Cavalier une nuit pendant que ſon Mari dormiroit. Le prix de cet entretien fût fixé à cent écus : l'Amant eut donné tout ce qu'il poſſédoit pour ſatisfaire à la paſſion qui le devoroit depuis ſi long-tems. Il promit d'aller au rendez-vous avec toutes les qualités requiſes ; c'étoit un Samedi au ſoir à minuit. A un certain ſignal qu'il feroit, on devoit l'introduire dans une ſale baſſe, où il trouveroit ſa Maîtreſſe. Le ſoir après que l'orfevre eut quitté ſon travail, il dît à ſa femme qu'il ſe trouvoit fatigué, & qu'il vouloit ſe coucher de bonne heure. Elle qui avoit feint de ſe racommoder avec lui, ne fit aucun difficulté de lui obeïr ; mais une heure après qu'ils furent couchés, elle fit un grand *aime* ! helas ! je ſuis bien malheureuſe & bien écervelée ! je ne penſois pas que vous n'avez aucun rabat blanc, & c'eſt demain Dimanche ; que diroit-t-on à Ligourne de vous & de moi ? je ne

veux

veux pas dormir que je n'en aïe preparé un, cela ſera fait dans un moment, & je viens me remettre auprès de vous. Quelque inſtance que fit le mari pour la détourner de prendre cette peine, il fallut céder à l'importunité de ſa femme, qui étoit plus femme qu'une autre dans ſes réſolutions. Elle ſe léve; l'Amant fit le ſignal, on l'introduiſit dans la maiſon; il y demeura le tems dont on étoit convenu; il ſortit d'auprès d'elle ſi triſte & ſi chagrin d'avoir dépenſé preſque tout le revenu d'une année, que cette réfléxion penſa le faire devenir fou. C'étoit dans la belle ſaiſon, & le jour parut un moment après que nôtre Amant ſortit de chez ſa Maîtreſſe. Comme il ne vouloit pas ſe retirer chez lui ſans ſe faire peigner, & racommoder ſes cheveux, dont les Italiens prennent grand ſoin; il entra dans la boutique d'un Barbier, qui s'apercevant de la mauvaiſe humeur du Cavalier, tâcha de le divertir par de petites boufonneries, que les Italiens font admirablement bien. Le Cavalier recevant avec froideur des plaiſirs qui ne paſſoient pas juſqu'à

ſon cœur, fut prié avec importunité par le Barbier de lui aprendre ſa peine. L'indiſcret Amant croyant ſoulager ſon cœur, fit confidence au Barbier de ſon avanture, ſans nommer perſonne. On tâcha de le conſoler de ſa perte, & on lui promit de garder le ſecret. Le grand jour ayant rempli la boutique du Barbier, de ſes chalans, tous ſurent l'avanture du Cavalier, & en rirent à gorge déployée. L'orfevre mari de la femme, voiſin & ami intime du Barbier, venant pour ſe faire razer, ſe divertit auſſi à ſon tour d'un conte ſi agréable. Mais s'il en rit, il eſt ſeur que ce ne fut pas de bon cœur; il aprit toutes les circonſtances de cette fatale hiſtoire, & étant retourné chez lui il trouva la bourſe déſignée, qui renfermoit les cent écus. Il ordonna à ſa femme de s'habiller de ſes habits de nôces, & l'ayant conduite à ſes parens, il leur dit qu'il venoit leur remettre leur fille, & qu'il ne vouloit plus chez lui d'une ouvriere qui gagnoit cent écus pour empéſer un colet dans une nuit. Tout le monde admira la modération d'un Italien, ſur un ſujet que ceux de ſa Nation ne pardonnent

donnent guéres. Leur divorce aprit l'hiſtoire à toute la Ville, & on chantoit cette avanture, quand je ſortis de Ligourne, avec Monſieur Claude.

J'avois déja paſſé quinze jours à Ligourne, toûjours dans la crainte d'être découvert. La langue Latine que je parlois facilement, & que je diſois avoir apriſe à Péquin, des Péres Jeſuites, me ſervit beaucoup pour converſer, & faire mes affaires. Cependant je voulus gagner un Païs de liberté: le ſouvenir des peines que j'avois ſouffertes à l'inquiſition, ne me donnoit aucune tranquillité dans tous les lieux où je ſavois quelques uns de ces Tribunaux; c'eſt pourquoi mon Joüailler étant ſur ſon départ pour Généve, je me ſervis de cette occaſion pour ſortir d'Italie, que je quittai, ſans aûcun eſpoir d'y retourner jamais. Après quinze jours de route, nous arrivâmes à Turin Ville Capitale du Piémont, & où le Duc de Savoye tient ſa Cour, la plus polie & la plus nombreuſe qui ſoit dans toute l'Italie. Je ne m'arrêtai en aucune autre Ville que nous trouvâmes ſur la route; ainſi je n'en dirai pas un ſeul mot, ni de Génes, ni de

Milan, parce que je n'eus pas le loisir de les voir. A Turin je m'y trouvai pour le Mariage de son Alteſſe. Les fêtes que la Cour donna au Public, furent très-magnifiques & très-galantes: on y fit voir le Saint Suaire, avec toute la pompe accoûtumée: & m'étant trouvé près d'un Anglois, homme de qualité qui voyageoit, je lui entendis dire ces paroles en Italien: *ſi queſto l'inſuolo é liſteſſo chinvelopo Chriſto dopo la ſua morte é pur vero che la tela éra ſtata ben fata, & l'antichita non é poco.* Si ce l'inceul, dit-il, eſt le même qui envelopa le Corps de J. Chriſt, il faut avoüer que cette toile eſt bien bonne puiſqu'elle dure encore, ſon antiquité ne la rend pas d'un bas prix.

Après avoir reſté quatre jours à Turin, nous grimpâmes les Alpes, & nous nous rendîmes à Généve, un Samedi au ſoir, quatre jours après nôtre départ de Turin. Je ne m'amuſerai point à faire la deſcription de cette Ville; elle eſt aſſez mal ſituée, & bornée de tous côtés par des montagnes, ou par ce fameux lac de Leman, & dont il eſt tant parlé dans les Commentaires de Ceſar. Cette Ville eſt aſſez mal bâtie,

&

& ſon territoir eſt extrêmement borné ; mais en échange ſes habitans ſont ſi ardens au travail, que dès l'enfance chacun s'éxerce à faire quelque choſe pour gagner ſa vie. On n'a jamais vû tant de civilité & tant de charité envers tous les étrangers, que dans ce lieu-là, & ſur tout envers ceux qui s'y refugient pour la Religion oppoſée à celle de Rome. Là pas un pauvre ne vient vous montrer ſes playes, ou vous infecter de ſa puanteur dans les temples : là l'uſure ni la mauvaiſe foi des Bourgeois ne fait point rouler le carroſſe du Conſeiller, ou acheter des maiſons nobles, au Procureur : là une Police éxacte fait trembler les Cabaretiers, les Boulangers & les Bouchers. Enfin, je vis dans Généve, ce qui ne ſe voit dans aucune autre part du monde, c'eſt-à-dire une grande Ville, qui ne ſembloit être qu'une maiſon toûjours reglée par le travail, & toûjours abondante par le commerce. Helas ! m'écriai-je cent fois en admirant un ſi bel ordre, ces habitans ne ſont-ils pas véritablement Chrêtiens, puiſqu'ils expriment par toutes leurs actions, les Maximes de Jeſus-Chriſt ? & pourrai-

je croire que des vertus ſi pures & ſi Evangeliques ſoient inutiles à tant d'honnêtes gens, que les Catholiques diſent être damnés ? cette penſée m'agita quelque tems. Et me trouvant logé par hazard chez un Italien qui avoit été Moine de mon ordre, & qui en étoit ſorti pour quelque mauvais traitement qu'il en avoit reçu, je m'informai quel étoit ſon ſentiment touchant les dogmes qu'il profeſſoit dans ce lieu ? Mon hôte ne fut pas long-tems à me répondre ſur la vérité de ſa créance ; mais comme il me parut ignorant dans certaines queſtions que je lui fis, je ne voulus pas m'en tenir à ſa déciſion ; & je tachai de m'inſinuer dans l'amitié des Miniſtres. Celui qui faiſoit le plus de bruit, & qui raviſſoit par ſon éloquence, c'étoit un certain *Benediti* de Lucques, ſavant à la verité, mais infiniment plein d'amour propre. Je trouvai le moyen d'avoir ſa converſation, ſous prétexte de vouloir m'inſtruire ; mais il uſoit de ſi mauvaiſe foi dans l'expoſition des paſſages de l'Ecriture, dont il alteroit le ſens naturel, & dans la citation des Péres, qu'il tronquoit toûjours,

jours, qu'il me donna une très-mauvaiſe opinion de cette ſecte ; & je conclus en moi-même, que la différence qu'il y avoit de Rome à Généve, étoit que Rome avoit l'eſprit & la vérité de la Religion dans ſes livres, & que Généve l'avoit dans les meurs de ſes habitans : que les Catholiques Romains vivoient tout autrement qu'ils ne croyoient ; & que les prétendus Réformés croyoient tout autrement qu'ils ne vivoient. Ainſi très-mal ſatisfait & des uns & des autres, je me tins toûjours dans mon Judaïſme ; mais dans un Judaïſme ſpirituel, qui ſans donner dans les erreurs groſſiéres des ignorans Rabins, adore un Dieu Créateur, & attend un Libérateur pour terminer les malheurs où nos péres nous ont engagés depuis tant de Siécles. Ayant ſoutenu un jour mes ſentimens en préſence de quelques Miniſtres, & des principaux Anciens de la Ville, ſoit que mon diſcours eût fait impreſſion ſur leur eſprit, ſoit que l'on craignît une émotion dans la République, ſi je me mêlois de parler en Public, on conçut le deſſein de me faire périr. Mais comme il falloit quelque prétexte, ils s'in-

formérent de mon hôte qui j'étois, & quelles affaires j'avois dans Ville ? ils aprirent de lui ce que je ne me soucios pas de leur cacher : que j'étois sorti de Rome pour des affaires de la derniére importance, que je portois le nom de *Lucius Azor* ; & quelques autres particularités qui servirent à augmenter leurs soupçons, & à leur donner les moyens de me perdre infailliblement, sans tremper leurs mains dans mon sang. Ils résolurent de me livrer au légat du Pape qui résidoit à Bologne ; & pour cet effet ils en parlérent au Résident de France, qui leur promit d'en écrire au légat. Une petite fille de douze à quinze ans qui servoit chez ce Résident, entendit la résolution qu'on avoit prise de me faire arrêter ; on ne s'étoit pas caché d'elle, parce qu'elle paroissoit fort simple : elle vint m'avertir de tout, dans le tems que je lisois une épreuve d'un ouvrage que je faisois imprimer. Ce livre étoit intitulé *inquisitione processata*, le procès fait à l'inquisition ; où je faisois voir l'établissement & la fin de ce Tribunal si tirannique, & si peu conforme à l'esprit de l'Evangile, & aux Maximes de.

de Jeſus-Chriſt. Tous les illuſtres malheureux qui ont éprouvé les rigueurs de ce Tribunal, ſe plaignent à Dieu, & préſentent chacun leur Requête contre les injuſtices qui s'y commettent. On y voit un nombre infini de riches Chrêtiens traités en Juifs pour les dépouiller de leurs richeſſes; & on y voit des Juges de ce Tribunal honorés du titre de Chrêtiens, quoiqu'ils ſoient remplis de l'Eſprit & du cœur de la Sinagogue. Enfin le procés inſtruit devant les trois perſonnes de la Trinité. La juſtice du Pére prononce Anathéme contre l'injuſtice des Inquiſiteurs, qui abuſent de la puiſſance qu'il leur a miſe en main: la Sageſſe du Fils prononce anathême contre les fauſſes meſures que les Inquiſiteurs prennent pour rappeller les Juifs & les méchans à l'Egliſe, leur reprochant que ſon Eſprit eſt un Eſprit de douceur & de paix, & non pas un Eſprit de crainte & de ſervitude: l'amour & la bonté du Saint Eſprit fulmine enfin anathéme contre ce Tribunal, & veut que le nom en ſoit éternellement aboli & déteſté de tous les véritables

ritables croyans, puiſque le caractére d'un véritable enfant de Dieu, eſt de l'aimer, & de le loüer dans tous les états de la vie. Et dans l'inquiſition on eſt forcé au deſeſpoir & au blaſphême, principalement quand c'eſt l'eſprit de Cour où l'eſprit d'interêt qui en ouvre les portes aux malheureux. La Sageſſe ſe récrie contre ceux qui par leur imprudence ont éloigné de l'Egliſe, les Païs-bas, en voulant leur impoſer un joug ſi cruel. La charité déteſte la cruauté de ceux qui l'éxercent; & la juſtice voit avec douleur, ce qu'on fait ſouffrir aux malheureux Indiens. Ainſi ce procès inſtruit dans toutes les formes. Dieu du haut de ſon Trône prononce anathéme contre les miniſtres d'un Tribunal ſi Tirannique.

Je liſois une épreuve dans ma chambre, lorſque je vis entrer la petite Servante dont je viens de parler, qui me dit en tremblant qu'elle venoit m'avertir de prendre garde à moi, & que j'avois des ennemis ſecrets dans Généve; qu'elle avoit entendu parler de me livrer au Pape, & qu'on ſe devoit aſſembler ce ſoir pour ce ſujet, dans

dans la chambre du Réſident où elle demeuroit. Je ne pus m'empêcher d'adorer la Providence qui ſuſcitoit une petite innocente, pour me retirer du péril qui me menaçoit. Je priai cette fille de vouloir aller juſqu'à la Poſte, demander au commis s'il avoit reçu quelques lettres pour *Lucius Azor*. Elle m'obeït & m'aporta une lettre de Rome, par laquelle j'appris les bontés de ma chére ſœur Roſalie. Pendant quatre ou cinq mois que j'avois reſté à Généve, j'avois appris à cette aimable ſœur ma retraite dans un païs libre & aſſuré contre les attaques de mes ennemis. Elle s'étoit trouvée très-mal par la retraite ineſperée du Préfect du Saint office : c'étoit un Seigneur des plus qualifiés & des mieux faits de Rome, homme d'eſprit, & qui avoit un attachement véritable pour Roſalie, qui méritoit toute l'eſtime d'un honnête homme. Elle l'avoit engagé à me ſauver la vie ; & mes ennemis s'en étoient doutés par des rélations ſecrettes qu'on eut de Ligourne & de Généve ; car on a beau ſe cacher, tout ſe découvre à la fin. Mes ennemis qu'on avoit endormi, ſur le bruit de ma

feinte

Lavardin pour Rome, & quelque tems après les gazettes nous inſtruiſirent de ſon entrée dans cette Capitale de l'Univers. Nous ſûmes l'obſtination d'Innocent XI. à ne lui donner aucune audience, l'interdit qu'il jetta ſur l'Egliſe de S. Louis, en excommuniant l'Ambaſſadeur. Toute l'Europe fut attentive à voir débrouiller cette fuſée ; la ſuite du tems a fait voir la toile qu'on en a fait, & combien de morts ont été envelopés dans ce fatal tiſſu. Je me trouvois dans un païs où je n'avois plus à craindre l'Inquiſition, & où l'on parle de Rome conformément aux interêts qu'elle a avec les Princes. J'avois un levain ſur le cœur contre cette Cour, & principalement contre le Pape, c'eſt pourquoi je voulus épancher ma bile ſur un morceau de papier, en compoſant un Sonnet qui commençoit

——— *Sacro mercante, &c.*

Ce Sonnet que je ne veux pas donner au Public, pour avoir été déja répandu dans toute l'Europe, dépeint parfaitement l'humeur d'Innocent XI, fait connoître ſa patrie, ſon origine, ſes défauts, ſon peu de capacité pour Regner,

&

& ſon peu de prudence en regnant ; une ſeule copie que j'en jettai dans la place de Bellecour un Dimanche au ſoir à la promenade, fut multipliée ſans nombre le lendemain ; pluſieurs perſonnes de qualité vinrent me voir exprès pour m'en faire expliquer les penſées aſſez Poëtiques ; je parus réſervé ſur ce Chapitre, & ne voulus pas m'attirer quelque méchante affaire avec les dévots, car cette Secte eſt bien à craindre en France auſſi bien qu'ailleurs.

Je vivois à Lion avec beaucoup de douceur, Janine devenoit tous les jours grande, & propre à me faire du plaiſir & du ſervice ; ma maiſon étoit toûjours pleine de perſonnes qui venoient me conſulter touchant leur bonne ou mauvaiſe fortune ; quelques prédictions que j'avois faites aſſez juſtes m'ayant donné une réputation extraordinaire. Mais la mort d'un riche Bourgeois de cette Ville, que j'avois prédite un tel jour préciſement, fut cauſe que je fus obligé de ſortir de ce beau ſéjour, où je gagnois beaucoup de Louis d'or. La femme d'un Bourgeois, jeune & belle vint me conſulter un jour touchant

chant la deſtinée ſon de Epoux, & touchant la ſienne propre? je l'aſſurai qu'elle en ſeroit délivrée dans un tel tems, avec les circonſtances néceſſaires pour donner du poids à ma prophétie : elle s'accomplit malheureuſement pour ce pauvre mari, mais d'une autre maniére que je ne l'avois entenduë, car la femme ennuyée de cet Epoux qui lui paroiſſoit incommode, aida elle-même à accomplir la prédiction, par du poiſon qu'elle lui donna au tems marqué. Cette mort ſubite fit faire attention à beaucoup de monde, ſur ma profonde ſcience à deviner l'avenir. Les parens du mari, gens d'eſprit, & donnant peu aux vaines créances du peuple, prevenus de la mes-intelligence qu'il y avoit eu autrefois entre le mari & la femme, & ſoupçonnant qu'un Italien prédiſant la mort d'une perſonne pouvoit bien la faire arriver ſubtilement, firent viſiter le corps du défunt; & le raport des Médecins & des Chirurgiens ayant été fait, il fut conclu qu'il étoit mort empoiſonné. D'abord la femme fut arrêtée; & un Médecin de mes amis qui s'étoit trouvé à cette action, vint m'avertir en ſecret de ce qu'on diſoit

de moi, ſur les rélations partiéres que j'avois euës avec cette me.

e connus que j'avois manqué de dence, & que le mêtier de tireur oroſcope étoit bien périlleux; je ierciai mon ami du ſoin qu'il avoit de ma réputation, & je me diſui dès-lors à partir. Je pris tout n or, & je diſpoſai Janine à me re ponr éviter quelque cruelle avan:. Cette fille qui n'avoit d'autre onté que la mienne, ſans s'allar: conſentit à ne me quitter jamais; elle me conſeilla de nous déguiſer ame auparavant. Elle reprit ſon hade Valet, & moi mon habit noir t craſſeux, & en Lambeaux, avec : méchante chemiſe ſale, ſans perue, & un chapeau tout percé: je is de la Ville en demandant la cha, & contrefaiſant l'aveugle. Le atagême me réüſſit heureuſement. pris ma route vers Paris, pour voir te Capitale du monde. Je ne m'arai dans aucune Ville, & j'affectai prendre des chemins détournés, & loger chez les Moines autant qu'il étoit poſſible, pour prévenir tous les

les accidens. Je ne trouvai pas des gens charitables par tous les Couvens: & dans quelques uns je ne fus reçu qu'avec peine; car je n'étois pas assez heureux pour être reçu par tout de bonne grace. Il me souvient d'un plaisir singulier que je reçus dans cette Route à Séfane en Brie, petite Ville éloignée de 20. lieües de Paris. J'abordai dans une Maison de qualité, hors de la Ville; nous étions au mois de Décembre, & les tristes haillons qui ne couvroient qu'à peine une partie de mon corps, firent pitié à un Ecclesiastique, qui vint lui-même m'ouvrir la porte. Etant entré avec Janine habillée en Valet, & mon chien que j'avois amené de Genéve, nous fûmes conduits à la cuisine auprès d'un bon feu, en attendant que le Maître qui alloit se mettre à table, en fût sorti. Tous les Valets après le souper vinrent assiéger la cheminée pour se divertir de moi. L'Ecclesiastique qui m'avoit introduit, ne viola point l'hospitalité qu'on doit aux Etrangers; il blâma & arrêta cette canaille, & me consola de toutes les mauvaises plaisanteries que sept où huit coquins, se faisoient

ſoient de moi depuis une heure. Comme je parlois mal la Langue Françoiſe, il ne fut pas difficile à ce jeune Abé de connoître de quelle Nation j'étois; & il me le dit en Italien qu'il entendoit parfaitement bien. Je lui répondis dès yeux bien mieux que de la Langue. Le peu de paroles que je lui dis lui firent connoître que j'étois tout autre que je ne paroiſſois; & redoublant ſes honnêtetés, il me fit donner un apartement plus propre qu'il ne convenoit à ma fortune, & meilleur que je ne l'aurois eu s'il m'eut connu. Je me vis conduit à une chambre bien meublée, devant un grand feu; cet honnête homme continuant ſes honnêtetés, voulut après mille preſſantes careſſes m'obliger à me coucher dans un fort bon lit. Le lendemain avant que de partir, il vint lui-même déjeuner avec moi, & me preſſa de prendre un écu qu'il me préſenta par charité: pour lors je ne pus réſiſter à cette généroſité, & je lui dis que je n'avois pas beſoin d'argent: qu'une raiſon de conſcience m'avoit obligé de voyager ſous cet équipage, & de mandier mon pain; qu'il ne s'étoit pas trompé en me croyant

tout autre que je ne paroiſſois ſous mes haillons, mais que je ne me trompois pas auſſi en lui prédiſant mille bonheurs dans la ſuite de ſa vie, & le comble de la gloire & de l'honneur dans ſes derniers jours : qu'un jour la Providence nous feroit peut-être rencontrer dans quelque lieu où je pourrois me faire connoître à lui. Je lui dis ces paroles ſur la porte du château. Après avoir pris congé de lui, je ma cheminai vers Paris, où j'arrivai 4. ou 5. jours enſuite, très-fatigué d'une route ſi longue, & d'une vie ſi malheureuſe. Mon premier ſoin fut de trouver un lieu pour me loger. Je ne cherchai pas longtems : je fus reçu chez une bonne veuve qui donnoit le couvert aux pauvres, moyennant un ſou chaque ſoir. Le lendemain d'abord qu'il fut jour, je priai cette femme de me faire venir un Fripier ; ce qu'elle fit promtement ; car de toutes les nations de l'Europe, les Pariſiens ſont ceux qui obligent plus honnêtement les Etrangers pour de l'argent. Mon Fripier m'aporta un habit d'Arménien, & deux heures après, un habit pareil pour Janine. Sous cette nouvelle métamorphoſe, j'allai loger

loger à la ruë Dauphine, à un ſecond étage, chez une Allemande qui logeoit en chambres garnies, fort propres, à dix écus par mois. Je n'eus pas reſté quinze jours à Paris, que faiſant quelque dépenſe, & donnant liberalement, je trouvai des perſonnes qui me propoſérent des parties de divertiſſement : quelques femmes attentérent ſur ma liberté, mais inutilement. Janine étoit jeune & careſſante, elle m'aimoit paſſionnément, & j'avois un véritable attachement pour elle ; c'eſt ce qui m'obligea de ne faire aucune attention à toutes les ſollicitations qu'on me fit. Un jour néanmoins je penſai tomber dans les filets d'une Fruitiére : c'étoit à la ſortie de la Comédie Italienne : je vis une perſonne jeune & belle, qui me regardant fixement de ſa boutique où elle vendoit du fruit, me donna en vie de lui parler : je m'aprochai d'elle, & ayant pris quelques pommes, je m'entretins avec elle, en très-mauvais François. Je fus ſurpris qu'une perſonne qui paroiſſoit ſi peu de choſe, parlât ſi juſte, & ſçût en perfection les Langues de l'Europe. Je me retirai d'elle, plein de refléxions,

& je continuai à la voir tous les jours, ſous pretexte d'attendre qu'on commençât la Comedie. Janine qui m'aimoit véritablement, ſe douta bien que Paris lui coûteroit peut-être la perte de mon cœur : elle me trouva plus rêveur qu'à l'ordinaire, & n'oſant me demander, par reſpect, la cauſe de ma mélancolie, elle ſe ſervit de ſes yeux pour me reprocher mon inconſtance. Je n'entrois jamais dans la maiſon que je ne la viſſe fondre en larmes ; je lui demandois inutilement le ſujet de ſes peines : elle me répondoit que l'air de Paris la tüoit ; qu'elle s'y trouvoit continuellement accablée d'une grande douleur de tête, & que ſi je ne l'en retirois au plus vîte, elle y périroit infailliblement. Le pretexte étoit fin, & paroiſſoit très-raiſonnable ; mais ne s'accordant pas avec ma paſſion naiſſante, je lui dis que ſa peine diminueroit d'abord qu'elle ſeroit accoûtumée à l'air de Paris. Je fus chez la Fruitiére, que je trouvois plus belle que les Anges ; & comme j'avois un libre accès dans ſa boutique, où j'étois allé fort ſouvent, elle commença à vivre avec moi d'une maniére plus libre, & plus familiére. Je ſoupirois

To. 2. Pa. 100.

pirois, & je lui marquois l'amour que je ſentois pour elle, en mille maniéres tendres & paſſionnées. Elle y prit garde ce jour là ſeulement, & voulant ſçavoir le ſujet de ma rêverie & de mes ſoupirs ; je lui dis que je ne ſavois ce que je voulois dire, & que je me trouvois embaraſſé en lui parlant, que la conſidérant par raport à ſon mérite, je tremblois de lui dire que je l'adorois, & que je brulois d'amour pour elle ; mais que je n'oſois déclarer ce que je ſentois dans mon cœur. Mon diſcours la troubla, & s'étant un peu remiſe, elle me dit en Italien qu'elle parloit fort délicatement : *Ogni uno é Sotomeſſo alla ſua ſtella Signor; & tal vende i fruti che li ſono ſtati offerti altra volte con reverenza*, le ſort ſoûmet chacun à ſon caprice, Monſieur, & l'on a autrefois offert avec reſpect des fruits à celle qui les vend aujourd'hui avec baſſeſſe. Je ne me ſuis pas trompé, lui dis-je Madame, vous m'avez paru malgré vôtre metamorphoſe, une perſonne de diſtinction ; ſans doute que vôtre étoile n'a pas été plus heureuſe que la mienne ; entretenons nous de nos malheurs, peut-être que nous

trouverons dans cette mutuelle confidence des ſujets de conſolation, que nous n'avons pas encore éprouvée. Helas! me dit la belle fruitiére, bien loin de me plaindre de mon ſort, je benis Dieu d'avoir permis que je tombaſſe dans une faute qui m'a amenée au port de la tranquillité.

Je ſuis fille d'une des premiéres Maiſons de Normandie, mes parens n'ont jamais eu de moindres emplois dans l'Armée que ceux de Collonel ou de Brigadier : j'ai été élevée auprès de mon frére le Cadet, à qui on a donné la plus belle éducation du monde. J'écoutois avec tant de plaiſir ce que ſes Maîtres lui inſpiroient, que ma mére s'apercevant de mon application, voulut que j'euſſe les mêmes leçons que lui. J'avois 13. ans quand je commençai à étudier, mon frére en avoit 14. le goût que je pris aux belles lettres, me fit oublier que j'étois d'un autre ſexe que lui. Je voulus être de toutes ſes parties de plaiſir : & la chaſſe quoique pénible ne me rebutoit point, pourvû que je fuſſe avec mon frére & ſon Précepteur. Je ne vous dirai point avec quelle facilité j'apris toutes les ſciences

ſciences qu'on voulut me montrer ; dans trois ou quatre ans je parlois en perfection ſept Langues, & il n'y avoit pas de Poëtes ni d'anciens Auteurs Latins que je n'explicaſſe à livre ouvert, & dont je n'entendiſſe le ſens. Cette facilité qui donnoit de l'admiration à tous ceux qui m'entendoient, donna de l'amour au Maître qui m'avoit communiqué ſes lumieres : il ne me parla de ſa paſſion que par enigmes ; mais je compris ce qu'il vouloit me dire, par la maniére tendre & paſſionnée dont il me racontoit un jour la fable de la vigne & de l'ormeau. Qu'il eſt dangereux d'écouter un Maître bienfait d'eſprit & de corps ! l'élevation de la naiſſance, ou les faveurs de la fortune, ne ſont que de foibles digues pour arrêter un cœur qui a du panchant à l'amour. Je m'abandonnai toute entiére à une paſſion que le mérite & l'eſprit avoient fait naître en moi. Cette paſſion devint ſi forte, & j'en fus ſi peu la Maîtreſſe, que Mr. . . qui m'avoit déja enlevé le cœur, ne le poſſedoit pas entierement. Nos plaiſirs ne furent point troublés pendant quelques mois, & la liberté que nous avions de

nous entretenir à tous les momens du jour, ne fut pas capable de diminuer un ſeul moment nôtre félicité. Mais le tems de m'en repentir vint enfin : je communiquai ma peine à mon Amant, qui me voulant poſſéder toute entiére & ſans contrainte, me fit réſoudre à quitter la maiſon de mon pére : c'étoit le ſeul parti qui me reſtoit à prendre, pour me dérober au dernier peril. Jeune & ſans experience, je me confiai aux ſoins de l'homme du monde le plus ſincére & le plus tendre. Je pris prétexte d'aller paſſer quelques jours chez une de mes tantes qui demeuroit à ſix lieuës de Caën ; & je priai ma mére de m'envoyer chercher ſix ou ſept jours après. Nous étions convenus mon Amant & moi, que cinq ou ſix jours après mon départ, il ſuppoſeroit un voyage vers ſon païs qui étoit le Mans. Il ſavoit les avenuës du Chateau où j'étois ; nous nous étions donnés l'heure pour le rendez-vous, & le jour aſſigné étant allée dans un petit bois derriére le logis, je trouvai des chevaux tout prêts qui nous menérent dans trois jours à Paris. Nous avions choiſi cette grande Ville, comme l'endroit

droit le plus propre pour nous mettre à couvert des pourſuites de mes parens. Trois jours après nôtre arrivée, mon Amant étant ſorti du logis, qui étoit dans le Fauxbourg St. Germain, je l'attendis juſques à une heure après minuit, avec des peines incroyables, & je fus troublée de tant de penſées ſi triſtes, que la nuit me parut plus longue que pas une de celles que j'avois paſſées auparavant. Une vieille fille que j'avois priſe pour me ſervir, me conſola le mieux qu'il lui fut poſſible. Dès qu'il fut jour, j'envoyai ma ſervante chercher Mr. par tous les endroits où elle pourroit apprendre de ſes nouvelles. La premiére démarche de cette bonne fille, fut d'aller droit au petit Châtelet, où voïant beaucoup de monde aſſemblé devant la meurtriére, qui eſt une petite chambre où l'on met les cadavres des malheureux qu'on trouve aſſaſſinés, elle y reconnut celui de ſon Maître. Sans dire mot elle vint au logis, & m'ayant preparée par un diſcours ſimple, mais de bon ſens, à recevoir avec réſignation ce coup de la Providence, elle m'aprit le triſte ſort de mon Amant. Je me déguiſai

en ſervante, & voulus moi-même aller reconnoître la vérité de mon malheur. Je ne reconnus que trop cette fatale verité ! Je m'éloignai d'abord de cet horrible lieu, & je n'arrivai qu'avec beaucoup de peine dans ma chambre, où après mille exclamations, & après avoir verſé un torrent de larmes, je fis une fauſſe couche de trois mois. Ma jeuneſſe & la bonté de mon temperament me retirérent du péril que j'avois couru. Je connus bien que ce coup partoit de la main de mes parens ; je me crus expoſée au même péril ſi j'étois connuë ; c'eſt pourquoi me trouvant fort peu d'argent, & n'étant pas d'humeur de vouloir ſervir, je me réſolus de me confier à cette vieille perſonne, que vous voyez la priant de vouloir ſe dire ma mére. Elle fut par mon ordre chercher un quartier où nous puſſions faire quelque petit commerce ; celui de Fruitiére me plut beaucoup. Nous étions dans la Saiſon du fruit rouge, & le Seigneur bénit mon petit travail ; car dans moins de trois ou quatre mois, je me vis en état de payer mon loyer pour un an, & d'avoir une proviſion de fruits d'hiver, de plus de 20. piſtoles. * Je ne par-

paroiſſois guéres dans les commencemens, c'étoit ma mére qui vendoit & qui achetoit tout ; mais après la mort de mon frére qui avoit été tué au Siége d'une Place, je ne craignis plus de paroître ſous l'habit de Fruitiére ; & mon commerce alla ſi loin par la quantité de fruits que je vendois, que je me trouve depuis 4. ou 5. ans, ſept ou huit cens piſtoles de réſerve. Je ſai que je ſuis préſentement fille unique, mon frére le cadet étant entré dans l'Egliſe, & que je ſuis l'héritiere de grands biens ; que ma mére m'a fait chercher par tout, car des perſonnes m'ont demandé à moi-même ſi je ne ſavois pas de mes novvelles, & qu'il y avoit cent piſtoles pour celui qui découvriroit l'endroit où je ſerois. Croïez-vous continua cette aimable fille, croyez-vous Monſieur que je n'ai jamais eu la moindre penſée de quitter mon état, plus heureux mille fois que celui de la premiére Dame de la Cour ? Voilà où m'a conduit la Philoſophie : j'ai apris à faire peu de cas de tout ce qui peut troubler la tranquillité & le repos de l'eſprit : les Grandeurs & les richeſſes

n'étant jamais ſans trouble & ſans inquiétude.

J'écoutois avec admiration une avanture auſſi ſinguliere ; & ayant conçu de l'eſtime pour cette fille, je lui racontai une partie de ma vie, & lui fis entendre les ſentimens que j'avois de m'unir avec elle par un nœud indiſſoluble. Elle reçut ma propoſition avec civilité, & ne s'en défendit qu'en me diſant qu'elle avoit fait un vœu de n'être plus à aucun homme du monde. Que ne lui dis-je pas pour combattre ſes ſcrupules ? elle me dit d'un air enjoüé, que quoique Philoſophe elle avoit toûjours conſervé ſa tête de femme, que la liberté étoit ſon Epoux & ſon Amant. Pendant les entretiens que j'eus avec la Fruitiére, le hazard me fit faire connoiſſance avec *l'Abbate* B.... qui me produiſit chez Madame la grande Ducheſſe de Toſcane. Cet Abé étoit Italien de nation, homme fort intriguant & qui s'ingéroit dans les affaires des pluſieurs puiſſances, a quoi il étoit très propre ; il étoit d'ailleurs fort galant, il aimoit le beau ſéxe juſqu'a faire des folies pourveu qu'il ſatisfit ſon inclination, & il avoit de très-

très-belles connoiſſances dans Paris. Cet Abé ayant trouvé ma perſonne & mes maniéres tout-à-fait à ſon goût, me fit ſans héſiter une entiére confidence de toutes ſes intrigues, & m'invita à être ſon intime compagnon ; il n'eut pas beaucoup de peine à me perſuader : j'ai toute ma vie aimé un pareil genre de vie ; ç'a même toûjours été ma paſſion dominante. Nous commençâmes donc après cette belle aſſociation, à mettre en pratique tous les projets que nous avions formés, qui étoient tout-à-fait exécrables, je le dis à ma grande confuſion. Mais lorſque nous étions chez la grande Ducheſſe, nous affections de paroître honnêtes gens. Et j'ai ſi bien ſçû faire l'hipocrite auprès d'elle, que j'enai reſſenti mille faveurs, & que j'ai éprouvé ſa protection en différentes occaſions. Pendant que je menois une ſi belle vie, Jeanine enrageoit de tout ſon cœur, & elle ſe donnoit tous les mouvemens imaginables pour me faire quitter Paris. Mais j'y trouvois trop d'apas, & elle ne pouvoit me perſuader par ſes fredaines qu'elle me contoit, à m'en éloigner. Cependant les plaiſirs que nous

goûtions, l'Abé & moi, étoient ſi abondans que nous commençâmes à nous en dégoûter parce que nous en avions trop aiſément la jouïſſance. Nous nous aviſâmes donc de nous ſervir d'un Talisman, afin de nous faire aimer bon gré malgré les perſonnes que nous avions envie de poſſéder. Cet abominable manœuvre nous auroit ſans doute mené trop loin ſi le Ciel n'y eût mis bon ordre; car un ſoir m'étant couché dans le lit d'une nouvelle connoiſſance, je fus pique de certains animaux venimeux, dont je fus ſi malade qu'il me fallut prendre du mercure pour me garantir d'un poiſon ſi dangereux, & qui me cauſa preſque la mort. La grande Ducheſſe ayant ſçû le genre de ma maladie, me fit deffendre de mettre davantage le pied dans ſon Palais lorſque je ſerois retabli. Pendant ce tems là l'Abé B... lui faiſoit ſa Cour à mes depens, & lui donnoit une très-mauvaiſe idée de moi, & me faiſoit paſſer pour un célérat, juſqu'a lui dire que j'avois voulu pluſieurs fois le ſéduire pour le mener en Hollande afin de le faire changer de religion: Ce que j'ai ſçu enſuite d'un page de la Ducheſſe. Mais lorſ-

lorſque je commençai de me mieux porter, j'eus des remords cuiſants d'avoir mené une vie ſi débordée; & je n'eus plus que de Laverſion pour ceux qui avoient été mes Compagnons de débauches; je renonçai à toutes mes connoiſſances; & n'ayant pas deſſein de reſter plus long-tems à Paris, à cauſe du Nonce, je me hâtai d'en voir les beautez, & ſur tout celles à Verſailles, petite Ville où le Roi tient ſa Cour. J'admirai bien moins la magnificence des Bâtimens & la ſomptuoſité des meubles, que le bon ordre & la propreté qui regne dans le Louvre. Ces lieux immenſes par leur grandeur, où il y à toûjours grand nombre d'Officiers qui les rempliſſent, ſont mille fois plus réglés que des Couvens de Moines, qui font profeſſion de régularité. Le Soleil qui éclaire ce ſéjour, y tempére toutes choſes, & y produit la magnificence & la Politeſſe avec la vertu, du moins l'apparence de la vertu. La préſence du Prince me frappa d'étonnement, & je me ſentis une ſecrette inclination à l'aimer; portant d'abord envie à tous ceux qui avoient l'honneur d'être ſes ſujets. Enfin plus je

le

le conſidérois, & plus je lui trouvois de rapport avec l'Apollon du Vatican, ouvrage du fameux Phidias : ſon nez, ſa bouche, ſes yeux, & cette Phiſionomie haute que le Ciel a peint pour repréſenter le Maître du monde ; tout cela me frapant ſans ceſſe, je n'étois plus maître de mes tranſports. Mes yeux parloient ; & ce grand Prince qui voit avec bonté tous ceux qui s'approchent de ſa perſonne ſacrée, s'attacha à me conſidérer, & me fit demander de quel païs j'étois ? je répondis que j'étois né en Perſe, & que mon Pére m'ayant amené dès mon enfance à Ligourne, Ville de la Toſcane, j'y avois appris la Langue Italienne ; & que je viſitois toutes les Cours de l'Europe, auparavant que de retourner dans mon Païs natal. Ce grand Prince eut la bonté de me demander ſi la maniére des François étoit de mon goût ? il parut ſatisfait de ma réponſe, & me le témoigna par un petit ſouris. Comme je ſortois de la Sale où le Roi avoit dîné, un Gentilhomme me dit que ſa Majeſté lui avoit recommandé de me faire voir le Louvre & les beautés du Parc. Je vous avoüe que je fus dans une

une continuelle admiration des beautés & des richeſſes immenſes qui ſont renfermées dans ce lieu enchanté ! tout ce qu'on voit de beau & de particulier dans tous les lieux deplaiſance des Souverains de l'Europe, eſt réuni dans le Parc de Verſailles. Le marbre, le bronze & l'or ſont employez avec un art merveilleux pour l'ornement de plus de cinq cens fontaines : tout ce que la ſcience hidraulique a pû imaginer de plus parfait & de plus ſurprennant, ſe trouve là ; & le grand nombre de belles figures de marbre qu'on voit ſur des pieds d'eſtaux, font honte à celles qu'on vante tant, de l'ancienne Gréce & de l'ancienne Rome. On me fit remarquer une figure de Vénus, dont l'hiſtoire eſt tout-à-fait plaiſante.

Un jeune Sculpteur aimoit paſſionnément une belle Pariſienne, il en étoit également aimé ; & la commodité qu'ils avoient de ſe voir l'un l'autre, rendit leur amour ſi violent, que ce jeune homme ayant vû un jour toutes les beautez du corps de ſa Maîtreſſe, lui propoſa de la repréſenter en marbre, ſous la figure de Venus. On ne refuſe

fuſe rien à ce que l'on aime ; & quoique la propoſition fût peu Chrêtienne, la Religion & la pudeur cédérent à l'amour. L'Amant Sculpteur ſe ſurpaſſa ; l'amour conduiſit ſon ciſeau, & il fit un chef d'œuvre, qu'il admiroit tous les jours, dans ſon Cabinet. Un de ſes amis l'étant venu voir, & ayant reconnu le viſage de cette jeune perſonne, dans cette Venus, voulut être pleinement inſtruit de toutes choſes. Mais il ne garda point le ſecret ; car pour faire ſa Cour au Miniſtre, dans la maiſon duquel il avoit une grande habitude, il lui révéla tout le miſtére ; lui éxagérant la beauté de la ſtatüe. Mr. de Colbert qui aimoit les arts & les ſciences, & qui favoriſoit les perſonnes qui pouvoient contribuer à la gloire & à la magnificence de ſon Maître, fut lui-même chez le jeune Sculpteur ; & lui ayant demandé avoir ſon Cabinet, il y trouva cette piéce excellente, qu'il admira, ſe plaignant à l'Ouvrier, de ce qu'il avoit caché au Roi, ſi long-tems un ſi beau morceau. Le Roi ayant apris l'hiſtoire de ce deux perſonnes, fit venir la fille, & lui ayant propoſé d'épouſer ſon Amant, elle pria ſa Majeſté

de permettre qu'elle fût pleurer dans un Couvent la faute qu'elle avoit faite, croyant qu'elle ne pourroit vivre avec honneur dans le monde, tandis que ſon portrait ſeroit expoſé aux yeux de toute la Terre, ſous une attitude ſi immodeſte. Le Roi admira la vertu & le bon ſens de cette fille, il lui fit du bien, & donna une place aux Gobelins au jeune Sculpteur, qui quelque tems après mourut de chagrin de n'avoir pû poſſéder ſa Maîtreſſe.

Tandis que le Gentilhomme qui m'avoit fait cette hiſtoire, me conduiſoit vers la ménagerie, le Nonce en ſortoit avec deux ou trois Prêtres de ſa Cour; c'étoit Mr. *Ranuzzio*, Bolonois, homme ſage & habile à ſervir ſon Maître. Je lui fis une profonde révérence à la façon de mon Païs; & comme ſous l'habit que je portois je paroiſſois quelque homme extraordinaire, j'attirai ſur moi les regards de quelques Italiens que je reconnus pour les avoir vûs autrefois à Rome. Le ſoir comme je fus de retour à mon Auberge, Janine me dit que le Sieur Dominique, qui a tant fait de bruit ſous le nom d'Arlequin, m'avoit envoyé

ſon

ſon Valet pour me prier d'aller ſouper avec lui. Je le connoiſſois depuis mon arrivée à Paris; & nous avions eu des conférences particuliéres ſur des matiéres très importantes. On peut dire qu'il étoit lui-même deux hommes différens, & entiérement oppoſés; les Siécles paſſés n'ont jamais produit ſur le Théatre un Comique ſi admirable, ni dans le Cabinet un homme plus ſavant & plus grave; il ne donnoit jamais dans la bagatelle, & ſoutenoit l'élevation de ſon eſprit, par des maniéres les plus nobles & les plus généreuſes du monde. Il me dit qu'il avoit pris la liberté de me prier à ſouper pour me donner un deſſert qui ne me déplairoit pas. Après être ſorti de table, nous entrâmes dans ſon cabinet, où il m'avertit qu'un Officier du Nonce lui avoit parlé d'un ennemi du Pape, qui étoit à Paris ſous l'habit d'un Chinois; que le Nonce devoit retourner demain à la Cour pour demander la permiſſion au Roi de me faire arréter; & que je n'avois qu'à prendre des juſtes meſures pour ſortir de Paris ſans être ſurpris. J'admirai la malignité de mon étoile qui me pourſuivoit par tout! j'au-

j'aurois bien voulu reſter à Paris, mais la mine étoit éventée ; & j'avois tout à craindre de la puiſſance de mes ennemis, & de l'inconſtance des François. Je crus qu'il étoit à propos de revenir ſur mes pas dans une petite Province du Royaume. Pour ce ſujet je fis chercher le même ſoir, par un Fripier, deux habits de Capucins, un pour moi & l'autre pour Janine. Ma barbe me donnoit un air vénérable, & Janine paſſoit pour un jeune Novice que je diſois avoir mené à Paris pour le faire guérir des écroüelles, & que je ramenois en Italie : Dans cet équipage, ayant traverſé toute la France, logeant toûjours dans des Couvens qui n'étoient point de mon ordre, j'arrivai à Marſeille, après avoir quitté mon habit à deux lieües de cette Ville, dans une vieille maſure qui étoit écartée du grand chemin. J'avois conſervé mon habit de Chinois, qui n'étoit qu'une longue chamerlouque violette avec des boutonniéres d'une broderie d'argent, & du linge pour me changer. Janine en avoit autant ; de ſorte que nous étant r'habillés, & n'ayant plus envie d'être Capucins, nous parûmes Arméniens

ou

ou Chinois, tels que nous voulûmes paroître. Pour ſoûtenir le perſonnage que j'avois pris, je commençai par vendre des parfums; je fis du baume apoplectique, & je contrefis de l'ambre & du muſque qui avoient ſi bonne mine, & que je vendois ſi bien, que je gagnai dans quatre ou cinq mois, quatre mille livres. Marſeille eſt la Ville du monde où je pouvois mieux m'enrichir avec ces ſortes de bagatelles. Tout le monde y aime les Etrangers; & la franchiſe de ſes habitans, jointe à leur bonne foi dans le commerce, fait qu'on leur pardonne une eſpéce d'humeur vive, & un peu brutale à laquelle ils ſont ſujets. Les femmes y ſont généralement belles, fort coquettes, & aiment le plaiſir plus que la dépenſe: elles ſont généreuſes & fidéles dans leur amour; & il n'eſt point d'extrémité où elles ne ſe portent pour ſe venger d'une perfidie. Tous les plaiſirs naiſſent dans ce charmant ſéjour; & les champs & la Ville ſont diſpoſés d'une telle maniére, que tout paroit fait pour la douceur de la vie. Dans tous les Etats, les femmes y ont leurs intrigues, & ſavent parfaitement bien venir à bout de leurs maris

maris ou de leurs parens, qui ſont pour l'ordinaire occupés ou au commerce, où à la pêche. Je ne puis m'empêcher de raconter ici une avanture qui ſurvint à un vieux Marchand, au ſujet de la femme d'un Pêcheur, dont il étoit paſſionnement amoureux.

Le Marchand étoit un vieux garçon âgé de ſeptante ans, qui n'avoit pas voulu s'engager dans le Sacrement, parce qu'il n'avoit jamais trouvé de femmes cruelles, pendant ſa vie; il avoit été bienfait, galant homme, libéral juſqu'à la profuſion; & c'étoit pour une femme coquette une bonne fortune, que la conquête d'un Amant ſi accompli. La Femme d'un Pêcheur, jeune belle & nouvellement mariée, fut l'écueil contre lequel il alla échouer. Il la vit à la promenade, il loüa ſa beauté, ſa bonne grace, & débuta par ces lieux communs à tous les damerets: qu'un Vieillard eſt ridicule aux yeux d'une perſonne de bon ſens! Un amour de cet âge quelque éloquent qu'il puiſſe être, ne peut guéres perſuader une jeune perſonne. Cette belle ne lui répondit que par des complimens & des honnêtetés. La promenade finit ſans

au-

aucune déclaration; & ce ne fut qu'après pluſieurs rencontres, que nôtre barbon ayant trouvé la belle dans l'Egliſe de S. Laurens, lui aprit la violence de ſon amour, la priant de ne lui vouloir pas être cruelle, & lui promettant de grandes récompenſes.

Le mari qui aimoit véritablement ſa femme, s'impatientoit de ne la point voir revenir; la jalouſie le met au champ, il court à l'Egliſe; mais ayant rencontre ſur ſes pas une de ſes voiſines, il apprit que ſa femme s'étoit arrêtée avec Mr... & qu'il y avoit demi heure qu'ils parloient tous deux dans une petite ruë qui deſcend au port. Le nom du perſonnage redoubla la fureur du mari. Il ne vit pas plûtôt ſa femme de retour chez lui, qu'il prit un poignard, & lui demanda le ſujet de ſa converſation avec un tel Marchand? La femme parut peu allarmée, parce qu'elle étoit innocente; c'eſt pourquoi ayant dit à ſon Epoux qu'elle n'avoit pas deſſein de lui taire les pourſuites qu'on lui avoit faites depuis 2. mois, elle avoit ſouffert la converſation de cet homme pour le prier de ſe défaire d'une paſſion qui ne pouvoit que lui être funeſte, étant reſoluë

ſoluë de perdre plûtôt la vie, que de manquer de fidelité à ſon Epoux. L'Epoux parut ſatisfait de la conduite de ſa femme; mais connoiſſant l'eſprit du ſéxe, il lui fit promettre d'attirer ſon vieux Amant, dans la maiſon, pour le lui livrer; lui promettant de ne pas attenter ſur ſa vie, & l'aſſurant que c'étoit la ſeule voye pour guérir ſon eſprit malade, & remettre ſon cœur dans ſa premiére ſituation. Le mari étoit abſolu, & l'Epouſe ſimple & timide; elle ſe crut obligée de ſacrifier un homme qu'elle n'aimoit point, pour achéter ſon repos & ſa vie. Le vieux Marchand ne s'étoit point rebuté des rigueurs de ſa Maîtreſſe: il l'a ſuivoit par tout, & ſe trouvoit dans tous les lieux où il croyoit la rencontrer. L'occaſion ne tarda guéres; & la parole d'être reçu favorablement, lui ayant été donnée, il attendit avec une impatience extrême, & le jour & l'heure qu'on lui avoit aſſignés. Ce moment vint enfin; & le mari en ayant été averti par ſa propre femme, fit le guet, & vit tomber l'oiſeau dans les filets qu'il avoit tendus. C'étoit au mois d'Août, ſaiſon brûlante dans ces cli-

mats. Un ſouper délicat fut envoyé chez la belle, & on beut & on mangea, dans l'eſpérance des plaiſirs qu'on croyoit prendre ; un lit propre & paré convia l'Amant impatient à s'y coucher. D'abord qu'il fut hors de table, il ſe dépouilla tout nud, ſelon la coûtume des païs chauds, & conjura mille fois ſa Maîtreſſe de ſe hâter à le rendre heureux, & de remettre au lendemain l'arrangement de ſa chambre. Il croyoit le mari parti pour Ligourne, où il avoit fait dire qu'il devoit aller. Mais quelle fut ſa ſurpriſe quand tout d'un coup il entendit frapper à ſa porte, & que la femme toute allarmée lui vint dire que c'étoit ſon Epoux ! Il n'eut de tems que pour ſe lever du lit, & de ſe mettre dans un grand coffre, où on avoit accoûtumé d'enfermer les filets. La femme ſe ſaiſit de la clef, & le mari étant entré ; après avoir un peu peſté contre le vent contraire qui l'avoit obligé de débarquer, il ſe coucha. La nuit parut bien longue à nôtre oiſeau enfermé ; mais quel fut ſon allarme quand dès le grand matin il entendit le mari dire à ſa femme, que ſon voiſin Lazare lui avoit demandé trois

écus

écus d'une vieille dette, & l'avoit menacé de le faire assigner ! que pour satisfaire à ce créancier importun, il avoit pensé pendant la nuit à vendre ce grand coffre qui ne servoit plus de rien. La femme fit mine de s'y opposer : mais toutes ses raisons furent inutiles ; il fallut céder, & voir entrer quatre forçats, pour charger le coffre, & le porter devant le Palais, où l'on fait ordinairement les encans. On en chercha inutilement la clef ; le prix fût mis au coffre, & il fut livré au plus offrant & dernier enchérisseur. Il fut question de l'ouvrir ; un Serrurier fut mandé ; & il n'en eut pas plûtôt ôté la ferrure, qu'on en vit sortir un homme tout nud, qui couvroit son visage avec ses mains, & qui gagna dans cet état, sa maison qui étoit à l'autre bout de la Ville. La huée fut grande, & les contes qu'on en fit, firent plus de tort au mari & à la femme, qu'il ne fit de mal au vieux Amant. Pour moi je condamnai beaucoup l'imprudence du pêcheur, & me gardai bien d'avoir aucune affaire de galanterie avec les personnes de cette Ville.

Je ne pensois qu'à augmenter mon

argent : j'en voulois gagner pour me mettre en repos ſur mes vieux jours ; c'eſt pourquoi je fis l'experience du Corail artificiel, & fus en préſenter un chapelet, de ma compoſition à un Marchand Coraillier, qui fut trompé dans la matiére. Je lui parlai de mon ſecret ; il m'offrit un parti de mille piſtoles pour un nombre de livres dont nous convinmes. Je touchai deux cens piſtoles d'erres pour commencer à travailler. J'allois m'enrichir dans ce commerce, ſi tous les gens de ce métier, (ayant ſû la quantité du corail feint, que leur confrére recevoit, & craignant que ce commerce ne décriat leur Profeſſion, & leurs Marchandiſes,) ne ſe fuſſent liés pour faire condamner nôtre trafic. Je fus donc obligé de ſortir de Marſeille pour aller à Aix plaider mon affaire, que je perdis, parce qu'en effet je méritois de la perdre. Il me reſta cent piſtoles des erres, que je n'avois pas entiérement dépenſés. Le Marchand fut condamné à remettre tout le corail artificiel qu'il avoit, au Sindic de leur Corps, & défenſes me furent faites de faire plus ce commerce. Pendant que j'étois à Aix, à la pour-

pourſuite de mon procès, je voulus voir ce qu'il y avoit de plus curieux dans cette belle Ville. Je me diſois de la Chine, & je voulus ſavoir s'il n'y avoit point dans le Collége des PP. Jeſuites, quelque Religieux, qui en eût fait le voyage, & qui pût découvrir mon impoſture. Je fus pour ce ſujet au Collége de ces RR. PP.; & ayant demandé le Pére qui enſeignoit le Mathématiques, on m'envoya un Régent de Philoſophie, très-habile & très-honnête homme. Les Mathématiques étoient pour lui des plaiſirs très-doux; & je n'eus pas reſté un quart d'heure en ſa compagnie, que je m'aperçus bien que dans ce Corps illuſtre, on remplit toûjours les charges publiés, par des gens pleins de politeſſe & de mérite; ce Collége en étant une Pépiniere qu'aucun mauvais vent ne ſauroit jamais faire ſécher. Je lui parlai d'un ſecret de mémoire, dont il voulut voir l'expérience. C'eſt pourquoi m'ayant introduit dans la bibliotéque, & y ayant appellé une partie de la Communauté, je répétai deux feuillets du premier livre qu'on me mit en main, après l'avoir lû une ſeule fois.

Je préſentai au Pére Recteur, une petite phiole d'une liqueur qui exhaloit une fumée continuelle, d'abord qu'on y introduiſoit le moindre air. Le ſecret leur parut nouveau & merveilleux. Mr. de... Intendant de cette Province, homme d'eſprit & très-galant, en ayant été informé, voulut me voir; & lui ayant fait le même préſent, j'en receus 30. Louis d'Or, avec mille témoignages d'eſtime & de bienveillance. Il n'y eut pas juſqu'à un Général des Minimes qui ſe trouvant par hazard dans cette Ville, & qui ayant entendu parler de mon *ampolla fumente*, ne ſouhaitat de la voir. Il me fit préſent de 50. écus, d'une. J'avois aſſez d'argent; c'eſt pourquoi Janine m'étant venuë joindre à Aix, nous réſolûmes de quitter la Provence, & nous prîmes nôtre route vers le Languedoc. J'avois un extrême deſir de voir Montpellier. La renommée que cette Ville s'eſt acquiſe par ſon Univerſité de Médecine, me fit tourner mes pas, de ce côté là. J'y arrivai vers la fin de l'Autonne, où je commençai à lever une petite boutique de Parfumeur. J'avois compoſé une eſ-

péce

pèce de ſavonnette, qui m'attira d'abord toute la Ville pour en achéter. J'avois encore inventé certaines liqueurs froides & chaudes, très-précieuſes & très-agréables au goût; de ſorte que je me ſerois infailliblement enrichi dans cette Ville, ſi les Parfumeurs m'ayant envoyé un homme de leur Corps, ne m'euſſent offert cent piſtoles pour me retirer, ou que je m'attirois leur haine, qui me ſeroit infailliblement dangereuſe ſi je refuſois de le faire. Je n'avois déja que trop d'ennemis & d'envieux, je ne voulus pas en accroître le nombre, par mon obſtination. J'acceptai le parti qu'on m'offrit; & trois jours après, ayant pris ma route vers Toulouſe, j'y arrivai par le Canal, le jour de S. André. Dès que je fus arrivé dans cette grande Ville, mon prémier ſoin fut de changer d'habit & de nom. Je me fis appeller Rozelli: & avec la permiſſion des Capitouls, j'ouvris une boutique, pour vendre toutes ſortes de parfums & de liqueurs. Le nom bizarre que je donnois aux boiſſons que je vendois, y attirérent le grand monde. Je me piquai de recevoir les gens, avec beaucoup de ci-

vilité & de politeſſe. Enfin je me vis dans un très-joli poſte pour amaſſer beaucoup d'argent en peu de tems ; car je faiſois un profhit conſidérable ſur tout ce que je vendois ; & j'avois toûjours un affluence de peuple dans ma maiſon. Les uns y venoient pour boire des liqueurs, les autres pour jouër & d'autres étoient attiré par les compagnies, dont ma maiſon étoit toûjours remplie : Les écoliers même des Univerſités me rendoient de fréquentes viſites. Mais mon négoce ne fleurit pas long-tems. Au retour du printems, la Ville ſe trouva preſque toute dénüée de beau monde ; ceux qui avoient accoutumé de fréquenter chez moi, en ſortirent ; les uns pour aller demeurer à la Campagne, les autres, pour voyager, ou pour vacquer a leur négoce : Les étrangers s'en éloignerent auſſi, qui ſont ceux qui font le plus de dépenſe dans Toulouſe ; car pour ce qui eſt des habitans, en général, ce n'étoit pas avec eux que je trouvois le mieux mon comte ; car outre qu'ils ne ſont pas riches, à cauſe qu'ils n'ont pas beaucoup de commerce ; ils ſont naturellement avares, quoiqu'ils ſoient

ſoient fiéres, & qu'ils affectent de paroître magnifiques : en quoi ils tiennent beaucoup de l'humeur de la nation Eſpagnole dont ils ſont voiſins. On peut dire, cependant, à la loüange des Toulouſains qu'ils ſont fort ſpirituels, & très-propres pour le maniement des affaires, & qu'ils réüſſiſſent fort bien dans tout ce qu'ils entreprennent. Ils ſont auſſi aſſez ſincéres dans toutes leurs maniéres d'agir, & ſur tout très-fidéles dans leur négoce : La nobleſſe y eſt polie, & le beau ſexe aime la galanterie autant qu'en pas un autre endroit du Royaume. Les Toulouſains, en général, ſont fort ſobres ; & j'ai remarqué qu'ils fréquentent bien moins les cabarets, que les academies & les boutiques des libraires ; auſſi ils aiment mieux les plaiſirs de l'eſprit, que ceux des ſens. Je puis auſſi dire que s'il y avoit un bon pont de mer à Toulouſe, elle ſeroit une des plus floriſſantes Villes de l'Europe.

Lorſque je m'y établis, ce ne fut que ſous le nom de marchand Limonadier ; je croyois qu'en cette qualité, je pourrois vivre en plus grande ſûreté : cependant je ne pus pas jouïr longtems du

repos dont je m'étois flatté. Il y en eut qui me porterent Envie, juſqu'à inventer mille calomnies contre moi, pour décrier ma maiſon. J'écoutois au commencement tout ce que l'on diſoit, ſans n'en mettre beaucoup en peine ; car je m'étois fait une Loi de laiſſer parler le monde. Cependant comme on croit plus facilement le mal, que le bien que l'on dit d'une perſonne, on ajoûta foi à la calomnie : mes ennemis prévalurent ; & ma maiſon devint ſuſpecte à toutes les honnêtes gens qui avoient coutume de la frequenter. Je m'aperçus que mes affaires allant toûjours en empirant ; Toulouſe n'étoit pas un endroit ou je puſſe faire un ſéjour agréable. Il eſt vrai qu'au commencement l'amaſſai de l'argent, & que ſi j'euſſe continué avec le même bonheur, je me ſerois fait riche, en peu de tems ; mais la chance étoit tournée, & dès lors je pris la réſolution de ſortir d'un Royaume où chaque Province avoit des deffauts ſi contraires aux Etrangers. Il y avoit long-tems que je méditois ma retraitte en Hollande : je ne pouvois y paſſer pendant le

tems

tems de la guerre, car je me ſerois expoſé à décliner mon nom, ce que je ne pouvois faire ſans péril. Je réſous de m'approcher de la mer; c'eſt pourquoi ayant chargé tous mes meubles ſur un bateau qui partoit pour Bourdeaux, nous y arrivâmes Janine & moi, au commencement du mois d'Avril 1684.

L'aſpect de cette belle Ville me frappa d'abord! la beauté de ſon Port, la ſituation de ſes rües, & le bon air de ſes habitans, joint à un commerce continuel qui y attire les richeſſes de tout le Nord: tout cela me fit déterminer ſur le champ, à reſter dans un ſéjour ſi agréable. Comme j'étois arrivé dans la belle ſaiſon, je voulus voir ſi les liqueurs qu'on y vendoit, pourroient faire quelque tort à celles que j'avois envie de vendre. Je vis bientôt la foule dans ma boutique; & j'obtins la permiſſion de vendre en public, à la porte de Médoc, au bout de la ruë St. Catherine. J'étois poſté dans le plus belle endroit du monde: & au bout de deux ou trois mois, j'avois deux cens piſtoles de profit, tous fraix faits. Ce ne fut pourtant pas ce qui me donna le plus de joye dans Bour-

deaux : les marques de bonté, & les témoignages d'eſtime que je reçus des Mrs. de ſourdis & Rupertaire, l'un Gouverneur de Guienne, & l'autre Gouverneur du Chateau Trompette, & l'honneur que ces deux Seigneurs me firent de leur Protection & de leur converſation, m'avoient fait oublier tous mes malheurs, & je me trouvois dans un état beaucoup plus tranquille que je n'avois encore été depuis ma ſortie de Rome. En effet, dans toutes les autres Villes de France, où je me ſuis arrêté, je n'ai pû éviter, ou les procès, ou les ſoucies, ou l'apprehenſion d'être reconnu ; par tout ailleurs les grands m'ont paru fiers & peu ſociables, la Bourgeoiſie inſolente, & le peuple incommode ou méchant. Dans Bourdeaux je voyois une fois le jour tout ce qu'il y 'a voit de plus honnêtes gens parmi la Nobleſſe, & tout ce qu'il y a voit de plus affable & de civil parmi la Bourgeoiſie, & je recevois mille ſervices des petites gens, qui ont un véritable zéle de ſervir les Etrangers. Il n'y avoit que quinze ou vint jours que je vendois des liqueurs, lorſqu'un après midi je vis entrer un Abé avec un Marchand :

chand de cette Ville là; je n'eus pas de peine à reconnoître cét Eccleſiaſtique; je l'avois vû ailleurs, & j'en avois reçeu des civilités, dans le tems que ma mauvaiſe fortune me pourſuivoit; & l'image de cet honnête homme m'étoit toûjours reſtée empreinte dans l'imagination; c'eſt pourquoi en le voyant entrer dans ma boutique, je courus à lui les bras ouverts; & ſans lui dire pour quel ſujet je le recevois de la ſorte, je lui fis mille offres de ſervice, & l'obligeai à me venir voir le plus ſouvent qu'il pourroit, l'aſſurant qu'il ne perdroit pas ſes pas, & qu'il ſeroit peut être bien aiſe d'avoir connu un homme comme moi. Cet Abé avoit de la pénétration; & les longs voyages qu'il avoit faits dans différens Royaumes de l'Europe, lui avoient acquis une grande connoiſſance du monde, & une facilité merveilleuſe à raconter tout ce qu'il avoit vû chez les Etrangers. Il répondit à mes empreſſemens, par des démonſtrations preſque autant zélées que les miennes, & ſoûtint avec beaucoup d'enjouement, le perſonnage de railleur, & d'un homme qui ſe croit raillé. Je connus bien parce qu'il me

dit, qu'il ne me connoiſſoit pas, & qu'il faudroit que je me declaraſſe. C'eſt pourquoi l'ayant prié de me venir joindre ſur les cinq heures le lendemain, nous ſortîmes hors des murs de la Ville; & tirant vers une fameuſe Antiquité qu'on appelle le Palais Galliere, qui eſt un Amphitéatre dedié à l'Empereur de ce nom, par Poſthume Prefect des Gaules Aquitaniques; je commençai par lui demander s'il ne ſe ſouvenoit point de m'avoir vû, & s'il n'avoit aucune idée de moi? Enfin connoiſſant l'incertitude où il étoit, je rappellai en ſa memoire le bon office qu'il avoit rendu à un pauvre, dans un certain tems, dans la Ville de XXX. Jamais confidence ne fut receüe avec plus de tendreſſe & d'offre de ſervices. Perſonne n'a ſu plaindre les malheureux comme il fit alors. Il me donna ſon amitié, & il ne dépendit pas de lui, que je ne ſortiſſe de l'état agité où j'étois. Il chercha même les occaſions de m'en faire ſortir. Un jour nous étant allez promener au Cours, qu'on appelle le Chartron, ſur le bord de la riviere, il me preſſa avec tant de zéle & de tendreſſe d'accepter ſes bons offices

ces pour me racommoder avec la Cour de Rome, que je me crus obligé de lui déclarer mes craintes, & les raiſons qui m'empêchoient de le faire. Je lui repreſentai l'eſprit de ceux qui compoſoient tous les Tribunaux qui étoient dans Rome, & des Miniſtres qui obſedoient le Pape, & qui le gouvernoient. Je lui repreſentai encore l'eſprit de ce terrible Tribunal de l'inquiſition, ſi oppoſé à l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & de l'Egliſe : Tribunal à qui on peut appliquer ce que dit *Ferrante Palavicino* dans ſon *Divertio Celeſte*, que l'Epoux avoit répudié & abandonné ſon Epouſe, parce qu'il avoit connu qu'elle étoit une proſtituée.

Cet ami ne faiſoit que rire de tous mes raiſonnemens ; & il tâcha de me guérir de mes craintes. Mais ce fut inutilement ; car ne pouvant me racommoder avec l'Egliſe, ſans me racommoder avec la Cour de Rome, qui veut tout ſavoir & tout connoître ; & ne pouvant lui révéler tout le paſſé, ſans paroître coupable des derniers crimes, c'étoit m'expoſer aux derniers malheurs, que de me confier à la clémence d'un Tribunal qui fait profeſſion

feſſion de ne pardonner jamais. Ainſi je ne me ſuis jamais vû en état de profiter ni des avis, ni des offres obligeans de cet Abé; bien loin de là, je crains encore, tout à couvert que je ſuis, & dans le port de la ſeureté, qu'on ne m'envoye ici des Traitres & des *Sbirres*.

Comme nous finiſſions la matiére de cet entretien, nous fûmes abordés par un autre Abé, grand ami de celui avec qui j'étois. Je le connoiſſois déja aſſez, pour l'avoir vû pluſieurs fois. La converſation fut d'abord ſur les Antiquités ſacrées & prophanes, qui faiſoient l'Etude de cet honnête homme. Il nous dit pluſieurs choſes curieuſes ſur les animaux immondes, & ſur ceux que les Juifs ſacrifioient: ſur l'hiſtoire de la Reine de Saba, dont les Hiſtoriens Arabes font pluſieurs contes vrais ou faux: enſuite Nous nous retirâmes, & je donnai rendez-vous à ces deux Meſſieurs, pour le lendemain.

L'eſprit humain eſt la choſe la plus extravagante & la plus impénétrable qu'il y ait au monde. Il me vint un deſſein que je communiquai à ces deux Abés, le lendemain; l'état de mes affaires,

faires ne me permettoit pas d'avoir un plus noble projet : mon Ambition s'y trouvoit extrêmement flattée, & ma vengeance contre mes ennemis, ſatisfaite pleinement. Ce noble projet, dont je ris en moi-même, toutes les fois que je m'en ſouviens, étoit d'aller dans la Mingrelie, & de m'y établir, ſous la Protection du Grand Seigneur, promettant de faire la fortune de mes deux Abés. Je leur voulois faire eſpérer qu'ils ſeroient adorés de toutes les belles femmes de ce pais-là ; qu'ils domineroient ſur tous les eſprits des Habitans, gens ſimples & propres à recevoir toutes les impreſſions poſſibles ; & que nous ferions une nouvelle Egliſe, dont nous ferions les chefs & les Apôtres, indépendans de tous les Patriarches du Levant & de l'Occident : que la Porte nous protegeroit contre Rome & contre toutes les ſectes Chrêtiens des Païs Orientaux, ſous un modique tribut que nous lui païerions : Qu'enfin pour attirer beaucoup de Turcs & de Juifs à nôtre parti, il n'y avoit qu'à introduire une eſpéce de Circonciſion, qui eſt déja aſſez légére dans la Loi Mahometane. J'apuyai ce deſſein

deſſein, ſur les intrigues que j'avois dans le Levant, & ſur tout à Conſtantinople ; ſur la facilité qu'il y avoit à gagner à ſoi des ignorans & des eſprits intéreſſez, tels que ſont les Turcs & les Mingreliens. Mais ces deux Abés après m'avoir écouté attentivement, ſemblérent donner dans mon ſens, & par les idées de grandeur & de felicité qu'ils me promettoient eux-mêmes de mon projet, ils me firent comprendre que le meilleur eſprit eſt quelque fois capable des plus grandes folies. Je le compris bien, & ne fis que rire avec eux de cette nouvelle ſecte, & de cette nouvelle Egliſe pleine d'imaginations & de viſions. La converſation tourna inſenſiblement ſur des faits hiſtoriques qui avoient raport au ſujet de nôtre entretien ; & nous nous retirâmes à la Ville. Ils furent un jour préſens à une ſcéne qui ſe paſſa dans ma Boutique, entre un Prieur & moi, au ſujet d'un paſſage de l'Epître de l'Apôtre S. Paul aux Romains, dont il s'entretenoit avec ſa compagnie. Le Prieur fut ſcandaliſé qu'un Marchand de Limonade comme moi, oſat parler des lieux les plus difficiles de l'Ecriture Sain-

Sainte; & moi plus ſcandaliſé que lui, de ce qu'il vouloit m'impoſer ſilence. Je le défiai de me citer un paſſage de l'Ecriture dans les langues Saintes, que je ne lui diſſe le chapitre où il étoit; je lui étalai auſſi un grand commentaire ſur le paſſage qui faiſoit le ſujet de la diſpute; & j'apris à ce Prieur qu'il ne faut mépriſer perſonne, ſous quelque habit qu'il paroiſſe : & que Saint Pierre, ſous l'habit d'un Pêcheur, & chargé de ſes filets, ſavoit plus de Théologie, que toute la ſorbonne enſemble. Le Prieur fut bien étonné, & il ſortit de ma boutique, confus & repentant de m'avoir inſulté. Je ne pourſuivrai point tout ce que je fis à Bourdeaux, c'eſt trop peu de choſe pour en entretenir le Lecteur, qui n'attend de moi que des malheurs & des revers de fortune.

Ce fut dans le tems que j'y penſois le moins, que je me vis obligé de quitter cette charmante Ville, dans laquelle je faiſois mes affaires, où j'avois des illuſtres amis, & où je goûtois mille plaiſirs agréables.

Il eſt vrai que m'étant acquis la réputation d'un homme extraordinaire, par

par les différentes expériences que je fis ſur divers ſujets de Phiſique ; j'aurois vêcu dans une grande tranquilité, ſi la vaine préſomtion de paroître au deſſus de tous les ſavans ne m'eût porté à expliquer la Cabale. Je vis pour ce ſujet deux hommes dans Bourdeaux, qui étoient en réputation d'entendre parfaitement cette ſcience, Monſieur le comte de..., & Monſieur l'Abé de... le premier avoit été initié dans cette ſcience, par un certain Moſé de Florence, qui après lui avoir pris beaucoup d'argent, & lui avoir fait faire pluſieurs folies, ne lui avoit aprit rien de ſolide. J'ai vû chez lui dans ſa belle maiſon, un autre Rabin Portugais qui avoit quelque teinture de la Cabale ; mais qui donnoit dans des viſions ſi ridicules, qu'il eût merité d'être renfermé aux petites maiſons. J'eus pluſieurs conférences ſecretes avec le Maître & le diſciple ; & je prédis à l'un & à l'autre deux évenemens qui juſtifiérent peu de tems aprés ma capacité. Car je prédis au Comte, la fin de ſa vie, qui arriva dans l'année ; & au Rabin, un voïage en païs étrangers, d'où il ne reviendroit jamais.

L'A-

L'Abé qui ſe vantoit de ſavoir la Cabale, n'en ſavoit pas les termes ; il en impoſoit par ſa naiſſance & par ſes maniéres particulieres, à tous ceux qui ne connoiſſoient pas ce qu'il ſavoit ; car cet homme qui ſe vantoit de parler aux intelligences Aëriennes, & d'avoir apris de ces peuples Elementaires, le ſecret de faire de l'or, des pierreries, & la panacée univerſelle, ne ſut jamais me rendre le ſalut dont les Cabaliſtes ont accoûtumé de ſe ſalüer pour ſe diſtinguer d'avec les Charlatans.

Je fis donc pluſieurs prodiges en préſence de quelques perſonnes de diſtinction : je prédis des choſes à venir, j'en devinai qui étoient ſecretes & obſcures : je compoſai des perles, des amatiſtes d'Orient, & des émeraudes qui furent venduës pour bonnes chez les Orfévres. Ainſi je puis dire que dans Bordeaux, mes jours s'écouloient avec tant de douceur & d'agrément, que j'avois preſque oublié les derniéres perſécutions de la fortune.

Dans cet état ma réputation fut celle qui renouvella mes peines. Un Marchand de cette Ville, ſe mit en tête d'épouſer une riche héritiére ; mais il ne pou-

pouvoit prétendre à cette alliance, ni par ſon eſprit ni par ſes biens, ni par ſa naiſſance. Tout ce qui le favoriſoit, c'eſt que la fille étant extrêmement laide, il crut qu'un homme d'une jolie tournure ne pouvoit s'acheter trop cher. Inutilement il avoit employe ſes yeux & ſes billets doux; on ne faiſoit pas cas des talens par leſquels il vouloit ſe rendre agréable, il réſolut d'avoir recours aux moyens extraordinaires. Pour ce ſujet ayant oüi parler de moi, je le vis venir un jour de très-grand matin, me prier de vouloir lui donner une heure d'audience. Je le fis volontiers; & je ne fus pas peu ſurpris lorſque je lui entendis dire qu'il venoit me ſupplier de lui aprendre un ſecret pour donner de l'amour à Mademoiſelle... Moi qui connoiſſois ſa perſonne, & qui ne pouvois comprendre qu'un homme eût le goût aſſez dépravé pour vouloir lui plaire & s'en faire aimer: je tachai de le détourner de ce deſſein. Mon refus ne ſervit qu'à le rendre plus importun; car ayant mis d'un côté une bourſe de cent Louis d'or, & de l'autre un poignard; il me dit de

de choiſir l'un ou l'autre ; qu'il vouloit abſolûment être ſatisfait, & qu'il étoit dans le deſſein de faire réuſſir ſon entrepriſe, quand ce devroit être par le moyen du Diable.

Je vis bien que j'avois à faire avec un homme poſſedé d'une violente paſſion ; & que ſi je m'obſtinois à lui réſiſter, il étoit à craindre pour moi, d'éprouver la fureur d'un homme deſeſperé. J'affectai de me rendre à ſes priéres, & j'exigeai de lui ſur le plus effroyable de tous les ſermens, qu'il ne révéleroit jamais rien de ce qu'il auroit vû.

J'avois une machine dans une caſſette, qui me tira d'intrigue, & qui fit tout l'effet que je m'en étois promis. C'eſt pourquoi étant ſorti de mon cabinet, à deſſein d'aller chercher les clefs de cette caſſette, je fus avertir Janine de ſe mettre dans l'endroit où elle pourroit répondre à mes queſtions, & lui écrivis, ſur un morceau de papier, certains mots barbares qu'elle devoit répéter dans un tuyau qui avoit communication avec ma caſſette. D'abord que je fus de retour dans mon cabinet, je trouvai nôtre Amant intré-

pide

pide qui m'attendoit avec impatience. je lui demandai derechef le ſecret, & lu dis d'avoir bon courage; il me promit l'un & l'autre, en gaſcon; enſuite ayant mis un bonnet groteſque ſur ma tête, & m'étant revêtu des habillemens noirs que j'avois exprès pour me divertir des ſots, je commençai à chanter quelques paroles en Hebreux, & à affecter des poſtures à épouvanter le Diable s'il eût été preſent. Voïant que mon Amant ne s'émouvoit pas, je pourſuivis ma cérémonie, par des fumigations, & des libations; c'eſt pourquoi ayant mis du vin compoſé dans une taſſe, & en ayant verſé quelques goutes ſur la caſſette que j'avois poſée entre deux cierges de cire magique; d'abord mon cabinet parut plein de ſinges, & de ſerpens, qui firent pâlir nôtre amoureux. Je l'exhortai à ne ſe pas démentir; & que puiſqu'il avoit eû aſſez de courage pour voir le commencement de la cérémonie, il en devoit voir la fin, s'il ne vouloit ſe voir expoſé à la griffe du Diable; pour ce ſujet je lui dis d'avaler ce qui reſtoit dans la taſſe. Il le fit, & en même tems la caſſette s'étant ouverte, par un reſſort

reſſort caché & imperceptible, je lui montrai un énorme crapaud, qui penſa le faire mourir d'effroi. Cependant le vin compoſe qu'il avoit avalé, commençoit à lui troubler l'imagination. Dans ce moment me ſervant de ſa foibleſſe, je lui dis de demander au Diable ce qu'il ſouhaitoit. Il n'eut pas plûtôt parlé, d'une voix tremblante, que de la même caſſette il s'éleva un gros ſinge, qui après pluſieurs geſtes rendit les réponſes que j'avois dictées. Alors le vin ayant occupé la cervelle du pauvre amoureux, il tomba évanouï, plus de 6. heures. Je le fis tranſporter dans une chambre à côté, & je fus le revoir après qu'il fut revenu de ſon évanoüiſſement. J'avois pris les cent Louis d'or; je lui dis que j'avois empêché le Diable de l'étrangler, & que cependant je l'aſſurois qu'il viendroit à bout de ſes deſſeins, s'il portoit avec ſoi un morceau de racine que je lui donnai. Il ſortit de ma maiſon, fort ſatisfait, & moi fort chagrin d'avoir été obligé de joüer ce perſonnage. Il eſt vrai que toutes ces viſions n'étoient rien que de très-ſimple, & elles ſe formoient par le moyen du vent & de

certains reſſorts ; mais la conſéquence que je tirai de cette avanture, me parut dangereuſe ; c'eſt pourquoi je formai le deſſein de me retirer.

Mon unique but étoit de gagner la Hollande, où ſans aucune aprehenſion j'eſpérois de vivre en liberté, & d'y ſatisfaire en quelque maniére ma paſſion d'écrire. Et certes il étoit tems que je priſſe cette réſolution. Deux Marchands de Lion, qui m'avoient vû autrefois dans cette Ville, ſous l'habit d'un Eccleſiaſtique, me voyant dans Bourdeaux, marié, & vendeur de liqueurs, parlérent à tant de différentes perſonnes, de ma conduite, & de ce que j'avois été ſoupçonné touchant ce Bourgeois empoiſonné de mon tems, que je ne voyois plus arriver dans ma boutique, que des gens qui m'examinoient depuis les piés juſques à la tête.

Un homme de la premiére qualité de cette Ville, & dont la protection me faiſoit beaucoup d'honneur, & m'étoit d'un grand avantage, me fit dire de ne retarder pas plus longtems à ſortir de ce ſéjour, & de prendre de juſtes meſures pour n'être pas arrêté. Je ſuivis

vis ſon conſeil : & ſans prendre congé de perſonne que de mon ami que je preſſai vivement de s'attacher à ma deſtinée ; je ſortis de Bourdeaux, avec tout mon argent & mes papiers, & laiſſai Janine encore quelques jours pour vendre les effets que je n'aurois pû emporter ſans beaucoup d'embaras. Je lui donnai mon adreſſe à la Rochelle, où d'abord qu'elle fut arrivée, nous nous embarquâmes pour Nantes.

Dans cette Ville je trouvai bonne compagnie de gens de ma Religion ; j'y fus reçu avec beaucoup de civilité ; & quoiqu'en apparence je ne fuſſe qu'un Marchand de liqueurs, je recevois dans les Aſſemblées des Juifs qui ſont dans ce Païs-là, des honneurs qui ne ſont dus qu'aux plus grands Docteurs de la Loi : il n'eſt aucune ſorte de bons traitemens que ces Meſſieurs ne m'ayent fait éprouver, & j'ai mille ſujets de n'oublier jamais un Peuple qui m'a comblé de biens & d'honneurs.

Il ne m'arriva rien en cette Ville de conſidérable. Tout attentif à mon embarquement, j'évitai toutes les occaſions de paroître ; & certes c'étoit le bon parti, puiſque je ne me ſuis jamais

montré en aucun endroit, que ma vauvaiſe fortune n'y ſoit venuë pour m'y faire de la peine. Je ne dois pourtant pas ſortir de la France, ſans parler d'une avanture qui m'arriva quelques mois avant mon embarquement. J'entrai par curioſité dans une Egliſe, où le bruit d'un grand battement de mains me fit juger qu'on ſoûtenoit là-dedans quelques théſes de Philoſophie ou de Théologie. Je ne me trompai pas; tous les Corps ſéculiers & Réguliers aſſiſtoient à des théſes de Théologie qu'un jeune Moine ſoûtenoit à l'ouverture d'un Chapitre Provincial. Après que tout le monde eut argumenté, je demandai au ſoûtenant, ſi dans ces ſortes de diſputes il me ſeroit pas permis de propoſer quelque difficultés? Les François ſont civiles, & je fus reçeu de la meilleure grace du monde, & avec toute l'honnêteté poſſible. D'abord je previns la compagnie, en m'excuſant d'oſer paroître dans la même carriére, où tant de ſavans avoient paru avec éclat, & d'où ils étoient ſortis avec honneur. J'argumentai contre la propoſition qui admetoit l'éxiſtence d'un ſeul Dieu, & je pris ma théſe non pas contre l'éxiſten-

ce

ce d'un Dieu, mais contre l'idée qu'on ſe faiſoit du vrai Dieu, prétendant que la lumiére étoit la véritable Divinité qu'il falloit adorer. J'aportai dans les préliminaires de mon Argument, beaucoup d'endroits de l'Ecriture Sainte, des Péres de l'Egliſe & des Conciles, où Dieu eſt appellé la lumiére, le Soleil de Juſtice, le Dieu du Ciel. Je fis voir que ce Dieu du Ciel n'étoit que le Soleil, qui avoit été adoré par tous les peuples du monde, & qu'en cela ils n'avoient pas été idolatres, mais ſeulement en adorant des figures du Soleil. Après avoir ainſi expliqué ma propoſition, j'argumentai contre le jeune Moine, qui répondit aſſez bien, ſe défendant par l'Ecriture, qui dit que Dieu a créé le Soleil & la lumiére. Cette nouvelle propoſition ſoûtenuë par un nouveau venu & inconnu, fit beaucoup d'honneur au ſoûtenant & attira ſur moi la curioſité de toute la Ville. Je vis bientôt dans ma boutique, des gens de toutes les conditions: les Eccleſiaſtiques & les Moines furent les plus curieux d'aprofondir ma vie, mon état, ma Patrie, & mon deſſein; & comme j'étois aſſez reſervé ſur toutes ces choſes, on commença à s'informer du lieu d'où

je venois, par les gens de la maiſon chez qui je logeois. Les uns écrivoient à Bourdeaux, pour ſavoir ce que j'y avois fait : les autres alloient queſtionner tous les Marchands à qui je parlois : certains zélés pour l'état ou pour la Religion, prétendoient que je fuſſe un Eſpion, ou Juif, ou Mahometan, ſans comprendre qu'un homme peut tomber dans cet état malheureux, qui peut l'obliger à ſe cacher. Tous ces ſoupçons qu'on avoit contre moi, me firent prendre la réſolution de ſortir de Nantes, plûtôt que je n'aurois fait ; & ce fut une nuit fort claire, qu'ayant fait porter mon équipage dans un Vaiſſeau prêt à partir, je m'embarquai, & fis voile ſans dire adieu à Perſonne, & ſans laiſſer aucune dette, pour laquelle on pût encore me ſoupçonner. Douze jours après j'arrivai à Utrecht, avec cette ſecrette ſatisfaction d'être échapé de tous mes ennemis, & d'être arrivé en Païs de liberté, avec l'eſpérance de vivre à ma Fantaiſie, ſans crainte d'être inquiété ni ſur ma profeſſion, ni ſur ma Religion.

SUITE

SUITE DE L'INFORTUNÉ NAPOLITIN OU LES AVANTURES ET MEMOIRES DU SEIGNEUR ROZELLI.

ETant arrivé à Utrecht, je n'avois plus pour tout vaillant que cinquante piſtoles. C'eſt pourquoi il fut queſtion de ſonger aux moyens de me tirer d'affaire, dans un Païs où l'argent eſt aſſez commun, &

le Peuple d'assez bonne foi, & où par conséquent, je pouvois trouver assez d'occasions de faire valoir mes talens, avec succès. Je consultai donc ma chére Janine, sur le parti que nous avions à prendre : & après plusieurs délibérations, nous conclûmes que nous ne pouvions mieux faire, que de tenir Caffé. Il y avoit une difficulté ; il falloit obtenir pour cet effet la permission du Magistrat de la Ville, qui est assez jaloux des priviléges de ses Bourgeois, & qui par conséquent, n'accorde pas facilement aux Etrangers, des choses qui pourroient être préjudiciables aux habitans. Ainsi il fallut avoir recours à quelque Stratagéme, & donner en même tems (comme je le souhaitois) quelque essai de mon petit savoir faire. Voici de la maniére que je m'y pris.

Chacun sait que la Ville d'Utrecht est assez renommée par son Université, qui y attire quantité d'Etrangers, & sur tout d'Allemans; (Nation qui m'a toûjours volé.) Comme j'étois nouveau venu, & que j'avois l'air fort sérieux, tout le monde me prenoit pour quelque personne d'importance; & on

ne

ne parloit dans la Ville, que de mes maniéres engageantes, & de mon heureuſe phiſionomie, qui plaiſoit également à tous. J'étois ſouvent dans la compagnie des gens de lettres, & même des Magiſtrats, que je tachois toûjours d'engager dans des converſations, qui puſſent faire connoître le petit mérite que le Ciel m'avoit départi. Comme je m'apercevois de plus en plus, qu'ils goûtoient aſſez mes raiſonnemens, cela me confirma dans la penſée que j'avois de préſenter une Requête au Magiſtrat pour obtenir la permiſſion de vendre du Caffé. Je la fis en latin, dont voici, à peu près, la téneur en François.

PLACET.

MESSEIGNEURS,

„ AYant eu l'honneur il y a quelques jours d'arriver dans vôtre célébre Ville, je la trouvai ſi digne de mon attention, que malgré toutes les réſolutions que j'avois priſes de paſſer plus outre, je me vis obligé d'y arrêter mes pas, pour admirer,

„ mirer, & en même tems, pour aï-
„ der à cultiver ce jardin rempli des
„ ſciences les plus ſublimes. Mon parti
„ eſt donc pris, Meſſeigneurs, & ſi
„ vous voulez m'accorder de deux gra-
„ ces l'une, je n'aurai jamais d'autre
„ tombeau, que la fameuſe & char-
„ mante Ville d'Utrecht. Je ſuis,
„ Meſſeigneurs, un homme de la plus
„ haute extraction, après les Rois :
„ la Religion dans laquelle je ſuis né,
„ m'a rendu juſqu'à preſent malheu-
„ reux, à cauſe des opinions contrai-
„ res que j'en ai toûjours conçues, &
„ que je n'ai pû m'empêcher (vû les
„ lumieres que Dieu m'a données,) de
„ faire éclater dans les endroits même
„ où j'avois le plus à craindre : mais
„ me voila Dieu merci arrivé au port
„ de ſalut, & à l'abri de tous les im-
„ pitoyables perſécuteurs du véritable
„ Evangile de Jeſus-Chriſt : Ainſi,
„ Meſſieurs, comme je ſuis ſans me
„ flatter, bien verſé dans la Théolo-
„ gie, dont je vous donnerai de bon-
„ nes preuves, toutes les fois que j'en
„ ſerai requis; je prens la hardieſſe de
„ vous ſupplier de vouloir bien m'ac-
„ corder la grace que je vous deman-
de,

„ de, de pouvoir exercer ici, la charge de Profeſſeur en Théologie : & „ ſi par malheur on ne me trouvoit „ pas un aſſez digne ſujet pour remplir „ un Poſte ſi honorable, qu'il me ſoit „ au moins permis de vendre librement du Caffé ; je vous aſſure que „ je vous ſerai également obligé pour „ l'une ou l'autre de ces deux graces „ qu'il vous plaira de m'accorder; puis „ que je m'eſtimerai toûjours aſſez heureux, ſi je puis vivre dans vôtre illuſtre Ville, quand même il m'y „ faudroit pratiquer le métier le plus „ vil, pourveu ſeulement qu'il me „ donnat les occaſions de vous faire „ connoître avec combien de reſpect, & „ de ſoumiſſion je ſuis, &c.

Ayant dreſſé ce Placet, je le remis entre les mains d'un Sécretaire de l'Hôtel de Ville, avec qui j'avois fait connoiſſance : ce fut à dix heures du ſoir, après l'avoir régalé chez moi à ſouper. Il me promit une bonne iſſuë de tout ce que je deſirois : & le lendemain vers le midi je le vis entrer chez moi, avec un air fort triſte : & lui en ayant demandé la raiſon, il me dit qu'il étoit au deſeſpoir ;

de ce que les Meſſieurs ne m'avoient accordé que la permiſſion de vendre du Caffé, & que c'étoit bien faire tort au mérite, que de le traiter ainſi. Je fis auſſi ſemblant, de n'être pas trop content de ce procedé ; mais je ne laiſſai pas de lui dire, qu'il ne devoit pas prendre cela ſi fort à cœur, que je contois encore pour beaucoup, la faveur que le Conſeil venoit de me faire, & que j'en étois fort ſatisfait. Je lui fis un petit préſent, & le priai de continuer à me faire l'honneur, de me venir voir de tems en tems. Je ſavois bien par avance qu'on ne me donneroit pas une chaire de Profeſſeur ; & c'eſt auſſi ce que je ne cherchois pas, & que j'aurois été bien fâché d'obtenir ; car ce n'étoit pas là le moyen de faire fortune. Enfin quoiqu'il en ſoit, le tour que je donnai à ma Requête, fit réuſſir mon projet, qui étoit devendre du Caffé. D'abord que le Sécretaire m'eut quitté, je courus porter à Janine, la nouvelle que je venois de recevoir, laquelle la reçut avec une joye extrême : & il ne nous reſta plus, qu'à ſonger aux moyens d'exécuter nôtre deſſein ; ce qui

qui ne nous fut pas difficile, à cauſe de la connoiſſance que nous avions faite avec Monſieur C... homme de grand crédit, qui nous procura une maiſon très-propre pour un ſemblable négoce. La maiſon étant trouvée, je la meublai le mieux que je pûs, & en quatre jours jours j'ouvris boutique.

Je ne ſaurois vous exprimer le concours de gens que j'eus pendant quelque tems. La curioſité étoit ſi grande, tant parmi les gens de diſtinction, que parmi le Peuple, de voir un homme comme moi vendre du Caffé, que Janine, la Servante, & moi, n'avions pas ſeulement le tems de nous mettre à table pour y prendre nôtre réfection.

Un commencement ſi heureux, me fit concevoir de ſi hautes eſpérances, que je ne doutai plus de faire ma fortune dans ce nouveau Païs. Et pour y mieux réuſſir, je mis tout en uſage, pour conſerver & augmenter mon crédit; ce qui ne me fut pas difficile, d'abord que je pus entrer en converſation avec des gens de lettres. C'eſt dans ces ſortes de compagnies (dont ma boutique étoit toûjours remplie)

ment que je lachois la lumiere, je faiſois paroître cent monſtres différens, dans une chambre. J'avois dans une des poches de mes culottes, un Cilindre, que j'avois apris à faire, d'un certain Charlatan à Veniſe; ce Cilindre eſt une eſpéce de colonne de cuivre bruni, de la hauteur environ d'un demi pied, lequel on place ſur du papier griffonné d'une maniéré Algebrique; & par là on fait paroître dans cette colonne toutes les figures que l'on veut. Dans l'autre poche de mes culottes, j'avois une verge Magique, & une boëte remplie d'une quantité de parfums que j'avois aportés d'Italie. Dans cet équipage j'arrivai chez la Ducheſſe, qui étoit impatiente de me voir, & qui me reçût avec des marques d'eſtime. Je lui fis mon compliment en Italien, ſachant bien qu'elle entendoit parfaitement cette langue. Enſuite elle me pria d'entrer dans ſon cabinet, où après nous être aſſis, elle commença à me faire des queſtions ſur la Religion; ſurquoi je lui donnai une entiére ſatisfaction, & elle parut fort contente de moi. En après elle me demanda, quel étoit mon ſentiment touchant les eſ-

eſprits ? Je lui fis là-deſſus à peu-près les mêmes réponſes que j'avois faites autrefois à la Reine Chriſtine, ſur le même ſujet : mais pour vous faire voir, Madame, lui dis-je, les artifices dont les Prêtres Catholiques ſe ſervent, pour faire peur au petit peuple, regardez à l'entour de vous : dans le même tems je tirai ma Lanterne Magique, & en ayant au plus vîte allumé la bougie, on vit dans un inſtant toute la chambre remplie de Monſtres : ce qui épouvanta beaucoup la Ducheſſe ; & elle fut prête à s'enfuir de cet endroit. Je l'aſſurai qu'elle ne devoit rien craindre, parce que ce qu'elle voyoit, ne ſe faiſoit que par artifice ; & dans ce moment, lui ayant ouvert la lanterne, je lui en fis voir tous les reſſorts : ce qui la raſſura ; & elle me pria de faire joüer encore une fois la dite machine. Ce n'eſt pas tout, Madame, lui dis-je alors, il faut que vous voyez encore quelque choſe de plus digne de vôtre admiration. Aſſeyez-vous ſeulement, & faites attention à ce que je m'en vais vous montrer. Je tirai donc hors de ma poche, la petite caſſette ; & l'ayant ouverte, je pris en prémier lieu

la

la bouteille fumante, qui étant ouverte, cauſa tant d'étonnement à la Ducheſſe, qu'elle me pria de la refermer au plus vîte ; car comme le cabinet étoit petit, il fut dans un moment ſi rempli de cette épaiſſe fumée, qu'on ne pouvoit preſque plus voir la lumiére. Hé ! quel étrange homme êtes vous ? s'écria la Princeſſe ; ouvrez vîtement la fenêtre, car vôtre *Etna* me ſuffoque. Ce que je fis : & la fumée ſe diſſipa incontinent. Je voulus prendre les ſept bouteilles Magiques pour les lui faire voir auſſi ; mais la Princeſſe me prevint, en me diſant, qu'abſolûment, elle ne vouloit plus s'expoſer à de ſemblables choſes ; que je n'avois qu'à refermer ma boutique, & qu'elle s'entretiendroit encore une demi-heure avec moi ſur d'autres ſujets. Je lui obeïs, à condition qu'elle me permettroit de lui faire voir une merveille, dont je l'aſſurai qu'elle ſeroit très-contente. Elle y conſentit ; ce fut mon Cilindre que je lui fis voir. Et quoiqu'elle parût aſſez ſurpriſe de telles métamorphoſes, elle le fut encore plus, quand en dernier lieu, je lui fis paroître ſon portrait, qui lui reſſembloit par-

parfaitement. Jugez ſi elle en fut bien ſurpriſe ? C'eſt là où ſe borna toute la curioſité. Et m'ayant fait connoître qu'elle ſeroit bien-aiſe que je lui donnaſſe l'explication de cet artifice ; je lui dis que non ſeulement je le ferois avec plaiſir, mais que même je lui ferois préſent d'une ſemblable machine, ſi elle le ſouhaitoit. Elle l'accepta avec beaucoup de joye : & après quelques autres diſcours, elle me fit préſent de cinquante piſtoles, & me fit reconduire chez moi, très-ſatisfait, par le même Ecuyer qui m'avoit amené. Je fis d'abord part à Janine, de tout ce qui s'étoit paſſé chez la Princeſſe, & des cinquante piſtoles qu'elle m'avoit données. Tout cela me donna ſi bon courage dans mon négoce, & augmenta tellement les belles eſpérances que j'avois conçües ; que je ne balançai plus à croire, que ma fortune étoit déja faite dans la Ville d'Utrecht. En effet mes jours couloient ſi agréablement, que ſans les troubles qu'une aveugle paſſion me cauſa, jamais mortel n'eut été plus heureux que moi. Mais comme le Deſtin m'a toûjours fait eſſuyer cent chagrins pour un ſeul plaiſir,

ſir qu'il m'a laiſſé goûter, voici ce qui m'arriva.

Il y avoit une jeune Laitiere, qui venoit tous les jours m'aporter du lait, pour le ſervice de ma boutique, que je trouvai ſi belle, & ſi charmante, que malgré tous les efforts que je fis, je ne pûs m'empêcher de m'abandonner à ma deſtinée. Jamais je ne vis rien de ſi parfait : je la conſidérois tous les jours avec beaucoup d'attention : & tant plus je l'éxaminois, tant plus belle elle me paroiſſoit, & mon ardeur pour elle s'augmentoit toûjours. Eſt-il poſſible diſois-je, que la Nature ait produit un ſi beau chef d'œuvre, pour le laiſſer ramper ſous le faix de la condition la plus abjecte ? Ah ! Nature inhumaine, m'écriois-je ! peut-on voir ſans frémir d'horreur, un ouvrage ſi accompli, que tu as fait de tes propres mains, le peut-on, dis-je, voir ſervir aux Animaux les plus Brutes de la terre, & être obligé, d'aller chercher de porte en porte à gagner ſa vie ? Qu'il me ſoit donc permis, ô Nature ! de te reprocher un traitement ſi cruel. Mais, inſenſé que je ſuis, m'en dois je prendre à la Nature, ne dois-

CAFFE
ITALIEN

dois-je pas bien plûtôt la remercier d'avoir mis au monde une Créature ſi achevée. C'eſt donc du Deſtin que je dois me plaindre. Mais helas ! c'eſt à ce même Deſtin que je ſuis redevable d'un bien ſi précieux. Comme je faiſois ces belles réfléxions, j'entendis la voix de cette aimable fille qui crioit comme de coûtume voulez-vous du lait ? je deſcendis d'abord, réſolu de la ſuivre, pour ſavoir où elle demeuroit. Pour cet effet, je ſortis pendant que la ſervante prennoit du lait ; & m'étant un peu éloigné de la maiſon, j'attendis qu'elle ſortît de chez moi, pour l'obſerver juſqu'à ſon logis. Après avoir fait cent tours dans la Ville, elle en ſortit par la Porte d'Amſterdam, & entra dans une petite maiſon, à une portée de Mouſquet de ladite Porte. Je ne doutai point que ce ne fût là le lieu de ſa demeure ; mais pour m'en éclaircir mieux, je paſſai devant la maiſon, & je vis que je ne m'étois point trompé. Cette intrigue commença dans la belle ſaiſon du mois de Juin. Et comme c'eſt la maniére à Utrecht, que quantité de perſonnes vont dans ce tems-là, manger

du lait & de la crême, ce fut une belle occaſion pour moi, pour avoir entrée chez elle, & pour étudier mieux les meſures que je pouvois prendre pour contenter ma paſſion (qui à la verité commençoit à être un peu hors de Saiſon.) Ce fut un Dimanche après-midi, que j'allai pour la premiére fois, chez elle. Tout ſembloit déja contribuer à mon bonheur: car étant entré, je la trouvai ſeule, ſa mére étoit allée à l'Egliſe. Cette charmante fille étoit dans un habillement le plus propre du monde, avec de petits aſſortimens ſi gentils, que ſa beauté en paroiſſoit cent fois plus éclatante. Jugez quelle fut ma joye, de l'avoir trouvée toute ſeule? & quel fut mon chagrin de ne pouvoir m'entretenir un moment avec elle? car n'entendant pas la Langue, j'eus toutes les peines du monde, à lui faire comprendre que je voulois avoir une demi-pinte de crême; & mon langage la fit rire plus de vint fois, avec tant de modeſtie pourtant, qu'elle m'enchantoit. Il y avoit bien deux heures que je contemplois cette aimable perſonne, lorſque ſa mére arriva, qui lui dit en Hol-

Hollandois, Chriſtine allez à l'Egliſe. A ce nom de Chriſtine, je demeurai ſi interdit, que je ne ſavois plus où j'étois! car je tournai d'abord toutes mes penſées du côté de cette Chriſtine, qui m'avoit fait paſſer tant de ſi mauvais jours. Cependant j'étois trop épris de cette adorable perſonne, pour m'arrêter long-tems à de ſemblables réflexions. Comme il ſe faiſoit tard, je ſongeai à m'en retourner chez moi: & ayant fait ſigne à la mére, je lui demandai, du mieux que je pûs, ce qu'il lui falloit? elle me demanda ſix ſous; mais je la païai plus largement que cela, car je lui mis un Ducaton dans la main; & la lui ayant ſerrée, je lui fis connoître par ſignes, que je lui donnois le tout. Dans ce moment je remarquai de la joye & de la confuſion, & dans la mére & dans la fille. Cependant elles gardérent mon argent, & je m'en retournai tout rêveur, au logis, où étant arrivé, Janine me demanda où j'avois été toute l'après dînée? & cela d'une maniére comme ſi elle eut remarqué quelque trouble en moi. Je lui dis que j'avois été entendre un célébre Prédicateur; & qu'en-

qu'enſuite j'avois fait un tour de promenade avec lui, hors de la Ville : & feignant d'être fort fatigué, je dis que je voulois m'aller coucher. Je paſſai toute la nuit à rêver à des moyens de me rendre plus familier avec ma jeune Laitiere : mais je ne pus m'en imaginer aucuns, qui ne me paruſſent impraticables ; veu que je n'entendois pas ſa Langue, & qu'elle n'en ſavoit pas d'autre que la Hollandoiſe. Ma paſſion étoit pourtant trop véhémente, pour en demeurer là. Ainſi ma peine étant extrême, il me fallut avoir recours à des moyens extraordinaires. C'eſt pourquoi je me mis en tête de lui faire aprendre le François. Je réuſſis parfaitement bien dans cette entrepriſe, par le moyen d'un pauvre Maître de Langue que je connoiſſois. Je le fus trouver dès le lendemain ; & m'étant enfermé avec lui dans ſa chambre, je l'engageai par Serment, à ne découvrir à perſonne, le ſecret que je voulois lui confier : après quoi, je lui parlai de la ſorte. Il y a dix piſtoles pour vous, mon cher, ſi vous pouvez perſuader la perſonne que je vous marquerai, d'aprendre la Langue Françoiſe,

çoiſe, en telle ſorte qu'elle la puiſſe entendre, & s'y exprimer. Je n'eus pas de peine à engager ce bon homme, dans mes interêts : dès qu'il entendit parler de dix piſtoles, il fut tout prêt. Je lui fis donc connoître la perſonne, & lui montrai de loin la maiſon ; enſuite dequoi il m'aſſura qu'il viendroit à bout de ce que je ſouhaitois, & me dit que je pouvois le revenir voir le lendemain, qu'alors il me pourroit donner quelque réponſe plus poſitive, parce qu'il étoit fort connu dans cette maiſon, & que la mére avoit beaucoup de confiance en lui ; & qu'ainſi je n'avois que faire de me mettre en peine.

Je m'en retournai chez moi, tout content, & plein des plus belles eſpérances, attendant avec grande impatience, l'heure qu'il m'avoit donnée pour le lendemain. Il faut que j'avertiſſe ici mon Lecteur, que d'abord que j'eus ſentis quelque inclination pour cette aimable fille, & que j'eus conçu le deſſein d'en faire ma Maîtreſſe, je tâchai tôûjours de me dérober à ſa vuë, & me contentai du plaiſir de la voir au travers des vitres : car comme j'avois

pris la réſolution de la voir chez elle, je ne voulois pas qu'elle me connût. Ainſi la précaution que je prennois de me cacher étoit très-néceſſaire.

Je ne manquai pas le lendemain de me trouver chez le Maître de langues, à l'heure aſſignée. Je montai à ſa chambre tout en tremblant, à cauſe que j'aprehendois qu'il n'eût pas réüſſi dans ce que je déſirois : mais pour mon malheur, il n'y avoit que trop bien réuſſi ; car cet homme ayant dès mes prémieres paroles, compris ma paſſion, avoit ſi bien fait auprès de la mére de cette fille, que non ſeulement elle avoit conſenti qu'elle aprît le François, mais même elle m'avoit donné la permiſſion de voir ſa fille, toutes les fois que je le ſouhaiterois. Il avoit pris cette bonne femme, par ſon foible, & par l'endroit le plus capable de la faire donner dans le paneau, à ſçavoir par l'eſpérance des grands avantages quelle en pourroit tirer. C'étoit une pauvre veuve qui ne vivoit avec ſa fille, que de ce que trois ou quatre vaches pouvoient raporter. Elle avoit été fort bien dans ſes affaires, du vivant de ſon mari ; ſi bien que le ſouvenir

venir du bon tems paſſé, lui fit prendre goût à celui qu'elle pouvoit encore avoir à l'avenir, & l'obligea d'autant plus facilement à accepter le parti qu'on lui propoſoit. Voici de la maniére que mon bon petit Maître de Langues s'y prit, pour l'y engager.

Ce n'eſt pas, ma chére Jacomine (c'eſt ainſi que la mére s'appelloit) l'envie de boire du lait, qui m'améne aujourd'hui chez vous : non, lui dit-il, c'eſt toute autre choſe ; je viens pour vous faire part d'un bonheur qui vous attend, vous & vôtre fille ; & pouveu que vous faſſiez attention à mes paroles, & que vous mettiez tous ſcrupules à part, j'oſe vous promettre que vôtre fortune eſt faite. Vous ſavez, ma chére, ajoûta-t-il, que j'ai toûjours été de vos amis, & que j'ai toûjours pris plaiſir à vous rendre ſervice : comme je crois que vous étes bien perſuadée de cette verité, je vous prie de vouloir écouter ce que j'ai à vous aprendre. Il y a ici un honnête Etranger, aſſez avancé en âge, & d'une probité ſans égale ; vous l'avez déja vû chez vous, il eſt fort riche, & éperdûment amoureux de vôtre fille :

il n'y a rien qu'il n'entreprenne pour s'en faire aimer reciproquement. Au reſte, il n'a que des ſentimens honnêtes, car il ne prétend l'avoir que pour en faire un jour ſa femme; mais comme ſes affaires ne lui permettent pas de faire éclater la choſe, que dans un certain tems, il voudroit en attendant avoir la permiſſion devoir vôtre fille, pour pouvoir l'entretenir de la violente paſſion qu'il a pour elle. Pour cette raiſon, il m'a choiſi pour ſon confident, & m'a prié de vous faire agréer qu'elle aprît de moi, la Langue Françoiſe; & de plus, il m'a chargé de vous dire que ſa bourſe vous eſt ouverte, & que de vous depend tout ſon bonheur. Voilà tout ce que j'avois à vous dire: c'eſt à vous à me faire connoître quels ſont vos ſentimens là-deſſus. Mes ſentimens ſont en cela aſſez conformes aux vôtres, dit la bonne femme, pourveu ſeulement que vos paroles ſoient acompagnées de ſincérité; car ſi je ne me trompe, l'homme de qui vous me parlez, eſt le même qui nous donna Dimanche dernier, un Ducaton pour une chopine de lait. Je le crois auſſi dit la fille, car pendant tout le tems

qu'il

qu'il fut ici, il ne détourna jamais ſa veüe de deſſus moi, & je connus bien à ſes regards, qu'il venoit pour autre choſe que pour de la crême. Il me paroît, ajoûta la mére, un fort honnête homme; & pourvû qu'il en agiſſe de bonne foi, comme vous me le faites eſpérer, & qu'il agrée à ma fille, je remettrai le tout à la Providence de Dieu, & à la diſpoſition de ſa Sainte volonté, me repoſant entiérement ſur vous. Comme j'ai remarqué que la fille n'a témoigné aucune répugnance, me dit alors le Maître de Langues, je ſuis convenu d'un rendez-vous pour demain, pour pouvoir régler toutes choſes à la ſatisfaction des deux partis.

J'écoutois avec attention tout ce que cet homme me diſoit: & quoique j'euſſe beaucoup de joye de ce que ni la mére ni la fille n'avoient pas rejetté mes propoſitions; j'étois pourtant bien fâché d'un autre côté, que ce Maître de Langues ſe fût ingeré d'avancer des choſes dont je ne lui avois donné aucune commiſſion. Comme il s'aperçeut de mon mécontentement, il me dit d'un ton fort ſérieux, je vois

bien, Monſieur, que je ſerai très-mal récompenſé des bons offices que j'ai voulu vous rendre en qualité de confident de la paſſion qui vous inquiete, quoique tout autre que moi, n'eût jamais pû autant avancer les choſes comme j'ai fait, dans une premiére entrevuë, ce que je n'ai pû faire qu'à cauſe de la grande habitude que j'avois dans cette maiſon, & de la confiance qu'on y a en moi ; je vois bien, dit-il, que j'en ſerai fort mal recompenſé : mais cela me ſervira de leçon, pour ne me mêler plus à l'avenir, des affaires de gens que je ne connois point. Il en eût dit davantage, ſi je ne l'euſſe interrompu, en le priant de modérer ſon emportement, ſur une choſe qui n'en valoit pas la peine : je lui dis que j'étois honnête homme, & que bien loin de déſaprouver ce qu'il venoit de faire pour moi, je lui en aurois d'éternelles obligations, pourveu qu'il voulût bien parachever un ouvrage qu'il avoit ſi bien commencé. Je vis bien que j'avois à faire à un drôle qui n'entendoit pas raillerie, & que je ne pouvois plus éviter l'engagement où je m'étois mis, d'autant plus qu'il n'étoit

plus

plus en mon pouvoir de me défaire de ma violente paſſion, ſans mourir. Je commençai donc par lui donner les dix piſtoles que je lui avois promiſes; & je le priai inſtamment de me ſervir avec fidelité dans cette affaire, & d'être diſcret: je l'aſſurai auſſi que les peines qu'il prendroit pour moi ſeroient bien récompenſées; & il me proteſta de ſa part, avec les Sermens les plus forts, que je pouvois compter ſur lui comme ſur moi-même. Dès que je me vis bien rétabli dans l'eſprit de mon Maître de Langues, voyant que l'heure du rendez-vous approchoit, je le priai de trouver bon que nous nous miſſions en chemin pour y aller, afin de paroître gens de parole. Nous arrivâmes chez ma laitiere, à trois heures préciſes. En entrant dans la chambre, je pris ſa belle main & la baiſai; & ne pouvant m'expliquer avec elle, je fis parler mes yeux pour lui faire connoître la joye que j'avois de la voir. Cette charmante perſonne, toute honteuſe qu'elle étoit, ne laiſſa pas de me faire comprendre qu'elle eſtimoit beaucoup le bonheur dont on l'avoit flattée. Je fis le même compli-

ment à la mére, qu'à la fille: Enſuite nous nous aſſîmes, & commençâmes à entrer en matiére. La concluſion fut que la fille commenceroit à aprendre le François, & qu'elle me verroit avec plaiſir, pourveu que je lui engageaſſe ma foi, & que je lui promiſſe devant Dieu, de l'épouſer d'abord que mes affaires le permettroient, & que le Maître de Langues ſeroit témoin de ce mariage: que de plus, lorſque je ſerois marié avec elle, ſi je voulois la mener dans mon païs, j'y menerois auſſi ſa mére. Je connus bien par ces paroles, qu'elles avoient conclu pendant la nuit tout ce qu'elles venoient de dire; & que ce que le Maître de Langues leur avoit dit le jour précédent, n'avoit fait que trop d'impreſſion ſur leur eſprit. J'étois trop ébloüi & trop charmé de cette aimable perſonne, pour balancer un ſeul moment ſur les propoſitions qu'on me faiſoit; tellement que ſans héſiter le moins du monde, je donnai la main à la mére & à la fille, & leur promis tout ce qu'elles ſouhaiterent de moi. Je fis enſuite entendre à la fille, que je ne ſouffrirois plus qu'elle portât du lait,

&

& que pour mieux cacher nôtre intrigue, il falloit qu'elle prît une ſervante, & qu'elle fît accroire qu'il lui étoit venu quelque mal aux épaules ; je lui fis dire auſſi qu'elle pouvoit porter les mêmes habits qu'auparavant, & qu'il ſuffiſoit qu'elle fût propre en linge dont j'aurois ſoin de la fournir. Nous convinmes auſſi que toutes les fois que je voudrois l'aller voir, je l'en ferois avertir par mon Entremetteur, afin qu'elle prît ſes précautions, & qu'elle envoyat la Servante dehors pendant ce tems-là. Après avoir pris toutes ces meſures, je tirai dix ducats de ma poche, & je les donnai à la mére, à qui je fis dire en même tems, par mon interpréte, que je ſouhaitois qu'elles employaſſent cet argent, à ſe bien nourrir; puis en m'adreſſant à la mére, je lui recommandai ma chére petite femme, que je tenois par la main, & je la lui baiſſai bien mille fois avant que de la quitter. Je me mis enſuite en chemin, pour m'en retourner chez moi. Je remerciai pluſieurs fois le Maître de Langues, de ſa bonne négociation, & je le priai de ne pas manquer le lendemain, à aller donner leçon

à ſa belle Ecoliere, & d'employer tout ſon Art, pour la mettre bientôt en état d'entendre le François, quand même il devroit paſſer des journées entiéres chez elle, l'aſſurant que ſon tems ſeroit bien payé. Je le quittai en entrant dans la Ville, & regagnai mon logis, tout rempli de joye, où je trouvai ma boutique toute pleine de beau monde.

Mon principal ſoin fut de tenir l'affaire ſi ſecrete, que Janine n'en pût rien ſavoir; c'eſt pourquoi j'allois toûjours mon train avec elle, & je la traitois avec la derniére douceur. Mon négoce floriſſoit tous les jours de plus en plus, & il ſe paſſoit fort peu de jours, que je ne gagnaſſe pour le moins quinze ducats; ce qui me mettoit en état de faire le généreux avec ma belle Laitiere, que je ne manquois pas d'aller voir trois ou quatre fois la ſemaine. Nous fûmes bientôt dans une parfaite intelligence; ſi bien qu'après lui avoir réïteré de bouche, toutes les aſſurances que je lui avois fait donner par le Maître de Langues, elle s'abandonna entiérement à moi. Il me ſeroit du tout impoſſible (cher Lecteur) de te pou-

pouvoir dignement repréſenter, tous les charmes que je trouvai dans cet aimable objet! Jamais mortel ne vit rien de ſi accompli! Je trouvois mon bonheur ſi grand, qu'il me faiſoit facilement oublier tous les plaiſirs que j'avois goûtés autrefois, & ils ne me paroiſſoient rien, en comparaiſon de ceux que je goûtois alors avec ma chére Laitiére; & s'il m'étoit permis de décrire ici tous ſes attraits, je ſuis très-perſuadé, que tous ceux qui liront ces mémoires me porteroient envie. Cependant en dépit de tous les envieux j'ai joüi paiſiblement de cette charmante perſonne quatorze mois durant; & bien loin que cela ralentît mon amour, ma paſſion augmentoit tellement tous les jours, que j'en négligeois mes affaires: ce qui fit naître quelques ſoupçons dans l'eſprit de Janine, & lui donna envie de m'épier, & de me ſuivre la premiére fois que je ſortirois. Il ne lui fallut pas attendre long-tems pour ſatisfaire ſa curioſité, car dès le lendemain du jour qu'elle eut conçeu ce deſſein ſi fatal à mon repos, je m'en allai voir ma Chriſtine, où l'on ne manqua pas de me ſuivre, ſelon

qu'on ſe l'étoit propoſé : & quoique ma jalouſe eût aſſez d'égard pour moi, pour ne pas entrer où j'étois, elle prit pourtant la précaution d'attendre ma ſortie. Pendant que j'étois avec ce que j'aimois le plus, le Maître de Langues entra pour donner leçon ; il me tira à quartier, & me dit qu'il avoit vû Janine ſe promener à quarante pas de là, & qu'ainſi il étoit tems de prendre des meſures pour lui cacher l'intrigue. A ce mot de Janine tous mes ſens ſe troublerent ſi fort, que ma nouvelle femme s'en apercevant, me demanda d'ou procédoit un ſi prompt changement ? Je lui dis que la choſe n'étoit pas digne de ſa curioſité ; que mon altération venoit ſeulement de ce que le Maître de Langues venoit de m'aprendre une nouvelle un peu fâcheuſe, ſavoir qu'un homme qui me devoit beaucoup d'argent, avoit diſparu. Cependant il fallut ſonger aux moyens de ſortir de cette maiſon, où j'étois retenu par de mortelles inquiétudes, & obſervé par les yeux de Janine, qui étoit alors la perſonne que j'avois le plus à craindre : c'eſt pourquoi je menai le Maitre de Langues, dans

dans un coin de la chambre, pour le conſulter ſur la maniére dont je m'y devois prendre pour ôter à Janine, tous les fâcheux ſoupçons qu'elle pouvoit avoir conceus. Le réſultat de nôtre petite conférence fut que nous ſortirions enſemble ; & que ſi Janine étoit encore au guet, je ferois l'étonné de la trouver dans cet endroit, & que nous lui dirions que la maiſon dont elle m'avoit vû ſortir, étoit une promenade que je faiſois fort ſouvent, pour y joüir du plaiſir de la converſation d'un ſavant qui avoit coutume de s'y rendre, & avec qui je prennois tant de plaiſir à m'entretenir, que les heures ne me duroient que des momens dans ſa compagnie ; & que j'étois dans le dernier chagrin, de ne l'y avoir pas trouvé ce jour là, d'autant plus que j'ignorois le lieu de ſa demeure ; & qu'ainſi je ne pouvois pas m'éclaircir des raiſons qui l'avoient pû empêcher d'y venir. Le projet étant ainſi fait, je pris congé de ma chére Laitiere, & ſortis du logis en compagnie de ſon Maître. D'abord je jettai mes regards du côté de la Ville, & j'aperceus Janine, qui d'abord qu'elle m'eut vû

ſortir, fit volte face, s'en retournant à grands pas vers la Ville, & droit au logis. Cela me fit beaucoup de plaiſir, parce que cela me donnoit plus de tems pour ſonger à ce que j'avois à lui dire, & pour me raſſurer contre toute ſurpriſe. Ce n'étoit pas que j'aprehendaſſe rien du côté de Janine, mais ce qui me cauſoit le plus d'allarmes, c'eſt que je craignois que ma belle Laitiére, à qui j'avois fait promeſſe de mariage, ne vint à découvrir que j'étois Bourgeois d'Utrecht, & que j'avois un autre perſonne avec moi, qui paſſoit dans le monde pour ma femme. Cette affaire étoit d'une très-dangereuſe conſéquence pour moi, ſi on l'eût découverte : c'eſt par cette raiſon que j'étois obligé de prendre toutes les précautions imaginables, pour cacher cette intrigue à Janine, qui n'auroit pas manqué de la publier ſi elle l'eût ſûe.

En me ſéparant du Maître de Langues, je l'aſſurai que j'irois le lendemain chez lui, pour l'inſtruire de la maniére dont je me ſerois tiré d'affaires chez moi. Quand je fus arrivé au logis, je trouvai Janine qui faiſoit du Cho-

Chocolat, pour quelques Meſſieurs : je m'aprochai d'elle, & lui dis en ſouriant, n'eſt-ce pas vous, ma chére que j'ai veu hors la porte d'Amſterdam il y a environ une heure ? au moins ſi ce n'eſt pas vous, il faut qu'il y ait une perſonne dans cette Ville, qui vous reſſemble bien. C'eſt moi-même, me répondit-elle, d'un ton fort ſerieux, qui ai voulu voir de mes yeux, où vous allez tous les jours, & ſavoir la raiſon pourquoi vous négligez ainſi vôtre boutique : je ſouhaite que mes ſoupçons ſoient mal-fondés, ajoûta-t-elle en ſoupirant ; mais hélas ! que je crains, pour mon malheur & pour le vôtre, qu'ils ne le ſoient que trop bien. Avez-vous perdu l'eſprit, lui dis-je en l'interrompant, pour me parler de la ſorte ? Eſt-ce tout de bon que vous me tenez de pareils diſcours, ou ſi c'eſt ſeulement pour vous divertir ? ſi c'eſt ſérieuſement que vous parlez, je trouverai beaucoup de plaiſir à mortifier vôtre curioſité, & à punir vos injuſtes ſoupçons, en vous menant dans l'endroit où vous m'avez vû pour vous y faire connoître les raiſons qui m'engagent a y aller. Je lui débitai enſuite tout

tout ce que j'avois projetté avec le Maître de Langues ; & comme, elle me parut ajouter foi à tout ce que je lui contois, je la mis ſur des affaires Domeſtiques : & après avoir ſoupé tranquillement avec elle, je me mis au lit, où je paſſai la nuit d'une maniére fort inquiéte ; car m'y étant endormi, mon repos fut troublé par des rêves les plus affreux. Il me ſembloit entre autres choſes, que ma belle Laitiére ayant découvert qui j'étois, me faiſoit de cruels reproches, & que toute en pleurs, pâle & tremblante, elle s'abandonnoit au deſeſpoir, & venoit fondre ſur moi le poignard à la main pour me percer de mille coups. Mon ame fut ſi troublée par ce funeſte rêve, que tout endormi que j'étois, je fis un grand cri, & dis tout haut, ah ! ma chére Chriſtine que faites vous ? je m'éveillai dans le même inſtant, fort effraye ; & quoique je viſſe bien d'abord que ce n'étoit qu'un ſonge, je ne laiſſai pas de paſſer la nuit dans une horrible agitation, dans l'aprehenſion où j'étois, que cela ne me préſageât quelque fâcheuſe avanture. La nuit étant paſſée, comme mon eſprit avoit été extraordinai-

nairement fatigué par toutes ces illuſions, je me rendormis à la pointe du jour, & je ne me réveillai qu'à dix heures. M'étant levé & habillé, je deſcendis dans la Boutique ; & ayant demandé après Janine, on me dit qu'elle étoit allée au marché. Je le crus d'autant plus facilement que c'en étoit le jour ; mais on ne me diſoit pas qu'elle étoit ſortie dès les ſept heures du matin. Elle revint au logis, vers les onze heures, & me montra toutes ſes emplettes, me reprochant ma pareſſe, de ne m'être pas levé de meilleure heure, pour aller au marché avec elle. Enfin l'heure du repas étant venuë, je me mis à table, & dînai de très-bon apétit : & comme il me ſembloit que Janine étoit entiérement revenuë de ſes ſoupçons, l'impatience de revoir ma chére Laitiére me prit ; c'eſt pourquoi je ſortis auſſi-tôt que j'eus pris ma réfection, & m'en allai prendre en paſſant le Maître de Langues, uſant de la précaution, de me retourner de tems en tems, pour voir ſi l'on ne m'obſervoit pas. Etant arrivé chez lui, je frapai, & l'attendis à la Porte de

la

la Ville; & quand il m'eut joint, nous prîmes un autre route que celle que nous avions coutume de ſuivre. Mais il étoit déja trop tard pour prendre des précautions; le coup étoit porté. Enfin nous arrivâmes à cette maiſon, autrefois le lieu de mes plus doux plaiſirs.

Y étant entré, & n'y ayant trouvé que la mére de mon aimable Maîtreſſe, je lui demandai avec précipitation, où étoit ma chére Chriſtine? Elle eſt au lit malade, me répondit-elle. A peine eut elle achevé de prononcer ces mots, que ſe laiſſant aller ſur un Siége, elle verſa un torrent de larmes, en faiſant des plaintes les plus touchantes du monde. Je me doutai bien à ce ſpectable, que Janine avoit joüé ſon jeu, & qu'elle avoit été ce jour là plus loin qu'au marché. J'en fus bientôt pleinement convaincu; car la fille entendant les pleurs, & les plaintes de ſa mére, & ne ſachant pas que je fuſſe là, ſortit du lit, envelopée dans une robe de chambre, que je lui avois fait faire, & accourut. Dès qu'elle m'eut aperçeu, elle jetta un grand cri, & tomba évanoüie entre les bras de ſa mére. Son

beau

beau viſage qui auparavant eut effacé les lis & les roſes, fut couvert en un inſtant d'une pâleur affreuſe, & tout ſon corps ne fut qu'une glace, ne donnant pas le moindre ſigne de vie. La mére toute effrayée, jettoit des cris épouventables, & vouloit ſortir du logis, pour aller chercher du ſecours dans les maiſons voiſines; mais nous la retinmes, le Maître de langues & moi: & ayant pris ma chére mourante ſur nos bras, nous la portâmes ſur ſon lit: puis je priai le Maître de Langues de tâcher de conſoler la Mére, & tirai une petite phiole de ma poche, que je portois toûjours ſur moi, & verſai quelques goutes de la liqueur qu'elle renfermoit dans un peu de vin blanc, & ayant ouvert avec beaucoup de peine la bouche de ma deſolée Laitiére, je les fis diſtiler adroitement dans ſa gorge. A peine les eut elle avalées, qu'elle commença à revenir à elle. Je lui frotai auſſi les temples, & les narines avec de l'eau de la Reine d'Hongrie; & quand je vis qu'elle commençoit à ouvrir les yeux, je me dérobai à ſa vuë, depeur de lui cauſer une nouvelle rechute. Je laiſſai le Maître

de

de Langues auprès de la mére, & me retirai dans une autre petite chambre à côté, où je me jettai ſur un Siége, dans un état auſſi déplorable que celui où ſe trouvoit ma chére Maîtreſſe. Il n'y avoit pas longtems que j'y étois, lorſque le Maître de Langues vint me dire que la jeune Laitiére étoit entiérement revenuë de ſa pâmoiſon, & qu'elle demandoit à me parler. Je m'y en allai tout tremblant, comme ſi j'euſſe deu comparoitre devant le juge le plus redoutable; & m'étant jetté à genoux devant ſon lit, me voici proſterné à vos pieds, lui dis-je, mon adorable Chriſtine, aprenez-moi, je vous prie, le ſujet de vos allarmes; & ſi je ſuis aſſez malheureux pour vous les avoir cauſées, je ſaurai m'en punir d'une maniére qui vous perſuadera entierement, que ma volonté n'y a eu aucune part. Je veux bien croire, me dit-elle, d'une voix languiſſante, que l'aveugle paſſion que vous aviez pour moi, ne vous a pas permis de conſidérer le déplorable état où vous m'alliez plonger; mais encore, pourſuivit elle, étoit-ce, je vous prie, à une pauvre Laitiére, qu'il falloit s'adreſſer pour con-

contenter vos folles ardeurs ? étoit-ce l'innocence même qu'il falloit trahir, & me rendre l'oprobre de toute la terre ? que deviendrai-je infortunée que je ſuis ! & ne pouvant être vôtre femme, que deviendra le fruit de vos criminelles amours ? helas ! malheureuſe que je ſuis, c'eſt un mal ſans reſſource, & auquel toutes mes pleurs, & tout mon deſeſpoir ne ſauroient aporter du remède. Vous m'avez donc trompé, ingrat que vous êtes ! oui, c'en eſt fait, & mes fidéles & innocentes amours, n'ont point de plus heureux ſort à attendre, que celui d'un triſte & affreux deſeſpoir ! oui, dis-je, & ſi ce n'étoit l'état où je ſuis, j'aurois déja abrégé le cours de mes déplorables jours ! Ces ſanglans reproches me pénétroient de la plus vive douleur : Mais je crus qu'il étoit tems de les interrompre, pour l'empêcher de retomber dans de nouveaux ſimptômes. Ceſſez, lui dis-je, ma chére, de m'accabler par vos plaintes, donnez-moi un moment de relâche, & permettez-moi de vous dire que vous m'outragez en me faiſant de ſi cruels reproches ; il y a près de trois heures que je ſuis dan-

dans le dernier accablement, & que je ſouffre toutes les accuſations dont vous me chargez, ſans ſavoir la raiſon pourquoi : aprenez-moi donc, du moins, je vous en conjure, qu'elle peut-être la cauſe de vos douleurs, & je ne doute point qu'enſuite vous n'avoüiez, qu'il n'y a point de ſi grand mal, où l'on ne puiſſe aporter quelque reméde.

N'ai-je pas pas aſſez de ſujet d'être dans la derniere affliction, me dit-elle, après ce que j'ai apris ce matin? Une femme que je connois fort bien, pour lui avoir vendu autrefois du lait, & qui eſt une marchande de Caffé, eſt venuë ici ce matin, & a demandé à parler à la Maîtreſſe du logis ; ma mére & moi l'avons priée d'entrer, & après lui avoir preſenté un Siége ; nous lui avons demandé s'il y avoit quelque choſe en quoi nous lui puſſions rendre ſervice : mais comme elle a de la peine à s'énoncer en Hollandois, je lui ai dit que ſi elle vouloit bien parler François, je pourrois mieux l'entendre : enſuite elle m'a dit que la raiſon qui l'amenoit, étoit pour s'informer ſi nous connoiſſions Monſieur *Rozelli*, Marchand de Caffé Italien

lien ſur... qu'elle l'avoit vû entrer le jour précédent chez nous, accompagné d'un autre homme, & qu'il y étoit demeuré plus de trois heures. Je ne ſai pas, lui ai je répondu, ſi celui qui vint hier chez nous, eſt un vendeur de Caffé, mais je voudrois bien ſavoir quel interêt vous y prennez; & ce qui vous oblige à faire des perquiſitions ſi exactes? Je crois, a-t-elle ajoûté, qu'il m'eſt permis de m'inſtruire des lieux où mon mari fréquente, pour découvrir les raiſons qui l'engagent à négliger ſes affaires comme il fait? Quoi! celui dont vous parlez, lui ai-je dit; fort ſurpriſe, eſt donc vôtre Mari! en verité cela m'étonne un peu; car depuis aſſez long-tems qu'il vient ici, en compagnie de cet homme avec qui vous l'avez vû, il ne m'a jamais dit qu'il fût marié: elle m'a fait enſuite pluſieurs queſtions, pour ſavoir ce que vous veniez faire chez nous; à quoi je lui ai répondu, que je n'en ſavois pas autrement les raiſons; ſi ce n'eſt que vous aviez prié ma mére, de vous permettre d'avoir quelques entretiens chez elle, avec un de vos amis, ſur quelques affaires que

vous

vous aviez enſemble ; mais comme je n'ai pû cacher davantage, le trouble qui m'agitoit, elle s'en eſt aperçeüe, & n'a pû s'empêcher de me dire, qu'elle ne voyoit que trop, que c'étoit bien d'autres raiſons, que celles que je lui diſois, qui vous engageoient à venir ſi ſouvent chez nous ; qu'elle ſauroit bien démêler la fuſée, & me faire repentir de tout. Là-deſſus elle s'eſt levée comme un éclair, & eſt ſortie de la maiſon, comme une furie, vomiſſant mille injures. Pour moi, je ſuis reſtée toute interdite & tremblante, n'ayant pas même à peine la force de raconter à ma pauvre mére ce que je venois d'entendre. Du depuis, ma douleur s'eſt augmentée à un tel point, que ne pouvant plus demeurer de bout, j'ai été obligée de me mettre au lit, & je m'y entretenois de mes malheurs, avec ma mére, lorſque vous êtes ſurvenu : n'eſt-ce pas là quelque choſe de bien triſte pour moi, & n'ai-je pas aſſez de ſujets de me plaindre ? (Diſoit-en ſoûpirant, cette belle affligée.) Oui ſans doute, ma très-chére, vous n'en avez que trop, lui dis-je ; mais ne vous allarmez pas pourtant, je vous prie, de tout

ce

ce que cette malheureuſe peut vous avoir dit : & pour vous perſuader d'autant mieux, (continuai-je), que vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, je m'en vais vous faire un récit fidéle de la maniére dont cette impertinente eſt avec moi. Je contai donc à ma triſte Laitiére (qui dans cet état languiſſant, me paroiſſoit plus belle que jamais) tout ce qui regardoit Janine, depuis le tems que je l'avois tirée de ſon état ſervile; & ajoûtai, que quand à ce qu'elle lui avoit dit que je tenois boutique de Caffé, que cela étoit vrai; mais que ce n'étoit pas par un principe de neceſſité; que c'étoit par Politique, & pour des raiſons importantes, dont je lui confierois le ſecret. Je l'aſſurai de plus que je ne l'avois point trompée, que mon amour étoit ſincére, & d'une violence ſans égale, & qu'il n'y avoit rien au monde, qui pût me détourner de la réſolution que j'avois priſe de l'aimer toute ma vie : l'aſſurant que même je ferois bien plus, (ſi je ne craignois l'éclat) pour punir l'arrogance de Janine, que je la contraindrois dès ce même jour, à la ſervir comme ma femme; mais que mes interêts ne

le permettant pas, il falloit ſonger à prendre des meſures pour la délivrer des avanies de cette folle. Raſſurez-vous donc, lui dis-je ma chére Chriſtine, abandonnés vôtre triſteſſe; & s'il eſt bien vrai que vous m'aimiez, & que vous ayez pour moi les mêmes ſentimens que je ſens pour vous, ne doutez pas que dans peu je ne vous rende parfaitement heureuſe. J'accompagnois toutes ces paroles, d'un torrent de larmes dont j'arroſois ſes belles mains que je tenois & baiſois à tous momens; ſi bien qu'elle n'eut plus de peine à croire que je parlois ſincérement: ainſi la joye paroiſſant bientôt ſur ſon viſage, je pris ce tems-là pour l'engager à prendre un peu de nourriture, car elle n'avoit rien pris de tout ce jour-là; & comme la nuit aprochoit, je lui fis entendre qu'il falloit que je m'en retournaſſe chez moi pour diſpoſer toutes les choſes qui pourroient contribuer à nôtre repos. Quoi! vous me quittez, me dit-elle, les larmes aux yeux, & en me ſerrant la main, dans un tems où je me trouve fort mal, & lorſque je ſuis toute prête à mettre au monde le fruit de vos amours? Je

ne

ne crois pas que cela arrive encore ſi-tôt, lui repartis-je ; cependant pour vous mettre l'eſprit en repos, je prierai le Maître de Langues, de reſter ici cette nuit, & lui recommanderai d'avoir le ſoin de faire venir une ſage femme. Je ſuis contente, me répondit-elle, pourveu que vous me promettiez d'être ici demain au matin, à Porte ouvrante ; car j'ai bien peur de mourir ſans avoir le plaiſir de vous revoir : & ſi cette heure fatale eſt venuë, faſſe au moins le Ciel, que je ne finiſſe pas mes jours ſans vous donner par mes embraſſemens, les dernières marques de ma tendreſſe. Baniſſez, lui dis-je, ma chére, toutes ces vaines allarmes, & ne vous forgez pas mal à propos des ſujets de crainte : ſongez bien plûtôt à vous remettre du trouble qui vous a agitée tout aujourd'hui, & tâchez de bien repoſer cette nuit, dans la ferme perſuaſion qu'au point du jour je ſerai auprès de vous. Il eſt tems que je n'en aille & le Maître de Langue auſſi, afin qu'il aille chercher la ſage femme, & qu'il l'amene ici : ſouffrez donc, que malgré moi je vous diſe à Dieu, juſqu'à demain. Je

me ſéparai donc ainſi de ma charmante Laitiére ; & je fis inſtruire la mére de tout ce qui ſe paſſoit. Enſuite je ſortis avec le Maître de Langues ; & en chemin faiſant, je le priai de ſe charger du ſoin de trouver une ſage femme & diſcrete, & de retourner inceſſamment avec elle au logis de ma Maîtreſſe, & de ne la quitter pas que je n'y fuſſe de retour.

Quand je fus arrivé au logis, j'entrai dans ma chambre, par une porte dérobée, afin que ceux qui étoient dans ma boutique ne remarquaſſent pas le trouble où j'étois. Je fis d'abord appeller Janine ; & quand elle fut entrée dans la chambre, j'en fermai la porte, & lui parlai ainſi. Avez vous oublié, Janine, ce que vous êtes, & qui je ſuis ? eſt-ce ainſi que vous abuſez des bontez que j'ai toûjours eües pour vous ? malheureuſe que vous êtes ! eſt-ce là le reſpect que vous devez porter à vôtre Maître ? Croyez-vous que j'ignore la témérité que vous avez eüe, de vous informer de mes actions, & des lieux que je fréquente ? Vous avez eu la hardieſſe de maltraiter une perſonne que j'eſtime & que j'honore

par

par raport à celui qui en eſt le mari ! vous avez par vos maniéres bizarres, rompu les meſures que j'avois priſes, pour une affaire de la derniére importance en me faiſant connoître pour un ſavant Eccleſiaſtique de l'Egliſe Romaine; & cela pour de bonnes raiſons: redoutez ma colére ! & ſachez que je ne vous pardonnerai de ma vie, le tour que vous venez de me joüer ! & ſi deſormais vous êtes aſſez téméraire pour faire un pas hors du logis, ſans mon conſentement, & ſans me faire ſavoir où vous allez, contez que vous n'y rentrerez jamais. Je dis cela d'un air qui fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit de Janine, qu'elle ſe jetta à mes pieds: & ayant embraſſé mes genoux, elle me demanda mille fois pardon, me proteſtant qu'elle ne les quitteroit point que je ne lui promeſſe de lui pardonner la faute qu'elle venoit de commettre, & que je ne l'abandonnerois jamais. Je fus ſi touché de cette ſoumiſſion, qu'à l'inſtant je la relevai; & l'ayant tendrement embraſſée, je lui dis une fois pour tout, que je lui laiſſois l'entiére diſpoſition de tout ce qui regardoit la maiſon & la Boutique; mais que

pour ce qui regardoit mes affaires particuliéres, je la priois de ne s'en mêler jamais, ni d'en prendre la moindre connoiſſance, à moins que je ne le vouluſſe bien. Après donc que j'eus fait ainſi la paix avec Janine, & que je me fus rendus entiérement Maître de ſon Eſprit, j'ordonnai qu'on couvrit la table, & qu'on nous ſervit à ſouper. Nous ſoupâmes de bon apetit; enſuite dequoi nous nous mîmes au lit, où je dis mille choſes obligeantes à Janine pour achever de la raſſurer, & pour gagner entiérement ſon eſprit: je lui dis auſſi avant que je m'endormiſſe, qu'il falloit que je me levaſſe le lendemain, de très-bonne heure, pour tâcher d'aller remédier, s'il étoit poſſible, aux deſordres qu'elle avoit cauſez. Je paſſai fort tranquillement le reſte de la nuit; & d'abord que je vis paroître le jour, je me levai, & m'habillai en diligence pour courir en hâte à la Porte de la Ville, afin d'y être avant qu'on l'ouvrît, pour ne pas manquer à ma parole. J'y arrivai juſtement à tems: mais à peine fus-je ſorti de la Ville, que j'aperçus le Maître de Langues qui s'en venoit à moi, d'un air

air ſi triſte, que je ne doutai point qu'il ne fût arrivé quelque choſe de fâcheux. Je ne m'étois point trompé dans ma conjecture; car dès qu'il m'eut abordé, il m'aprit que ma pauvre Laitiére étoit accouchée d'un garçon, à trois heures du matin, qui étoit mort une demi-heure après, & qu'elle même étoit en grand danger, au raport de la ſage femme. Je laiſſe au Lecteur à juger ſi cette nouvelle fut cruelle pour moi. J'entrai dans la maiſon, plus mort que vif; & m'étant aproché, tout en tremblant, du lit de la jeune accouchée, me voici, lui dis-je, ma chére Chriſtine, prenez courage mon enfant, ne vous affligez pas trop de la perte que vous venez de faire; je la reſſens auſſi vivement que vous, cependant il faut bien que nous nous en conſolions; il faut eſpérer qu'à l'avenir nous ſerons plus heureux. Préſentement il ne faut ſonger qu'au rétabliſſement de vôtre ſanté qui m'eſt ſi précieuſe. Enſuite je lui apris qu'elle n'avoit plus rien à craindre de la perſonne qui étoit venuë le jour précédent, chez elle, & que j'y avois mis bon ordre: ſurquoi je lui contai tout l'en-

l'entretient que j'avois eu avec Janine. Après cela elle me parut tranquille, & même elle me tendit la main, & me dit en me regardant avec des yeux mourans, que j'ai de joye, mon cher, de vous voir auprès de moi! Je ne crains plus la mort, à l'heure qu'il eſt! qu'elle vienne quand elle voudra; j'en viſagerai d'un œil tranquille, tout ce qu'elle a de plus affreux! Sa mére, d'un autre côté, me ſerroit les mains; & ne pouvant ſe faire entendre, elle me faiſoit connoître par ſes regards, la profonde triſteſſe où elle étoit pour l'amour de ſa fille, & fondoit toute en larmes. Enfin cette chambre, autrefois le lieu de mes délices, étoit devenüe le ſéjour de la triſteſſe la plus profonde. Cependant il me fallut de toute néceſſité prendre courage; car je vis bien que ſi je me laiſſois accabler par la douleur (& j'eus beſoin de toute ma Philoſophie pour m'en empêcher) tout étoit perdu. Je dis donc au Maître de Langues, d'emmener la Mére, & de tâcher à la faire revenir de ſa triſteſſe; & de dire à la ſage femme, qu'elle aprêtât ce qu'on devoit faire prendre à l'accouchée: ainſi étant

étant demeuré ſeul auprès d'elle, je lui parlai de la ſorte.

Je ſai très-bien, ma chére, que vous avez tous les ſujets du monde d'être auſſi affligée que vous me le paroiſſez, & que la perte que vous avez faite cette nuit, n'eſt pas une des moins ſenſibles : je remarque même que vous êtes bien malade, & que vous le deviendrez encore plus, ſi vous ne voulez pas vous modérer dans vôtre affliction ; c'eſt pourquoi éloignez, je vous en conjure, tous les chagrins, de vôtre eſprit, & ne déſolez pas davantage un malheureux, qui regarderoit la vie comme un ſupplice, s'il falloit qu'il la paſſât ſans vous : j'ai fait juſqu'ici tout ce que j'ai pû pour réſiſter à la douleur qui m'accable, & pour pouvoir être en état de vous ſecourir au beſoin ; mais je vous avoüe que ſi vous ne me faites pas connoître que vous ſongez encore à la vie, que vous me verrez bientôt ſuccomber ſous le poids de ma douleur. Hé bien vivons donc, me dit-elle, d'un air réſolu, puiſqu'il s'agit de vous empêcher de mourir, car c'eſt la ſeule raiſon qui puiſſe me faire aimer la vie : je me régle entiérement

vôtre volonté, & vous assure que de mon côté, je ne négligerai rien pour recouvrer ma santé. A ces mots je lui baisai cent fois les mains, & la remerciai du soin qu'elle prennoit de moi : puis j'appellai la sage femme, & je fis prendre à ma chére malade, ce qu'on lui avoit préparé ; ensuite je lui conseillai de prendre un peu de repos. J'en ai bon besoin, me dit-elle, mais il m'est impossible de me laisser aller au sommeil, à moins que vous ne me promettiez de demeurer auprés de moi. Oui ma chére, lui répondis-je, je le ferai très-volontiers ; & pour ce sujet je m'en vais écrire un petit billet, pour faire savoir chez moi, que je n'y dînerai pas aujourd'hui. J'écrivis donc ce billet, & le mis entre les mains de mon confident, que je priai d'aller à la Ville, & de chercher quelque garçon, pour le porter à mon logis : je lui recommandai aussi de le suivre, afin d'être assuré qu'il seroit fidélement rendu. J'avois fait dire auparavant à la mére, de faire aprêter quelque chose pour nous dîner quand le Maître de Langues seroit de retour, & après que Christine seroit reveillée.

Je

Je rentrai après dans la chambre ; & m'étant jetté ſur un coin du lit, me voici auprès de vous, ma chére, lui dis-je, tâchez de vous endormir, je vous tiendrai compagnie. Elle ne fut pas long-tems à le faire, & elle repoſa fort tranquillement, l'eſpace de trois heures. A ſon réveil je la trouvai beaucoup mieux, & tout à fait tranquille, ce qui réjoüit beaucoup ſa mére ; le Maître de Langues revint ſur les entrefaites : ainſi je fis mettre le couvert, dans la chambre de ma belle, & nous nous mîmes à dîner : & comme l'accouchée témoigna avoir de l'apetit, je lui preſentai une petite aile de poulet, qu'elle mangea fort bien. Je paſſai le reſte de l'après-dinée, à mettre les ordres néceſſaires, tant pour ce qui concernoit l'enfant mort, que pour avoir une garde pour ma jeune Laitiére ; & nous convinmes que le Maître de Langues paſſeroit toutes les nuits chez elle, juſqu'à ce qu'elle fût entiérement remiſe. Toutes ces choſes étant reglées, & voyant que ma belle Laitiére ſe trouvoit beaucoup mieux ; je pris congé d'elle, en lui faiſant mille careſſes, & repris le chemin

de mon logis, où Janine me reçut assez froidement. Mais comme je lui avois fait connoître, le jour précédent, sur quel pied je voulois qu'elle vêcût avec moi, je ne m'en mis guéres en peine. Je ne manquai pas le lendemain, après avoir donné les ordres pour ma boutique, d'aller voir Christine, qui se trouvoit beaucoup mieux que le jour d'auparavant: mais je trouvai sa mére au lit, accablée d'une grande fiévre chaude, elle que j'avois laissée le jour précédent, sans aucune apparence d'être malade. Je fis tout ce que je pus pour ôter à sa fille, la connoissance de ce fâcheux accident; car il n'auroit fallu que cela pour l'abatre entiérement: on lui fit bien entendre qu'elle se trouvoit un peu incommodée, mais on lui dit en même tems, qu'il n'y avoit rien à craindre; cependant au troisiéme jour vers les sept heures du soir, la bonne femme mourut, & je pris si bien mes mesures, que la fille ne le sut que huit jours après que sa mére fut enterrée. Nous nous y prîmes si bien, mon confident & moi, pour aprendre cette triste nouvelle à ma chére Laitiére, qu'elle se laissa consoler. Et quand elle

elle fut heureuſement relevée de ſes couches, je trouvai à propos qu'elle vint demeurer à la Ville, après l'avoir engagée à ſe défaire de quatre vaches, & de quelques petits meubles qu'elle avoit ; car pour la maiſon elle ne lui apartenoit pas : Je laiſſai au Maître de langues tout le ſoin de trouver en Ville, un quartier propre à mon intrigue ; & quand il en eut trouvé un, je fis faire à ma petite Païſane, des habits & des écharpes à la mode ; & en cet équipage je la fis conduire par mon confident, & la fis ſuivre par des perſonnes qui portoient des coffres, comme ſi elle fût venuë d'Amſterdam, à l'apartement que je lui avois fait préparer, où je lui donnai une Françoiſe pour la ſervir. L'ayant donc ainſi placée, je réglai ſon petit ménage ; & il ſe paſſoit fort peu de jours que je ne l'allaſſe voir ; ce qui coûtoit bien des larmes, & bien du chagrin à la pauvre & deſolée Janine. Mais j'en eus auſſi bientôt après à mon tour : car environ ſix ſemaines après que j'eus mis la jeune Laitiére dans cet endroit, étant allé un jour à mon ordinaire pour voir cette Dame de nouvelle édition, je ne trouvai per-

ſonne au logis : & comme je frapois à la porte, une femme du voiſinage m'aporta la clef de la maiſon, & me dit que la Demoiſelle la lui avoit confiée l'après-midi du jour précédent, pour me la remettre en main. Quoi que ce fût là un coup de foudre pour moi, j'eus pourtant aſſez de force ſur mon eſprit, pour ne me laiſſer pas accabler par un accident ſi imprévû. J'ouvris la porte, & entrai dans la chambre : & d'abord que j'y fus, je vis bien que l'oiſeau étoit ſorti de la cage : & ayant jetté ma veüe ſur une table, j'y aperçus une lettre qui s'adreſſoit à moi, & qui acheva de me convaincre de l'évaſion de ma belle Laitiére ; je l'ouvris, & voici ce que j'y trouvai.

LETTRE.

C'en eſt trop, Perfide, d'avoir abuſé ſi long-tems de ma bonne foi & de mon innocence : j'ai enfin découvert ce que tu prenois tant de ſoin de me cacher ; mais helas ! pour mon malheur, ce n'eſt qu'après qu'il en a coûté la vie à ma pauvre mére, à ton propre fils, & preſque à moi-même ! Eſt-

ce

ce donc à ce prix, malheureux que tu es, que tu achétes tes criminels plaisirs ! Va cruel Parricide, & traine à jamais avec toi le funeste souvenir d'avoir trompé lâchement l'infortunée Christine ! Pour ce qui est de moi, j'abandonne ces tristes lieux, pour aller me cacher aux yeux de tout l'Univers ; & pour pouvoir d'autant mieux effacer tes perfidies, de ma memoire, je laisse au juste Ciel, le soin de t'en punir, & je souhaite pour ton repos, que tu puisses m'oublier avec autant de facilité, que j'en ai eu à te quitter. Adieu.

Tous ceux qui liront ces mémoires n'auront pas de peine à concevoir dans quel déplorable état, & dans quel affreux desespoir, cette lettre me jetta. Pendant que j'étois agité d'horribles troubles, & que je roulois dans mon esprit les pensées les plus tragiques, j'entendis frapper à la porte, & je ne doutai nullement que ce ne fût ma cruelle, qui pénétrée de repentir, venoit me demander pardon de l'outrage qu'elle m'avoit fait. Je volai donc à la fenêtre ; mais helas ! que je m'étois trompé dans mes conjectures ! c'étoit le Maître de Langues, à qui je jettai

la

la clef pour le faire monter. A peine fut il dans la chambre, que je m'écriai, ah ! cher Ami, m'aportéz vous quelque nouvelle de vôtre Ecoliere ? Le pauvre homme tout interdit, me répliqua qu'il ne ſavoit pas ce que je lui voulois dire. Hé bien c'en eſt donc fait, m'écriai-je de nouveau, Chriſtine n'eſt plus à moi, & c'eſt tout de bon qu'elle m'a abandonné, & qu'elle me laiſſe ſans pitié, en proye à mon deſeſpoir ! Etoit-ce ainſi cruelle qu'il en falloit agir avec un homme qui t'avoit donné tant de marques de l'amour le plus ſincére & le plus violent ? n'avois-je pas bien mérité que tu euſſes un peu plus d'égard pour moi ! J'étois ſi pénétré de douleur, que je me ſerois ſans peine fait violence à moi-même dans ce moment, ſans les efforts que le pauvre Maître de Langues fit pour m'en empêcher, (dont je lui ſai à preſent bongré, & je me félicite de n'avoir pas été ſi fou) qui tâchoit par de très-bonnes raiſons, à me faire revenir de mes tranſports furieux. En effet, quand j'eus fait réfléxion à cette indigne lettre qu'elle m'avoit écrite, je vis bien, & je fus obligé de tomber d'ac-

d'accord avec le Maître de Langues, que c'étoit un ſtratagéme dont elle ſe ſervoit, ou pour mieux dire, une querelle d'Allemand, qu'elle me faiſoit, pour d'autant mieux couvrir une intrigue qu'elle avoit aparemment liée avec quelque étudiant de qualité ; & que pour être aſſurée d'un repos plus tranquille avec cette nouvelle conquête, elle avoit trouvé à propos de s'enfuir de moi. Toutes ces conjectures me paroiſſoient aſſez bien fondées, parce qu'en retournant quelques nipes qu'elle avoit laiſſées dans la maiſon, je trouvai deux paires de Souliers d'homme, & quelques billets galans qu'elle avoit vraiſemblablement laiſſé tomber, ſans s'en apercevoir. Voici ce qu'un de ces Poulets contenoit.

BILLET.

C'eſt trop me faire languir, mon Ange, par toutes les réfléxions frivoles que vous faites. Qu'avez vous à redouter quand vous ſerez avec moi ? Tout eſt déja prêt pour nôtre voyage : il ne reſte plus qu'à vous déterminer, afin que nous puiſſions partir demain après-midi : je ſerai tantôt chez

chez vous à l'heure ordinaire : ne manquez pas de faire tenir vôtre fille à la porte, pour m'avertir, en cas que le vieux Routier y ſoit. Au nom de Dieu, ma chére, ne différons pas un moment, l'exécution de nôtre projet ; car je ne ſaurois plus vivre avec la vive douleur que je reſſens de me voir obligé de partager un bien qui fait toute ma felicité ! Penſez donc à moi mon cher cœur, & en attendant le plaiſir de vous embraſſer ſans inquiétude, je ſuis tout à vous. Adieu.

Il n'en falut pas davantage pour me faire entierement oublier cette malheureuſe. Ainſi je repris ma premiére tranquillité, & réſolus de reprendre le chemin de ma maiſon, dans la ferme penſée de me reconcilier de bonne foi avec ma fidelle Janine. Je fis préſent au Maître de Langues, de tout ce qui reſtoit encore dans le logis, qui ſe montoit bien à la valeur de vint ducats : & l'ayant payé très-graſſement du reſte ; je le remerciai, & l'aſſurai que je l'irois voir de tems en tems. Voilà de quelle maniére finit cette intrigue ; après m'avoir coûté bien des chagrins, & plus de deux cens piſtoles ; encore m'eſtimai-je aſſez heu-

heureux dans la ſuite, d'en avoir été quitte à ſi bon marché.

Quand je fus de retour au logis, je fis beaucoup meilleure mine à Janine, que je n'avois de coutume; & je commençai à me tenir bien plus exactement à ma boutique; ce qui lui fit bientôt remarquer qu'il y avoit du changement à ſon avantage; & j'ai ſû du depuis, qu'elle donna deux Piſtoles aux pauvres, en reconnoiſſance, diſoit-elle, de la grace que Dieu lui venoit de faire. J'aurois ſans doute continué dans cette maniére de vivre, ſans la malheureuſe connoiſſance que je fis d'un Moine défroqué qui venoit tous les jours dans ma boutique: Je connus bientôt à ſes diſcours, qu'il n'étoit pas ennemi du beau ſexe. Il me ſollicita quelquefois d'aller avec lui; & je ne m'en défendis pas. Je me fourrai ſi avant dans ſa compagnie, que cela m'engagea dans un pas très-gliſſant; & je me mis à faire la même vie avec lui, que j'avois menée à Paris, avec l'Abé *Borri*: & nonobſtant la réſolution que j'avois priſe de ne me plus ſervir du Taliſman, je le mis pourtant encore en uſage; & quoique ce fût dans un Païs où l'on n'ajoute pas grand

grand foi à ces ſortes de choſes, je m'en trouvai pourtant auſſi bien qu'en France : mais comme je m'étois, par le Conſeil de ce ſcélérat, amuſé à des femmes qui tenoient le prémier rang dans la Ville, & que le mari d'une de ces Dames avoit eu le vent de quelque choſe, je fus un beau matin averti que ſi je ne ſortois d'Utrecht, au plus vîte, ma vie couroit grand riſque; car on avoit juré ma perte, & toutes les meſures étoient priſes pour maſſaſſiner. Ce ne fut que dans ce moment, que je commençai à m'apercevoir de ma folie; ce qui me fit maudire mille & mille fois l'heure & le moment auquel j'avois fait connoiſſance avec ce malheureux. Cependant il étoit queſtion de ſonger qu'il y alloit de ma vie, & que par conſéquent il n'y avoit pas de tems à perdre. Je me chargeai donc de tout ce que j'avois de plus précieux, & que je pouvois porter ſur moi; & ſans rien faire paroître à Janine, de ce que j'avois apris, je lui dis ſeulement que je voulois partir ce ſoir là pour Amſterdam, tant pour y faire quelque emplette, que pour parler à une perſonne qui y étoit arrivée, parce que je craignois qu'elle n'en ſor-

tît

tît avant que j'y fuſſe. Après lui avoir dit cela, je m'envelopai dans mon manteau ; & par des rües détournées, je pris le chemin de la Barque, qui partit dès que j'y fus entré.

Le lendemain quand je fus arrivé à Amſterdam, & deſcendu de la Barque, je m'en allai à une Auberge, pour repoſer juſqu'à l'heure de la Bourſe, car je n'avois pas dormi pendant la nuit; & je l'avois paſſée à ſonger aux moyens de me tirer d'affaire. Après que j'eus donc dormi trois ou quatre heures, je me levai ; & m'étant ajuſté aſſez proprement, je m'en allai à la Bourſe, dans le deſſein de faire connoiſſance avec quelques Italiens, & de voir s'il y auroit lieu de m'établir dans cette fameuſe Ville. Comme j'étois nouveau dans cette illuſtre Aſſemblée, & à l'air grave avec lequel je me promenois, on me prit pour quelque gros Négociant; & j'eus d'abord une foule d'Italiens autour de moi, les uns pour m'offrir leurs ſervices, & les autres conduits par la curioſité de ſavoir qui j'étois. Ie me débaraſſai de tous ces Meſſieurs, le plus honnêtement qu'il me fut poſſible ; à la réſerve d'un que je jugeai digne de ma con-

confidence. Ainſi lors que je le vis libre, je l'abordai, & lui dis qu'étant étranger dans Amſterdam, je prennois la liberté de le prier, qu'il eût la bonté de m'enſeigner une Auberge où l'on pût être traité honnêtement. Il le fit de très-bonne grace, & me conduiſit dans un endroit, où je le priai d'entrer avec moi; & comme je voulois l'entretenir en particulier, je fis dire, qu'on nous mît le couvert dans une chambre à part. Pendant le repas je lui déclarai le deſſein où j'étois de m'établir à Amſterdam. Jamais je n'euſſe pû trouver un homme plus propre à me faciliter les moyens de réüſſir dans mon entrepriſe; car dès le même jour il me fit trouver une maiſon derriére le *Heere Logement*, qui étoit fort commode pour l'éxécution de mon projet. Je la loüai donc, & dès que cela fut fait, je le mandai à Janine, & lui fis entendre que j'avois formé le deſſein de fixer dorénavant un établiſſement à Amſterdam; c'eſt pourquoi je lui ordonnois d'empâqueter tout, & de me venir joindre inceſſamment; que pour ce qui me regardoit, je ne pouvois pas me tranſporter à Utrecht, pour des raiſons que je lui pourrois mieux

mieux dire de bouche quand elle ſeroit auprès de moi. Je commençai donc de la ſorte, mon negoce, quelques ſemaines après dans cette grande Ville : & les commencemens en furent ſi heureux, que j'eus tout lieu d'eſpérer que la ſuite y répondroit. Je recherchai avec beaucoup de ſoins la connoiſſance de Meſſieurs R... S... B.., fameux Banquiers de cette célébre Ville, perſonnes d'un merité diſtingué, & d'une intégrité reconnuë, & Italiens de Nation. Je fus aſſez heureux pour m'inſinuer bientôt ſi avant dans leur eſprit, que ces honnêtes gens me témoignerent une grande amitié, & me dirent qu'ils ne pouvoient voir qu'avec un extrême regret, qu'une perſonne de mon mérite fut obligée de vendre du Caffé ; & ainſi que ſi je voulois bien déférer à leurs avis, ils me conſeilleroient de me remettre bien avec la Cour de Rome ; & de renoncer à une profeſſion ſi indigne de mon caractére ; & que ſi je voulois bien m'en repoſer entiérement ſur eux, ils ſe faiſoient forts d'obtenir une Bulle du Pape, pour mon rétabliſſement dans mes emplois, & une Amniſtie généralle pour tout le paſſé.

passé. Ils m'en parlérent ſi ſouvent, & m'allégueren des raiſons ſi plauſibles, que je commençai à les goûter, & à y faire de ſérieuſes réfléxions ; ſi bien qu'enfin ces Meſſieurs me diſpoſérent à embraſſer ce Parti, & je leur engageai ma parole, que pourveu qu'ils obtinſſent de Rome, ce qu'ils m'avoient fait eſpérer, que leur volonté ſeroit abſolûment la régle de la mienne. Il ne me ſeroit pas facile de te bien exprimer, cher Lecteur, la joye & la ſatisfaction que ces honnêtes Meſſieurs me firent paroître, dès que je les eus aſſurés de ce que je viens de dire : ils m'embraſſérent tendrement, m'aſſurant de leur Protection, & m'offrant leur argent, leur crédit, & leurs Perſonnes ; & dans la ſuite ils ne me traitoient plus comme un Marchand de Liqueurs, mais comme ſi j'avois encore été ce que j'étois autrefois à Rome, & que je devois encore être, ſelon leur calcul : ils me vouloient toûjours avoir dans leur compagnie, tantôt chez l'un, & tantôt chez l'autre. Je tâchois de mon côté à mériter leur eſtime, en ne les entretenant dans les converſations que j'avois avec eux, que

que des choſes les plus ſublimes. Ils ne manquérent pas d'écrire pour moi, tant à Rome, qu'à d'autres Villes d'Italie, où ils avoient le plus de correſpondances, pour obtenir la choſe du monde la plus difficile.

De mon côté, je ne m'endormois pas dans cette affaire; car quoique je contaſſe fort peu ſur ſa réüſſite, je ne laiſſois pas pourtant de m'en flatter: c'eſt pourquoi je commençai à m'apliquer tout de bon, à perfectionner un ouvrage que j'avois déja ébauché dans mon idée, & que je voulois intituler, *veritatis ſpeculum adverſus Aulæ Romanæ Antagoniſtas:* Miroir de la verité, contre les Ennemis de la Cour de Rome. Cela me fit abandonner tout le ſoin de mon négoce, dont je laiſſai l'entiére direction à Janine: j'étois trop préoccupé des vaſtes idées que je m'étois forgées, & que je roulois jour & nuit dans mon cerveau. J'enviſageois déja la Pourpre, comme une choſe qui m'étoit ſûre, pourveu que ma reconciliation avec la Cour de Rome eût une bonne iſſüe. Ces Meſſieurs me firent bientôt voir des lettres qui donnoient de très-belles eſperances; ce qui me fit re-

redoubler mes ſoins pour achever au plûtôt mon livre. Je puis dire ſans vanité que c'étoit l'ouvrage le plus fort, & le plus démonſtratif, en faveur de la Cour de Rome & de l'autorité du Pape, qui ait jamais paru ſur ce ſujet. J'eſpére que ceux qui en ont fait la lecture, me rendront juſtice, & avoüeront qu'il ne ſe peut rien voir de mieux écrit. Je ne le fis pas mettre ſous la preſſe, pour des raiſons que le Lecteur aprendra par la ſuite de mes malheureuſes avantures. On receut quelque tems après, de nouvelles lettres de Rome, beaucoup plus fortes & plus poſitives que les premiéres ; ainſi je crus qu'il étoit tems de faire part à Janine de l'affaire que l'on avoit négotiée pour moi, & de la réſolution que j'avois priſe d'en profiter, afin d'aprendre d'elle à quoi elle ſe vouloit déterminer ; ſi elle vouloit continuer le négoce que j'avois commencé, où ſi elle vouloit mener une vie privée. C'eſt pourquoi je la pris un jour en particulier, & lui racontai en peu de mots les raiſons qui m'obligeoient à me reconcilier avec la Cour Romaine : enſuite dequoi je lui promis que je ne l'oublierois jamais ;

& je lui dis que ſi elle pouvoit ſe réſoudre à embraſſer la religion de Rome, je pourrois la faire entrer dans un Couvent; & que peut être par le crédit que j'eſpérois d'acquerir dans cette Ville, je lui pourrois faire obtenir l'entiére direction du Monaſtére où elle ſeroit. Songez donc, lui dis-je, à ce que vous avez à faire, & prenez de promtes réſolutions; car pour ce qui eſt de moi, ajoutai-je, mon parti eſt déja pris; & les choſes ſont même ſi avancées que je ne ſaurois m'en dédire ſans encourir l'indignation des perſonnes du plus haut mérite, & ſans m'expoſer au blâme de toute la terre. Comment, me répondit-elle, ſeriez-vous ſi dépourveu de ſens, que de vouloir encore vous fier à la malice des Prêtres? avez vous ſitôt oublié tant de mortelles angoiſſes que leurs ſupercheries vous ont ſi ſouvent fait eſſuyer? ne ſongez-vous plus à tout ce que vous avez ſouffert en vous fiant de trop bonne foi à leurs promeſſes trompeuſes? Non mon cher, continua-t-elle, Dieu nous préſerve d'un ſi funeſte malheur! Sa Divine Providence s'eſt déja ſervie une fois de moi, pour vous délivrer de la griffe, & de

la gueule du Lion, & j'eſpere qu'il voudra bien encore m'employer pour vous empêcher de vous y expoſer de nouveau : du moins j'affronterois plûtôt mille & mille fois la mort, que de ſouffrir que vous fiſſiez une telle faute. Seriez-vous aſſez aveugle, me diſoit-elle encore, pour ne reconnoître pas les piéges que l'on vous tend pour vous attirer dans les filets, & vous immoler à la rage la plus cruelle ? Il n'y a plus de Chriſtine, ni de... pour vous faire ouvrir les portes du manoir ténébreux. Non vous n'avez plus perſonne au monde, que moi ſeule, qui puiſſe & qui veuille s'intéreſſer pour vôtre vie : Ainſi renoncez à cette malheureuſe réſolution, & profitez de la grace que le Ciel vous à faite, de vous conduire dans un Païs de Liberté, où vous êtes à l'abri de toutes les perſécutions de vos ennemis : paſſez vôtre vie paiſiblement, dans vôtre petit négoce ; & pour ce qui eſt des ſoins & de la fatigue qu'il demande, repoſez vous en entiérement ſur vôtre fidéle Janine ; & paſſez vôtre tems agréablement, en vous divertiſſant avec vos Amis.

Ces paroles que je voyois partir du fond

ſond du cœur de Janine, firent une telle impreſſion ſur mon ame allarmée, que j'abandonnai tout d'un coup toutes les penſées que ces Meſſieurs dont j'ai parlé avoient fait naître dans mon eſprit, par leurs conſeils; & je réſolus, malgré tout ce qu'ils en pourroient dire, de ſuivre les avis de Janine. Je ne voulus pourtant pas le leur faire connoître, juſqu'à ce que la derniére réſolution de Rome fût venüe; car s'ils n'avoient pas un bon ſuccès dans leur entrepriſe, j'avois une excuſe toute prête, ſans être obligé de leur déclarer mon changement. Mais cela n'arriva pas, puiſque dix jours après, ils reçurent une lettre par laquelle on accordoit tout ce que j'avois demandé; & que je ne ſouhaitois plus pour lors. Ils ne manquérent pas auſſitôt de venir tous trois chez moi pour m'aporter cette grande nouvelle; mais ils furent bien ſurpris quand au lieu de leur en témoigner de la joye, je leur tins ce langage.

Je ſuis ſenſible, Meſſieurs, à l'honneur que vous m'avez fait, & à la peine que vous avez priſe pour moi: je ſuis perſuadé que vous en avez agi de

bonne foi ; & que c'a été par un pur zéle de Religion, que vous avez travaillé à cette grande affaire ; mais je doute fort que vos Correſpondans de Rome en uſent avec la même ſincerité ; car je viens de recevoir une lettre d'un de mes amis, de la même Ville, qui m'avertit de me donner bien de garde de retourner à Rome, pour peu que ma vie me ſoit chére, ni même de m'approcher d'aucun païs Catholique : il ajoute que le bruit s'eſt déja répandu parmi pluſieurs perſonnes du prémier rang, qu'on m'attendoit, & que mon procès étoit tout fait. Là-deſſus je leur montrai la lettre que j'avois forgée moi-même, dès que j'eus apris que les Bulles du Pape étoient venuës. Vous voyez donc bien, Meſſieurs, continuai-je à leur dire, à quel péril évident je m'expoſerois ſi je voulois déférer à vos conſeils ; ainſi trouvez bon que je retire ma parole, puiſque je ne ſuis nullement d'humeur à courir un ſi grand riſque ; & permettez que je vous remercie de vôtre bonne volonté. Croyez-vous en être quitte à ſi bon marché ? me repondit Monſieur S.., parlant au nom des deux autres, & pe-

penſez-vous nous ſatisfaire par de tels contes ? prétendez-vous compter pour rien, tous les reſſorts que nous avons fait joüer, & toutes les dépenſes que nous avons été obligez de faire pour réüſſir dans cette importante affaire ? Non, Monſieur Rozelli, ce n'eſt pas là comme il en faut agir avec les Perſonnes de diſtinction qui ont bien voulu ſe donner des mouvemens pour ce ſujet. Faites voir que vous êtes un homme & non pas une femme : ſi nous avons fait des démarches dans cette affaire, ce n'a été que de vôtre conſentement : & ſi vous n'êtes retenu que par l'aprehenſion de perdre vôtre vie, baniſſez cette terreur Panique ; car nous ſerons tous trois caution pour vous, & nous demeurerons en ôtage auprès de leurs Hautes Puiſſances, pour répondre en nôtre propre & privé nom, du moindre tort que l'on vous pourroit faire, même au cas que l'on ne vous rétablît pas dans vos dignités, comme on vous l'a promis. Je vis bien que j'étois pris, & que je n'avois pas le mot à dire, & j'aurois, ſans doute, engagé de nouveau ma parole à ces Meſſieurs ſi Janine qui écoutoit

à la porte, ne m'en eût empêché, qui entrant tout d'un coup, fit un vacarme épouvantable, & traita ces honnêtes gens, de Seducteurs; les menaçant de les déférer à la Magiſtrature; & les accuſant de vouloir me livrer au Pape. J'avoüe que j'eus de la confuſion & que cela me fit beaucoup de peine, de voir traiter ainſi des Perſonnes de probité; d'autant plus que j'étois perſuadé de leur candeur, & de la ſincerité de leur procedé: mais il ne fut pas en mon pouvoir de modérer les emportemens de Janine. Ainſi Meſſieurs S... B... & R... me quittérent, en m'accablant de paroles outrageuſes, & en me menaçant de me faire repentir de la maniére dont j'en avois uſé avec eux.

Quand je fus ſeul avec Janine, je lui fis des réprimandes, ſur le mauvais traitement qu'elle avoit fait à ces Meſſieurs, lui alléguant pour raiſons, que j'aurois pû m'en défaire avec des maniéres plus honnêtes, ſans être obligé d'en venir à de telles extrêmités: que pourtant je le lui pardonnois, parce que je ſavois que tout ce qu'elle en avoit fait, n'étoit parti que d'un principe d'amitié; mais que je la priois de garder

garder à l'avenir un peu plus de meſures ; autrement qu'elle auroit tout lieu de s'en repentir. Mais elle ne ſe rebuta pas pour cela ; au-contraire, elle perſiſta à me dire qu'elle traiteroit de même tous ceux qui viendroient me parler de cette affaire ; réïterant de nouveau, les aſſurances qu'elle m'avoit déja données, qu'elle perdroit plûtôt mille fois la vie, que de ſouffrir qu'un ſi pernicieux deſſein s'accomplît. Voyant donc qu'il ne falloit plus ſonger à cette entrepriſe, je l'abandonnai entiérement, & réſolus de n'en plus parler, & de me donner tout à mon négoce, qui étoit déja fort bien établi. Mais je fus bien ſurpris, & en même tems fort chagrin, quand je vis qu'au bout de quinze jours où trois ſemaines tous mes Chalands s'étoient perdus, & qu'il ne venoit plus perſonne à ma Boutique : que partout où j'allois on me regardoit de travers ; & que ceux que j'avois coûtume de fréquenter le plus, faiſoient ſemblant de ne me pas connoître. Il ne me fut pas difficile de deviner d'où ce coup partoit ; & je compris fort bien que c'étoit l'effet des menaces que ces Meſſieurs m'avoient

faites en ſortant de chez moi ; & qu'ils commençoient à faire éclater leur vengeance, en détruiſant mon crédit, & en me noirciſſant dans l'eſprit des Habitans d'Amſterdam. Mon malheur n'en demeura pas là ; car pour ſurcroît de douleurs, Janine tomba ſubitement malade ; & après quelques jours de fiévre, il lui arriva un accident que l'honnêteté ne permet pas de décrire : il ſuffira de dire que depuis cette fâcheuſe diſgrace, elle n'a plus été femme : & de là en avant, nous avons vêcu enſemble comme frére & ſœur. Cependant quand la fiévre l'eût quittée, comme l'infirmité qui lui étoit ſurvenüe ne l'empêchoit pas de marcher, elle ne laiſſoit pas de vacquer à nos affaires : & comme je voyois que mon négoce alloit toûjours en empirant ; je pris la réſolution, de l'avis de Janine, de loger du Monde : car ne pouvant plus compter ſur les perſonnes de la Ville, il étoit de mon intérêt d'attirer les Etrangers chez moi. Après que j'eus donc rendu mon deſſein public par des affiches, je me donnai tous les mouvemens imaginables pour faire aborder dans ma maiſon, les nouveaux

Ve-

venus : & pour cet effet j'allois ſouvent me promener ſur le Port pour voir ſi je n'y rencontrerois pas de nouveaux débarqués. J'y tenois même des gens gagez, pour indiquer ma maiſon à tous ceux qui abordoient de tous côtez dans cette fameuſe Ville. Car Amſterdam étant l'endroit, de toute la Hollande, & je crois de toute l'Europe où l'on fait un plus grand négoce, ſon port eſt toûjours rempli d'étrangers, qui y arrivent de tous les endroits du monde. C'étoit donc avec ces gens là que je me flattois de pouvoir un peu rétablir mes affaires. En effet, tout alloit aſſez bien au commencement. Et comme il y avoit toûjours de ces étrangers qui y faiſoient quelque ſéjour; je crus que ſi je donnois à manger chez moi, cela y attireroit encore beaucoup plus de monde, & que je pourrois faire un prophit beaucoup plus conſiderable, & plus aſſuré. C'eſt pourquoi, Jeanine & moi nous convinmes de faire un ordinaire, non pas comme dans une auberge, mais comme dans une penſion. La propreté avec laquelle je

traitois ceux qui prenoient leurs repas chez moi, faiſoit que j'avois toûjours grand' compagnie dans ma maiſon : & déja je me promettois de pouvoir amaſſer beaucoup d'argent à ce négoce, auquel je prennois grand plaiſir. Mes jours s'écouloient fort agréablement & il me ſembloit que rien n'étoit capable d'interrompre le cours de mes proſperitez ! Cependant mon bonheur ne fut pas de longue durée. Mes mêmes ennemis qui m'avoient déja rendus pluſieurs mauvais ſervices, ne s'étoient pas contenté de ruïner mon prémier établiſſement ; ils continuérent leur haine contre moi, & ils ne ceſſérent de me nuire lorſqu'ils en trouverent l'occaſion, quoique je ne les euſſe jamais chocqué directement. Néanmoins ils crurent que je leur avois fait une grande injure, en les fruſtrant de l'eſpérance qu'ils avoient conceuë de me ramener à la Religion Romaine, dequoi ils ſe ſeroient fait un grand merite, parmi tous ceux de la même Communion. Le grand crédit qu'ils avoient, fut enfin la ruïne du mien.

Je

Je vis un ſeconde fois ma maiſon déſerte, & dès lors je ne doutai plus que mes ennemis n'euſſent conſpiré ma perte : car les Italiens ne mettent pas de bornes à leur haine, ſur tout lorſqu'ils ont la Religion pour prétexte. Voyant donc l'impoſſibilité qu'il y avoit de réüſſir dans une Ville où j'étois en mauvaiſe odeur, je pris la réſolution d'aller demeurer dans un autre endroit. De toutes les Villes de la Hollande, il n'y en eut point ou je cruſſe pouvoir reſpirer un air plus doux qu'à la Haye ; tant à cauſe du bon climat ſous lequel elle eſt ſituée, qu'à cauſe que j'eſpérois y trouver le repos que je n'avois eû nulle part ailleurs ; je formai donc le deſſein de m'y établir ; mais auparavant d'y faire tranſporter mes effets, j'y envoyai Jeanine, pour prendre langue, & pour y loüer une maiſon qui fût commode pour mon trafic ; ſans pourtant rien découvrir de ma penſée à Perſonne.

Comme j'étois aſſez de relais pendant

dant que ces allées & ces venües ſe faiſoient, j'allois ſouvent me promener. Il arriva un jour que dans ma promenade, je paſſai par une rüe remplie de ces maiſons qu'on appelle en Hollandois *Muſik-huyſen*, & que j'ai ſû depuis être le rendez-vous de toutes les filles commodes. Comme je traverſois ce beau quartier, j'aperçus une très-belle perſonne qui me fit ſigne. La curioſité m'obligea de l'aborder : & comme elle parloit aſſez bon François, je me laiſſai facilement aller aux preſſantes ſollicitations qu'elle me fit d'entrer dans la maiſon devant la porte de laquelle elle étoit. C'étoit juſtement un de ces fameux Hôtels de plaiſir, qu'on nomme, comme j'ai déja dit, *Muſik-huyſen* : il commençoit déja à ſe faire nuit ; ainſi j'entendis bientôt entamer un concert d'orgues, de Violons & de Baſſes, dans la Sale où elle me conduiſit, qui étoit toute illuminée. Si bien

que

que bien éloigné de croire que je fusse dans un lieu de Libertinage, il me sembloit être à Rome, dans quelque Eglise Catholique. Parmi quantité de Donzelles assez agréables, qui se trouvoient dans cet illustre Rendez-vous, je n'en trouvois point de plus charmante que celle qui m'y avoit conduit. Je lui trouvois beaucoup d'esprit; & elle me disoit mille jolies choses. Elle me fit en peu de mots l'histoire de sa Genéalogie, m'assurant qu'elle étoit sortie d'une des premiéres maisons de Bruxelles. Elle me conta aussi le malheur qui l'avoit réduite à mener la vie qu'elle faisoit; ajoûtant que c'étoit bien malgré elle qu'elle s'étoit determinée à un genre de vie si peu conforme à sa naissance. Enfin je la trouvai si à mon gré, que je lui promis de la venir revoir le lendemain. Il faut donc, me dit-elle, que je vous montre où je demeure, c'est tout près d'ici; car pour cet endroit ci, je n'y suis que par hazard. Je païai donc la dépense que nous avions faite, & je sortis avec elle pour apprendre où elle logeoit: Ce n'étoit pas loin du lieu où je l'avois rencontrée. Y étant arrivés, elle me pressa d'y

d'y entrer pour un moment, ce que je fis malheureuſement. Je trouvai les apartemens de cette maiſon très bien meublés : cette ruſée me conduiſit à ſa chambre, où il y avoit bon feu ; enſuite elle fit aporter du vin, par la ſervante, & me pria de m'aſſeoir, & de goûter ſon vin. J'étois aſſez tranquile auprès de cette fauſſe femelle, bien éloigné de croire que je fuſſe dans le moindre danger, quand j'entendis tout d'un coup dans la chambre voiſine, un mêlange confus de voix d'hommes & de femmes. Je demandai ce que ſe pouvoit être ? mon avanturiére me répondit que c'étoit deux Demoiſelles qui logeoient chez elle ; & que pour les voix d'hommes que j'avois entenduës, c'étoient aparemment de leurs amis qui les étoient venus voir. Mais ô Dieu ! que c'étoit bien autre choſe ! & dans quel affreux danger me trouvai je pas dans cette exécrable maiſon ! jamais ma vie n'avoit été expoſée à un péril ſi évident qu'elle le fut alors ; car peu de tems après que j'eus demandé à cette malheureuſe, quelles gens c'étoient là, je vis entrer dans la chambre, cinq coupe-jarrets, habillés en

Matelots, l'un desquels en m'abordant me demanda d'un ton brusque, & en bon François, ce que je faisois là ? je lui répondis, tout en tremblant, que je n'y étois venu que par ce que cette Demoiselle m'avoit invité d'y entrer : & en me tournant de son côté pour la prier de témoigner ce qui en étoit, je ne la vis plus, elle s'étoit éclipsée. Je connus bien alors que j'étois pris, & que je n'avois plus d'autre parti à prendre que celui de me recommander à Dieu, pour le suplier de me délivrer de la main de ces assassins. Et comme dans mon angoisse extrême, je m'écriai un peu haut, en proférant ces paroles, Ha mon Dieu ! celui de ces scélérats qui parloit François me dit d'un ton insolent, ce n'est pas ici qu'il faut venir pour prier Dieu ; c'étoit avant de t'en aprocher qu'il falloit le prier afin qu'il t'en empêchât ; mais présentement, puis que tu y es venus, tu nous en païeras bien cher l'entrée. A ces mots, tous ces bandits se jettérent sur moi, & me prirent les uns par les pieds, & les autres par les mains & commencérent à me dépouiller. Et lors qu'ils m'eurent mis tout nud, ils me

garrotérent ſur une chaiſe : enſuite dequoi celui qui parloit François fit ſigne aux autres, qui tirerent en même tems chacun un couteau de leur poche. A cet horrible ſpectacle, je jettai un cri éfroïable, au bruit duquel coururent cinq ou ſix femmes, entre leſquelles j'aperçus au travers de mes yeux mourans, cette Laitiére pour qui j'avois fait autrefois tant de folies à Utrecht. Eſt-ce vous, chére Chriſtine ? m'écriai-je, que le Ciel envoïe ſi à propos, pour me tirer du déplorable état où vous me voïéz ? Comment, dit elle toute ſurpriſe, c'eſt Rozelli que je vois dans un ſi grand danger ! Ha qu'il ne ſoit jamais dit, qu'un homme pour qui j'ai eu tant d'amour, ſoufre le moindre outrage, lors qu'il eſt en mon pouvoir de l'en garantir ! là-deſſus elle tira ces meurtriers à part ; & leur aïant dit quelques mots en Hollandois, un moment après on vint me délier, & on me rendit mes hardes : & quand je fus habillé, on me laiſſa ſeul avec ma Libératrice ; mais plus mort que vif.

Quoique je craigniſſe toûjours beaucoup dans cette dangereuſe maiſon, il me ſembloit pourtant que je n'avois

rien

rien de funeſte à redouter, tant que Chriſtine ſeroit avec moi ; c'eſt pourquoi reprenant mes eſprits, les nüages de la peur ſe diſſipérent peu à peu, d'autant plus que mon ancienne Maîtreſſe m'aſſeuroit, que deſormais je pouvois avoir entiérement l'eſprit en repos. Etant donc redevenu tranquille, je pris la parole, & m'adreſſant à mon Ange tutelaire, eſt-ce vous, lui dis-je, ma chere Chriſtine que je trouve dans ce lieu ſi indigne de vôtre préſence ? en dois-je croire mes yeux ? eſt-ce une illuſion, ou eſt-ce une verité ? non ce n'eſt point du tout un rêve, me repartit cette belle perſonne, c'eſt moi-même ; & il n'eſt que trop vrai pour mon malheur ! & pour vous aprendre, continua-t-elle en ſoupirant, ce qui m'eſt arrivé, & qui n'eſt pas encore venu à vôtre connoiſſance, je vous dirai, que quinze jours après que vous m'eûtes donné une maiſon dans la Ville, un jeune Seigneur Allemand trouva occaſion de faire connoiſſance avec moi, & de me faire le récit de la violente paſſion qu'il avoit conceüe pour ma perſonne, m'aſſurant que ſi je voulois y répondre il feroit ma fortune, & me rendroit heureuſe

pour

pour le reſte de mes jours: il me diſoit qu'il étoit fils unique, qu'il avoit de grands biens, & qu'il pouvoit diſpoſer de lui-même. J'ajoutai foi ſans peine à tout ce qu'il voulut me dire, parce que je voïois qu'il faiſoit belle figure: il avoit deux laquais & un valet de chambre; il m'avoit auſſi déja fait des préſens aſſez conſidérables: ainſi quand il m'eut aſſuré qu'il vouloit m'épouſer, je n'héſitai plus à condeſcendre à ſes volontés; & oubliant tout ce que je vous devois, & la reconnoiſſance que j'étois obligée de vous témoigner, je trahis vôtre amour, & réſolus de m'abandonner entiérement à lui; & même j'en devins éperdüement amoureuſe. Aïant autant de tendreſſe pour lui, que j'en reſſentois, je n'eus pas de peine à prendre la réſolution de le ſuivre à Hambourg qu'il diſoit être le lieu de ſa naiſſance, & où il vouloit me mener. Le jour fut donc marqué pour nôtre départ: j'empaquetai mes hardes, & ſortis d'Utrect, une après-dinée, dans une carroſſe à quatre chevaux. Nous allâmes coucher ce ſoir-là, à une maiſon de campagne d'un des amis de mon nouvel Epoux, ſituée

à trois

à trois lieües d'Amſterdam. Le lendemain nous arrivâmes ici avant midi. J'avois toûjours gardé Nanon avec moi. Nous fûmes obligés de faire quelque ſéjour dans cette Ville, parce que Monſieur Baude, (c'étoit le nom de mon cher Epoux) avoit mandé de l'argent de chez lui, pour faire quelques emplettes à Amſterdam. Cependant je paſſois la vie le plus agréablement du monde avec cet aimable jeune homme. Il avoit tant d'amour & d'égards pour moi, qu'il m'eſt impoſſible de l'exprimer; il me ſervoit comme une Reine: enfin il n'avoit de plaiſirs que quand il étoit auprès de moi. Il y avoit déja onze jours que nous étions à Amſterdam, quand il arriva que je ne vis point revenir, le ſoir, mon cher Amant, au logis, à l'heure acoutumée; ce qui me mit dans des tranſes mortelles: mes allarmes augmentoient à meſure que la nuit s'avançoit; ſur tout ce qui me mettoit le plus en peine, c'eſt qu'il avoit laiſſé tous ſes valets, au logis, que j'envoïai le chercher par tout où il avoit acoûtumé d'aller: mais toutes leurs recherches furent vaines. Quand je vis que plus de la moitié de la nuit

s'étoit

s'étoit paſſée ſans que j'apriſſe aucunement de ſes nouvelles, je tombai dans de terribles aprehenſions ; & de noirs chagrins s'emparerent de mon ame, parce que je ne doutois point qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur : je paſſai le reſte de la nuit dans les peines les plus étranges. Quand le jour fut venu, j'ordonnai de nouveaux aux laquais d'aller faire des perquiſitions par toute la Ville ; & pour moi je demeurai au logis, dans des allarmes continuelles, & dans la crainte d'aprendre à tous momens quelque fâcheuſe nouvelle. En effet, environ deux heures après que les valets furent ſortis, comme j'étois acablée de ſommeil, parce que je n'avois pas fermé les yeux pendant toute la nuit, je m'étois jettée ſur un fauteuil, pour y prendre un peu de repos ; & comme je commençois à le goûter, un bruit confus qui ſe fit tout d'un coup dans la rüe, m'éveilla. Je volai à la fenêtre où j'aperceus un foule de monde, aſſembléz, au milieu de laquelle il y avoit un de ces carroſſes qu'on mene ſur des traineaux. Je demeurois attentive à regarder pour voir tout ce que cela deviendroit, lorſque

j'en-

J'entendis un grand cri derriére moi, que je connus d'abord partir du valet de chambre ; Ah Madame ! s'écrioit-il, on a aſſaſſiné mon Maître ; & voila qu'on l'amene mort. Jugez, me dit alors Chriſtine, dans quel déplorable état je me trouvai à cette triſte nouvelle ? & dans quel affreux deſeſpoir elle me plongea ? je ne fis qu'un ſaut, de l'eſcalier ; & perçant la foule, toute échevelée, j'allai me jetter ſur le corps de mon amant qui étoit encore tout ſanglant, m'imaginant folement, qu'à force de cris & de pleurs je le forcerois à ouvrir encore une fois ſes yeux, & a me parler. Tous les efforts que les gens de la maiſon firent pour m'arracher d'auprès de lui furent inutiles. A ce ſpectacle la foule s'augmentoit de plus en plus ; mais enfin accablée de douleur & de foibleſſe, je tombai évanoüie, ſur le corps de cet infortuné ; & alors il ne fût pas difficile de me tirer de là, comme on fit auſſi ; & l'on me porta ſur mon lit, où je fus plus de trois heures ſans donner le moindre ſigne de vie, nonobſtant tout ce qu'on mit en uſage pour me faire revenir : & quand enfin j'eus repris

repris mes ſens, on m'empêcha d'aprocher plus du défunt, & on fit tout ce que l'on put pour me conſoler. Entre ceux qui tâchérent d'alléger ma douleur, le valet de chambre fut celui qui ſe donna le plus de peine : il me fit comprendre que quoique la perte que j'avois faite fût très-ſenſible, & très-conſiderable, je devois pourtant penſer qu'il n'y avoit plus lieu d'y remédier ; & qu'ainſi il me falloit tâcher de l'oublier, & ſonger à ne pas ruïner ma ſanté, par un excès d'affliction : & pour me donner encore meilleur courage, il me parla de la ſorte. Vous ſavez Madame, que nous attendons tous les jours les lettres de change que Monſieur Baude devoit recevoir ; il faut auſſi que vous conſidériez qu'il eſt mort ſans avoir pû vous faire connoître les bons ſentimens où il étoit pour vous, & qu'il ne vous a laiſſé ni denier ni maille ; ainſi vous voyez bien qu'il faut de toute neceſſité vous occuper préſentement d'autres penſées que de celles de la mort de vôtre Amant, & qu'il faut ſonger aux moyens de recouvrer de l'argent ; ſi vous voulez bien, Madame, défér

aux foibles conſeils que je puis vous donner là-deſſus; j'oſe me flatter qu'ils ne vous ſeront pas tout à fait inutiles. Je vous avoüe, (me dit alors cette infortunée Laitiére en interrompant le fil de ſa narration) que quoique je fuſſe très-affligée, les paroles de cet homme ne laiſſérent pas de faire impreſſion ſur mon eſprit, & de m'engager à faire réflexion que le défunt ne m'avoit pas laiſſée en trop bon état: que bien au contraire, je me trouvois en une très-mauvaiſe ſituation. Que faudroit il faire? répondis-je donc au valet de chambre, d'une voix toute languiſſante. Il faut, me repartit-il, ſe ſervir du ſtratagême que j'ai imaginé: car à moins de cela, je ne vois pas de moyen pour vous faire toucher la moindre choſe. Je ſai, continua-t-il, parfaitement bien contrefaire la main de mon Maître; ainſi il faut que je dreſſe une eſpéce de donation, par laquelle il paroîtra que le défunt s'eſt obligé pendant ſa vie, qu'en cas que Dieu vint à diſpoſer de lui, avant que de vous avoir épouſée, il vous laiſſoit quatre mille écus, & toutes les nipes qu'il avoit avec lui;

je le puis faire en bonne conſcience, d'autant plus qu'il m'a fait connoître qu'il étoit dans cette intention, quatre ou cinq jours avant ſa mort ; comme auſſi dans la ferme réſolution de vous épouſer dès que vous ſeriez arrivée chez lui. Les remiſes qu'il attendoit ſont de cinq mille écus ; c'eſt pourquoi il faut que vous ſoyiez nantie de l'écrit que je m'en vais vous faire, afin que vous ſoyiez endroit de toucher cet argent-là : enſuite dequoi il ne faudra pas manquer de faire des obſéques honorables au défunt. Je ſuivis entiérement, me dit alors Chriſtine, les conſeils du valet de Chambre ; je le priai de donner les ordres neceſſaires pour le Convoi funébre. Et comme au bout de deux jours, les cinq mille écus arrivérent, je me preſentai pour les recevoir. On me les compta d'abord, & perſonne ne me les diſputa, quoique même je ne produiſiſſe pas l'écrit ſuppoſé. Les Funerailles ſe firent avec beaucoup de pompe & de magnificence : & après que j'en eus payé les fraix, j'eus encore bien de l'argent de reſte, ſans y comprendre ce que j'avois déja auparavant,

vant, ſavoir la ſomme de cinq mille deux cens florins, & pour plus de la valeur de trois mille en bijoux & autres nipes. Cependant le Valet de chambre me fit bientôt connoître que s'il avoit fait quelque choſe pour moi, ce n'avoit pas été ſans avoir ſes vûes particuliéres, puiſqu'il prit un jour ſon tems que ma fille n'étoit pas avec moi, & que j'étois ſeule dans ma chambre, pour me parler de la ſorte.

Madame ſi les petits ſervices que je vous ai rendus, méritent quelque reconnoiſſance, ne ſoyez pas ſurpriſe ſi j'oſe vous en demander une qui vous paroîtra ſans doute un peu forte; oui, Madame, j'aſpire au bonheur de vous épouſer: vous pourriez vous choquer du langage que je vous tiens, parce que vous aviez auparavant des vûes bien plus élevées, & que vous étiez deſtinée pour mon Maître, ſi une mort trop precipitée ne vous l'eût ravi; mais Madame que cela ne vous faſſe pas de peine; je puis dire ſans vanité, que je ſuis d'une naiſſance qui n'eſt pas inférieure à la ſienne; & ſi vous me voyez dans la condition ou je ſuis; cela n'eſt arrivé que par une pure

envie que j'ai euë de voir le monde ſans que je fuſſe obligé de faire de groſſes dépenſes pour cela : & ſi vous voulez bien vous donner la peine de faire quelques réflexions à la familiarité avec laquelle je vivois avec mon Maître, vous ne douterez plus que je ne ſois de bonne extraction. Je ne ſuis pas, à la verité auſſi bien partagé des biens de la Fortune, qu'il l'étoit ; mais je puis pourtant, graces à Dieu, vivre aſſez commodément chez moi. Enfin, Madame, vous pourriez peut être trouver un parti plus avantageux que je ne ſuis, & peut-être auſſi que non. Mais me dit Chriſtine (en interrompant de nouveau la ſuite de ſon récit) comme vous me paroiſſez inquiet, je ne veux pas vous retenir plus long-tems, & je m'en vais vous dire en deux mots quel fut le ſuccès de cette malheureuſe affaire. Ce ſcélérat, (ajoûta, Chriſtine en reprenant ſon diſcours) ſut ſi bien dire, & me témoigna tant de tendreſſe, m'aſſurant de vivre toûjours bien avec moi ; qu'à la fin je me laiſſai ébloüir par la belle apparence de ſes paroles trompeuſes, & je conſentis

au

au mariage. Nous fûmes mariez le lendemain après la publication des trois Bans. Je m'aplaudiſſois aſſez de mon choix, quand il arriva un jour que ce fourbe m'engagea dans une partie de promenade avec quelques filles de ſa connoiſſance, pour aller nous divertir à une maiſon de campagne; mais quand je fus de retour, je ne le trouvai plus; le fripon s'étoit évadé, & m'avoit emporté tout ce que j'avois au monde. Jugez, me dit alors la Laitiére, quel coup de foudre ce fut pour moi! je penſai mourir de douleur, & je me ſerois ſans doute abandonnée au deſeſpoir, & me ſerois fait la derniére violence, ſi la vie m'eût été un peu moins chére. Voila, mon cher Rozelli, pourſuivit Chriſtine, les raiſons qui m'ont obligée à embraſſer le genre de vie que vous me voyez mener. Premiérement c'eſt par une juſte punition de l'injuſtice que j'ai commiſe en vous abandonnant, & en vous trahiſſant ſi lâchement; c'eſt pourquoi le Ciel vous a conduit ici pour vous faire être le témoin du juſte châtiment qu'il me fait reſſentir. En ſecond lieu ce qui m'a plon-

gée dans un ſi grand deſordre, & qui m'a comme forcée d'y entrer ; c'eſt que quand ce malheureux m'eut volée, je ne ſavois que devenir, ſi je n'euſſe pris ce parti. Au reſte Dieu ſait combien volontiers je le quitterois ſi je pouvois trouver les occaſions de vivre autrement. Hé bien ! chére Chriſtine, lui dis-je alors, ſi vos ſentimens ſont tels que vous me le faites paroître, je vous donne ma parole que je vous aiderai dans un ſi bon deſſein, & que je vous fournirai des moyens ſuffiſants pour vous faire ſubſiſter honnêtement. Dites moi ſeulement où je vous pourrai parler demain, à quelle heure & en quel lieu ; car pour ici je ne veux abſolument plus y revenir ; & là nous prendrons les meſures néceſſaires pour vous tirer d'embaras. Elle m'aſſigna pour rendez-vous, un cabaret que je feignis de bien connoître. Et après lui avoir fait mille proteſtations d'amitié ; je tirai cinq ducats de ma poche, que je lui donnai ; & lui dis, Chriſtine, voila ce que je vous laiſſe pour gage de ma ſincérité, en attendant le jour de demain : je vous en donnerois davantage, mais c'eſt

c'eſt tout ce que j'ai ſur moi. Je lui dis enſuite que j'aurois bien voulu reſter plus long-tems avec elle, mais que j'étois obligé de me retirer, parce qu'il étoit déja bien tard ; ſurquoi je lui ſouhaité le bon ſoir, & la quittai. Quand je fus ſorti, avec l'aide de Dieu, de cet infame coupe-gorge, & que je fus dans la rüe, je remarquai que la nuit m'avoit ſurpris : ce qui me jetta dans de nouvelles frayeurs ; aprehendant qu'il ne m'arrivât encore quelque nouvel accident fâcheux ; mais par bonheur pour moi, je rencontrai à cent pas de cette fatale maiſon, un de ces hommes qui crient les heures de la nuit ; & qui heureuſement jargonnoit un peu de François. Je le priai de m'accompagner juſqu'à mon logis ; & afin de n'être pas reconnu, je fis beaucoup de détours, & rentrai chez moi par une porte de derriere. Puis ayant donné a cet homme, quelque choſe pour boire, je me retirai dans ma chambre, fort content d'être échapé d'un ſi grand péril. Je me donnai bien de garde de me trouver le lendemain au lieu aſſigné ; la ſeule penſée que j'en avois me faiſoit frémir d'horreur : & pen-

dant tout le tems que je demeurai depuis à Amſterdam, il ne me prit jamais envie d'aprocher de ce quartier là. Ainſi je ne ſai ce que devint ma Laitiére, qui croïoit fermement que je demeurois toûjours à Utrect.

Janine revint ce même-jour de la Haie, qui m'aporta pour nouvelles, qu'elle avoit arrêté une maiſon dans le meilleur quartier de la Ville, & qui étoit fort bien ſituée pour mon commerce. Cela me remit de l'affreux chagrin qui avoit troublé mon repos, toute la nuit d'auparavant. Cependant il me falloit paſſer encore plus de deux mois à Amſterdam, tant pour y finir le Baïl de la maiſon où j'étois, que pour pouvoir entrer dans celle de la Haie. Comme cet intervalle de tems s'écouloit, le Ciel prenant quelque pitié de moi, & voïant que je ne faiſois rien dans ma boutique, eut ſoin de ma proſperité, d'une maniére toute extraordinaire; & le regard favorable qu'il jetta ſur moi dans cette occaſion, ſervit de fondement ſolide à ma fortune, qui depuis ce tems là fut toujours heureuſe: Voici de la maniére que la choſe ſe paſſa. Un certain Prêtre qui venoit

noit des Indes, débarqua à Amſterdam, & vint loger chez moi. Il n'y fut pas long-tems ſans me faire connoître qu'il prenoit beaucoup de plaiſir à s'entretenir avec moi ; ce qui m'engagea à lui faire le récit d'une partie de mes plus conſidérables avantures, & à lui conter les raiſons qui m'avoient engagés de quiter l'habit Monaſtique. Et comme je remarquai qu'il étoit homme de bien, & fort zélé dans ſa Religion, je le pris par ſon foible, & l'aſſurai que malgré le tort que les Miniſtres de l'Egliſe Romaine m'avoient fait, je ne laiſſois pas de conſerver pour cette ſainte Religion, un reſpect & un attachement inviolable, & que je la profeſſois toûjours. Cela lui fit plaiſir ; & me croïant fort dévot, il réſolut de s'ouvrir à moi, & de me faire confidence qu'il avoit une certaine marchandiſe qui ne lui étoit gueres connüe : c'étoit une Caſſette remplie de poudres d'or. Je lui en damandai pluſieurs onces ; & quand je les eus, je montai à mon cabinet, où je les mis dans un Creuſet ; puis je les portai chez un Orfévre, & le priai de me fondre cette matiére, avec laquelle je lui dis que je voulois faire

quelque expérience. Quand elle fût fondüe, je la verſai moi-même dans une Lingotiére: & lors qu'elle fût froide, je priai l'Orfévre de me dire, ce qu'il penſoit de ce Métail ? il le prit, le forgea, & l'eſſaïa ſur ſa Pierre de touche; enſuite me regardant, il ſe mit à ſoûrire, & me dit qu'il voudroit bien ſavoir faire une telle expérience. Je lui dis que cela ne ne ſe pouvoit pas; mais que s'il vouloit me promettre d'être diſcret, je viendrois ſouvent chez lui, pour faire fondre de la même matiére, & qu'il en tireroit nn bon profit; ſur quoi il me promit de garder religieuſement le ſecret. Je le païai graſſement de ſes peines, & ſortis de chez lui, pour reprendre le chemin de mon logis. En m'en retournant je ſuputai en moi-même, & trouvai qu'à proportion de la quantité de poudres que l'Eccleſiaſtique m'avoit données, il en devoit reſter dans la caſſette, pour plus de douze mille florins. Et comme je ſavois très-bien que ce bon homme ignoroit tout cela; je formai la réſolution de le tromper, & de profiter de l'occaſion & de ſon ingnorance. Pour pouvoir y réuſſir, je réſolus de lui ſervir un

plat

plât de mon mêtier, & de lui faire acroire qu'après avoir fait une exacte recherche de ce que cette poudre pouvoit contenir d'or, qu'on avoit trouvé que cela ſe montoit à fort peu de choſe; & qu'elle ne valoit preſque pas la peine qu'on l'eût aportée de ſi loin. J'executai la choſe comme je l'avois projettée: & dès que je fus de retour chez moi, je débitai à ce bon Prêtre, tout ce que j'avois premedité: de plus je mis l'alarme à ſon quartier, & lui dis avec de feintes démonſtrations d'amitié, cher ami, je viens d'aprendre une nouvelle qui me chagrine beaucoup par raport à l'eſtime toute particuliére & très-ſincére que vous ſavez bien que j'ai pour vous, c'eſt que la guerre vient d'être déclarée entre la Hollande & la France, & je ſuis bien en peine pour vous, & je ne ſai comment vous pourrés ſortir du Païs: d'ailleurs j'aprehende auſſi beaucoup quand je ſonge au riſque que vous courez, ſi vous vous y arrêtéz plus longtems: cependant il eſt tems que vous ſongiez à vous tirer d'afaire; au reſte vous pouvez compter ſur moi, & être perſuadé que je ferai tout ce que je pourrai pour

vous rendre ſervice en cela & en toute autres choſes; & comme vous m'avez fait entendre que vous n'êtiez pas trop bien pourveu d'argent, j'offre de vous donner trois cens Ducatons ſur cette poudre que vous avez: je ſai bien que je hazarde beaucoup, & que jamais je n'en retirerai cela; mais il s'agit de vous rendre ſervice, & non point de ſonger à l'interêt. Il ne me laiſſa pas achever, & il s'écria, en m'interrompant, Ah! mon cher Rozelli! aidez moi ſeulement à ſortir au plûtôt de ce Païs ci; & pour la poudre vous m'en donnerez ce qu'il vous plaira; pourveu que je puiſſe gagner Anvers, je m'eſtimerai aſſez heureux; & pour ce qui eſt du reſte, je ſai que vous êtes aſſez honnête homme pour m'en rendre bon compte par tout où je ſerai, ſi vous tirez davantage de la poudre. N'en doutez nullement, répondis-je à ce bon homme; il faudra ſeulement que vous ayiez le ſoin de me faire ſavoir où vous vous ſerez arrêté; & ſi j'en trouve davantage que je ne vous en donne, je ne manquerai pas de vous le faire tenir. Après que je lui eus dis cela, je lui fis empaqueter ſes hardes, au plus vîte: je

lui

lui contai les trois cens Ducatons, & lui donnai un homme à qui je pouvois me fier, pour le conduire jusques sur les Frontiéres: ensuite dequoi je l'accompagnai jusqu'à la Barque de Rotterdam, où je le quittai, après lui avoir donné vint embrassades, & l'avoir assuré de ma sincére amitié.

Quand il fut parti je revins chez moi, où je n'eus point l'esprit en repos, jusqu'à ce que le guide que je lui avois donné fût revenu, & qu'il m'eût aporté les nouvelles qu'il eût passé les frontieres. Cette inquiétude ne me tourmenta pas long-tems; car le sixiéme jour après son départ, comme je dînois, je vis entrer mon homme, qui me dit qu'il avoit laissé ce bon Prêtre au delà de Rosendaal, où il avoit pris un chariot de Païsan pour le conduire jusques à Anvers. Ce fut alors que mon cœur commença à respirer; & je ne doutai plus que la cassette ne fût mienne; & la joie que j'eus d'une si belle conquête fut inexprimable. Le lendemain de cette bonne nouvelle, je pris deux livres de cette poudre que je mis dans un grand creuset, & je m'en allai chez mon Orfévre pour la faire fondre. J'eus

la précaution de mêler un autre drogue parmi, pour en mieux dérober la connoiſſance audit Orfévre, qui aprés l'avoir fondüe & jettée en l'ingot, demeura tout interdit, & ne douta plus que je ne fuſſe un vrai nourriſſon d'*Hermes*, & que je ne ſceuſſe faire de l'or. J'avois beau me donner la torture pour lui ôter cela de l'eſprit ; il n'y avoit pas moïen de le deſabuſer ; il s'opiniatroit toûjours davantage à le croire. Mais le laiſſant dans cette erreur, & l'aïant, comme la premiere fois largement païé de ſes peines ; je m'en allai à la Bourſe, au ſortir de chez lui, pour y chercher un Juif qui voulût achéter mon or. Je n'eus pas de peine à en trouver, parce que la marchandiſe que j'avois étoit d'un trop bon aloi ; j'acordai donc avec un de ces Iſraëlites, qui convint avec moi, de me païer mon or à raiſon de quarante huit florins l'once, s'offrant d'en prendre autant que je lui en porterois. Ce marché étant fait, je me munis le lendemain d'une plus grande doſe de ma poudre, que je portai à mon ordinaire chez l'Orfévre, qui aprés l'avoir fonduë, & trouvé qu'il y avoit ſix livres d'or en une maſſe, ſe

jetta

jetta à genoux devant moi, & me pria les larmes aux yeux, d'avoir quelque égard pour lui, veu la grande famille qu'il avoit sur les bras; me disant qu'il voyoit bien que Dieu m'avoit envoyé chez lui pour le secourir dans sa nécessité. Je le fis relever, & lui dis que je ferois pour lui, tout ce que je pourrois, mais qu'il ne devoit pas s'attendre à grand chose, veu que j'étois moi-même embarassé d'une bien plus grande charge que lui: cependant je ne laissai pas de l'assurer que je reviendrois le lendemain, & que je lui donnerois satisfaction autant qu'il me seroit possible. Je lui payai ses peines à l'ordinaire, & m'en allai chez mon Juif, pour lui vendre mon or, lequel me compta pour six livres de ce métail, la somme de trois mille sept cens quatre vint florins, le tout en bons Ducatons que je fis porter chez moi, sur une broüette. Je ne manquai pas le lendemain de retourner chez l'orfévre; & pour m'acquitter de la promesse que je lui avois faite, je mis quatre onces de cette poudre dans un creuset à part, & j'en mis deux livres dans un autre; & étant arrivé chez lui, je lui fis

fis fondre ce qu'il y avoit dans ces deux creuſets, & lui dis en même tems que ce qui proviendroit du petit ſeroit pour lui. Quand il eut jetté le tout en Lingots, il trouva pour ſon compte un peu moins de quatre onces d'or, pour leſquelles il me remercia aſſez froidement, & parut n'être pas trop content du préſent que je lui faiſois. Je fis ſemblant de ne m'en apercevoir pas; & lui ayant payé de ſurplus ſes peines, je m'en retournai au logis. Cependant cet orfévre mal content de moi, ſe mit en tête de me joüer un tour; en quoi pourtant il ne réüſſit pas : au contraire il perdit par là ce qu'il auroit encore pû gagner avec moi; c'eſt la punition ordinaire des ingrats. Pour venir à bout de ſon deſſein, il réſolut de me dénoncer au Sénat & de tâcher de lui perſuader de me faire arrêter; ne doutant nullement, qu'il ne lui fit donner une récompenſe conſidérable, lorſqu'il auroit connu que j'étois un homme à lui raporter des ſommes immenſes. Il s'en ouvrit à un Avocat de ſa connoiſſance, qui l'en diſſuada, lui alléguant pour raiſon qu'on vivoit dans un Païs de liberté; & qu'ainſi il perdroit.

droit ſon tems & ſes peines. Voyant donc ſes eſpérances fruſtrées, il prit le parti de demeurer en repos, de ce côté-là ; ſe contentant ſeulement d'en parler à tout le monde. Ce qui bien loin de me nuire, ſervit au contraire en partie à me vanger du tort que S... B... & R... m'avoient fait : car comme cet orfévre hantoit dans la maiſon de R.... il ne manqua pas de l'inſtruire de cette affaire ; de maniére que ces deux autres Meſſieurs le ſurent auſſi bientôt : & d'autant que le dit orfévre aſſeura le fait avec tant de circonſtances ; ils crurent fermement que j'avois le ſecret de faire de l'or : ce qui les mit dans un chagrin mortel d'avoir rompu avec moi. De mon côté, ayant découvert toutes ces menées, par le canal d'un Valet de S... je me tenois fier ; & bien qu'ils miſſent tout en uſage pour ſe remettre bien avec moi, ils n'en purent jamais venir à bout. Cependant je me faiſois un plaiſir de les confirmer de plus en plus dans la penſée où ils étoient, que je ſavois faire de l'or ; ce que j'executois par des voyes indirectes. Un jour je fis tomber adroitement entre leurs mains un lingot de

de mon or, dont ils firent faire toutes les épreuves poſſibles ; & ils penſérent créver de dépit quand ils le virent ſi bon. Cependant le tems de quitter Amſterdam & de venir à la Haye s'aprochoit ; c'eſt pourquoi ayant fait fondre toute ma poudre (qui m'a valu douze mille neuf cens florins) je fis empaqueter tous mes meubles, & les fis porter dans un Vaiſſeau. Enſuite dequoi, je quittai cette fameuſe Ville, laiſſant ces Meſſieurs qui m'avoient perſécuté, dans un regret mortel de l'avoir fait. Ils ne furent pourtant pas longtems ſans découvrir d'ou m'étoit venu mon or ; car peu de jours après que je fus arrivé à la Haye, il leur tomba entre les mains une lettre du Prêtre de qui je l'avois euë, par laquelle ils découvrirent tout le miſtére ; & elle les deſabuſa de l'erreur où ils avoient été juſques là, en croyant que je pouvois effectivement faire de l'or. Cela leur donna un nouveau ſujet de vomir mille injures contre moi, & de former de nouvelles cabales pour me perdre ; ce qu'ils n'ont ceſſé de faire juſqu'à préſent. Tant il eſt vrai, que la vengeance a de charmans apas pour

un

un Italien, dès le moment qu'elle s'eſt emparée de ſon cœur.

Etant arrivé heureuſement à la Haye, je commençai mon établiſſement dans la maiſon que Janine y avoit loüée, qui étoit dans le korte-Pooten prés du Plain: c'eſt là que je trouvai le *Perou*, & des perſonnes de toutes Nations s'empreſſoient en foule, d'aporter leur argent chez moi. Pour le moins douze ou quinze tables de Baſſette y alloient jour & nuit; ſi bien que voyant un ſi grand concours de monde, je ſongeai à en profiter; c'eſt pourquoi je me ſervis de cette adreſſe qui réüſſit le mieux du monde. Je partis un beau matin pour Amſterdam, laiſſant le ſoin du négoce à Janine. Arrivé que je fus dans ladite Ville, j'y fis faire une quantité de différentes caiſſes, que je remplis toutes de diverſes marchandiſes; je mis dans quelques unes de certains mouchoirs qu'on fait à Amſterdam, à la façon de ceux de Naples; & je mis deſſus des écriteaux Italiens, en ces termes *Fazoletti di Napoli*: je remplis d'autres caiſſes, de toutes ſortes de galanteries. Comme de tabatiéres, étuis, ciſeaux, boucles, jarretiéres, & ainſi

ainſi du reſte ; & j'écrivis ces mots deſſus ; *galanterie le piu curioſe di Venetia è di Milano* ; & je garnis le reſte des autres caiſſes, avec des gans d'hommes & de femmes, d'évantails, pomades, & eſſences les plus exquiſes qu'on pût trouver à Amſterdam ; le tout avec des inſcriptions en Italien. En après j'enfermai toutes ces caiſſes dans une grande que j'avois fait faire exprès ; & l'ayant fait clouer, je forgeai une lettre en Italien, dont la ſuſcription s'adreſſoit à moi ; & je la cachettai ſur la caiſſe. Cette lettre contenoit en ſubſtance, qu'on m'envoyoit de Veniſe, & de Milan, tout ce qu'on avoit pu trouver de plus curieux, n'ayant pas (ſelon mes ordres) regardé à la dépenſe. J'avois pris auſſi la précaution d'inſérer dans la lettre une minute de tout ce que ces marchandiſes coutoient, & j'en avois fixé le prix à vint fois plus qu'elles ne me revenoient. Ayant diſpoſé tout cela de la ſorte, je conſignai cette caiſſe au Bureau, avec ordre de me l'envoyer à la Haye, ſix jours après, à l'adreſſe que j'y laiſſois. J'uſai de cette précaution afin qu'on ne ſoupçonnât pas que j'euſſe

j'euſſe fait cette emplette à Amſterdam quoique perſonne ne ſût rien de mon voyage, car je ne fus que deux jours dehors. Quand je fus de retour à la Haye, je trouvai que tout alloit chez moi encore mieux que jamais. Le ſixiéme jour étant venu, ma caiſſe arriva à l'heure où il y avoit le plus de monde dans ma boutique; je profitai de l'occaſion; je la fis ouvrir, & en tirai toutes les marchandiſes, qu'on m'arrachoit des mains, m'en donnant tout ce que j'en demandois, & même ſans marchander. Enfin la choſe alla ſi loin, que tant pour la Baſſette, que pour les liqueurs, Chocolat, Tabac, & les dittes marchandiſes, je ne pouvois plus ſuffire à compter l'argent; car il ne ſe paſſoit pas de jour que je ne gagnaſſe pour le moins trente piſtoles, & même la Servante ne perdoit jamais ſes peines quand elle balayoit la boutique où les chambres; car elle trouvoit toûjours trois ou quatre piéces d'or, ſoit piſtoles, ou guinées: les caroſſes remplis de beau monde de l'un & de l'autre ſexe, s'arrêtoient en foule devant ma porte; & les Dames & les Cavaliers

liers qui étoient dédans, me faiſoient débiter, une grande quantité de Limonade, d'orgeat, & autres ſemblables liqueurs. Enfin tout ſembloit contribuer unanimement à mon bonheur; & la fortune vouloit faire viſiblement connoître qu'elle s'étoit tout à fait déclarée pour moi, ſurtout par la choſe qui m'arriva, & que je m'en vais vous raconter.

J'avois achété une quantité de Tabac en poudre, qui ſe trouva ſi méchant, par la ſuite, que je fus obligé de le rendre à celui qui me l'avoit vendu qui étoit un Marchand de Hambourg, & même il m'y fallut perdre plus de la moitié, & je n'en avois gardé qu'une douzaine de livres, que je donnois pour un très-bas prix, aux Laquais & Cochers. Un jour Milord . . . vint chez moi, & me dit de lui remplir ſa tabatiére, du meilleur Tabac que j'euſſe. Je lui en preſentai de toutes les ſortes & du plus exquis qui fût chez moi, & le priai d'en goûter; mais il ne s'en trouva de pas une ſorte qui lui plût. La choſe me parut ſi étrange, veu que j'avois le meilleur Tabac qui ſe pût trouver

en

en Hollande, que je m'aviſai de lui faire goûter de ce vilain Tabac dont je viens de parler, qui ſentoit le moiſi à pleine gorge. J'en fus donc quérir, & en lui en préſentant, en voici, lui dis-je, Milord, qui eſt d'un goût & d'une bonté extraordinaire ; mais il eſt bien cher. Hé que le Diable vous emporte ! me repartit-il ; d'ou vient que vous ne m'avez pas donné d'abord de celui-ci ? voila de bon Tabac ! là-deſſus il s'en fit remplir ſa tabatiére, & il en prit une livre que je lui fis payer quatre Guinées. Le ſoir il s'en alla à l'Aſſemblée où il fit goûter de ſon Tabac, à pluſieurs de ſes amis, qui le trouvérent ſi bon que chacun lui demandoit où il avoit pris un ſi excellent Tabac : de maniére que le lendemain, quantité de Seigneurs Anglois s'empreſſérent de venir chez moi pour me demander du même Tabac que j'avois donné le jour d'auparavant à Milord... J'en ai ſi peu, dis-je à ces Meſſieurs, & c'eſt une marchandiſe ſi rare, qu'on n'en ſauroit trouver de pareille ; c'eſt pourquoi j'ai réſolu de ne m'en pas défaire, quand même on m'en bailleroit dix piſtoles de la livre.

Hé

Hé bien ! nous vous en donnerons onze, me répondoit un d'eux. Me voyant preſſé de la ſorte, je me fis prier encore fort long-tems, & puis j'en vendis une livre à chacun de ces affamés de méchante marchandiſe, & cela à raiſon d'onze Piſtoles la livre. Il ne m'en reſtoit plus qu'environ cinq livres, qu'il me fallut bien ménager juſqu'au retour d'un exprès que j'avois envoyé à Hambourg pour racheter tout le même Tabac que j'avois renvoyé quelques ſemaines auparavant, & pour ordonner au marchand de m'en envoyer de la même ſorte, toutes les fois que j'en demanderois. L'Exprès fit ſi grande diligence, qu'il fut bientôt de retour ; & par là je me vis en état de ſatisfaire à la folle envie d'une infinité de monde qui venoit en foule me demander de ce Tabac, qui a conſervé toûjours la même reputation, juſques à ce jourd'hui : & le moins que je l'aye vendu, ç'a été trois piſtoles ; quoi qu'il ne m'ait jamais plus coûté que trente ſous la livre. Que le Lecteur juge de là, du profit que j'en ai tiré, en ayant vendu tant & tant de mille livres.

Après

Après quoi, je m'insinuai chez tous les Ambassadeurs ; & chez toutes les personnes du premier ordre qui se trouvent dans ce charmant séjour, aux quels je ne manquai pas de produire ce que j'avois de plus curieux ; & j'eus l'honneur de leur vendre presque à tous, quelque chose, dont je fus toûjours payé au poids de l'or. De sorte que tout alloit aussi bien que je l'eusse jamais pû souhaiter, & mes jours s'écouloient très-agréablement : quand cette Fortune ennemie qui avoit si souvent interrompu le cours de mes prospéritez, s'éveilla, mes ennemis d'Amsterdam, qui n'ayant pas encore oublié la cruelle offense que je leur avois faite, s'aviserent de me joüer un tour, qui bien qu'il leur coûtat assez cher, ne laissa pas de me faire grand tort dans la suite ; & qui m'auroit sans doute réduit à la mandicité, si je n'eusse eu le bonheur d'amasser beaucoup d'argent dans les commencemens. Voici de la maniére que ces Messieurs s'y prirent pour bouleverser ma fortune.

Le Sieur *Benichi*, Personnage qui s'entend fort bien en tout ce qui regarde un Caffé, de même que dans la

compoſition de toutes ſortes de liqueurs, & autres ſemblables rafraichiſſemens, étant arrivé d'*Anvers* à Amſterdam, dans le deſſein de s'établir dans les *Provinces-Unies*, s'adreſſa à mes ennemis, auſquels il expoſa la réſolution où il étoit de venir ériger un Caffé à la Haye; leur diſant en même tems, que comme les forces lui manquoient pour en venir à bout, il ſe voyoit obligé de leur demander du ſecours; les aſſurant d'ailleurs, que ſelon le projet qu'il avoit conçû, il ſe faiſoit fort d'accumuler des tréſors à la Haye, & de m'obliger à en décamper. Il n'en fallut pas davantage à ces Meſſieurs, pour leur faire prendre goût à cette propoſition; & ils enviſagérent cette affaire comme une grace toute particuliére que le Ciel leur faiſoit en leur fourniſſant la plus belle occaſion du monde pour ſatisfaire à leur juſte vengeance, & au déſir ardent qu'ils avoient de me perdre. Oui, *Benachi*, lui dirent-ils, nous vous aiderons, & nous vous mettrons en état de lever un Caffé, dont on n'aura jamais rien vû d'aprochant dans toutes les *dix ſept Provin-*

ces;

ces ; transportez-vous seulement à la Haye, & tâchez d'y trouver une maison propre pour vôtre négoce, & pour le reste laissez nous faire. Le Sieur *Benachi*, tout transporté de joye, se rendit donc à la Haye, où après beaucoup de manéges, il prit une maison dans le *Spuystraat*, qu'il rendit à la verité d'une magnificence extraordinaire, & d'une propreté à y recevoir des Princes & des Rois. Jamais on ne vit rien de si beau dans ce genre-là, à la Haye, & on peut rendre cette justice au Sieur *Benachi*, qu'il y a peu de personnes de sa profession, qui soient capables de faire ce qu'il exécuta. La maison étant en ordre, il fit l'ouverture de son Caffé. Et dans la curiosité de voir cet illustre lieu de rafraichissemens, tout le monde y couroit en foule ; & le nombre de ceux qui s'y rendoient augmentoit tellement, tous les jours, que la rue étoit quelque fois si pleine de carrosses, qu'à peine y pouvoit on passer ; cela joint au grand bruit que l'on faisoit chez lui, causa bientôt du desordre, qui fût la cause de la ruïne de tous les Caffés, & en particulier du mien : car il arriva par

je ne ſai quel accident, que quelques jeunes Meſſieurs perdirent de groſſes ſommes chez lui; ce qui obligea le Magiſtrat à défendre la Baſſette, & autres jeux ſemblables. Quelque tems après, ſes voiſins trop incommodez des carroſſoſſes & du grand bruit qu'on faiſoit dans ſon Caffé, eurent recours aux Meſſieurs de Ville, & firent ſi bien, qu'on lui ordonna de changer de maiſon, quoiqu'il eût déja fait faire pour plus de douze mille florins de réparations à celle qu'il occupoit. Mes voiſins à leur tour, & à l'imitation de ceux de *Benachi*, prirent auſſi la réſolution de ſe plaindre de ce que les carroſſes qui abordoient chez moi les embaraſſoient devant leurs boutiques; & m'obligérent à quitter ma maiſon, & à en loüer une autre ſur le Plain, dont je paye douze cens florins par an. Le jeu de la Baſſette étant donc ainſi défendu, je vis bientôt mon négoce terriblement affoibli; & il eſt allé du depuis toûjours en déclinant, juſques-là, que depuis la conquête des Païs-Bas, j'y ai toûjours mis du mien, c'eſt à dire pour ce qui regarde la Boutique. Cependant

mes

mes ennemis ne ſe rebutant point des diſgraces qui étoient arrivées à *Benachi*, & réſolus de me faire ſuccomber, lui trouvérent un autre endroit, & le placerent ſur le *Binnen-Hof*, & ils mirent ſa femme ſur le Plain : & ils attiroient à eux deux tout le peu de monde qu'il y avoit encore à la Haye. *Benachi* fit encore plus, car il fit dreſſer une Tente ſur le *Voorhout*, où il fit porter toutes ſortes de liqueurs ; ce qu'il pratique encore tous les étés, & qui lui raporte plus que ſa Boutique.

Voyant donc que je ne gagnois plus rien au Caffé, ni aux liqueurs, & qu'au contraire j'y mettois de mon argent ; je cherchai dans ma tête, quelque nouvel expédient pour rétablir un peu mes affaires délabrées. Et en y révant, j'imaginai une choſe qui me réüſſit fort bien pour quelque tems, & à quoi j'ai gagné bien des Piſtoles ; ce qui a ſervi à réparer la perte que j'avois faite d'un autre côté. Il me prit envie pendant une groſſe maladie, qui me ſurvint, de lire un livre qui renfermoit quantité de ſecrets ; entr'autres j'y en trouvai un

pour guérir de la goute, qui y étoit d'écrit avec des circonſtances ſi probables, que je me déterminai en ſa faveur, & réſolus d'en faire des épreuves, moyenant que le Ciel me fît la grace de rétablir ma ſanté. Je ne ſai ſi c'eſt parce que le mal me quitta, que je trouvai du ſoulagement, ou ſi ce fut l'ardent déſir d'exécuter bientôt mon projet, qui contribua le plus à ma guériſon. Quoiqu'il en ſoit, je me trouvai dans peu de jours en état de quitter entiérement le lit: de ſorte que me pouvant trainer à mon Cabinet, je mis auſſitôt la main à l'œuvre, pour commencer à diſpoſer, & pour finir ce que je m'étois propoſé pendant ma maladie, dont je n'avois j'avois crû réchaper; & dans cette penſée, j'avois fait mon Teſtament, par lequel je laiſſois la plus grande partie de mon bien à Janine: le reſte je le laiſſois à Janote, qui eſt le nom d'une très-fidéle ſervante que j'ai amenée de France avec moi: j'avois auſſi deſtiné un bon Claveſſin, & quelques guenilles de peu de valeur, pour un Italien honnête homme, qui m'a rendu beaucoup de ſervices

en

en pluſieurs rencontres. Il eſt venu de France en ces païs-ci, à ma ſollicitation : & même je ſuis cauſe qu'il a quitté un Poſte aſſez lucratif qu'il avoit à Rennes en Bretagne. Je dois reconnoître, pour lui rendre la juſtice qui lui eſt dûë, que je lui ai bien des obligations ; & ſi je ne lui ai pas fait plus de bien qu'il n'en a receu de moi, ce n'a pas été par un principe d'avarice ou d'ingratitude, mais ſeulement par la crainte de le perdre : car il n'y a rien de plus ordinaire, que de voir un homme qui a été tiré de la miſére, oublier facilement ceux qui lui ont tendu la main : ainſi ma maxime a toûjours été de faire du bien, mais avec ménagement, afin que les perſonnes à qui je fais plaiſir, ſoient toûjours dociles, qui peut-être s'enorgueilliroient, & pourroient me mépriſer, ſi je les mettois en état de ſe pouvoir paſſer de moi. Enfin la concluſion de mon Teſtament étoit, que j'ordonnois qu'après ma mort on m'enfermât dans un Cercueil de plomb bien ſoudé, en ſorte que l'air ne le pût pénétrer, & qu'on eût à le revêtir d'un autre, fait de planches de

chêne ; de l'épaiſſeur de quatre doits, & bien cloüées enſemble : après quoi trois Pêchaurs de Scheveling à qui je léguois quarante Ducatons, devoient tranſporter mon corps ainſi enfermé, à dix huit lieües avant dans la mer, entre l'Angleterre & la Hollande, & me couler à fond dans cet endroit-là. Je ſai qu'il y a quantité de ſpéculatifs qui ſeroient curieux de ſavoir la raiſon d'un ſi bizarre enterrement ; mais je les prie de s'épargner la peine de ſe rompre la tête ſur ce ſujet ; car auſſi bien ne le ſauront-ils qu'après ma mort ; & alors ils le pourront aprendre par de certains manuſcrits qu'on trouvera, avec ordre de les faire imprimer. Mais comme le Ciel a bien voulu encore me conſerver la vie juſqu'à préſent, retournons à mon reméde, & aux effets miraculeux qu'il a produits.

Quand j'eus donc achevé de préparer mon médicament, la goute me prit à un pied qui étoit devenu enflé fort à propos : ce redoutable mal m'étoit venu par une entorſe que je m'étois donnée en deſcendant les degrés de chez moi. J'envelopai bien mon

pied,

pied, de linges & de peaux, & j'affectai d'y reſſentir des douleurs très-véhémentes. Pour faire le malade de meilleure grace, je me fis faire une robe de chambre de Damas bleu, doublée d'armoiſin Jonquille. Dans cet équipage, je deſcendis dans la boutique, ſoûtenu par Janine & par Janote, où je pris place dans un fauteuil, d'un air ſi grave, qu'en un beſoin, j'euſſe pû paſſer pour quelque Patriarche de Moſcovie; & tout le monde m'y venoit féliciter de ce que j'étois échapé de la dangereuſe maladie que j'avois eſſuyée; & en même tems chacun me faiſoit des complimens de condoleance, ſur les aſſauts que la goute avoit commencé de me livrer. Après avoir remercié toutes ces honnêtes Perſonnes de leurs civilités, je leur donnois pour réponſe générale, que j'étois perſuadé d'en être bientôt quitte par le moyen d'un remède infaillible que j'avois pour cette maladie, & qui étoit de ma compoſition; ajoûtant que je n'euſſe jamais entrepris de le préparer, ſi ce n'eût été pour moi-même, à cauſe qu'il étoit d'une trop

grande dépenſe. Il n'y avoit perſonne qui n'écoutât cela comme des Chanſons ; & on en prenoit occaſion de me turlupiner. Cependant dès le ſoir même je baſſinai bien mon pied avec de l'eau de la Reine d'Hongrie ; & l'ayant fortement bandé, je m'en allai coucher ; & le lendemain au matin, je pris une légére doſe de mon reméde, qui me fit ſüer à merveilles, & qui me purgea fort bien. Après la réuſſite de cette prémiére tentative, Janine ne manqua pas d'entretenir tous ceux qui abordoient chez moi, des effets merveilleux que ce grand Elixir avoit produit ſur moi ; les aſſeurant que cet admirable ſecret me promettoit une entiére guériſon. En effet, lorſque la ſüeur fut paſſée, je mis ma robe de chambre : & comme mon pied avoit été de beaucoup ſoulagé, & que l'enflûre étoit entiérement diſſipée par le ſoin que j'en avois pris le ſoir précédent, je me trouvai en état de deſcendre dans la boutique, & de vanter les miracles de ma Panacée. La Fortune qui continuoit toûjours à favoriſer mes deſſeins,

fit

fit quelques jours après tomber une fluxion ſur une des jambes de Janine, dont elle eſt encore incommodée tous les ans une fois. Jamais rien n'arriva plus à propos ; car comme cela ne lui dura que ſix ou ſept jours, pour le plus, je ne fis éclater ſon mal que le cinquiéme, auquel après que Janine, ſoûtenüe par la Servante, m'eût montré ſa jambe toute entortillée, en préſence de tous ceux qui étoient dans ma boutique (c'eſt ainſi que nous en étions convenus elle & moi) je pris mon ſerieux ; & d'un ton d'Eſculape, je dis allez ma chére! mon reméde vous ſaura tirer d'affaire avant qu'il ſoit demain midi. Allez-vous en ſeulement vous repoſer, & je vous promets que demain vous marcherez auſſi bien que vous ayiez fait de vôtre vie. Le lendemain de bon matin, je lui fis prendre une doſe de mon reméde, qui opéra ſi bien, qu'elle ſe trouva à onze heures en état de deſcendre dans la boutique, ſans qu'il lui reſtât la moindre enflûre à la jambe. Comme on parloit déja beaucoup de mon reméde, la femme d'un certain Char-

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
compagnie de Monsieur P[illegible] de Charpentier, que je trouvai tout couvert [illegible], pour les maux douleurs qu'il ressentoit depuis les genoux jusques à la pointe des pieds, dans toutes les deux jambes. Je lui fis d'abord [illegible] une quantité de [illegible] qui étoient enflées; puis je lui fis avaler une prise de ma Panacée, dans une tasse de Thé: & après l'avoir fait couvrir bien chaudement, je le laissai dans cet état, & m'en retournai chez moi. Il faut que j'avoue ici de bonne foi, que je fus moi-même dans la derniére surprise, lorsque trois heures après que je fus sorti de chez lui, je vis entrer sa femme chez moi tenant un petit enfant par la main, & faisant des exclamations extraordinaires, en me prena[nt]

pa[r]

par la main : Hé bien ! lui dis-je ma bonne femme, comment ſe trouve vôtre mari ? Il eſt levé me dit elle, & il s'aſſit auprès du feu ſans aucune douleur, & marche fort bien ſans aucun apui. Il y avoit plus de vint perſonnes dans la boutique lorſque cette femme faiſoit ce récit ; ce qui contribua beaucoup à acréditer mon Elixir, & à y faire ajoûter foi. Le lendemain je lui en fis prendre encore une doſe ; & l'après midi il vint lui-même me remercier, & témoigna à tous les aſſiſtans l'état déplorable dans lequel il s'étoit trouvé deux jours auparavant. Ce fut pour lors que je commençai à parler hardiment, & à aſſurer tout le monde de l'infaillibilité de mon remède, tant pour la goute, que pour toutes ſortes de Rhumatiſmes ; & j'en fis quantité d'expériences ſur pluſieurs malheureux, dont la plûpart furent guéris miraculeuſement, à la réſerve de deux ou trois qui moururent dans les remédes ; encore cela ne me préjudicia-t-il en rien : car comme je ſus donner un bon tour à la choſe, on ſe contenta de mes raiſons, & les nou-

veaux prodiges que je faiſois tous les jours, diſſipoient ſans peine les nüages de ces petits contre tems. Et pour d'autant mieux éloigner toute la défiance que l'on pouvoit concevoir de mon reméde, je donnai une ſomme d'argent à un certain vieux Soldat que je m'étois vanté de guérir, mais dont la cure ne me réuſſit pas ſelon mon intention; & je l'engageai par là à s'éloigner de la Haye, comme je le ſouhaitois: mais pour ce qui eſt du reſte tout alloit à merveille.

Le bruit de ces grands effets de ma Panacée, s'étant répandu par toute la Ville, on venoit en foule implorer mon ſecours, pour le ſoulagement des miſérables: & je ne leur manquois pas au beſoin; & même je ne prenois pas la moindre choſe de ceux qui étoient pauvres, car je m'en étois expliqué ainſi dès le commencement, aſſurant que je donnerois mon reméde, gratis, à de telles gens; mais que pour les riches, je pretendois bien qu'ils me le payaſſent, d'autant plus qu'il y entroit beaucoup d'or

d'or dans la compoſition de mon remé-
de, & que par conſéquent il me coû-
toit aſſez cher: & pour mieux inſinuer
dans l'eſprit d'un chacun, qu'il falloit
de l'or pour la préparation de mon mé-
dicament, je fis porter par Monſieur
P... (homme que je connoiſſois grand
Babillard) quantité de Souverains & de
doubles ducats, chez un eſſaïeur, pour
les faire rafiner. De fait, je ne me
trompai pas; car dès le lendemain, je
ſus de plus de vint perſonnes, à qui
ledit Sieur P... avoit révélé la fauſſe
confidence que je lui avois faite de me
faire rafiner autant d'or, ce que j'avois
affecté de tenir ſecret. Cela fut cauſe
qu'on donna le nom d'or potable, à
mon reméde, quoique ce ne fût que
l'extrait de quelques racines ſudorifi-
ques, & qui avoient en même tems la
vertu de purger. Ce, nonobſtant après
tant d'heureuſes réüſſites, les grands
commencérent à être crédules, auſſi
bien que les petits. Monſieur le Mar-
quis de B... commença le branle; en-
ſuite Monſieur de V... entra en danſe:
mais celui-ci ne voulut jamais avaler le
reméde, à moins que je ne le priſſe
auſſi

auſſi moi-même, dans le même tems, & en ſa préſence : ce que je fis ; & je purgeai & ſuai par compagnie & ſans aucune neceſſité, & cela ſur un fauteuil, dans la même chambre où il étoit, dans laquelle on ne pouvoit durer qu'avec une peine extrême, tant la puanteur qui s'exhaloit du corps de ce Seigneur, & du mien, étoit dégoûtante : & c'étoit un vrai plaiſir que de voir les grimaces & les contorſions que les Domeſtiques faiſoient, toutes les fois qu'ils étoient obligés d'entrer dans la chambre. Le Baron de C... réſolut auſſi de le prendre, après que je l'eus fortement aſſeuré qu'il le guériroit infailliblement de ſa goûte ; & qu'à la troiſiéme fois qu'il en auroit pris, il auroit la faculté de tourner librement ſon cou. Une infinité d'autres Seigneurs, Officiers & Dames ſuivirent l'exemple de ces prémiers, dans l'eſpérance de trouver du ſoulagement à leurs maux. Cependant il faut que j'avoüe, à ma grande confuſion, que le nombre de ceux que j'ai tiré d'affaire eſt ſi petit, qu'il ne vaut pas, pour ainſi dire, la peine d'en parler : toutefois cela

cela n'a jamais été capable de me rebuter; au contraire, j'ai toûjours trouvé de nouveaux moïens d'acréditer mon reméde. Entr'autres inventions dont je me ſervis pour cet effet, je fis courir le bruit, un peu auparavant, qu'on me demandoit en Angleterre, pour y guérir quantité de Seigneurs de la Nation; & que comme je voïois que mon négoce alloit très mal dans ces quartiers-ci, j'avois réſolu d'y paſſer & de m'y aller établir: & afin qu'on doutât moins de la choſe, je trouvai à propos d'y envoïer Janine, tant pour y débiter le reméde, que pour voir s'il y auroit lieu d'y faire quelque bon établiſſement. D'abord que cela fut arrêté dans mon eſprit, je la fis partir pour Londres. Elle n'y eut pas été longtéms, qu'elle m'écrivit, comme je le lui avois ordonné; pour me faire ſavoir les effets de mon reméde, qui étoient miraculeux dans cette grande Ville, auſſi-bien qu'ils l'avoient été ici. Pendant le ſéjour qu'elle faiſoit en Angleterre, je paſſois mon tems tout doucement dans ma boutique, où je n'avois d'ordinaire pour toute compagnie qu'environ une demi-douzaine de

Juifs,

Juifs, avec deux desquels je joüois tous les jours à la prime (c'eſt un jeu que l'on joüe beaucoup en Italie & en Eſpagne, & dont j'avois donné la connoiſſance quelque tems après qu'on eut défendu la Baſſette, & auquel je gagnai bien des piſtolés, & en particulier à J. R. à qui, je le puis dire ſans mentir, je gagnai à la Prime en treize ou quatorze mois de tems, pour le moins quatre cent piſtoles. Pendant que j'étois occupé à paſſer ainſi mon tems, Janine revint d'Angleterre, toute couverte des lauriers qu'elle avoit cueillis dans ce païs là, pendant le ſéjour qu'elle y avoit fait. Les riches ornemens qu'elle portoit au cou & au doigts, qui conſiſtoient en un croix de diamans, & une bague d'un grand prix, paroiſſoient comme autant de trophées de ma Panacée; mais tous ces bijoux n'étoient pourtant qu'un illuſion que je faiſois au Public; car ce n'étoient pas des préſens qu'on lui eût fait en Angleterre, comme je le faiſois acroire, puis que je les avois fait faire moi-même à la Haie pendant ſon abſence, de quelques pierreries, qu'on m'avoit données en gage, & que j'avois gardées

dées pour moi, parce qu'on ne les avoit pas retirées dans le tems marqué. J'ai bien gagné à ce métier de prêter sur gages, & j'y gagne encore beaucoup tous les jours. Voici de la maniére que je le fais.

Prémiérement je prête à tout le monde, pourveu qu'on me donne des gages équivalens, soit en or, argent, pierreries & autres choses semblables; & j'ai toûjours la précaution de ne donner dessus qu'un peu plus que la moitié de leur valeur: ensuite dequoi je me fais faire un billet qui est conçû en ces termes. Je soussigné confesse avoir vendu au Sieur *Lucio Rosselli*, une bague de diamans faite de telle ou telle façon, pour la somme de dix pistoles, & en cas que dans un tel tems je ne lui restituë pas la dite somme, je consens que le dit Sieur dispose de la bague, comme bon lui semblera, fait à la Haie &c.

Quelque tems après que Janine fût de-retour d'Angleterre, le Marquis de V... arriva à la Haie; & l'aïant veu un soir entrer dans ma boutique, après lui avoir rendu les honneurs dus à son rang, & être entré en conversation avec

avec lui, pour m'insinuer plus heureusement dans son esprit, j'affectai de parler avec beaucoup d'éloge de l'illustre Maison de son Epouse, de ses fameux Ancêtres, de ses biens & Seigneuries, de toutes lesquelles choses j'avois une parfaite connoissance : & ayant ensuite fait tomber adroitement la conversation sur mon remède, je lui en vantai hautement le mérité. Les conjonctures se rencontrérent les plus favorables du monde; car il se trouvoit justement, que ce Seigneur étoit tourmenté d'un cruel rûme, qui étoit accompagné d'une toux des plus violentes, & qui ne lui laissoit point de repos ni jour ni nuit. La fiévre qui se joignit à ces maux, l'obligea de se mettre au lit: & comme le mal empiroit tous les jours, & qu'aucun Médecin n'avoit pû jusqu'à lors lui donner du soulagement, il prit la résolution de suivre le conseil que je lui donnois tous les jours, qui étoit de se servir de mon remède. Si j'eus jamais peur de ma vie, ce fut sans doute cette fois-là: car à peine le Marquis eut-il avalé mon Elixir, qu'il tomba dans une grande foiblesse, ne donnant presque plus aucun signe de vie.

vie. Cependant la Médecine opéroit à ſouhait : & ce Seigneur rendoit par le bas, des matiéres capables d'infecter une Ville entiére : mais avec tout cela il empiroit toujours, à veüe d'œil ; & au jugement de tous les Médecins, il ne lui reſtoit plus que fort peu de momens à vivre : cela me cauſoit beaucoup d'allarmes : & comme je me voiois regarder de travers par tous ceux qui étoient dans la chambre du Marquis, je pris le parti de me retirer, & de m'en retourner chez moi, dans le chagrin le plus acablant dont un homme puiſſe être pénétré. Y étant arrivé, je m'enfermai dans mon cabinet, & je donnai ordre de dire à tous ceux qui me demanderoient, que je n'étois pas au logis. Ce fut dans cet endroit ſolitaire, que je fis réflexion ſur la folie que j'avois faite de m'entêter d'un tel remède, & ſur les bévûes que je commettois de le donner également pour toutes ſortes de maux, ſans avoir d'autre connoiſſance de ſa bonté, que ce que les ſeuls effets produits par un pur hazard, m'en avoient pû aprendre, plûtôt que ſon éficace même. Ce qui redoubloit de beaucoup mon embaras, c'eſt que je pré-

prévoyois que ſi ce Seigneur venoit à mourir j'étois un homme perdu, ſans reſſource : car outre le grand caractére dont il étoit revêtu, & l'eſtime dont toutes les Puiſſances alliées l'honoroient, il avoit pour épouſe une Princeſſe Italiene qui l'aimoit à la folie, & qui auroit trouvé infailliblement les moyens de me faire périr, quand même j'aurois été au bout du monde. Pendant que je faiſois toutes ces affligeantes réflexions, Janine entra, & me voïant plongé dans une ſi profonde rêverie, elle me prit par la main & me dit, ne vous afligez pas, mon cher, le Marquis ſe porte mieux, & il demande à vous parler ! Ah ! le Ciel ſoit loüé m'écriai-je : vous m'avez aporté une nouvelle qui me rend la vie. Auſſitôt je m'habillai, & me tranſportai chez lui. A peine fus-je entré dans ſa chambre, qu'il me tendit la main; aprochez, mon ami *Rozelly*, me dit-il, je crois que vôtre remède m'a fait perdre la fiévre, car je me trouve beaucoup ſoulagé, & il me ſemble apercevoir, nonobſtant tous les maux que j'ai ſoufferts, que je recouvrerai entiérement ma ſanté. Je ſuis dans une joye ex-

rême, lui dis-je, Monſeigneur, vous voir dans un meilleur état, mes ennemis commençoient déja ormer des Cabales pour me perdre, pour dire que hautement mon re- de vous avoit tüé. Hé bien! me ce bon Seigneur, pour vous mettre ouvert de toute calomnie, avant je m'éloigne de ce ſéjour-ci, je donnerai un certificat de ma in, pour faire connoître à tout le nde, comme c'eſt la verité, que re reméde ma guéri. Je fis une fonde révérence au Marquis, & lui ſentai avec ſoumiſſion, mes très- nblés remercimens pour ſes bontés; après avoir eu l'honneur de m'en- tenir encore quelque tems avec lui, pris congé de lui, & le laiſ- pour ce qui eſt de ſa ſanté, dans état fort tranquille. Au ſortir de z lui, je m'en retournai à mon is, pour y préparer pluſieurs choſes 'il m'avoit autrefois achetées, afin 'elles fuſſent en état quand il vou- it quitter la Haye: car il faut oir qu'avant que je l'euſſe enga- à prendre mon reméde, & du ns qu'il ſe portoit encore aſſez bien,

bien, j'avois ſi bien fait par mes menées, que je lui avois vendu tout ce qui ſe trouva chez moi, de plus rare. Je lui avois vendu en premier lieu une Canne d'écaille de tortüe, que je faiſois paſſer pour la choſe la plus rare qui fût au monde, quoi qu'en Italie ce ſoit une choſe fort commune; cependant je n'avois pas été honteux deux ans auparavant, d'en demander deux mille piſtoles, à quelques curieux qui la vouloient achéter; mais l'eſtime toute particuliére que j'avois conçüe pour ce Marquis, me fit déterminer à la lui bailler pour cent piſtoles. Depuis, je lui vendis auſſi un de mes Cilindres, pour la ſomme de cinquante piſtoles, & pour vint ducats de ſirop Capillaire, avec quelques autres liqueurs; de ſorte que j'eus tout lieu d'être fort content de ſa perſonne, quoi qu'il n'ait pas eu grand ſujet de l'être de moi; car dès qu'il fut arrivé à Bruſſelles, & qu'il voulut faire le moindre effort avec ſa canne de deux cens piſtoles, il la rompit en deux; ce qui m'affligea beaucoup lors que j'apris cette fâcheuſe nouvelle, d'autant plus que je l'avois aſſuré en prenant ſon argent, que

cette

cette canne ne se romproit jamais, quelques efforts qu'on pût faire en s'en servant.

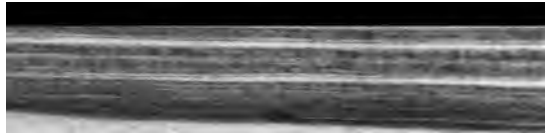
Quand j'eus donc aprêté tout ce que je devois lui livrer, j'allai chez lui pour l'en avertir. Et comme sa santé se rétablissoit toûjours de mieux en mieux, il prit la résolution de partir pour s'en retourner à Brusselles, & voulut me persuader d'aller avec lui pour lui tenir compagnie pendant le voïage: mais à cause des raisons que j'avois de ne me pas exposer à de nouveaux dangers, dans des Etats Catholiques, je m'en excusai, & lui présentai à ma place un habile Médecin François, tant pour lui tenir compagnie, que pour lui rendre service en cas de besoin. L'heure de son départ fut fixée au jour suivant, auquel il partit. Au reste, pour rendre au mérite de ce Seigneur, toute la justice qui lui est si légitimement deuë, je suis obligé de publier ici à la louange de son extraordinaire générosité, qu'il me récompensa en Roi, pour le peu de remédes qu'il avoit receu de moi, tant dans sa maladie, que pour une petite provision qu'il en emporta avec soi. Janine, & ma servante, se

reſſentirent auſſi de ſes liberalités toutes Roïales. Voilà, cher Lecteur, qu'elle a été la derniére de mes avantures que j'ai criées aſſez dignes de ta curioſité, pour leur faire voir le jour, & c'eſt auſſi par elle que je veux finir ces mémoires. Au reſte, avant que de te dire tout à fait adieu, il faut que je t'avertiſſe encore d'une choſe, qui eſt, que je ſai qu'il y a quantité de perſonnes qui ſe rompent tous le jours la tête, pour ſavoir qu'elle eſt ma Religion; & comme j'ai en quelque façon pitié de ces ſortes de gens là, je veux les avertir & leur conſeiller en même tems, de ſe mettre l'eſprit en repos à cet égard, car ils s'inquiétent d'une choſe qu'ils ne ſauront jamais tant que je vivrai, mais ſi c'eſt un ſujet qui leur paroiſſe ſi digne de leur curioſité, ils ont quelque lieu de ſe conſoler, car ils l'apprendront après ma mort, par un ample traité qui ſera mis au jour; cependant ceux qui liront ces mémoires, pourront en attendant, à peu près la deviner.

Voila cher Lecteur, quel a été le cours de ma vie depuis ma naiſſance, juſ-

juſqu'apreſant, & je te proteſte ſolennellement que dans le récit que je t'en ai fait, je ne t'ai rien impoſé, ou déguiſé. Que ceux donc qui liront ces mémoires, profitent de mes malheurs, c'eſt le ſeul but que je me propoſe, en les donnant au Public.

F I N.



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.